This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

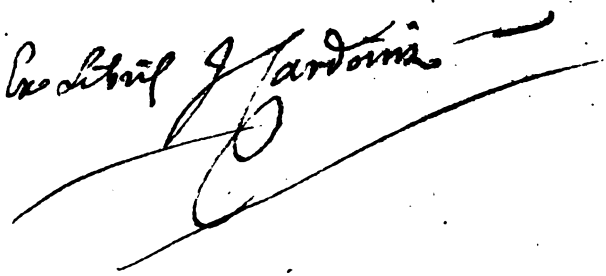
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

UNS. 168 c. 6



Bibliotheque

De M*** Kentsch Cardoini.

ŒUVRES MORALES

DE PLUTARQUE,

TRADUITES EN FRANÇOIS,

Par M. l'Abbé RICARD, *de l'Académie des Sciences & Belles-Lettres de Toulouse.*

TOME SIXIEME.

A PARIS,

Chez la Veuve DESAINT, Libraire, rue du Foin Saint-Jacques.

M DCC. LXXXVI.

Avec Approbation, & Privilége du Roi.

TAYLOR INSTITUTION
LIBRARY
11 SEP 1954
UNIVERSITY OF OXFORD

TABLE
DES TRAITÉS
Contenus dans ce Volume.

Si la Vertu eſt le fruit de l'enſeignement, Pag. 1
De la Vertu morale, 15
Des Moyens de réprimer la Colere, 80
De la Tranquillité de l'Ame, 145
De l'Amour fraternel, 238
De l'Amour des Peres & des Meres pour leurs Enfans, 315
Si le Vice ſuffit pour rendre l'homme malheureux, 348
Quelles Maladies ſont plus dangereuſes

de celles de l'Ame ou de celles du Corps ? 365
De la Démangeaison de parler. 377
De la Curiosité ; 446

Fin de la Table des Traités.

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, *le Tome VI de la Traduction des Œuvres Morales de Plutarque, par M. l'Abbé* RICARD. Ce Volume a, sur plusieurs des précédens, un avantage marqué, en ce qu'il offre un caractere plus prononcé d'*Œuvres Morales*. Plutarque parle à la raison d'un ton propre à s'en assurer le suffrage. Le style, la sagesse & la fidélité du Traducteur l'associent au mérite de son original ; & je juge que rien ne doit empêcher l'impression de ce Volume. Au Cateau-Cambresis, le 21 Septembre 1788. *Signé*, l'Abbé GUYOT.

J. CH. DESAINT, IMPRIMEUR,
RUE SAINT-JACQUES.

LA

LA VERTU

EST LE FRUIT

DE L'ENSEIGNEMENT.

SOMMAIRE.

CE fut autrefois une queſtion fort agitée parmi les philoſophes, de ſavoir ſi l'on pouvoit enſeigner la vertu; ou ſi elle étoit dans l'homme un attribut de ſon ame, qui né avec lui, s'y conſervât ſans inſtruction & ſans étude. Platon a traité à fond ce ſujet dans un de ſes dialogues, intitulé Menon, *du nom du ſophiſte à qui il fait ſoutenir que la vertu peut être le fruit de l'enſeignement. Socrate combat ſes raiſons; & il décide qu'elle n'eſt point dans l'homme, l'effet de l'inſtruction. Mais il prétend auſſi qu'elle n'eſt pas en lui une ſuite de la nature; & que ceux qui la poſſédent,*

la doivent à la faveur & à la bonté de Dieu, qui seul la produit dans leur ame. Il paroît que ce sentiment étoit commun aux disciples de Socrate. Criton & Simon le corroyeur, tous deux instruits à l'école de ce philosophe, avoient, suivant Diogene-Laerce, liv. II, sect. 121 & 122, composé chacun un traité sur cette matiere, & ils étoient du même avis que Platon. Les Stoïciens soutenoient l'opinion contraire; & ils s'appuyoient sur l'expérience, qui tous les jours fait voir des hommes vicieux, dociles aux leçons de la sagesse, se retirer des désordres du vice, pour embrasser la vertu.

Plutarque ordinairement fort attaché aux maximes de Platon, & grand ennemi de la doctrine des Stoïciens, s'est néanmoins dans cette occasion décidé pour celle-ci. Il prétend que la vertu est le fruit de l'instruction, & il le prouve par l'exemple de toutes les autres connoissances, même les moins importantes & les moins utiles, qui ne peuvent s'acquérir que par l'étude & le travail. A plus forte raison, la vertu qui est la fin de toutes ces connoissances, & le plus précieux de nos attributs, doit-elle être fondée sur des principes, & des

préceptes qui la forment dans le cœur de l'homme. C'eſt faute de les puiſer dans la philoſophie, & d'acquérir cette ſcience ſi importante, que la ſociété eſt en proie à tant de déſordres, & qu'elle eſt défigurée par toutes ſortes de vices, ſuites néceſſaires de l'ignorance & de l'erreur. Il faut donc élever les enfans avec ſoin, les inſtruire aſſiduement, & verſer de bonne heure dans leur ame, les principes de ſageſſe qui pourront les rendre vertueux, & les affermir dans le bien.

Ces deux opinions, quelque contraires qu'elles paroiſſent d'abord, ne ſont pas au fond ſi éloignées l'une de l'autre qu'on pourroit le croire. Platon diſoit aſſurément une grande vérité, lorſqu'il enſeignoit que l'homme ne devoit la vertu qu'à Dieu ſeul, qui formoit dans ſon ame l'heureuſe habitude de la ſageſſe. Mais ceux qui croyoient que ce don précieux de la divinité, devoit être cultivé par l'éducation, & que les leçons de la philoſophie contribuoient à le développer, à l'enraciner dans le cœur, à lui faire porter des fruits plus abondans, n'étoient certainement pas dans l'erreur. Platon lui-même dans cent endroits de ſes ouvrages, vante le pouvoir & les

avantages de l'éducation, & répete ſans ceſſe qu'il faut prendre tous les moyens que la raiſon & la philoſophie peuvent fournir, pour s'inſtruire & ſe former au bien.

C'eſt une vérité dont tout le monde convient, que les meilleurs naturels ſe corrompent faute de culture; & qu'au contraire, il n'eſt point de caractere ſi dur & ſi ſauvage, qu'on ne puiſſe adoucir & apprivoiſer par des ſoins aſſidus. Le principe ſur lequel Platon appuyoit ſon ſentiment, n'empêche pas qu'il ne ſoit vrai que la vertu eſt à certains égards une diſpoſition naturelle à l'homme. Dieu, en créant ſon ame, y met le germe des vertus, qu'une éducation ſage fait éclore enſuite, & amene à leur maturité. S'il n'y avoit dans l'homme aucun principe inné du bien, il n'auroit jamais pu devenir vertueux par les ſoins d'une inſtitution bien réglée; les préceptes de la philoſophie auroient été impuiſſans pour lui inſpirer des principes d'honnêteté, & les Socrate, les Ariſtide, les Fabricius, ces mortels ſi célebres par leur juſtice & par leurs vertus, n'euſſent été que des hommes mépriſables par leurs vices, ou des ſcélérats déteſtés pour

leurs crimes. Il eſt donc inconteſtable, que quoique la vertu ſoit bien plus un don de Dieu, qu'un fruit de l'enſeignement & de l'étude, elle eſt cependant ſoumiſe à des regles & à des principes qui la développent & la perfectionnent en nous.

LA VERTU

EST LE FRUIT

DE L'ENSEIGNEMENT.

Toutes les connoiſſances ſont le fruit de l'inſtruction, à plus forte raiſon, la vertu.

ON diſpute ſi on peut enſeigner la prudence, la juſtice & la bonne conduite. Bornera-t-on ſon admiration aux ouvrages des rhéteurs, des pilotes, des architectes, des laboureurs, & de tant d'autres, pour ne nommer que par leurs noms les gens de bien, comme on nomme les hippocentaures, les géants & les cyclopes [1]? Y a-t-il donc quel-

---

[1] La liaiſon des premieres phraſes de ce traité, n'eſt pas trop ſenſible. Voici, je crois, quel en eſt le ſens. Nous ne parlons, dit Plutarque, qu'avec admiration des productions des arts; & cette admiration ſuppoſe que nous reconnoiſſons dans ces ou-

que action vertueuse qui ne soit souillée par quelque vice? Et nos mœurs sont-elles jamais exemptes de corruption? Le bien que la nature produit d'elle-même, semblable à un fruit sauvage dont le suc est vicieux, n'est-il pas toujours accompagné de quelque mal? Les hommes apprennent à chanter, à danser, à lire, à labourer, à dresser un cheval, à se chausser, à se vêtir, à verser à boire, à faire la cuisine, & on ne fait bien aucun de ces exercices, qu'autant qu'on l'a appris. Et vous voudriez,

---

vrages, une exacte observation des regles d'après lesquelles ils sont dirigés, & que nous tenons compte à leurs auteurs, du travail & des efforts qu'ils ont faits pour les perfectionner. Mais des hommes vertueux, on en parle sans étonnement, sans montrer aucune estime pour l'étude qu'ils ont faite des regles de la morale, & pour leur fidélité à les suivre dans leur conduite. Il semble que la vertu soit naturelle, & qu'on naisse homme de bien, comme on naît centaure, géant ou cyclope. Cependant il n'y a point de vertu parfaite, le vice s'y trouve plus ou moins mêlé, & ce mélange est une preuve que la vertu est le fruit de l'enseignement, qui corrige peu-à-peu le vice, & rend la vertu supérieure.

hommes inconséquens, que la sagesse, qui est la fin de toutes ces connoissances, fût abandonnée au hasard, & n'eut ni principes, ni leçons, ni préceptes! N'est-ce pas anéantir la vertu, que de dire qu'on ne peut pas l'enseigner? Si on l'acquiert par l'enseignement, celui qui le défend, n'empêche-t-il pas l'existence de la vertu?

Le vice est la source de tous les maux.

Ce n'est pas, dit Platon, le défaut d'harmonie dans une lyre [1], qui arme le frere contre le frere, divise les amis, excite des séditions dans les républiques, & les livre en proie aux maux les plus funestes. Ce n'est pas pour une dispute de prosodie sur la prononciation d'un mot [2], que les guerres civiles s'allument;

---

[1] Mot-à-mot; *le défaut de proportion du manche, avec le corps de la lyre.*

[2] Il y a dans le grec; *du mot* τιλχῖνας. On disputoit s'il falloit mettre l'accent sur la premiere syllabe, & lire τίλχινας, ou sur la seconde, & écrire τιλχῖνας. Les Telchines, suivant Strabon, liv. X, p. 325, étoient originaires de Crete, & ils faisoient partie des Curetes ou Dactyles qui avoient élevé Jupiter. Diodore de Sicile, liv. V, ch. 55 & 56, dit que les Telchines avoient présidé à l'éducation de Neptune, qui devenu grand,

Un mari & une femme ne prennent pas querelle ensemble pour la trâme ou la chaîne d'une toile. Cependant personne n'entreprend d'ourdir de la toile, de faire une lecture, ou de manier la lyre, à moins qu'il ne l'ait appris; non qu'il en craigne de grands inconvéniens, mais parce qu'il ne veut pas se rendre ridicule; & qu'il vaut mieux, suivant Héraclite, cacher son ignorance. Mais tout le monde se croit capable de bien gouverner une maison, d'administrer sagement une charge ou même un Etat, sans en avoir fait la moindre étude.

Il faut s'instruire dès la premiere jeunesse.

Diogène ayant vu un enfant qui mangeoit goulument, donna un soufflet à son gouverneur. Il imputoit avec raison

---

eur d'une Telchinienne, nommée Alie, six fils & une fille, appellée Rhodes, d'où la ville de Rhodes prit son nom. Une insulte que ces fils de Neptune firent dans leur jeunesse à Vénus, qu'ils empêcherent de relâcher à Rhodes, attira sur eux la vengeance de cette déesse, qui les frappa d'un vertige, pendant lequel ils commirent les plus grandes violences. Delà vint que le nom de Telchines signifioit quelquefois des gens furieux & emportés. Ils furent dans la suite ensevelis sous les flots par Jupiter.

sa gourmandise au défaut d'instruction de la part du maître [1]. On ne sait pas se tenir décemment à table [2], si, comme dit Aristophane, on n'a dès sa jeunesse contracté l'habitude

In nubib. v. 979.

De borner ses desirs aux mets les plus communs,
Et dans tout son maintien, d'observer la décence [3].

Et l'on voudroit remplir d'une maniere irréprochable les devoirs de mari, de citoyen, de magistrat, sans les avoir jamais appris? « Vous êtes donc partout »? disoit quelqu'un à Aristippe; « Si cela est, répondit-il en riant, je » perds ce que je paie au marinier, pour » mon droit de passage [4] ». Ne peut-on pas dire de même, que si les hommes ne deviennent pas meilleurs par l'instruction, le salaire qu'on donne à leurs

[1] Mot-à-mot; *il croyoit que c'étoit la faute, non de celui qui n'avoit pas appris, mais de celui qui n'avoit pas enseigné.*

[2] Il y a dans le texte; *mettre la main au plat, & prendre la coupe de bonne grace.*

[3] Mot-à-mot; *de ne pas croiser ses pieds avec nonchalance.*

[4] Diogène-Laerce qui, dans la vie d'Aristippe, rapporte tous les bons mots de ce philosophe, ne cite point celui-ci.

maîtres, eſt perdu : car ils les prennent dès qu'ils ſont ſévrés, pour former leur ame, comme les nourrices ont façonné leurs membres, & ils dirigent leurs premiers pas dans les ſentiers de la vertu.

Avantages de l'éducation.

On demandoit à un Spartiate, quel bien il procuroit aux enfans en les inſtruiſant : « Je fais, répondit-il, que » ce qui eſt honnête, leur ſoit agréa» ble [1] ». Les maîtres enſeignent aux enfans à marcher modeſtement dans les rues [2], à ne toucher aux viandes ſalées que d'un doigt, & avec deux au poiſſon, au pain & à la viande ; ils leur apprennent la maniere dont ils doivent ſe gratter, & porter leur robe. Que diroit-on d'un homme qui prétendroit qu'on peut guérir une dartre & un panaris, mais qu'il n'y a point de remede pour la pleuréſie, la fievre & la phrénéſie ? Mais eſt-il plus raiſonnable de vouloir qu'il y ait un art & des principes pour les petits devoirs de l'enfance, & que la ſcience la plus im-

[1] On retrouvera cette belle maxime plus détaillée à la fin du traité de la vertu morale.

[2] Mot-à-mot ; *à marcher la tête baiſſée.*

portante & la plus parfaite, ſoit une pure routine, & l'effet du haſard?

Il eſt ridicule de vouloir qu'il y ait un art pour tout, excepté pour la vertu.

Il ſeroit ridicule de vouloir faire un rameur ou un pilote, d'un homme qui n'auroit jamais appris à manier la rame ou le gouvernail [1]. Il n'eſt pas plus ſenſé de vouloir, en conſervant l'enſeignement des autres arts, ſupprimer celui de la vertu. C'eſt faire tout le contraire des Scythes. Ces peuples, au rapport d'Hérodote, crevent les yeux à leurs eſclaves, pour les employer à battre leur lait [2]. Ici on allume pour les arts ſer-

---

[1] Le texte ne parle que de la rame; mais Henri Etienne dans ſes notes, dit avoir trouvé la leçon que j'ai inſérée dans ma traduction, & qui eſt auſſi dans les notes manuſcrites d'Amyot.

[2] Il y a dans le grec ὅπως παραδῶσιν αὐτοῖς, ce qui ne fait point de ſens. M. Reiske propoſe de lire; *afin qu'ils demeurent auprès d'eux*, ou, *pour les empêcher de s'enfuir.* Mais Hérodote qui rapporte cet uſage des Scythes, au commencement du quatrieme livre de ſon hiſtoire, dit que ce peuple aveugloit ſes eſclaves, pour les employer à battre leur lait, & le ſéparer du beurre. M. Reiske croit qu'il pourroit ſe faire que Plutarque eut apporté de cet uſage une autre raiſon que celle qu'en donne Hérodote. Mais il ne

viles le flambeau de la raison, & on l'éteint pour la vertu. « Qu'êtes-vous, disoit un jour à Iphicrate, Callias, fils de Chabrias? « Archer, fantassin, ca-» valier, ou soldat des troupes légeres »? « Rien de tout cela, répondit ce géné-» ral; mais je commande à ces diffé-» rens corps de troupes [1] ». Un homme qui prétendroit qu'il faut des leçons pour savoir tirer de l'arc, faire manœuvrer un cheval, manier des armes ou une fronde, & que l'art de commander une armée, est l'effet du hasard, s'exposeroit à la risée. Mais ne seroit-il pas bien plus ridicule de soutenir que la prudence seule n'a pas besoin de maîtres, tandis que sans elle, tous les autres arts sont inutiles & infructueux. C'est elle qui les dirige tous, qui en fait la beauté, l'or-

---

semble qu'il est plus naturel d'attribuer la leçon vicieuse du texte de Plutarque, à la faute des copistes, qui en abrégeant ces mots d'Hérodote, δονέουσι τὸ γάλα, auront pu donner lieu à l'altération; d'autant qu'il est probable que Plutarque ne rapporte ce trait d'histoire, que d'après Hérodote.

[1] Il a été question d'Iphicrate & de Chabrias, dans les Apophthegmes des Rois, tom. II, p. 435.

dre & le prix. Quel agrément, je le demande, trouveroit-on dans un repas, où les eſclaves bien dreſſés auroient tout fait cuire à point, & le ſerviroient à propos [1], ſi ceux qui l'ordonnoient, n'avoient ni intelligence, ni goût ?

---

[1] Mot-à-mot ; *où les eſclaves ſauroient couper les viandes, les faire cuire, & verſer le vin.* C'eſt un vers preſque entier d'Homere, Odyſſ. liv. XV, v. 322. Il eſt aiſé de voir que cet opuſcule eſt imparfait, ſoit que l'injure du temps en ait fait périr une partie, ou que ce que nous en avons, ne ſoit qu'un eſquiſſe que Plutarque ſe propoſoit de remplir dans la ſuite.

DE LA VERTU

MORALE.

SOMMAIRE.

Tous les philoſophes ont parlé de la vertu. Ils en ont donné différentes définitions, parce qu'ils la conſidéroient ſous différens rapports. Ils ſavoient que l'homme lui doit toutes les qualités qui lui attirent l'eſtime, l'amour, le reſpect, la conſidération, & tous les ſentimens qui flattent le plus ſon cœur. Mais ils n'en ont pas donné une idée claire & préciſe. La différence des opinions, des caracteres, des affections & des vues, en doit mettre néceſſairement dans la maniere dont chacun enviſage une habitude de l'ame qui influe ſur tous ces objets, par leſquels elle eſt à ſon tour modifiée. Plus d'un philoſophe, en la

définissant, croit avoir embrassé une idée générale; mais il n'a saisi le plus souvent que des rapports partiels, & dans les caracteres qu'il a donnés à la vertu, il n'a tracé que ses propres sentimens, & ses affections particulieres.

Tel est le sort de toutes les idées qui ne portent point avec elles un caractere d'évidence, & dont les rapports multipliés font qu'on ne peut facilement y attacher un sens clair & précis. La vertu tient à tant de choses! Elle réunit tant de qualités différentes, je dirois presque opposées! Bonté, douceur, courage, grandeur d'ame, patience, fermeté, zele pour le bien, haine du mal, fuite des voluptés, & complaisance dans le commerce de la vie. Voilà pour les dispositions du cœur. Qu'on y joigne la prudence, la sagesse des vues, le choix des moyens honnêtes pour arriver à ses fins, l'amour du vrai, la constance dans ses opinions, sans entêtement ni opiniâtreté, enfin toutes les qualités qui sont le fruit d'une raison droite & éclairée, & sans lesquelles l'idée de la vertu ne sauroit être complette [1]; *& qu'on juge*

[1] Platon les y comprend dans la défini-

après cela, s'il eſt facile d'en donner une définition exacte, qui ne laiſſe rien à deſirer.

Auſſi les philoſophes même les plus éclairés, n'ont-ils pas été d'accord avec eux-mêmes, en la définiſſant, & toutes les fois qu'ils en ont parlé, en ont-ils donné une définition différente. Platon la fait conſiſter tantôt dans l'ordre [1], *tantôt dans l'harmonie* [2], *ailleurs dans la ſageſſe & la prudence* [3]. *Cicéron ne varie pas moins dans les ſiennes. Il dit dans un endroit, qu'elle eſt l'harmonie conſtante de la raiſon* [4]. *Dans un autre, la nature élevée à ſa plus grande perfection, la raiſon parfaite, une regle de vie conſtamment dirigée d'après la raiſon* [5]. *Ici, c'eſt une affection forte de l'ame, qui met l'homme au-deſſus de toute crainte,*

---

tion qu'il donne de la vertu, ou plutôt dans la deſcription qu'il en a faite dans ſon Gorgias, p. 106.

[1] In Gorg., ib.

[2] In Phæd., p. 93 & 94.

[3] Ibid, p. 69.

[4] Parad. III, c. 1.

[5] Leg. I, c. 8, 16, 17.

comme le prouve l'étymologie du mot virtus, *qui vient de* vir, *homme de courage* [1]. *Là, c'eſt une diſpoſition habituelle de l'ame, qui rend louables ceux qui la poſſédent, qui mérite notre eſtime, indépendamment des avantages qu'on en retire, & de laquelle naiſſent les ſentimens, les affections & les actions honnêtes; ou pour le dire en moins de mots, elle eſt la droite raiſon* [2]. *Je ne rapporte point les définitions des modernes, dans leſquelles on ne trouveroit pas moins de variété, & je paſſe au traité de Plutarque.*

Ce philoſophe n'enviſage point ici la vertu dans ſa généralité, & ſous tous les rapports qu'elle peut avoir. Il ſe borne à la conſidérer dans l'influence qu'elle a ſur notre conduite & ſur nos mœurs : c'eſt ce qui conſtitue la vertu morale. C'eſt celle que Socrate avoit ſurtout en vue, & à laquelle il ne ceſſoit d'exhorter ſes diſciples, parce qu'elle eſt autrement intéreſſante que les vertus qui n'ont pour objet que des ſpéculations de

---

[1] Tuſcul., liv. II, c. 18.
[2] Ib. liv. IV, c. 15.

l'esprit ; que c'est d'elle principalement que dépend le bonheur des particuliers, & par conséquent celui des sociétés publiques.

Plutarque, après avoir établi en quoi consiste la vertu morale, expose les divers sentimens des anciens philosophes sur les vertus. Il dit d'abord ce qu'en ont pensé Ménédeme, Ariston, Zenon & Chrysippe, & montre en quoi tous ces philosophes ont été d'accord, & en quoi chacun d'eux s'est trompé. Il passe à l'opinion de Pythagore, qui le premier paroît avoir saisi la distinction des facultés différentes de notre ame, & par-là a mieux assigné le caractere des divers genres de vertu. Platon avoit adopté sur ce point les principes de Pythagore, & l'opinion d'Aristote différoit peu de celle de Platon. Plutarque admet aussi cette division des facultés de l'ame. Il établit le pouvoir & la supériorité de la raison sur toutes les autres, & son empire sur les sens. Il confirme cette autorité de la faculté raisonnable, par l'exemple des instrumens, qui, tout inanimés qu'ils sont, dociles à la main qui les touche, expriment les passions humaines, & affectent vivement ceux qui les entendent, & par celui des

animaux qu'on dreſſe à obéir à la voix de celui qui leur commande, & à exécuter des choſes qui paroiſſent fort au-deſſus de leur portée.

Il expoſe enſuite les différentes eſpeces de vertus; celles qui ne conſiſtent que dans la contemplation, & ſe bornent à connoître les objets qui ſont de leur reſſort; & celles qui ont pour but de régler notre conduite & nos mœurs. Les premieres appartiennent à la ſageſſe; les ſecondes, à la prudence. C'eſt d'elle que dépendent les vertus morales, qui conſiſtent dans un juſte milieu également éloigné des deux excès contraires. Il conſidere ce milieu dans les différentes vertus morales; dans la force, la libéralité, la clémence, la juſtice, la continence & la tempérance. Il s'arrête principalement à ces deux dernieres; & pour les mieux caractériſer, il les met en parallele avec les vices qui leur ſont oppoſés.

Il montre que les diverſes facultés de notre ame ſont preſque toujours en guerre les unes avec les autres. La raiſon combat les paſſions, ſans ceſſe révoltées contre elle; & cette diviſion, malgré les efforts ſoutenus de la raiſon, malgré ſes ſuccès même, jette ſouvent le trouble dans

l'ame, & la partage, pour ainſi dire, en entraînant ſa volonté à des partis contraires. Il réfute enſuite les ſophiſmes des Stoïciens, qui méconnoiſſant dans l'homme cette contrariété frappante de la raiſon & de la cupidité, cherchoient à dénaturer les paſſions, & les repréſentoient toutes comme des affections honnêtes & légitimes. Il combat en paſſant ce paradoxe inſoutenable de ces philoſophes; que toutes les fautes ſont égales, & méritent d'être punies avec la même ſévérité. Il revient ſur leur premiere opinion par rapport aux paſſions, & y oppoſe l'autorité de Platon, & celle de Chryſippe lui-même, l'un des principaux de leur ſecte, qui avouoit cette révolte de la cupidité contre la raiſon. Il peint avec énergie les différens effets des paſſions, dans les divers âges de la vie, & prouve que lorſqu'elles ſont bien dirigées, elles prêtent un grand ſecours à la raiſon, & peuvent être le principe des actions les plus honnêtes. Les Stoïciens eux-mêmes qui les condamnent, en reconnoiſſent malgré eux le pouvoir & l'avantage. Ils s'en ſervent pour exciter les hommes au bien, pour donner à leurs facultés plus d'activité & d'é-

nergie, parce que leur effet, quand elles ſont dirigées par une main habile, eſt de nous rendre agréable ce qui nous eſt utile.

DE LA VERTU

MORALE.

JE me propoſe de parler de la vertu morale [1], qui differe de la vertu contemplative, en ce qu'elle a pour matiere les affections de l'ame, & pour forme, la raiſon [2]. J'examinerai quelle eſt ſa nature, & comment elle ſubſiſte; ſi la partie de notre ame, qui en eſt le ſiege, a ſes propriétés particulieres, ou ſi elle participe aux propriétés d'une autre faculté; & dans ce dernier cas, ſi elle eſt unie à une faculté plus parfaite qu'elle [3]; ou s'il en eſt d'elle,

En quoi conſiſte la vertu morale.

---

[1] Mot-à-mot; *de la vertu qui eſt appellée & réputée morale.*

[2] C'eſt-à-dire; que ſon objet eſt de régler les paſſions, ſous l'empire & la direction de la raiſon.

[3] Mot-à-mot; *ſi c'eſt comme les choſes unies à des meilleures.*

comme d'un ſubalterne qui participe à l'autorité du maître ſous lequel il agit. Je ſais qu'il eſt poſſible que la vertu ſubſiſte ſans matiere & ſans mélange [1]. C'eſt une vérité qui ne peut être conteſtée. Mais avant d'aller plus loin, je crois utile de rapporter en peu de mots les opinions des autres philoſophes ſur la vertu, non pas ſimplement pour en faire l'hiſtoire, mais afin que l'expoſi-

[1] Plutarque déſigne par ces mots la vertu contemplative, ou la vertu, pour ainſi dire, généraliſée, & conſidérée ſéparément des objets qui ſervent d'exercice, & comme de matiere à la vertu morale. La premiere n'eſt proprement ni la force, ni la prudence, ni la juſtice, ni la tempérance; elle eſt cette lumiere de l'ame qui dirige ces différentes vertus, & les applique chacune à l'objet qui lui eſt propre. La vertu morale, comme ſon nom l'indique, regle nos mœurs & nos actions, & ſe diverſifie dans ſes effets, ſelon les différens devoirs que nous impoſent la religion, la nature, & nos rapports avec nos ſemblables. Au reſte, on ſent bien que ce n'eſt ici qu'une diſtinction métaphyſique; & que la vertu ſoit comme lumiere de l'ame, ſoit comme exercice de nos devoirs, eſt toujours une dans ſa ſubſtance, puiſqu'elle eſt l'attribut d'un être très-ſimple de ſa nature.

tion

tion de leurs ſentimens jette plus de lumiere & de certitude ſur les principes que j'établirai.

Opinions des Philoſophes ſur les vertus.

Ménédeme. Ménédeme d'Erétrie [1] anéantit toute diſtinction entre les vertus. Il n'en admet qu'une ſeule, ſous des noms différens. *Tempérance*, *force* & *juſtice*, n'expriment, ſelon lui, qu'une ſeule & même choſe, comme ces deux termes, *homme* & *mortel*.

Ariſton. Ariſton de Chio [2] établit auſſi que la vertu, qu'il appelle *la ſanté de l'ame*, eſt une quant à la ſubſtance, mais qu'elle change de nom, ſuivant ſes divers rapports, à-peu-près comme ſi l'on donnoit à l'organe de la

---

[1] Ménédeme d'Erétrie, ville de l'Eubée, fils d'un architecte, ſervit d'abord avec diſtinction; mais enſuite il quitta la profeſſion des armes, pour embraſſer la philoſophie dans l'école de Platon. Il eut des diſciples qui de ſon nom furent appellés Erétriaques. Voyez Diogene-Laerce, liv. II, ſect. 125.

[2] Ariſton de Chio avoit été diſciple de Zenon le Stoïcien, dont il n'avoit pas cependant adopté toutes les opinions. On dit que dans ſa vieilleſſe il ſe livra, contre les principes de ſa ſecte, à l'amour des plaiſirs. Il avoit compoſé pluſieurs Ouvrages, dont Diogene-Laerce donne la liſte, liv. VII, ſect. 165.

vue différentes dénominations, selon la couleur des objets auxquels il s'applique. [1]. La vertu, ajoute-t-il, en tant qu'elle considere ce qu'il faut faire ou éviter, s'appelle *prudence*. Quand elle modere les passions, & renferme l'usage des plaisirs dans les bornes légitimes, elle se nomme *tempérance*. Préside-t-elle au commerce & aux contrats que les hommes font entr'eux ? c'est la *justice*. Ainsi le fer est toujours le même, quoiqu'il coupe différents corps ; & le feu, unique dans sa nature, exerce son action sur des substances différentes.

Zenon le Citien.

Zenon le Citien [2] semble pencher vers cette opinion, lorsqu'il dit que la prudence, quand elle rend à chacun ce qui lui appartient, est la justice ; quand elle nous dirige dans le discernement de ce qu'il faut fuir ou éviter, elle est la tempérance. Inspire-

---

[1] Mot-à-mot ; *comme si on l'appelloit* Leucothée, *quand il regarde du blanc ; &* Mélanthée, *lorsqu'il fixe du noir ; & ainsi des autres choses semblables.*

[2] C'est le fondateur de la secte des Stoïciens, dont on peut voir la vie & les opinions dans Diogene-Laerce.

t-elle le courage de supporter les maux, c'est la force. Ceux qui défendent ce sentiment de Zenon, veulent que par la prudence, ce soit la science qu'il ait désigné.

Chrysippe qui croit que chaque qualité forme une vertu particuliere, introduit, sans y penser, comme dit Platon [1], un essaim de vertus nouvelles & inconnues. Comme de fort, de doux & de juste, on dérive la force, la douceur & la justice, il fait aussi venir la grace, la bonté, la grandeur & la beauté, des qualités de l'ame qui y correspondent [2]. Il n'est pas jusqu'à la dextérité, la prévenance, la finesse, dont il ne fasse des vertus séparées; & par-là il a, sans nul besoin, rempli la philosophie des termes les plus étranges. Chrysippe.

Ces Philosophes s'accordent tous à Jugement de Plutarque sur les opinions de ces philosophes.

[1] C'est Socrate qui fait ce reproche à Menon, dans le dialogue intitulé du nom de ce sophiste. Voyez Platon, tom. II, p. 72.

[2] Il y a dans le grec; *de gracieux, il a fait grace; de bon, bonté; de grand, grandeur, &c.* Cette répétition m'a paru désagréable en françois, & j'ai cru devoir y substituer un autre tour.

regarder la vertu comme une affection, comme une habitude de la partie supérieure de l'ame, produite par la raison, ou plutôt comme la raison même, invariablement fixée à ses principes de droiture. Ils ne croient pas qu'il y ait en nous une faculté sensuelle & irraisonnable, qui par sa nature differe de la raison [1]. Cette partie principale de l'ame, qu'ils appellent *intelligence*, devient, disent-ils, vice ou vertu, selon les changemens qu'elle éprouve dans ses affections & ses habitudes. Elle n'a rien

---

[1] Quoique plusieurs des anciens, & sur tout Platon, reconnussent que l'ame étoit un être simple dans sa substance, ils y admettoient cependant une division de facultés, qu'ils appelloient *parties*. La premiere étoit la raison, ou l'intelligence. La seconde, la partie irascible, & la 3e. la partie concupiscible ou irraisonnable. Voyez Platon, liv. IV *de Rep.*, p. 439 & 440. Nous avons vu dans le Traité sur l'inscription de Delphes, tom. V, p. 47, une division en cinq facultés, parce que la derniere étoit encore subdivisée en deux autres qu'ils appelloient la *partie végétative ou nutritive*, & *la partie sensitive*. On peut voir encore une division plus nombreuse dans Aristote, tom. I, p. 656 & 657.

en elle d'irraiſonnable ; mais on lui attribue cette qualité lorſque la cupidité, prenant le deſſus, ſe rend ſourde aux conſeils de la raiſon, & nous porte à des actions illégitimes. Ils veulent que la paſſion elle-même ſoit la raiſon, mais corrompue & dépravée par des jugemens faux & pervers qui l'entraînent hors d'elle-même. Ils ſemblent tous avoir ignoré que chacun de nous eſt véritablement un être double & compoſé [1] ; du moins n'ont-ils connu que cette compoſition, qui réſulte de l'union de l'ame avec le corps, trop frappante pour n'être pas apperçue de tout

[1] Je ne puis me refuſer au plaiſir de copier ici la note que M. l'abbé Brotier a faite ſur ce paſſage de Plutarque, dans ſon édition d'Amyot. « Voilà, dit-il, une grande vérité que la Philoſophie païenne n'a jamais pénétrée, qu'elle a toujours obſcurcie. Il n'appartenoit qu'à la religion de nous en faire connoître le principe & la ſource. Elle fixe nos idées ſur la nature de Dieu, ſur celle de l'homme, ſur la cauſe des contrariétés & des combats qu'éprouve ſa raiſon, ſur le moyen d'en triompher. Pour tenir la chaîne des êtres & des connoiſſances, il ne faut point ſéparer la raiſon de la religion.

le monde ; mais ils n'ont pas vu que l'ame elle-même eſt en quelque ſorte compoſée de deux natures différentes ; que ſa partie irraiſonnable eſt comme un ſecond corps, uni à la raiſon par des liens intimes & néceſſaires.

Sentiment de Pythagore, ſur les différentes facultés de notre ame.

Pythagore cependant paroît avoir connu cette ſeconde compoſition, à en juger par l'eſtime qu'il faiſoit de la muſique. Il la regardoit comme un moyen puiſſant de calmer & d'adoucir l'ame, dont il ſavoit que toutes les facultés ne ſont pas également dociles à la voix de l'inſtruction & des conſeils ; que ſouvent la parole eſt trop foible pour les ramener du vice à la vertu ; qu'alors pour empêcher qu'elles ne ſoient entiérement indociles aux loix de la Philoſophie, il faut employer une perſuaſion plus puiſſante, plus capable de manier, &, pour ainſi dire, d'apprivoiſer ces affections rebelles.

Sentiment de Platon.

Platon a vu avec la derniere évidence [1], que l'ame du monde n'eſt pas un être ſimple, un dans ſa nature,

[1] Mot-à-mot ; *a vu clairement, d'une maniere fixe & indubitable.*

& ſans compoſition ; mais qu'elle eſt un mélange du principe de l'*ÊTRE TOUJOURS LE MÊME*, & de celui de l'*ÊTRE CHANGEANT* [1]. D'un côté, elle ſuit dans ſa marche un ordre régulier & conſtant que rien ne dérange. De l'autre, diviſée en mouvemens oppoſés, elle parcourt des cercles & des révolutions contraires, d'où naiſſent les divers êtres qui compoſent l'univers. L'ame humaine qui n'eſt qu'une portion de celle du monde, formée ſur des nombres & des proportions analogues à ceux de cette ame univerſelle, n'eſt pas non plus ſimple dans ſa nature & dans ſes affections. Elle a deux facultés, l'une intelligente & raiſonnable, faite par ſa nature pour maîtriſer l'homme & pour le gouverner : l'autre, irraiſonnable, déréglée, ſiege des paſſions & des erreurs, a beſoin d'être régie par une faculté ſupérieure. Cette derniere ſe ſubdiviſe en deux autres, dont l'une corporelle & ſoumiſe aux deſirs du corps

[1] Nous avons expliqué ces termes dans le Traité ſur l'inſcription de Delphes, tom. V, p. 94.

[1], est appellée la partie concupiscible. L'autre s'unit quelquefois avec celle-ci, & quelquefois se déclare contre elle en faveur de la raison, à qui elle prête sa force & sa vigueur; c'est la partie irascible. Platon prouve cette division par la résistance que la raison oppose aux passions & à la partie irascible. Car des facultés souvent révoltées contre la partie supérieure de notre ame, sont nécessairement d'une autre nature qu'elle.

Sentiment d'Aristote.

Aristote a fait un grand usage de ces principes, comme on le voit par ses écrits. Seulement dans ses derniers ouvrages il a joint la partie irascible de l'ame à la concupiscible, parce que la colere n'est, selon lui, qu'un desir violent de se venger du tort qu'on a reçu. Mais il a cru constamment que la partie irraisonnable, qui est le siége des passions, différoit essentiellement de la raison; non qu'elle en soit absolument privée, comme la partie sensible, qui végete & se nourrit, qui naturellement indocile, & sourde à la voix de la rai-

[1] J'ai suivi pour ce passage les conjectures des notes manuscrites d'Amyot.

son, est en quelque sorte une production du corps, & lui est intimement unie. [1]. La partie concupiscible n'a pas proprement la raison en partage, mais elle a une pente naturelle à l'écouter, à lui obéir, à se former sur elle, lorsqu'une vie animale & voluptueuse ne l'a pas entiérement corrompue.

---

[1] Il est assez difficile de déterminer ce que les anciens entendoient par cette partie de l'ame, qu'ils appelloient *végétative & nutritive*, qui étoit comme une production du corps, & qui, selon Aristote, tom. I, p. 657, étoit commune aux plantes & aux animaux; ce qui ne peut s'accorder avec l'idée que nous avons de l'ame, comme d'un être simple, & sans aucune espece de composition. Il ne faut pas cependant en conclure, comme quelques-uns l'ont fait, que les anciens Philosophes étoient matérialistes. Ils attribuoient à l'ame les mêmes qualités que nous; & on trouve à cet égard dans plusieurs d'entr'eux les passages les plus précis. Mais ils n'avoient de la spiritualité qu'une idée très-imparfaite; & il ne faut pas s'en étonner; bornés aux seules lumieres de la raison, ils ne pouvoient en avoir ces notions sûres & fixes que nous devons bien moins à l'évidence de nos propres raisonnemens, qu'à l'autorité d'une lumiere supérieure, qui fixe invariablement nos idées.

Pouvoir de la raison sur les autres facultés.

Ceux qui s'étonnent qu'une faculté privée de raison, obéisse à la partie raisonnable, ignorent sans doute jusqu'où va le pouvoir de la raison pour conduire & pour gouverner, non par une autorité dure & tyrannique, mais par une douce & insinuante persuasion, bien plus efficace que la contrainte & la violence. En effet, les esprits, les nerfs, les os, & toutes les autres parties de notre corps, ne sont-elles pas privées d'intelligence? Cependant à peine la raison tirant, pour ainsi dire, les rênes, a donné le signal de sa volonté, que tout s'étend, se dispose, & s'empresse d'obéir. Veut-elle marcher? déja les pieds sont en mouvement. Ordonne-t-elle de prendre ou de jetter quelque chose? les mains s'étendent pour exécuter ses ordres. Homere, dans les Vers suivans, nous fait très-bien sentir l'intelligence qui regne entre la partie irraisonnable & la raison.

Odyss. XIX. 208.

Pénélope pleuroit l'absence d'un époux
Dont le retour faisoit son espoir le plus doux;
Ulysse étoit témoin de sa douleur extrême,
Il cachoit avec art ce qu'il souffroit lui-même;
Et savoit contenir sa tristesse & ses pleurs.

Tant les esprits, le sang, les larmes même, tout en lui étoit soumis à la raison.

Son empire sur les sens.

Une nouvelle preuve de cet empire de la raison, c'est le calme subit où rentrent nos sens, lorsqu'émus par la présence des objets qui les flattent, ils sentent que la raison & les loix leur en interdisent la jouissance. Qu'un homme ait conçu de l'amour pour une personne qu'il ne connoît pas, & à qui la nature ne lui permet pas de s'unir [1], dès qu'il vient à la reconnoître, ses desirs s'éteignent au premier avertissement de la raison, & les sens eux-mêmes se conforment à ce qu'elle prescrit. Souvent encore, après avoir mangé certains mets avec la plus grande satisfaction, si l'on apprend que c'étoient des viandes impures dont la loi défendoit l'usage, non-seulement la réflexion en fait concevoir une peine intérieure, mais le corps lui-même, agité par ces

[1] Mot-à-mot; *c'est ce qui arrive sur-tout à ceux qui sont devenus amoureux de leur sœur ou de leur fille, sans le savoir, & qui ensuite l'apprennent.*

remords, en éprouve un soulevement général.

Exemple des instrumens de musique, & des animaux dressés.

Je craindrois qu'on ne m'accusât de vouloir séduire par des images trop agréables [1], si j'apportois en preuve de cette opinion, les harpes, les lyres, les flûtes, & les autres instrumens que l'art a inventés, pour rendre par les accords les mouvemens des passions humaines. Ces corps, quoique privés de sentiment, partagent notre joie, notre tristesse, nos chants, nos plaisirs, & expriment avec énergie les volontés, les affections & les mœurs de ceux qui les touchent. Zenon mena, dit-on, un jour ses disciples au théâtre, pour y entendre le musicien Amébée [2]. « Allons apprendre, leur dit-il, de quelle har-

[1] Mot-à-mot; *je craindrois de passer pour mêler à mon discours des choses séduisantes, & faites pour plaire aux jeunes-gens.*

[2] Cet Amébée étoit un musicien d'Athenes, si estimé, que quoiqu'il demeurât à côté du théâtre, lorsqu'il sortoit de chez lui pour y chanter, on lui donnoit un talent par jour. Voyez Athén. liv. XIV, ch. 4. Elien, liv. III, ch. 30 de ses histoires, & liv. VI, ch. 1 de l'Histoire des animaux, le cite comme un exemple rare de continence.

» monie ſont capables les entrailles des » animaux, les nerfs, les os, & le bois » même, lorſque l'art les diſpoſe avec » une juſte proportion ». Mais laiſſant à part ces exemples, je propoſerai celui des chevaux, des oiſeaux & des chiens domeſtiques, que la nourriture, l'inſtruction & l'habitude amenent enfin à prononcer des paroles bien articulées; qui au premier ſigne de leur maître font des mouvemens & des tours, & ſervent à nos amuſemens & à nos beſoins. Après avoir lu dans Homere, qu'Achille exhorte au combat les hommes & les chevaux, faut-il être ſurpris [1] que la partie de notre ame qui deſire, qui s'irrite, qui s'attriſte & ſe réjouit, obéiſſe à la raiſon, en prenne les affections & les ſentimens? Eſt-elle donc étrangere à la partie ſupérieure de notre ame, ſéparée d'elle, & jettée, pour ainſi dire, dans un moule extérieur dont on la contraigne par violence de prendre la forme [2]? Ne lui

[1] Le texte ajoute; *peut-on même douter?*

[2] Il y a dans le grec; *eſt-elle moulée du dehors, ou formée par quelques moyens violens, ou par des coups?* Expreſſions priſes des

eſt-elle pas, au contraire, unie par la nature même d'une maniere ſi intime, qu'elle exiſte & vit avec elle, & par l'effet de l'habitude ſe pénetre de ſa ſubſtance ? C'eſt pour cela qu'on lui donne le nom de *mœurs*.

En quoi conſiſtent les mœurs.

Car les mœurs, pour en donner ici une idée, ſont une qualité de la partie irraiſonnable; & on les appelle ainſi, parce que cette qualité (1) imprimée par la raiſon dans cette partie de l'ame, eſt une ſuite de l'habitude. La raiſon ne veut pas détruire entiérement les paſſions, ce qui ne ſeroit ni poſſible, ni utile; mais ſeulement les renfermer dans de juſtes bornes, & par-là produire les vertus morales qui n'opérent pas l'anéantiſſement total des paſſions, mais qui les reglent & les moderent. Et ces vertus ſont le fruit de la prudence, qui ramene à une diſpoſition ſage & honnête l'activité naturelle des paſſions. On diſtingue trois choſes dans l'ame, la puiſ-

---

ouvrages frappés au marteau, ou preſſés avec force pour leur faire prendre la forme qu'on veut leur donner.

[1] Le texte ajoute; *ou cette différence*.

sance, la passion, & l'habitude. La puissance est le principe, & comme la matiere de la passion; par exemple, la pente à la colere, à la honte, à l'audace. La passion est le mouvement actuel de cette puissance, comme la colere, la honte & l'audace. L'habitude est la force du penchant qu'un exercice fréquent donne à la puissance, & qui fait le vice ou la vertu, suivant que la passion a été bien ou mal dirigée par la raison.

Mais comme toutes les vertus ne consistent pas dans ce juste milieu qui constitue les vertus morales (1), il faut examiner en quoi les unes different des autres, & pour cela, reprendre de plus haut. Il est des choses qui subsistent simplement pour elles-mêmes; d'autres ont avec nous un rapport naturel. Du premier genre sont la terre, la mer, le ciel & les astres: du second, tout ce qui est bon ou mauvais, utile ou nuisible, agréable ou fâcheux. Les unes & les autres sont du ressort de la rai-

Difference des vertus contemplatives, d'avec les morales.

[1] Le texte ajoute; *& qu'on ne les appelle pas toutes morales.*

ſon ; mais les premieres ſont l'objet de la contemplation & de la ſcience ; les ſecondes, du conſeil & de l'action. Celles-ci ſont dirigées par la prudence, celles-là par la ſageſſe. La prudence differe de la ſageſſe, en ce qu'elle conſiſte dans l'application de la faculté contemplative à l'action, qui ſous l'autorité de la raiſon dirige & gouverne les paſſions. Auſſi la prudence doit-elle être ſecondée par la fortune, au-lieu que la ſageſſe n'en a pas beſoin pour parvenir à ſa fin naturelle. Elle n'a pas même à délibérer ſur ſon objet, qui eſt toujours le même & ne varie jamais. Un géometre ne met pas en queſtion ſi les trois angles d'un triangle valent deux angles droits ; c'eſt pour lui une vérité démontrée. On ne ſoumet à l'examen que les opinions incertaines, & non les vérités conſtantes & invariables. De-même la partie contemplative de l'ame, qui a pour objet ces premiers principes, ces vérités fondamentales dont la nature eſt immuable, ne connoît pas la délibération. Au contraire la prudence, qui s'applique à des actions ſujettes à l'incertitude & à l'erreur, a néceſſaire-

ment dans ſon reſſort des choſes variables & obſcures, qui exigent qu'elle conſulte. Après la délibération, elle agit, ſecondée de la partie irraiſonnable, qu'elle entraîne dans ſa déciſion : car ces facultés n'agiſſent que par des attraits qui les déterminent ; & ces attraits que l'habitude produit dans nos affections, ont beſoin d'être gouvernés par la raiſon, qui les retient dans un juſte milieu (1). Cette partie irraiſonnable qui eſt le ſiége des paſſions, éprouve des mouvemens quelquefois trop ardens & trop impétueux, quelquefois trop lâches & trop foibles. Ainſi chacune de nos actions ne peut être bonne que par un ſeul endroit, & vicieuſe par pluſieurs (2). Il n'eſt qu'une ma-

[1] Le texte ajoute ; *afin qu'ils ne paſſent pas outre, & qu'ils ne reſtent pas en-deçà de l'occaſion.*

[2] Cette penſée revient à une maxime très-commune dans l'école ; que pour qu'une action ſoit bonne, il faut qu'elle ait toute ſa perfection ; & qu'il ſuffit du moindre défaut pour la rendre mauvaiſe : *Bonum ex omni parte, malum ex quocumque defectu.*

niere de frapper le but ; il en eſt pluſieurs de le manquer (1).

Les vertus morales conſiſtent dans un juſte milieu.

C'eſt donc à la raiſon active qu'il appartient de contenir les paſſions dans de juſtes bornes. Quand la langueur, la lâcheté, la crainte ou la pareſſe rallentiſſent l'attrait qui nous portoit au bien, & ſont ſur le point de nous le faire abandonner, la raiſon le ranime auſſi-tôt, & le rappelle à ſon devoir. Au contraire, cet attrait eſt-il trop déſordonné ? ſe laiſſe-t-il emporter ſans meſure ? la raiſon modére ſa violence, le fait rentrer dans l'ordre, & par les bornes qu'elle preſcrit aux paſſions, produit dans la partie irraiſonnable les vertus morales, également éloignées du défaut & de l'excès. Toutes les vertus, je le répete, ne conſiſtent pas dans un juſte milieu. La ſageſſe (2),

---

[1] Il y a de plus dans le grec ; *ſoit qu'on aille au-delà, ſoit qu'on reſte en-deçà.*

[2] Le grec ajoute ; *& la prudence.* Mais je crois que ce mot a été tranſpoſé ici de la phraſe ſuivante, par l'inadvertance du copiſte. Car autrement Plutarque contrediroit ce qu'il a dit plus haut, & confondroit la ſageſſe & la prudence, qu'il a diſtinguées précédemment. D'ailleurs, on voit une op-

qui, indépendante de la partie irraiſonnable, réſide dans cette faculté pure de notre ame, inacceſſible aux paſſions, eſt une propriété ſupérieure de la raiſon, qui trouve ſa perfection en elle-même. C'eſt elle qui nous donne la ſcience, cette qualité divine, ſi eſſentielle à notre bonheur. Mais la vertu morale, qui dépend néceſſairement de nos ſens, qui, pour agir, a beſoin du miniſtere des paſſions, ne détruit pas la partie irraiſonnable, mais elle la ſoumet & la modere. Ainſi conſidérée dans ſa qualité, elle eſt auſſi une propriété ſupérieure, une perfection de la raiſon; mais par rapport à ſa quantité, elle n'eſt qu'un juſte milieu également éloigné des deux excès.

Quel eſt ce juſte milieu.

Mais ce milieu peut être conçu de pluſieurs manieres. Par exemple, une couleur compoſée tient le milieu entre deux couleurs ſimples (1), comme le

poſition ſenſible entre les deux phraſes, marquée par les deux particules μὲν, δὲ, dont l'une ſe rapporte à la ſageſſe, & l'autre à la prudence.

[1] Le texte dit mot-à-mot; *ce qui eſt mélangé, eſt le milieu des choſes pures*; &

gris entre le blanc & le noir. Un nombre eſt moyen entre deux autres, s'il contient l'un, & qu'il ſoit contenu dans l'autre : tel eſt huit entre quatre & douze. Enfin une qualité eſt un milieu entre deux extrêmes, quand elle ne participe ni de l'un ni de l'autre, comme l'indifférent entre le bien & le mal. De ces trois manieres, aucune ne convient à la vertu. Elle n'eſt pas un compoſé de deux vices ; elle ne contient pas ce qui eſt en-deçà du devoir, & n'eſt pas contenue dans ce qui eſt au-delà. Elle n'eſt pas totalement exempte du trouble des paſſions, dans leſquelles ſe trouvent les deux extrêmes, le défaut & l'excès. Ce milieu donc qui conſtitue la vertu morale, eſt ſemblable à celui de l'harmonie dans les ſons. Un ton bien harmonieux eſt celui qu'on appelle *meſe*, qui tient le milieu entre la *nete* & *l'hypate* (1),

---

dans le membre ſuivant ; *ce qui contient & eſt contenu, tient le milieu entre le contenu & le contenant.*

[1] Les trois tons que les anciens déſignoient par ces mots, étoient l'*octave*, *nete*, ou le ton le plus aigu ; ſon nom vient d'un

& s'éloigne également des deux extrêmes (1). De même la vertu morale eſt une puiſſance, un mouvement de la partie irraiſonnable de l'ame (2), qui bannit de nos deſirs les deux excès, le relâchement & la roideur, & les réduit à la plus exacte modération.

Ainſi le courage eſt une vertu moyenne entre l'audace & la lâcheté, les deux extrêmes de la partie iraſcible; la libéralité, entre la prodigalité & *Ce milieu conſidéré dans les différentes vertus.*

---

mot grec qui ſignifie *inférieur*, parce que les anciens mettoient en bas les ſons aigus, & les ſons graves en haut. *Hypate*, étoit la baſſe: ſon nom ſignifie *au-deſſus*, à raiſon de la poſition de la corde. La Meſe déſigne la *quinte*, qui tenoit le milieu entre les deux autres.

[1] Mot-à-mot; *évitant l'excès du grave de l'un, & de l'aigu de l'autre.*

[2] On ne doit pas être ſurpris de voir attribuer la vertu morale à la partie irraiſonnable de l'ame; c'eſt une ſuite de la diviſion que les anciens avoient faite de ſes facultés. Les paſſions réſidoient dans cette partie, & comme l'exercice & l'objet de la vertu morale étoit de régler les paſſions ſous l'empire de la raiſon, ils plaçoient cette vertu dans la même faculté que les paſſions.

l'avarice ; la douceur, entre la foibleſſe & la cruauté. La juſtice, dans les contrats civils, ne s'attribue ni plus ni moins qu'il ne lui eſt dû. La tempérance, auſſi éloignée d'une ſtupide inſenſibilité, que d'une ardeur effrénée pour les voluptés, contient les déſirs dans des bornes légitimes. C'eſt-là ſur-tout ce qui rend ſenſible la différence qu'il y a entre la partie raiſonnable & la concupiſcible, entre la paſſion & la raiſon. En effet, en quoi différeront d'une part la tempérance & la continence, & de l'autre l'intempérance & l'incontinence dans les plaiſirs, ſi c'eſt la même faculté de l'ame qui juge & qui déſire ? Elles différent cependant. La tempérance conſiſte en ce que la paſſion, telle qu'un animal docile & bien dreſſé, marche ſans réſiſtance ſous le joug de la raiſon, ſe laiſſe conduire à ſon gré, & lui ſoumet tous ſes déſirs. Par la continence, la raiſon, à la vérité, maîtriſe la paſſion, mais cette ſoumiſſion n'eſt pas volontaire ; la paſſion réſiſte, & ne ſuit qu'à regret. Il faut que la raiſon la preſſe, la gourmande (1) ; &

(1) Mot-à-mot ; *elle va de travers, & ca*

ces combats rempliſſent l'ame de trouble & d'agitation. Platon compare ces deux facultés à deux animaux attelés à un même char, dont le plus mauvais lutte contre le meilleur, & trouble le conducteur lui-même, qui eſt obligé de veiller ſans ceſſe ſur lui, & de le retenir avec force, de peur, que ſelon l'expreſſion de Simonide, les rênes (1) ne lui échappent des mains.

Auſſi certains Philoſophes veulent-ils que la continence ne ſoit qu'une vertu imparfaite, & pour ainſi dire ſubalterne (2), parce qu'elle n'eſt pas ce juſte milieu qui réſulte de l'accord de la partie inférieure de l'ame avec la partie ſupérieure, & qu'elle ne retranche pas l'excès de la paſſion. La cupidité n'eſt pas alors volontairement ſoumiſe à la raiſon. Elles ſe tiennent réciproquement dans une contrainte pénible, &

Caractères de la continence.

---

réſiſtant à la raiſon, qui la contraint & la violente en la frappant, & lui ſecouant le mors.

[1] Il y a dans le grec; *les rênes de pourpre.*

[2] Mot-à-mot; *ne ſoit pas une vertu parfaite en elle-même, mais moindre qu'une vertu.*

ſont comme deux factions ennemies dans une ville travaillée de ſéditions.

Soph. Œdip. ſc. I.

Des cris plaintifs & des chants d'alégreſſe
Rempliſſent à la fois l'enceinte de nos murs.

Telle eſt l'ame de l'homme continent, par l'oppoſition des mouvemens qui l'agitent.

En quoi l'intempérance differe de l'incontinence.

Ces mêmes Philoſophes prétendent que l'intempérance eſt un vice complet, & l'incontinence quelque choſe de moins (1). L'intempérant eſt, ſelon eux, également corrompu dans ſes affections & dans ſes jugemens; les unes le portent à des déſirs honteux, les autres lui font approuver ces déſirs, & lui ôtent par-là le ſentiment de ſes fautes. L'incontinent conſerve du moins la droiture du jugement; c'eſt la paſſion, qui contre ſes propres lumieres, force la raiſon au ſilence, & l'entraîne dans le vice (2). Dans l'un, la raiſon eſt vaincue par la cupidité; dans l'autre, elle ne fait pas même de réſiſtance. L'un ſuit de mauvais déſirs qu'il

[1] Le grec dit; *eſt moins qu'un vice.*

[2] Le texte ajoute; *auſſi differe-t-elle de l'intempérance.*

condamne;

condamne ; l'autre marche à leur tête, & se rend leur apologiste. L'un devient à regret le complice de la passion, l'autre s'applaudit d'en partager les écarts. Le premier trahit involontairement le devoir qu'il connoît ; le second se livre avec joie à toute la honte du vice. Enfin, les discours de l'un & de l'autre n'en font pas moins, que leurs actions, sentir la différence. Voici, par exemple, le langage des intempérans :

Sans Vénus, sans l'amour est-il de vrais plaisirs ?
Puissé-je, en les perdant, voir terminer ma vie !

Et encore :

Les faveurs de Bacchus, & celles de Cypris,
A tous les autres biens donnent seules du prix.

N'est-ce pas là le langage d'un cœur qui ne respire que la volupté, & qui s'en est rendu l'esclave ? Celui qui disoit :

Ah ! laissez-moi périr ; la mort me sera douce ;

avoit, comme les deux autres, le ju-

gement auſſi malade que la volonté. L'incontinent tient un langage bien différent.

Au vice, malgré moi, la nature m'entraîne.

Les dieux nous livrent donc à ce deſtin fatal,
De connoître le bien, & de faire le mal.

Malgré tous mes efforts, la colere m'emporte.
Tel un vaiſſeau battu par les flots écumans,
Eſt détaché de l'ancre; & vogue au gré des vents.

Il compare avec aſſez de juſteſſe à une ancre fichée dans le ſablé, une ame qui, mal affermie dans ſes principes, trahit, par une indigne foibleſſe, les lumieres de ſa raiſon. L'image ſuivante eſt analogue à celle-là.

Le cable dans le port arrête le vaiſſeau;
Le vent ſouffle, il le rompt, & loin du port l'entraîne [1].

[1] Il y a dans le grec τύχαται, qui voudroit dire que le cable retient le vaiſſeau. Mais la leçon que j'ai ſuivie, eſt celle des Variantes imprimées, & des notes manuſcrites d'Amyot. Elle eſt d'ailleurs fondée ſur ce que Plutarque ajoute enſuite.

Le cable désigne la résistance que la raison oppose d'abord au vice ; mais la passion, telle qu'un vent impétueux, l'a bientôt rompu.

Ainsi l'intempérant déploie toutes ses voiles au souffle des voluptés ; il dirige leur mouvement, & se livre à toute leur action. L'incontinent, semblable au pilote qui louvoye, lutte avec effort contre la passion qui l'attire ; mais bientôt entraîné par sa violence, il échoue misérablement. C'est ce que Timon dans ses Silles reprochoit au philosophe Anaxarque (1).

---

[1] Ce Timon, différent du fameux Misanthrope de ce nom, étoit un poëte connu par plusieurs ouvrages dramatiques, & par des Silles, espece de parodies satyriques, qui tiroient leur nom de Silene. Timon, au rapport de Suidas, & de Diogene-Laerce, liv. IX, s. 111, y attaquoit les philosophes, & sur-tout ceux qu'on appelloit dogmatiques, parce qu'ils proposoient leurs opinions comme des décrets & des dogmes. Il a été question d'Anaxarque dans le premier discours sur la fortune d'Alexandre, tom. IV, p. 313. Je profiterai de l'occasion qui se présente, pour revenir sur cet endroit de Plutarque où il en est parlé. Il lui donne l'épithete d'*harmonique*, & j'ai dit que je ne sa-

Anaxarque auprès d'eux, toujours dur & caustique,
Exhale le venin de sa langue cynique.
Mais on dit que du vice adorateur honteux,
Ce sévere censeur se trouvoit malheureux.
L'amour des voluptés, écueil de plus d'un sage,
Tyran de sa raison, démentoit son langage.

La tempérance est donc la vertu du sage, & l'intempérance, le vice de l'insensé (1). L'un approuve les actions honnêtes, l'autre ne rejette pas même les plus honteuses. L'incontinence est le partage d'une ame foible (2), qui

---

vois à quoi ce titre faisoit allusion. J'ai vu depuis dans les notes de Ménage, sur le livre IX de Diogène-Laerce, s. 60, que c'étoit une altération du texte, & qu'au-lieu d'αρμονικόν il falloit lire εὐδαιμονικόν *Eudémonique*, nom d'une secte de philosophes ainsi appellés de deux mots grecs εὖ bien, & δαιμόνιος *heureux*, parce qu'ils promettoient le bonheur à leurs disciples.

[1] Mot-à-mot; *le sage n'est donc pas continent, mais tempérant; & le fou n'est pas incontinent, mais intempérant.*

[2] Le texte dit; *d'une ame sophistique*, par allusion à la foiblesse & à l'inconséquence

connoît le vrai, mais qui manquant de fermeté, dément ſes principes par ſa conduite. Voilà en quoi different l'incontinence & l'intempérance.

En quoi different la continence & la tempérance.

Les vertus oppoſées à ces deux vices ont auſſi des traits de différence analogues & correſpondans. La continence laiſſe ſubſiſter dans le cœur les remords, la triſteſſe, l'indignation contre ſoi-même. L'ame de l'homme tempérant, toujours ſaine, toujours calme (1), ſe maintient dans une égalité parfaite, fruit de l'heureuſe harmonie qui regne entre la raiſon, & la cupidité dont la ſoumiſſion & la docilité ne ſont jamais altérées. C'eſt d'une telle diſpoſition qu'on pourroit dire avec Homere :

Les vents ſont appaiſés ; le ſouverain de l'onde
Fait régner ſur les mers la paix la plus profonde.

Odyſſ. VI, v. 391.

---

des Sophiſtes, qui dans leurs diſcours étaloient avec oſtentation de belles maximes de vertu, qu'ils démentoient par leur conduite.

[1] Il y a dans le grec ; *en qui rien ne bat*, parce que le cœur bat dans les émotions.

Tant la raiſon a ſu étouffer ces déſirs effrénés qui, dans les hommes vicieux, s'emportent vers leur objet avec une fureur immodérée ! Pour les paſſions néceſſaires à la nature (1), elle les a rendues dociles & ſoumiſes, elle vit avec elles dans une parfaite intelligence, & en fait les miniſtres de ſes deſſeins & de ſes actions. Auſſi ne les voit-on jamais prévenir la raiſon, ou l'abandonner, ni exciter le moindre déſordre, ou ſe révolter contre elle. Tous les déſirs marchent conſtamment ſous ſes loix,

Comme un léger poulain ſuit les pas de ſa mere.

Les vrais philoſophes, diſoit Xenocrate, ſont ſeuls volontairement ce que le reſte des hommes ne fait que par la contrainte des loix. Semblables à de vils animaux,

---

[1] Il faut à l'homme des déſirs, des émotions, qui le portent vers les objets qu'il pourſuit, & donnent à ſon ame une heureuſe énergie, principe plus actif & plus efficace du bien, que les froides ſpéculations de la raiſon. Les paſſions, indifférentes de leur nature, deviennent bonnes ou mauvaiſes, ſelon les objets auxquels elles s'appliquent.

la vue seule du danger, ou la crainte du supplice, les détourne du crime (1).

Il est certain que l'ame a la fermeté nécessaire pour résister aux passions, & pour les combattre. Il est néanmoins des philosophes qui prétendent que la passion ne differe pas de la raison; que ce ne sont pas deux facultés ennemies & divisées; & que c'est toujours la raison seule qui se porte vers des objets opposés (2). Mais trompés, disent-ils, par son

Sentiment des Stoïciens, sur la raison & les passions.

---

[1] Mot-à-mot; *ils confirment ainsi la parole de Xenocrate sur les vrais philosophes: Que seuls ils font volontairement ce que les autres font malgré eux à cause de la loi, détournés des plaisirs, comme les chiens le sont par les coups, & les chats par la crainte, & ne regardant qu'au danger.*

[2] Ce sentiment des Stoïciens que Plutarque va combattre vivement, étoit pourtant le seul vrai, comme l'observe M. l'abbé Brotier. Il est étonnant qu'un philosophe qui paroît avoir si bien étudié le cœur humain, n'ait pas senti que l'ame n'étoit point un composé de plusieurs parties distinctes; que cette division de facultés n'avoit été imaginée que pour expliquer plus facilement les opérations de l'ame; & que cette contradiction choquante de la raison, qui fait le mal qu'elle condamne, venoit de la foiblesse de

passage subit & rapide d'un objet à un autre, nous ne faisons pas attention que c'est dans l'ame une même faculté qui désire & retracte son désir, qui s'irrite & a peur, qui se laisse entraîner au mal par l'attrait du plaisir, & ensuite réprime ce penchant. Car la cupidité, la colere, la crainte & les autres passions semblables sont des jugemens faux, qui ne se forment pas dans telle ou telle partie de notre ame, mais dans sa faculté principale. Ce sont des inclinations, des consentemens, des mouvemens impétueux de la raison même, dont les opérations changent avec la plus grande mobilité. Ainsi des enfans vifs & emportés dans leurs courses, ne peuvent, par la foiblesse de leur âge, les soutenir long-temps, & sont exposés à des chutes fréquentes.

Plutarque le combat.

Mais cette opinion est contraire à l'évidence & au sens intime. En effet, qui jamais a senti en soi-même ce changement de la cupidité en jugement, & du jugement en cupidité? Un homme cesse-t-il d'aimer, quand sa raison lui

---

sa nature, & de l'empire qu'elle laisse prendre aux passions sur elle.

dit qu'il doit combattre ſon amour & y renoncer ? Où perd-il le jugement, lorſqu'amolli par la paſſion il s'abandonne à la volupté ? N'eſt-il pas eſclave de la cupidité, lors même que ſa raiſon la combat ? Et quand il eſt vaincu par la cupidité, la raiſon ne lui fait-elle pas ſentir ſon égarement ? Ainſi ni la paſſion ne lui ôte le jugement, ni le jugement ne le délivre de ſa paſſion. Entraîné tour-à-tour vers l'un & l'autre, il participe des deux. Ceux donc qui veulent que la partie principale de l'ame ſoit tantôt la raiſon, & tantôt la cupidité, ne reſſemblent-ils pas à des gens qui diroient que le chaſſeur & la bête ne ſont pas deux individus différens, mais un ſeul, qui par un changement ſubit devient ſucceſſivement le chaſſeur & l'animal ? Ces derniers iroient contre l'évidence; les autres contrediſent une vérité de ſentiment; car ils éprouvent en eux-mêmes, non le changement d'une même faculté, mais le combat de deux facultés oppoſées.

Réponſe à une objection des Stoïciens.

Eh quoi ! nous objectent-ils, la faculté délibérante dans l'homme n'eſt-elle pas ſouvent partagée entre des avis différens ? Cependant c'eſt toujours la

même faculté qui délibere. Cela eſt vrai, leur répondrai-je. Mais la choſe eſt bien différente. Ici la raiſon ne combat pas contre elle-même : ſeulement, par la faculté qu'elle a de juger, elle diſcute pluſieurs raiſonnemens ; ou plutôt c'eſt un même raiſonnement appliqué à divers objets [1]. Auſſi quand la cupidité n'a point de part au jugement, l'homme n'éprouve aucun remords, il n'eſt point entraîné malgré lui à un parti qu'il condamne ; à moins qu'il ne s'y mêle quelque paſſion ſecrete qui rompe l'équilibre de la raiſon, & faſſe pencher la balance. Car il n'arrive que trop ſouvent qu'une raiſon eſt contredite, non par une raiſon contraire, mais par l'ambition, la cupidité, la partialité, la jalouſie ou la crainte ; & on croit que ce ſont deux raiſons oppoſées qui ſe combattent. C'eſt ce qu'on voit dans les vers ſuivans.

Iliad. VII, v. 93. Honteux de refuſer, ils craignent d'accepter :
La mort eſt un grand mal ; mais la gloire la ſuit.
Le timide l'évite ; il eſt bien doux de vivre !

[1] Le texte ajoute ; *comme à des matieres différentes.*

Ainſi dans les tribunaux, les paſſions qui contrarient la juſtice, rendent les procès interminables; & dans les conſeils des rois, ceux qui veulent gagner la faveur du prince, ſoutiennent moins un des avis qu'on diſcute, qu'ils ne ſuivent, contre l'intérêt public, une paſſion ſecrete. Auſſi dans les gouvernemens ariſtocratiques, les magiſtrats défendent-ils aux orateurs d'exciter les paſſions. Quand la raiſon n'eſt pas balancée par la cupidité, elle va droit à la juſtice. La paſſion vient-elle la traverſer? A l'inſtant la guerre eſt déclarée entre la raiſon qui délibere, & la cupidité qui veut la ſéduire [1]. Pourquoi dans les diſputes philoſophiques change-t-on volontiers de ſentiment? Pourquoi Démocrite, Ariſtote & Chryſippe ont-ils abandonné ſans regret, ou même avec plaiſir, des opinions qu'ils avoient d'abord adoptées? C'eſt que dans les objets de pure ſpéculation, la raiſon n'eſt pas contrariée par la cupidité, qui indifférente à

[1] Mot-à-mot; *le plaiſir & la peine y cauſent un combat & une oppoſition contre ce qui juge & délibere.*

ces sortes de matieres, ne cherche pas même à s'en occuper. La raison donc embrasse avec joie la vérité, dès qu'elle la découvre, & abandonne le mensonge, parce que c'est elle-même, & non une autre faculté qui rejette sa premiere opinion, pour en adopter une meilleure.

Mais dans les discussions politiques ou civiles, & dans les jugemens, les passions ont presque toujours une influence qui trouble la raison, & fait naître mille obstacles. Elles lui opposent le plaisir ou la douleur, la crainte ou le desir. Dans ce combat, c'est le sentiment qui juge entre la raison & la cupidité, parce qu'il participe de l'une & de l'autre. En donnant la victoire à celle-ci, il ne détruit pas entiérement l'autre; il l'attire vers la premiere, malgré sa résistance. Un voluptueux qui se reproche son goût pour les plaisirs, attaque sa cupidité par la raison. Elles existent donc toutes les deux en même temps dans son ame; & comme il sent leur combat mutuel, il réprime [1] la partie qui se souleve contre l'autre. Dans

[1] Le texte ajoute; *comme avec la main.*

les matieres de pure spéculation [1], si l'esprit est également balancé par deux opinions contraires, il suspend son jugement; il reste dans le doute, & dans une sorte de repos. Se décide-t-il pour une des deux? Celle qui triomphe, détruit entiérement l'autre, qui ne lui oppose plus de résistance, & ne lui cause aucune peine. En un mot, quand un raisonnement est contredit par un autre, on ne sent pas deux facultés opposées qui déliberent, mais une seule qui considere son objet sous des rapports différens. Est-ce la cupidité qui contrarie la raison? Comme elle ne peut ni vaincre ni succomber, sans exciter quelque regret, l'ame est divisée par ce combat, & la différence des deux facultés devient manifestement sensible.

Suites du combat de la passion & de la raison.

Ce n'est pas seulement par ce combat, mais encore par ses suites, qu'on reconnoît que le principe des passions differe de celui de la raison. On peut, par exemple, concevoir de l'amitié pour un jeune homme d'un caractere ver-

[1] Mot-à-mot; *dans les spéculations & les recherches libres de passions, comme sont celles de la partie contemplative.*

tueux ; on peut auſſi en aimer un qui ſoit vicieux & corrompu. Il arrive qu'on s'irrite injuſtement contre ſes parens & ſes enfans ; quelquefois on le fait avec juſtice contre des tyrans ou des ennemis. Là on ſent l'oppoſition de la cupidité à la raiſon ; ici on reconnoît ſa ſoumiſſion, ſa dépendance, ſon empreſſement à la ſeconder. Un homme de bien qui contracte un mariage légitime, ſe propoſe de vivre honnêtement avec ſa femme [1]. Enſuite l'habitude faiſant naître l'affection & l'amour, il ſent que la raiſon fortifie ſa tendreſſe. Des jeunes gens confiés à de ſages inſtituteurs, s'attachent d'abord à eux par le beſoin qu'ils en ont ; mais bientôt ils conçoivent pour eux une affection véritable, & ſont moins leurs diſciples que leurs amis. Il en eſt de même des magiſtrats, des voiſins & des alliés. Nos liaiſons avec eux commencent par des beſoins & des devoirs. Peu-à-peu la raiſon détermine l'attachement, & fait à ces premiers rapports

[1] Mot-à-mot ; *qui ſe marie ſelon les loix, ſe propoſe d'avoir bien ſoin de ſa femme, de vivre avec elle juſtement & honnêtement.*

ſuccéder inſenſiblement une amitié ſincere. Celui qui diſoit ;

Il eſt une pudeur qu'inſpire la vertu ;
Il en eſt une encor dont le vice eſt la ſource ;

ne devoit-il pas avoir ſouvent éprouvé [1] que cette paſſion, en lui oppoſant, contre les lumieres de la raiſon, des délais & des retards fréquens, lui avoit fait perdre les plus belles occaſions d'agir ?

Sophiſmes des Stoïciens.

Au reſte, les philoſophes que je combats, forcés par l'évidence de ces preuves, donnent à la honte le nom de pudeur, à la volupté, celui de joie, à la crainte, celui de circonſpection. Et perſonne ne les blâmeroit de cet adouciſſement de termes, ſi réſervant les noms honnêtes pour les paſſions ſoumiſes à la raiſon, ils donnoient les dénominations odieuſes à celles qui ſont révoltées contr'elle. Mais lorſque convaincus par leur tremblement, leur pâleur & leurs larmes, au-lieu de donner à ces affections les noms de douleur & de crainte, ils diſent que ce ſont des morſures, des

[1] Mot-à-mot ; *ne montre-t-il pas évidemment qu'il a ſouvent éprouvé ?*

ſerremens de l'ame, & qu'ils voilent ſous le nom ſpécieux d'activité, des deſirs violens & impétueux; n'eſt-ce pas alors, par un ſubterfuge plus digne de miſérables ſophiſtes, que de vrais philoſophes, équivoquer artificieuſement ſur les mots, pour éluder les choſes? Au contraire, nomment-ils les joies, les deſirs, & les précautions, non des ſentimens exempts de paſſion, mais des affections légitimes? alors ils emploient les termes dans leur ſens véritable. Une affection eſt légitime, non quand la raiſon a totalement détruit la cupidité, mais quand elle la retient dans cet ordre & cette modération qui font l'homme tempérant. Qu'arrive-t-il, au contraire, aux cœurs vicieux? S'ils ſe diſent à eux-mêmes qu'il vaut mieux aimer ſes parens, que les vils objets d'une paſſion criminelle, ils ne peuvent s'y déterminer. Jugent-ils qu'ils doivent s'attacher à une courtiſanne ou à un flatteur? ſur le champ la liaiſon eſt formée. Si la paſſion & le jugement étoient une même choſe, dès que nous aurions jugé qu'il nous faut aimer ou haïr quelqu'un, ces jugemens ſeroient toujours ſuivis de notre amour ou de notre haine. Mais il arrive

tout le contraire; & ces décisions de notre esprit trouvent la passion, tantôt soumise, & tantôt rebelle. Aussi ces philosophes, cédant à l'évidence, disent-ils que tout jugement n'est pas une passion, mais seulement ceux qui excitent en nous des desirs violens & désordonnés. Ils reconnoissent donc que le jugement & la passion sont en nous deux facultés différentes, comme le mouvement differe de ce qui le produit. Chrysippe lui-même, qui dans plusieurs endroits de ses ouvrages définit la patience & la continence, des habitudes conformes à la raison, montre évidemment en cela que forcé par la nature des choses, il reconnoît que la faculté qui obéit, est différente de celle qui commande, puisque celle-ci trouve l'autre tantôt docile, tantôt rebelle à ses loix.

Les passions ne sont pas toutes égales.

Quant au paradoxe qu'ils soutiennent, que toutes les fautes sont égales, ce n'est pas ici le lieu de le discuter [1]. Je dirai seulement qu'en bien des choses ils contredisent ouvertement la raison. Toute

[1] Mot-à-mot; *s'ils vont en cela contre la vérité, ce n'est pas en ce moment l'occasion de les en convaincre.*

passion, disent-ils, est une faute; & quiconque s'afflige, craint ou desire, est coupable. Mais ne voyons-nous pas que les mêmes passions sont plus ou moins fortes? Qui oseroit dire que la peur de Dolon n'étoit pas plus forte que celle d'Ajax, qui se retiroit d'un pas lent & tranquille du milieu des ennemis; & se retournoit souvent pour les combattre [1]? Que la douleur de Platon sur la mort de Socrate, égaloit celle d'Alexandre pour le meurtre de Clitus, que ce prince voulut venger sur lui-même? D'ailleurs, les chagrins inattendus, les accidens qui arrivent contre toute espérance, ne sont-ils pas bien plus sensibles que ceux qu'on avoit prévus? Quoi, par exemple, de plus cruel que d'apprendre qu'un fils qu'on croyoit dans la plus haute faveur, a péri dans les supplices, comme Parménion l'apprit de Philotas? Croira-t-on encore que Nicocréon, qui insulté par Anaxarque, le fit broyer avec des pilons de fer dans

Iliad. X, v. 375.

Ib. XI, v. 546.

[1] Mot-à-mot; *il regardoit derriere lui... & un genou n'avançoit que peu-à-peu devant l'autre.*

un mortier [1], ne fût pas plus en colere que Magas, qui pour la même cauſe, fit poſer par le bourreau une épée nue ſur le cou de Philémon, & le renvoya ſans lui faire aucun mal [2] ?

Auſſi Platon appelle-t-il la colere les nerfs de l'ame, parce qu'ils s'étendent par l'aigreur, & ſe relâchent par la douceur. Les Stoïciens, pour éluder ces ſortes d'objections, prétendent que cette véhémence des paſſions n'eſt pas l'effet d'un jugement qui ſoit ſujet à l'erreur. Ce ſont, diſent-ils, des contractions, des dilatations de l'ame plus ou moins vives, ſuivant que la raiſon a plus ou moins de pouvoir. On voit auſſi dans nos jugemens une différence ſenſible. La pauvreté n'eſt pas un mal aux yeux de quelques-uns; d'autres la regardent comme un grand mal, ou même comme le plus grand des maux; &, pour s'y ſouſtraire, ils ſe précipitent du haut

[1] Sur le ſupplice d'Anaxarque, voyez ce que nous en avons dit dans le tom. IV, p. 313.

[2] Ce Magas étoit un petit prince de Cyrene. Nous verrons cette même hiſtoire plus en détail dans le traité ſuivant.

des rochers, ou se jettent dans la mer? Il en est qui ne craignent la mort qu'à cause des biens dont elle les prive; d'autres la redoutent pour les tourmens affreux dont elle est éternellement suivie dans les enfers. Ceux-ci estiment la santé, parce qu'elle est un bien naturel; elle est pour ceux-là le plus grand des biens. Sans la santé, disent-ils, les richesses, les enfans,

La dignité des rois qui les égale aux dieux,

enfin la vertu elle-même, n'ont ni utilité, ni agrément. Il résulte évidemment de tous ces exemples, que nous nous trompons plus ou moins dans nos jugemens.

Contradictions des Stoïciens.

Ce n'est pas ici le lieu de réfuter ces opinions; mais on peut dire que les Stoïciens eux-mêmes conviennent que le jugement diffère de la partie irraisonnable de l'ame, puisque, de leur aveu, les passions, dont elle est le siége, peuvent croître en force & en véhémence. Ils disputent, il est vrai, sur les termes, mais ils sont d'accord sur le fond des choses avec ceux qui soutiennent que la faculté de notre âme où résident les passions, est différente de celle qui juge

& qui raisonne. Chrysippe, après avoir dit dans son livre de l'Anomalie (1), que la colere est une passion aveugle qui souvent ferme les yeux à l'évidence, & obscurcit toutes nos idées, n'ajoute-t-il pas bientôt après ? « Les passions » qui surviennent, détruisent ce que le » jugement avoit arrêté, nous présen- » tent les objets sous un point de vue » différent, & nous forcent de prendre » un parti contraire ». Il s'autorise ensuite de ce passage de Ménandre :

Hélas : où ma raison s'étoit-elle égarée,
Quand docile à la voix d'une erreur insensée,
Je changeai le projet que j'avois arrêté :

» La nature d'un animal raisonnable, » dit encore Chrysippe, est de faire » en tout usage de sa raison, & de

[1] Il y a dans le texte, l'*anomologie*, mais c'est une faute. Diogène-Laerce qui donne la liste des ouvrages de Chrysippe, liv. VII, s. 192, ne parle que de ses livres sur l'Anomalie, dans lesquels, suivant Varron, liv. VIII de Ling. Lat. ce philosophe se proposoit de montrer que les choses semblables avoient été exprimées par des termes différens, & les choses différentes par des mots semblables.

» ſuivre ſes loix. Mais ſouvent entraî-
» nés par la violence de la paſſion,
» nous ſecouons le joug de ſon auto-
» rité ». N'eſt-ce pas là reconnoître les effets de ce combat que la paſſion livre à la raiſon ? Sans cela ne ſeroit-il pas ridicule, comme dit Platon, de prétendre qu'un homme fût tantôt meilleur, & tantôt pire, tantôt plus fort, tantôt plus foible que lui-même ? Cela ſeroit-il poſſible (1), ſi chacun de nous n'étoit en quelque ſorte double, & n'avoit deux facultés, dont l'une eſt meilleure que l'autre ? Quand la partie inférieure eſt ſoumiſe à la partie ſupérieure, l'homme ſait ſe maîtriſer, & eſt meilleur que lui-même. La cupidité ſe rend-elle la maîtreſſe, & force-t-elle la raiſon à lui obéir, l'homme devenu intempérant, ſe rabaiſſe au-deſſous de lui-même, & renverſe l'ordre de la nature, qui veut que la raiſon, cette émanation de la Divinité, commande à la partie animale, laquelle tirant ſon

[1] Le grec répete ; *ſeroit-il poſſible qu'un homme fût tantôt meilleur, & tantôt pire ; tantôt plus fort, & tantôt plus foible que lui-même ?*

origine des sens, &, pour ainsi dire, enfoncée dans le corps, participe à ses affections, & s'en pénétre entiérement.

Et peut-on en douter, quand on fait attention à ces désirs qui suivent les progrès du corps, & sont plus ou moins violens, selon les divers changemens qu'il éprouve? Les jeunes gens, par une suite de la chaleur & de l'abondance du sang, sont vifs, impétueux, ardens même, & souvent furieux dans leurs désirs. Au contraire dans les vieillards, le principe de la cupidité, qui a son siége dans le foie, est affoibli & presque éteint; mais la raison est dans sa force, parce que les passions se sont amorties avec le corps. Voilà sans doute ce qui forme les mœurs & le caractere des animaux. Ce n'est pas de la vérité ou de la fausseté de leurs opinions que viennent dans les uns cette fierté, cette audace à affronter les objets les plus terribles; & dans les autres, ces craintes, ces frayeurs extraordinaires. Ces différences ont leur source dans les différens degrés de la chaleur de leur sang, de l'abondance & de la force de leurs esprits vitaux. Leurs passions naissent de leur corps, comme de

Effets des passions dans les divers âges de la vie.

leur source, & forment les qualités particulieres qui les distinguent. Dans l'homme, au contraire, le rapport naturel des sens avec les passions, est attesté par la pâleur, la rougeur, les tressaillemens, les battemens de cœur qu'il éprouve dans l'attente des maux, & par ses épanouissemens de joie dans l'espérance des plaisirs. Mais la raison agit-elle seule sans le concours des passions? veut-elle, par exemple, s'occuper de quelque vérité abstraite (1)? alors la partie irraisonnable n'est pas appellée à partager son opération. Le corps se tient dans un calme absolu, & ne participe en rien au travail de l'ame. Que faut-il de plus pour se convaincre que la cupidité & la raison sont deux facultés différentes dans leurs propriétés (2)?

Les passions bien dirigées, sont utiles à la raison.

En un mot, il est de la derniere évidence, & les Stoïciens eux-mêmes le reconnoissent, que de toutes les choses qui existent, les unes sont régies par la nature, les autres par l'habitude; celles-ci par la cupidité, celles-là par la raison

[1] Le texte dit; *mathématique.*

[2] Voyez ce qui a été dit à la note de la page 55.

&

& par l'intelligence. L'homme réunit toutes ces différences ; il eſt nourri par la nature, & réglé par l'habitude. Il uſe d'intelligence & de raiſon ; il ſuit les mouvemens de la cupidité. Le principe des paſſions, loin de lui venir du dehors, eſt ſi naturel à ſon être, qu'il en fait une partie néceſſaire ; & qu'au lieu de chercher à le détruire, il faut le régler, & le tourner vers des objets légitimes. La raiſon ne va donc pas, comme autrefois Lycurgue, roi de Thrace (1), abattre indifféremment ce que les paſſions ont d'utile avec ce qu'elles ont de dangereux ; mais telle que ce Dieu ſage & intelligent qui préſide à nos jardins (2), elle retranche ce qu'il y a de ſauvage & de ſuperflu, adoucit l'âpreté de la ſéve, & rend les fruits plus agréables & plus ſains. Un homme qui craint de s'enivrer, ne jette pas ſon vin ; il le tempére. Ainſi, pour prévenir le trouble des paſſions, il ne

[1] Voyez ce qui a été dit de ce Lycurgue dans le Traité ſur la maniere de lire les Poëtes, tom. 1, p. 80.

[2] Mot-à-mot ; *comme le Dieu qui fait proſpérer les plantes, & adoucit les fruits.*

faut pas les détruire, mais les modérer. Quand on dreſſe des animaux (1), on réprime en eux, non l'ardeur & la vivacité des mouvemens, mais leur fougue & leur indocilité. Pourquoi voudroit-on que la raiſon énervât les paſſions, & leur ôtât toute leur énergie, au lieu de les dompter, de les apprivoiſer & de les faire ſervir à ſeconder ſes opérations ? Pindare a dit :

L'intrépide courſier ne ſert que pour la guerre.
Le bœuf d'un pas tardif va ſillonner la terre.
Le dauphin ſoulevant la ſurface des eaux,
Saute légérement à l'entour des vaiſſeaux [2].
Le limier ſait conduire avec beaucoup d'adreſſe
Le ſanglier féroce au piége qu'on lui dreſſe.

Mais le ſervice que font ces animaux n'eſt pas comparable à celui que la raiſon tire des paſſions, quand elles ſecondent ſes efforts vers le bien. La colere mo-

---

[1] Le texte dit ; *les chevaux & les bœufs.*

[2] Ces deux vers ne ſont pas dans le texte ; mais je les ai ſuppléés d'après le Traité ſur la tranquillité de l'ame, où Plutarque les cite.

dérée eſt l'aiguillon du courage, la haine du mal rend la juſtice plus active, l'indignation ſert à réprimer avec plus de force l'inſolence ſtupide de ces nouveaux parvenus qu'aveugle une proſpérité qu'ils ne méritoient pas. Peut-on ſéparer (1) l'indulgence de l'amitié, la compaſſion de l'humanité, la ſociété des plaiſirs & des peines, de la véritable bienveillance ?

L'abus des paſſions ne doit pas les faire proſcrire.

Quelle erreur de croire qu'il faille bannir tout amour, parce qu'il y en a de déraiſonnables, ou proſcrire tout déſir, à cauſe de l'avarice ! C'eſt vouloir défendre de courir, de tirer de l'arc, ou de chanter, parce qu'il y a des gens qui tombent, d'autres qui manquent le but, d'autres enfin qui chantent mal. L'harmonie du chant ne conſiſte pas dans la ſuppreſſion des tons graves & aigus, ni la ſanté, dans la privation totale du froid & du chaud; mais dans le mélange & la proportion de ces qualités contraires. Ainſi dans l'ame, la raiſon obtient la victoire

[1] Le texte ajoute ; *quand même on le voudroit.*

quand elle réduit les passions aux loix de la décence & de la modération. C'est l'excès de la douleur, de la crainte ou de la joie, & non ces affections simples, qui vicient l'ame, comme le corps est altéré par la surabondance des humeurs. Homere a eu raison de dire,

Iliad. XIII, v. 284. Du brave rien ne peut altérer le visage,
Et la crainte jamais n'affoiblit son courage.

Il ne défend pas la crainte, mais l'excès de cette passion. Il ne veut pas que la valeur dégénere en une fureur aveugle, ni la confiance en une folle témérité.

Il faut donc s'interdire dans les plaisirs une cupidité immodérée, & dans les vengeances une haine excessive. C'est par-là qu'on est, non insensible & cruel, mais tempérant & juste. Les passions une fois bannies (1), la raison auroit perdu presque tout son ressort & toute son activité. Il en seroit d'elle comme d'un pilote au milieu des mers,

---

[1] Il y a dans le grec; *si la chose étoit possible.*

quand tous les vents ſont tombés. C'eſt ſans doute d'après cette obſervation que les légiſlateurs ont ſoin d'exciter entre les citoyens l'émulation & le déſir de la gloire ; & qu'ils enflamment leur ardeur martiale contre les ennemis, par le ſon des trompettes & des inſtrumens de muſique. Les Poëtes inſpirés par les Muſes & poſſédés de leur eſprit, laiſſent, dit Platon, bien loin derriere eux (1) ceux qui n'ont d'autre mérite que le travail & la correction. De même dans les combats, un enthouſiaſme martial eſt invincible, & ne connoît aucun obſtacle. C'eſt des dieux, ſelon Homere, que les hommes reçoivent cette valeur extraordinaire.

D'une invincible ardeur, le Dieu remplit ſon ame. Iliad. XV, v. 262.

Et ailleurs :

C'eſt d'un Dieu que lui vient cette fureur guerriere. Iliad. V, v. 185.

Les Dieux donnent les paſſions aux hom-

---

[1] Mot-à-mot ; *font trouver ridicules les artiſtes qui ſe ſont formés avec beaucoup de ſoin.*

mes, pour ſervir d'aiguillon & de reſſort à la raiſon.

Les Stoïciens les excitent en même temps qu'ils les condamnent.

Ne voyons-nous pas les Stoïciens eux-mêmes animer les jeunes-gens par des louanges, & les contenir par des reproches? Ils ne peuvent faire l'un ſans les réjouir, & l'autre ſans les affliger. La cenſure & le blâme amenent ordinairement le repentir & la honte; & ces deux ſentimens dont l'un tient à la douleur, & l'autre à la crainte, ſont ceux qu'on cherche à réveiller par les réprimandes. Diogène entendoit un jour faire l'éloge de Platon ». Que trouvez-» vous donc, dit-il, de ſi eſtimable » dans un homme qui fait profeſſion de » philoſophie depuis ſi long-temps, & » qui n'a encore affligé perſonne »? Les ſciences, diſoit Xenocrate, préparent moins les voies à la philoſophie, que les paſſions qui ſont naturelles aux jeunes-gens; telles que la cupidité, la pudeur, le repentir, l'émulation, le plaiſir & la douleur. Ces paſſions habilement maniées par la raiſon & par les loix, conduiſent heureuſement la jeuneſſe dans les ſentiers de la vertu. Un Inſtituteur Lacédémonien diſoit avec beaucoup de ſens, qu'il feroit que ſon éleve ſe plût

aux choſes honnêtes, & vit avec peine tout ce qui ſeroit malhonnête. C'eſt en effet la fin la plus noble & la plus belle qu'on puiſſe ſe propoſer dans l'éducation (1).

---

[1] Mot-à-mot; *dans l'éducation convenable à un enfant libre.*

DES MOYENS
DE RÉPRIMER
LA COLERE.

SOMMAIRE.

DE toutes les paſſions qui tyranniſent le cœur humain, & le tiennent dans un dur eſclavage, il n'en eſt pas de plus impérieuſe & de plus terrible dans ſes ſuites que la colere. Horace la définiſſoit une fureur paſſagere. Sachez, diſoit-il, maitriſer une paſſion qui, ſi elle n'eſt votre eſclave, devient votre tyran. Employez pour la réduire & le frein & la chaîne [1]. *Elle a tous les*

[1] Ira furor brevis eſt; animum rege, qui, niſi paret,
Imperat; hunc frænis, hunc tu compeſce catenâ. *Hor. liv. I, epiſt. 2, v. 62.*

caracteres de la fureur; elle en a ſouvent les effets, & n'en differe que par la durée. Quelquefois prompte à s'enflammer, ſes feux éclatent ſubitement, & ſe diſſipent preſque auſſi-tôt. C'eſt la foudre qui fend rapidement la nue, & va s'éteindre ſur la pointe du rocher, ou ſur la cime de l'arbre qu'elle a frappé. Quelquefois plus lente dans ſa marche, elle ſe nourrit en ſilence de tout ce qui peut accroître ſa fureur, & couve en ſecret ſes noirs projets, afin de porter des coups plus ſûrs & plus terribles. Tels ces feux cachés dans les entrailles de la terre, après y avoir fermenté ſourdement, s'en élancent avec d'autant plus d'impétuoſité, qu'ils ont été plus long-temps retenus, & dans leurs éruptions violentes, portent au loin le ravage, la deſtruction & la mort.

Cette paſſion ſi fougueuſe dans ſon principe, ſi redoutable dans ſes effets, eſt cependant l'apanage de la foibleſſe. On a remarqué qu'en général les femmes y ſont plus ſujettes que les hommes, & les enfans, plus que les hommes faits. Les ames élevées, les caracteres généreux en éprouvent moins les atteintes. Ils ſavent la maitriſer & la ſoumettre à la raiſon.

que. Il eſt difficile que deux Philoſophes, qui l'un & l'autre ont étudié le cœur humain, & approfondi la nature de ſes affections, ne ſe rencontrent pas en traitant le même ſujet, ſur-tout lorſqu'il s'agit d'une paſſion dont les caracteres & les effets ſont auſſi ſenſibles que ceux de la colere. Quoi qu'il en ſoit de cette imitation, il eſt certain que Plutarque, s'il a travaillé d'après Séneque, n'eſt pas reſté au-deſſous de ſon modele, & qu'il l'a même ſurpaſſé.

Son Traité ſur la colere, eſt en forme de dialogue. Plutarque n'y paroît point du tout. C'eſt Fundanus & Sylla qui y parlent d'un bout à l'autre. Sylla commence par féliciter Fundanus de la victoire qu'il avoit remportée ſur lui-même, & du ſuccès des efforts qu'il avoit faits pour modérer ſa diſpoſition à la colere. Fundanus peint les déſordres que cette paſſion excite dans l'ame, & inſiſte ſur la néceſſité d'en prévenir les ſaillies par de ſages réflexions. La philoſophie nous offre des moyens ſûrs pour la réprimer, pourvu qu'on y travaille de bonne-foi. Mais pour en triompher plus facilement, il faut l'arrêter dans ſon principe, & oppoſer à ſes emportemens le frein de la

raiſon. Sans cela, la paſſion encouragée par un premier ſuccès, acquiert de jour en jour de nouvelles forces, & devient plus indomptable.

Il montre enſuite combien cette paſſion, ſi terrible dans ſes effets, eſt en ſoi ridicule & mépriſable; combien ceux qui s'y livrent, ſe rendent hideux & difformes, en ſe permettant les paroles les plus indécentes, & ſouvent les actions les plus indignes. A la foibleſſe qui caractériſe cette paſſion, il oppoſe la grandeur d'ame, & la généroſité de ceux qui en ont triomphé, & en particulier l'exemple de pluſieurs princes qui, dans un rang & avec un pouvoir où tout pouvoit leur paroître permis, ont fait éclater une douceur & une modération peu communes. Il veut ſur-tout que ce ſoit envers ſes inférieurs, & plus encore envers ſes eſclaves, qu'on s'accoutume à modérer ſa colère, parce que les ſuites en ſont bien plus terribles pour des hommes que leur dépendance & leur foibleſſe, livrent ſans défenſe au pouvoir de leurs maîtres. Ils doivent les punir de ſang-froid & ſans emportement; la punition en a bien plus d'effet, & eſt toujours plus proportionnée à la nature

& à la gravité de la faute. Pour cela, il ne faut pas punir sur le champ, mais donner le temps à la colere de se calmer, afin que la raison seule, & non la passion, inflige le châtiment.

Il examine ensuite les causes qui excitent ordinairement la colere. C'est un amour-propre qui se croit mépriſé ou négligé; une impatience qui s'irrite des plus légeres contradictions; l'habitude du luxe & de la molleſſe qui nous rend difficiles sur tout, & par conſéquent prompts à nous emporter. Une vie ſobre & frugale prévientra donc bien des ſujets de colere; la modeſtie & la ſimplicité des ameublemens feront qu'on aura peu d'occaſions de s'emporter contre des enfans ou des eſclaves. Par-là on contractera inſenſiblement l'habitude de la modération; on fermera ſouvent les yeux ſur ce qui pourroit provoquer la colere, & on lui ôtera même les prétextes légitimes de ſe ſatisfaire. Il faut encore ſe préparer d'avance aux événemens fâcheux qui peuvent nous arriver, & qui nous irritent bien davantage lorſque nous ne les avons pas prévus; éviter dans l'intérieur de ſa maiſon cette curioſité inquiette qui veut tout ſavoir, tout

découvrir ſur le compte de ſes enfans, de ſes amis & de ſes eſclaves : ſi l'on eſt porté à la colere, & qu'on ne puiſſe pas la réprimer entiérement, s'impoſer de temps en temps la loi de paſſer un certain nombre de jours ſans s'y livrer. Ce ſont autant de moyens qui peuvent inſenſiblement nous conduire à dompter cette paſſion indocile, & à la tenir ſous la dépendance & le joug de la raiſon.

DES MOYENS
DE RÉPRIMER
LA COLERE.

SYLLA ET FUNDANUS [1].

Il faut apprendre à se connoître.

SYLLA. J'approuve beaucoup, Fundanus, la conduite des Peintres qui mettent leurs ouvrages à l'écart, avant que de les achever, pour les revoir de temps en temps. En les perdant ainsi de vue quelques jours, il leur arrive

[1] Sextius Sylla étoit un Carthaginois ami de Plutarque, qui prend ici son nom, & qui dans la Vie de Romulus fait l'éloge de son savoir & de son esprit. Minutius Fundanus, l'ami de Tacite, & de Pline le jeune qui lui a adressé plusieurs de ses lettres, fut proconsul en Asie sous Adrien. Voyez M. de Tillemont, histoire des Empereurs, tom. II, p. 181 & 318.

ſouvent de les corriger. La réflexion leur fait connoître de petits défauts qui leur échapperoient, ſi leurs ouvrages étoient continuellement ſous leurs yeux. Nous ne pouvons pas à leur exemple nous ſéparer de nous-mêmes, pour nous juger dans des temps différens; ce qui fait que nous jugeons moins bien de nous-mêmes que des autres. Mais rien n'eſt plus avantageux que d'aller voir quelquefois nos amis, & de leur demander ce qu'ils penſent de nous. L'objet de ces viſites ne doit pas être de ſavoir ſi nous avons vieilli, & ſi notre ſanté n'eſt point altérée, mais ſi nos mœurs ſont devenues meilleures, & ſi nous avons moins de vices.

Fundanus avoit corrigé ſa diſpoſition à la colere.

Il y a cinq mois que je vis à Rome avec vous, après une abſence de deux ans (1). Je ne ſuis pas ſurpris qu'avec les heureuſes diſpoſitions que vous

---

[1] Le texte peut ſignifier auſſi; *depuis deux ans que je ſuis à Rome.* Mais comme Sylla va dire qu'il avoit appris par Eros le changement qui s'étoit fait en Fundanus, il me paroît plus naturel de le ſuppoſer abſent de Rome pendant ces deux ans, & de n'y dater ſon retour que de cinq mois.

avez reçues de la nature, vous ayez fait tant de progrès dans la vertu. Ce qui m'étonne, c'eſt que votre caractere, ſi bouillant autrefois & ſi prompt à s'enflammer, ſoit aujourd'hui calme & docile à la voix de la raiſon. Auſſi ne puis-je m'empêcher de dire :

Grands Dieux, quel changement! qu'il eſt devenu doux!

Cette douceur n'eſt pas l'ouvrage de la molleſſe & de l'indolence. Semblable à une terre que la culture a rendue féconde, vous avez fait ſuccéder la modération à la vivacité & à l'impétuoſité de votre ame. Le hazard ou l'âge avancé n'ont pas opéré ce changement, il eſt l'effet d'une raiſon éclairée par l'expérience.

Quand notre ami Eros (1) m'en fit part, je crus, à vous dire vrai, que ſon amitié pour vous lui faiſoit rendre ce témoignage pour m'annoncer, non ce que vous étiez, mais ce que les perſonnes de votre condition doivent être. Mes ſoupçons n'étoient pas fondés : il n'a

(1) Cet Eros ne m'eſt point connu d'ailleurs.

jamais trahi ſa façon de penſer pour obliger qui que ce ſoit ; & je lui rends la juſtice qui lui eſt due. Maintenant, puiſque notre promenade vous en donne le temps, dites-moi quels moyens vous avez employés pour devenir ſi doux & ſi obéiſſant au frein de la raiſon, vous qui étiez auparavant ſi emporté.

FUNDANUS. Craignez, mon cher Sylla, que votre attachement pour moi ne vous égare. Eros n'eſt pas toujours maître de lui-même ; il n'a pas la retenue qu'Homere recommande (1) ; la haine des méchans le courrouce. Il n'eſt pas ſurprenant qu'il m'ait trouvé ſi doux. Nous ſommes lui & moi comme les tons de la muſique, dont les uns ſont hauts en comparaiſon d'autres plus bas.

SYLLA. Ce n'eſt pas cela, Fundanus.

---

[1] Mot-à-mot ; *il ne retient pas ſa colere dans la tranquillité dont parle Homere.* C'eſt dans le vingtieme livre de l'Odyſſée, v. 23, qu'Homere peint Ulyſſe délibérant s'il fera périr les Suivantes de Pénélope, ou s'il différera, pour les envelopper dans un maſſacre commun avec les amans de ſa femme. Il ſe décide pour ce dernier parti, & conſerve, dit le poëte, ſon cœur tranquille.

Faites pour moi, je vous prie, ce que je vous demande.

Il faut travailler sans relâche à se corriger.

FUNDANUS. Vous le savez, Sylla; la plus belle des maximes de Musonius (1), que vous & moi ayons retenues, est celle-ci : » Ceux qui veulent se préserver » des vices, doivent toujours travailler » à s'en corriger ». Je ne crois pas que la raison doive être employée momentanément à la guérison des maladies de l'ame, comme l'ellebore l'est à celles du corps; mais ses conseils doivent être toujours présens à notre esprit, pour en observer exactement les préceptes. Semblable, non aux drogues médicinales, mais aux alimens salubres, elle entretient la santé de l'ame dans ceux qui s'en nourrissent habituellement, & fortifie leur constitution

[1] Musonius étoit un Philosophe Etrusque qui fut exilé par Néron, & rappellé sous Vespasien. Aulu-Gelle qui parle souvent de lui, cite une de ses maximes qui mérite d'être rapportée. « Lorsque vous avez fait une action honnête, mais difficile, la difficulté est passée, & le bien demeure. Si vous faites avec plaisir une action malhonnête, le plaisir est bientôt passé, & le mal reste ». Aulu-Gell. liv. XVI, c. 1.

morale. Les conſeils & les réprimandes qu'on oppoſe aux paſſions, lorſqu'elles ſont dans leur plus grande force, n'opérent que foiblement (1). Ils reſſemblent aux odeurs fortes qu'on fait reſpirer aux épileptiques, & qui calment leur accès ſans guérir la maladie.

Caracteres de la colere.

A la vérité, les autres paſſions, même dans leur effervescence, cédent juſqu'à un certain point aux conſeils de la raiſon, qui vient (2) au ſecours de l'ame. La colere non-ſeulement

Ecarte la raiſon, & produit mille maux,

comme le dit Mélanthius, mais elle la chaſſe & la bannit. Telle qu'un homme qui ſe brûle dans ſa propre maiſon, elle remplit l'ame de confuſion & de trouble, & les vapeurs funeſtes dont elle obſcurcit la raiſon, l'empêchent de rien voir & de rien entendre de ce qui pourroit la modérer (3). Auſſi ſeroit-il

---

[1] Mot-à-mot; *opérent lentement & avec peine.*

[2] Le texte ajoute; *du dehors.*

[3] Mot-à-mot; *elle remplit le dedans de trouble, de fumée & de bruit, enſorte qu'elle*

plus facile de faire entrer un pilote dans un vaisseau battu de la tempête, & livré à la merci des flots, que d'amener un homme violemment agité par la colere, à recevoir les conseils d'autrui, si ses propres réflexions ne l'y ont pas déja préparé.

Il faut en prévenir les saillies.

Quand on craint d'être assiégé, sans espoir d'aucun secours étranger, on rassemble avec soin toutes les provisions nécessaires. Il faut de même se pourvoir d'avance contre la colere, des ressources que donne la philosophie. Ce n'est pas au moment d'en faire usage qu'il est facile d'y avoir recours. L'ame étourdie par le tumulte qu'excite la passion, ne peut rien entendre de ce qui se passe au-dehors, à moins que sa propre raison, comme un modérateur salutaire (1), n'écoute & ne reçoive les avis qu'on lui donne. Lors même qu'elle

---

ne vois & n'entend rien de ce qui pourroit lui être utile.

[1] Il y a dans le grec Κελευστὴς qui signifie un homme qui exhorte, ou bien un officier de vaisseau qui commande aux rameurs, & leur fait passer les ordres d'un officier supérieur.

peut les entendre, elle mépriſe des repréſentations faites avec douceur, & s'irrite d'une généreuſe liberté. La colere naturellement fiere, opiniâtre, &, telle qu'un tyran redoutable (1), inacceſſible aux remontrances d'autrui, a beſoin d'un contre-poids continuel qui la retienne. Un emportement habituel, & des offenſes fréquentes produiſent un vice que nous appellons colere; & ce vice engendre l'impatience, l'aigreur, & une humeur chagrine; & quand une fois l'eſprit eſt ulcéré, les plus petites choſes le bleſſent & l'irritent; ſemblable à un fer mou & flexible qui céde à la plus légere preſſion. Mais quand la réflexion arrête ſur le champ le mouvement de la colere, & en réprime les ſaillies, elle remédie au mal préſent, le prévient pour l'avenir, & fortifie l'ame contre les atteintes de la paſſion. Pour moi, après avoir réſiſté deux ou trois fois à la colere, j'ai été comme les Thébains, qui vainqueurs une fois des Spartiates qu'ils avoient cru juſqu'alors invincibles, n'eu-

[1] Mot-à-mot; *comme une tyrannie fortifiée.*

rent plus le deſſous dans aucun combat. J'ai ſenti que la raiſon pouvoit vaincre la colere. J'ai vu, comme le dit Ariſtote, cette paſſion s'éteindre par l'eau froide : la crainte & une joie ſubite ont produit le même effet, ſelon le témoignage d'Homere (1).

Je crois donc que cette maladie de l'ame n'eſt pas incurable, & qu'on peut en guérir quand on le veut ſincérement. Ses commencemens ſont ſouvent foibles. C'eſt un bon mot, une plaiſanterie, un ſigne de tête, un ſourire, & bien d'autres choſes de cette eſpece qui la provoquent. Ainſi quand Hélene dit à Electre :

Quoi ! depuis ſi long-temps vous êtes vierge encore ?

Celle-ci irritée de ce propos, lui répond :

Et vous, ſage trop tard, trop tôt déshonorée.

Calliſtene irrita auſſi Alexandre, lorſqu'il dit à ce Prince qui préſentoit à la ronde une grande coupe » : Je ne veux

[1] Mot-à-mot ; *elle ſe fond & ſe diſſout par une joie ſubite.*

» pas,

» pas, pour avoir trop bu, recourir à » Eſculape ».

Il eſt facile d'éteindre le feu du poil de lapin, des mêches & de la paille enflammés. Mais s'il prend à des matieres combuſtibles, ſolides & épaiſſes, il dévore en un inſtant, comme le dit Eſchyle,

Des arts les ouvrages ſublimes.

De même, celui qui obſerve les premiers mouvemens de la colere, & qui réfléchit que c'eſt une parole indifférente, une froide plaiſanterie qui en allume les premiers feux (1), n'a pas beſoin de grands efforts pour la calmer. Il ſuffit ſouvent de lui oppoſer le ſilence & le mépris. Le feu s'éteint faute d'alimens, & la colere ſe diſſipe (2) quand on ne l'entretient pas, & qu'on ne l'excite point. Je n'approuve point Hieronyme (3), quoique d'ailleurs ſes

[1] Mot-à-mot; *la fait fumer & l'embraſe.*

[2] Mot-à-mot; *on prévient & on évite la colere.*

[3] Hiéronyme de Rhodes, philoſophe Péripatéticien, enſeignoit que le ſouverain

ouvrages contiennent d'excellentes maximes, d'avoir dit que la colere naît si subitement dans l'ame, qu'on ne la sent que lorsqu'elle y est formée. Au contraire, il n'est point de passion (1), dont la naissance & les progrès soient aussi sensibles. Homere nous en donne une leçon frappante, lorsqu'il peint Achille saisi de la plus vive douleur à la premiere nouvelle de la mort de Patrocle.

A ces mots la douleur s'empare de son ame.

Mais il ne s'irrite que lentement contre Agamemnon, & lorsqu'il a été poussé à bout par les propos de ce Prince (2);

---

bien consistoit dans l'exemption de la douleur. Il vivoit sous Ptolémée Philadelphe, & sous Eumene.

[1] Le texte ajoute; *quand elle s'amasse & se remue.*

[2] Je soupçonne quelque altération dans le texte. Le vers d'Homere que Plutarque cite, est tiré du XXe. liv. de l'Iliade, v. 22, où Antiloque vient apprendre à Achille la mort de Patrocle. Il s'agit ensuite de sa querelle avec Agamemnon, qui se trouve dans le premier livre de l'Iliade. Amyot a entendu tout le passage de cette querelle. Mais il me semble que la citation du vers

que si l'on eut arrêté les premieres paroles offensantes, la querelle n'auroit pas eu de suites si fâcheuses. Aussi toutes les fois que Socrate se sentoit ému de colere contre un de ses amis, il avoit soin de radoucir sa voix, de prendre un visage riant, & un regard serein. Tel qu'un pilote qui,

Menacé par les vents, gagne une rade sûre,

il prenoit une direction contraire, & en résistant à une passion naissante, il se mettoit en état de n'y pas succomber.

Premier moyen de réprimer la colere; retenir ses emportemens.

Le premier moyen de réprimer la tyrannie de la colere, c'est qu'au lieu de lui céder, lorsqu'elle nous commande des regards terribles, des paroles menaçantes, des mouvemens de dépit & de fureur contre nous-mêmes, nous

---

ne permet pas de douter que la premiere partie ne doive se rapporter à la mort de Patrocle; & j'ai traduit en conséquence. Seulement au-lieu de lire *Α'γαμέμνονα* comme dans le texte, j'ai lu *Α'γαμέμνονι* d'après les Variantes imprimées, parce que cette leçon m'a paru plus conforme au récit d'Homere, qui ne peint Achille en colere, qu'après qu'Agamemnon l'a provoqué par plusieurs discours offensans. V. Iliad. I, v. 188.

conſervions une tranquillité parfaite, & nous évitions des excès qui ne font qu'aigrir le mal (1). Les jeux folâtres que l'amour inſpire, les chants, les danſes, les couronnes qu'on ſuſpend à la porte d'une maitreſſe, ſont du moins un adouciſſement aux maux que cette paſſion cauſe.

J'arrive, je la vois, je l'embraſſe en ſilence.
Callim. Si la loi le défend, puniſſez un forfait;

a dit un poëte. Les pleurs & les gémiſſemens ſont permis dans le deuil; les larmes adouciſſent l'amertume de la douleur. Mais les actions & les diſcours d'un homme en colere l'irritent encore davantage. Rien de mieux que de ſe rendre maître de ſoi-même : pour ſe garantir de cette paſſion, il faut fuir & ſe cacher. La tranquillité eſt un port aſſuré; elle doit être notre reſſource, dès que nous ſentons les atteintes (2) de la

---

[1] Le texte dit; *de ne pas renforcer la colere, comme une maladie, par de grands cris, & des mouvemens d'impatience.*

[2] Mot-à-mot; *lorſque nous ſentons la colere qui commence comme l'épilepſie, afin que nous ne tombions pas, &c.*

colere, afin qu'elle ne ſe tourne pas contre nous-mêmes ou contre les autres. Il n'eſt que trop ordinaire que nous la déchargions ſur nos amis. L'amitié, la crainte & l'envie ſont bornées à un petit nombre de perſonnes ; la colere s'étend ſur-tout ; elle ne reſpecte rien ; elle attaque les amis & les ennemis, les parens & les enfans, les dieux & les animaux, tout enfin juſqu'aux êtres inanimés. Thamyris en eſt un exemple.

Elle briſe en fureur ſon arc tout brillant d'or,
Et ne reſpecte pas ſa lyre harmonieuſe.

Pandarus jure avec imprécation qu'il rompra ſon arc pour le livrer aux flammes. Xerxès fit battre la mer avec des verges, & écrivit en ces termes au Mont Athos » : Montagne ſuperbe, qui » de ta cime touches les Cieux, garde-toi d'oppoſer à mes travaux des » rochers trop durs ; ou bien tu ſeras » briſée & jettée dans la mer ».

Deuxieme moyen. Conſidérer ſes emportemens.

La colere a des effets terribles, elle en a de ridicules. Il n'eſt point de paſſion plus odieuſe & plus mépriſable. Il eſt bon de la conſidérer ſous ce double rapport. Je ne ſais ſi j'ai

bien ou mal fait ; mais le premier remède que j'aye employé contre cette maladie, a été de l'observer dans les autres ; à l'exemple des Spartiates qui pour guérir leurs enfans de l'amour du vin, leur faisoient voir les Ilotes ivres. L'un des plus mauvais symptômes d'une maladie, dit Hyppocrate, c'est une altération sensible dans le visage du malade. Lors donc que j'ai vu jusqu'à quel point la colere defiguroit les traits, la couleur, la contenance & la voix, j'ai vivement senti tout l'odieux de ce tableau. Je me suis dit à moi-même combien il me seroit honteux de paroître devant mes amis, ma femme & mes enfans dans un état d'altération si effrayant, que l'air de mon visage & le son de ma voix fussent d'une bête féroce plutôt que d'un homme. J'avois vu quelques-uns de mes amis rendus si méconnoissables par la colere, qu'on ne retrouvoit en eux ni leur figure accoutumée, ni leurs mœurs, ni leur langage, ni la douceur de leur conversation.

L'orateur Gracchus, dont la prononciation étoit trop véhémente, & les mouvemens trop forts, avoit une de ces

flûtes dont les musiciens se servent pour observer la gradation des tons. Toutes les fois qu'il parloit en public, un esclave placé derriere lui avec cet instrument, lui faisoit baisser le ton, quand il se livroit à sa véhémence, & en le ramenant à un son de voix plus doux & plus modéré, il ôtoit à sa déclamation ce qu'elle avoit de rude & d'emporté.

Tel un jeune berger enflant ses chalumeaux
Fait entendre des sons qui charment les échos.

Pour moi, si j'avois un esclave intelligent & soigneux, je ne trouverois pas mauvais que dans un accès de colere, il me présentât un miroir, comme on le fait après le bain sans trop d'utilité. Rien n'est plus propre à inspirer de l'horreur pour cette passion, que de se voir dans un état d'altération si contraire à la nature. Les Poëtes racontent en plaisantant, qu'un Satyre voyant Minerve jouer de la flûte, lui dit : Ses traits ridicules & hideux.

Quittez un instrument qui déforme vos traits.
Une lance à la main sied mieux à vos attraits.

D'abord elle ne voulut pas écouter ses

représentations, mais ensuite s'étant considérée dans l'eau, elle eut horreur d'elle-même, & abandonna la flûte. Cependant l'altération des traits étoit compensée par la douceur du chant. On dit que le Satyre Marsyas ajouta la hanche à la flûte, afin d'employer le moins de souffle possible, & qu'il masqua son visage (1), pour cacher les difformités que produisoit le jeu de cet instrument.

Sous un masque brillant il cacha sa laideur
Et de sa bouche énorme, avec des aiguillettes,
Il sut adroitement étrécir la grandeur.

Mais la colere, outre qu'elle force & défigure tous les traits du visage, fait entendre des sons durs & déplaisans.

Des mouvemens de l'ame, elle trouble l'accord [2].

---

[1] Mot-à-mot; *avec une museliere.* C'étoit une sorte de mentonniere qu'on lioit derriere la tête, & qui empêchoit que le musicien, en jouant de la flûte, n'ouvrît la bouche d'une maniere désagréable.

[2] Il y a dans le grec; *elle remue les cordes de l'ame qu'il ne faudroit pas toucher.*

On dit que la mer ſe purifie (1), lorſqu'agitée par les vents, elle jette ſur ſes bords de l'algue & de la mouſſe. Mais les paroles aigres, obſcenes & ridicules qu'on vomit dans la colere, ſouillent & déshonorent ceux qui ſe les permettent. On ſe perſuade que la paſſion n'a fait que découvrir la méchanceté & la corruption qu'ils récéloient dans leur cœur. Ils paſſent pour des gens mal-intentionnés & médiſans, & payent chérement, ſelon la penſée de Platon, le plaiſir le plus frivole, celui de parler.

Ces différentes obſervations m'ont convaincu que ſi dans la fievre, c'eſt un ſymptôme fâcheux que d'avoir la langue chargée; c'en eſt un plus mauvais encore dans la colere. Il eſt vrai que, dans ce premier cas, ce ſymptôme n'eſt pas la cauſe de la fievre (2). Mais

---

[1] Mot-à-mot; *ſe purge.*

[2] Le texte dit; *il eſt bon dans la fievre, & meilleur dans la colere, d'avoir la langue douce & unie. Si dans ceux qui ont la fievre, la langue n'eſt pas ſelon la nature, c'eſt un mauvais ſigne, mais non la cauſe de la maladie.*

dans la colere, quand la langue se déborde en paroles dures & offensantes, ces injures décelent la mauvaise volonté, & produisent souvent des inimitiés implacables. L'ivresse découvre moins l'intempérance & l'aversion, que ne fait la colere. Les paroles qui échappent dans le vin, excitent la plaisanterie : celles que dicte la colere, respirent le fiel & l'amertume. Un convive qui ne dit rien, déplaît à tous les autres. Mais dans la colere, rien, selon l'avis de Sappho (1), ne sied mieux que le silence.

Par les transports de la colere
Votre cœur est-il agité?
De votre langue téméraire
Craignez l'essor précipité.

Sa pusillanimité & sa foiblesse.

Ces effets sont pour nous une leçon qui doit nous tenir en garde contre nous-mêmes dans les accès de la colere, & qui avertit des suites qu'elle

---

[1] Ce passage est altéré dans les éditions. Mais un manuscrit donne la leçon que j'ai suivie, & que tous les traducteurs & commentateurs ont adoptée.

peut avoir. Cette passion est lâche & basse, elle avilit l'ame [1]; aux yeux de quelques-uns ses désordres sont du courage, ses menaces une audace, & sa résistance une force. Aux yeux de quelques autres, sa férocité est un sentiment de grandeur, son opiniâtreté une constance, & son aigreur une haine contre les méchans. Mais quelle erreur! toutes les actions de l'homme colere décelent sa lâcheté & sa foiblesse. Je passe sous silence les peines cruelles qu'il inflige à des enfans, les mauvais traitemens qu'il fait essuyer à des femmes, les coups qu'il donne à des chiens, à des chevaux & à des mulets, sous prétexte de les corriger. Le Pancratiaste (2) Ctesiphon en agissoit ainsi à l'égard de sa mule; il lui rendoit des coups de pied pour ses ruades. Les actions

[1] Le texte ajoute; *& elle n'a rien de grand ni de courageux.*

[2] On donnoit ce nom à ceux qui s'exerçoient aux différens combats, non-seulement du Pancrace proprement dit, mais de l'art gymnastique, qui les comprenoit tous. Le Pancrace formé de πᾶν *tout*, & de κράτος, *force*, étoit composé de la lutte & du pugilat.

barbares & atroces. (1) d'un homme colere, ne nous montrent que la baſſeſſe de ſon ame : il eſt ſemblable à ces ſerpens venimeux dont les piquures ſont d'autant plus douloureuſes qu'ils ſont plus irrités. La violence des coups produit une enflure dans les chairs. Quand les eſprits foibles ſont accoutumés à offenſer, leur colere eſt en proportion de leur foibleſſe.

Quelles perſonnes ſont plus ſujettes à la colere.

Auſſi les femmes ſont-elles plus ſujettes à la colere que les hommes ; les malades, que les gens qui ſe portent bien ; les vieillards, que les jeunes-gens ; & les perſonnes malheureuſes, que celles qui ſont dans la proſpérité. Un avare s'emporte facilement contre ſon économe ; un gourmand, contre ſon cuiſinier ; un jaloux, contre ſa femme ; un homme glorieux, contre un médiſant. Mais les plus irritables ſont ceux qui aſpirent aux honneurs dans les républiques, ou qui veulent s'y faire chefs de parti, tourment honorable, ſelon Pindare. C'eſt donc la foibleſſe de l'ame qui du reſ-

(1) Il y a dans le grec ; *ces meurtres tyranniques.*

ſentiment qu'elle éprouve, fait naître la colere, & loin que cette paſſion ſoit, comme quelqu'un l'a dit, le nerf de l'ame, elle reſſemble plutôt à des convulſions, à des ſpaſmes violens, qu'excite en nous le deſir de la vengeance. Plat.

La conſidération de ces exemples vicieux, quoique déſagréable en ſoi, étoit cependant néceſſaire. Troiſieme moyen. Conſidérer les exemples de ceux qui ont réſiſté à la colere. Les diſcours & les actions de ceux qui dans la colere ſe ſont comportés avec douceur & modération, nous offriront un ſpectacle plus beau & plus intéreſſant. Loin de nous ces paroles odieuſes :

Du tort que tu m'as fait, je ſaurai te punir.

Et ailleurs :

Ecraſe ſous tes pieds l'objet de ta colere.

& d'autres diſcours ſemblables faits pour aigrir un cœur déja irrité, & qui indignes d'un homme généreux, peuvent tout au plus convenir à des femmes (1).

---

[1] Mot-à-mot; *par leſquels quelques-uns, veulent mal-à-propos, tranſporter la colere de l'appartement des femmes, dans celui des hommes.*

La force qui sur tout le reste s'accorde si bien avec la justice, ne lui dispute que la douceur, qu'elle prétend lui convenir plus qu'à la justice. Un homme foible triomphe quelquefois d'un plus brave que lui. Mais d'ériger dans son ame un trophée pour avoir vaincu la colere, passion difficile à soumettre, selon Héraclite, parce qu'elle se satisfait au prix même de la vie, c'est l'effet d'une force victorieuse & puissante, qui secondée d'un jugement ferme & vigoureux, se rend maitresse des passions (1). Je m'attache donc à recueillir non-seulement les traits de modération des philosophes, qui selon les gens sensés, n'ont point de fiel, mais encore & par préférence, ceux des rois & des tyrans.

Traits de modération. Antigonus.

Des soldats d'Antigonus, qui ne croyoient pas être entendus, parloient mal de lui auprès de sa tente. Ce prince soulevant le rideau avec sa canne, se contenta de leur dire : « N'irez-vous » pas plus loin médire de moi ? »

Philippe, pere de Persée.

Un Achéen, nommé Arcadion, ne

[1] Mot-à-mot; *qui a les jugemens, comme des nerfs & des muscles contre les passions.*

ceſſoit de mal parler de Philippe, & diſoit à chacun de fuir

Chez des peuples lointains ignorés de Philippe.

Il vint en Macédoine, & les courtiſans dirent au prince qu'il ne falloit pas manquer l'occaſion de le punir : Philippe le traita avec bonté & lui fit de grands préſens ; enſuite il s'informa des diſcours qu'Arcadion tenoit ſur ſon compte [1] : on lui rapporta de toutes parts qu'il n'avoit pas de meilleur panégyriſte. « Vous » voyez, leur dit Philippe, que je ſuis » un meilleur médecin que vous ».

Philippe, pere d'Alexandre.

Il ſut qu'on l'avoit plaiſanté dans l'aſſemblée des jeux olympiques [2], & comme ſes courtiſans vouloient qu'il ſe vengeât des Grecs qui médiſoient d'un prince qui les avoit comblés de bienfaits, il leur dit : « Que ſera-ce donc ſi je leur » fais du mal » ? La conduite de Piſiſtrate

[1] Le texte ajoute ; *parmi les Grecs.*

[2] Ce ſecond trait n'eſt pas du même Philippe. Le premier eſt de Philippe, fils de Démétrius, & pere de Perſée ; & l'autre de Philippe, pere d'Alexandre.

envers Thraſybule [1], celle de Porſenna envers Mucius, & de Magas à l'égard de Philémon ne méritent pas moins d'éloges.

Magas. Le poëte Philémon [2] s'étoit permis de plaiſanter Magas en plein théâtre, & de lui dire :

On t'apporte, Magas, des lettres de ton roi; Magas, que je te plains ! car tu ne ſais pas lire.

Philémon fut jetté par la tempête dans les Etats de Magas [3], qui l'ayant fait arrêter ordonna à un de ſes gardes de lui poſer une épée nue ſur le cou, & de ſe retirer ſans lui faire aucun mal; enſuite il lui envoya une boule & des oſſelets pour lui montrer qu'il n'étoit encore qu'un enfant, & il le laiſſa aller.

Ptolémée Lagus. Ptolémée Lagus demandoit à un gram-

---

[1] Voyez les Apophthegmes des Rois, tom. II, p. 445.

[2] Philémon étoit un poëte comique grec, contemporain de Ménandre, dont on a recueilli les fragmens.

[3] Il y a dans le grec; *à Parétonium*, ville de la Lybie. Magas étoit roi de Cyrene. Voyez le Traité de la Vertu morale.

mairien ignorant, pour se moquer de lui, quel étoit le pere de Pelée. « Dites-» moi vous-même, lui répondit le gram-mairien », quel étoit le pere de Lagus » ? Cette réponse piquante, qui reprochoit au roi l'obscurité de sa naissance, révolta tous les assistans qui vouloient qu'on la punît sévérement [1]. « S'il n'est pas » de la dignité d'un prince, leur dit Ptolémée, » de supporter une plai-» santerie, il l'est encore moins de la » faire ».

Alexandre traita trop cruellement Callisthene & Clitus; aussi Porus, devenu son prisonnier, lui demanda-t-il de le traiter en roi : le vainqueur lui ayant dit s'il ne desiroit pas autre chose. « Non, répliqua Porus, tout est compris » dans ce mot ». Alexandre.

Les poëtes donnent au roi des dieux le titre de doux, & à Mars celui de sanguinaire [2], c'est aux démons & aux La douceur est une des vertus les plus dignes d'un roi.

---

[1] Mot-à-mot; *qui disoient que le prince ne devoit pas la souffrir.*

[2] Le texte est vraisemblablement altéré dans cet endroit. Il dit mot-à-mot; *on appelle le roi des dieux, Meilichius, ou mielleux, & les Athéniens l'appellent Mémacle,*

furies, & non aux dieux du ciel à infliger des châtimens. Lorsque Philippe eut détruit la ville d'Olynthe, quelqu'un dit qu'il n'étoit pas en état d'en bâtir une aussi puissante. On pourroit de même dire à la colere : Tu peux perdre, renverser & détruire ; c'est à la douceur, à la clémence, à la modération de conserver, d'épargner & de protéger. C'est l'ouvrage d'un Camille, d'un Métellus, d'un Aristide & d'un Socrate [1]. Il ne convient qu'à de vils insectes [2] de piquer & de rester attachés à leur proie.

D'ailleurs, à ne considérer que ce desir de vengeance qui excite la colere, on voit qu'il est souvent sans effet, qu'il

---

ou sanguinaire. Amyot traduit *secourable ;* mais ce n'est point le sens de ce mot, qui signifie *furieux, enragé.* M. Reiske soupçonne avec assez de raison qu'il faut lire *Mars*, au-lieu des *Athéniens*, parce que cette épithete étoit ordinaire à ce dieu.

[1] Ces traits d'histoire sont tous connus. Ce Métellus est le Numidique, qui exilé comme Camille, ne voulut point se venger de cette injustice. Voyez Valere-Maxime, liv. IV, c. 1.

[2] Mot-à-mot ; *à des mouches & à des fourmis.*

ſe conſume à mordre ſes levres, à grincer des dents, à s'agiter en vain, à exhaler des injures & des menaces inſenſées, pour aboutir à une chûte ridicule avant que d'avoir atteint ce but, comme des enfans tombent par foibleſſe au milieu de leur courſe. Le licteur d'un préteur Romain s'emportoit contre un homme de Rhodes, qui lui dit avec beaucoup de ſens: « Je ne m'embarraſſe pas de toutes tes clameurs, mais » du ſilence de ton maître ». Néoptoleme & Euripyle dans Sophocle vantent réciproquement leurs exploits ſans jamais employer aucune parole offenſante [1]. Les Barbares empoiſonnent leurs fleches, mais la valeur n'a pas beſoin de fiel; c'eſt la raiſon qui fait ſa force [2]. Les

---

[1] Ce paſſage eſt altéré, & comme les deux pieces dont Plutarque parle ſont perdues, il n'eſt pas aiſé de le corriger. J'ai ſuivi les conjectures de M. Reiske. On voit par le ch. 24 de la Poétique d'Ariſtote, que Sophocle avoit fait deux tragédies, l'une du nom de Néoptoleme, & l'autre, de celui d'Euripyle. Mais Plutarque ne dit pas de laquelle des deux eſt le paſſage qu'il en cite.

[2] Mot-à-mot; *la raiſon lui donne la trempe.*

traits de la colere & de la fureur ſont fragiles & s'émouſſent facilement. Auſſi les Lacédémoniens calment-ils au ſon de la flûte l'emportement de leurs ſoldats ; & avant le combat, ils ſacrifient aux muſes afin de conſerver le ſang-froid de la raiſon [1]. Quand ils ont mis leurs ennemis en fuite, ils ne s'attachent pas à les pourſuivre, mais ils contiennent leur colere qui cede ſans peine, comme une épée courte rentre aiſément dans ſon fourreau.

Quatrieme moyen. Songer que la colere eſt ſouvent funeſte à ceux qui s'y livrent.

Combien de gens ont été les victimes de leur colere avant qu'ils aient pu ſe venger ? Tel fut le ſort de Cyrus & de Pélopidas le Thébain [2]. Agathocle inſulté par les habitans d'une ville dont il faiſoit le ſiége, écoutoit tranquillement leurs bravades. L'un d'entr'eux lui ayant

---

[1] Voyez les Inſtitutions Lacédémoniennes, tom. III, p. 177.

[2] Voyez ſur la mort de Cyrus, racontée très-différemment par les anciens hiſtoriens, Hérodote, liv. I, c. 205, Juſtin, liv. I, c. 8, & Xénophon Cyrop. liv. VIII, p. 233 ; & pour celle de Pélopidas, tué par Alexandre de Pheres, Plutarque dans la vie de ce Général Thébain.

dit : « Potier, d'où prendras-tu l'argent » pour payer tes troupes ? Dans cette » ville, quand je l'aurai prise », répondit-il en riant [1]. Des assiégés reprochoient à Antigonus du haut de leurs murailles la difformité de son visage : il se contenta de leur répondre : « Je me » croyois cependant d'une figure passa- » ble ». Quand il eut pris la ville, il fit vendre ces mauvais plaisans, & leur dit que si désormais ils l'insultoient, il iroit s'en plaindre à leurs maîtres [2]. J'ai vu souvent des chasseurs & des orateurs à qui la colere a fait commettre de grandes fautes [3]. Aristote raconté que les amis de Satyrus, un jour qu'il plaidoit pour eux, lui boucherent les oreilles avec de la cire, de peur que les injures de ses

---

[1] Voyez les Apophthegmes des Rois, tom. II, p. 383.

[2] Plutarque attribue ce trait à Agathocle, & n'en fait qu'un des deux. *Ibid.*

[3] Je ne sais pas ce que fait ici le mot de chasseur, je soupçonne qu'il s'est glissé par corruption dans le texte, puisque Plutarque ne cite aucun trait d'histoire qui y ait rapport, comme il va le faire pour les orateurs.

adverſaires ne lui fiſſent perdre ſon ſujet de vue [1].

Ne voyons-nous pas ſouvent nos eſclaves, effrayés de nos menaces, ſe dérober par la fuite au châtiment? Ne pleure pas, dit une nourrice à ſon enfant, & tu auras ce que tu demandes. On peut de même ſe dire avec fruit dans le premier mouvement de la colere: Ne te preſſe point, ſuſpends tes cris, & ne précipite pas ta vengeance; elle en ſera plus ſûre & plus juſte. Un pere qui voit ſon enfant entreprendre de couper quelque choſe avec un couteau, prend le couteau & le coupe; de même celui qui ôte à la colere le ſoin de la vengeance punit ſûrement & ſans danger; & le châtiment utile à celui qui le reçoit, ne retombe pas ſur celui qui l'inflige, comme il arrive ſouvent dans la colere.

Être en garde contre la colere envers ſes domeſtiques.

Une réſiſtance habituelle contre les paſſions rebelles eſt néceſſaire pour les ſoumettre à l'empire de la raiſon. Il n'en eſt point dont nous ayons plus à

---

[1] Voyez cette hiſtoire dans Ariſtote, probl. ſect. III, c. 27, où il dit que ce Satyrus étoit de Clazomene.

nous garantir envers nos eſclaves que de celle de la colere : ils n'excitent ni envie, ni crainte, ni jalouſie, mais ils ſont bien ſouvent les objets de notre colere. Leur aſſerviſſement à notre volonté nous rend injuſtes à leur égard ; parce que rien n'arrête l'abus de notre pouvoir, & que nous n'avons rien à craindre de notre injuſtice : l'aſſurance de l'impunité nous expoſe à bien des fautes : c'eſt un chemin gliſſant & difficile à tenir. Le ſeul moyen d'éviter le danger, c'eſt d'avoir un fonds inépuiſable de douceur, & d'être inſenſible à l'importunité des cris d'une femme, & aux reproches des amis qui condamnent notre modération, & la taxent de molleſſe & de nonchalance. Moi-même j'ai ſouvent cédé à ces reproches, & j'ai fait châtier mes eſclaves, dans la crainte qu'ils ne devinſſent plus méchans ; mais enfin j'ai ſenti, quoiqu'un peu tard, premierement qu'il valoit encore mieux que mon indulgence les rendît pires que de me pervertir moi-même par une rigueur exceſſive, ſous prétexte de les corriger. En ſecond lieu, j'ai vu bien des eſclaves qu'un traitement modéré faiſoit rougir de leurs vices, & que l'indulgence ré-

formoit plus efficacement que la punition. Ils en venoient juſqu'à obéir à un ſimple ſigne, bien plus promptement qu'ils ne faiſoient lorſqu'on les avoit châtiés rigoureuſement. Je me ſuis convaincu par ces exemples, que la raiſon a plus d'autorité ſur les eſprits que la colere. Il n'eſt pas vrai, comme l'a dit un poëte :

Que la pudeur ſuive toujours la crainte [1].

Au contraire celle-ci ſuit la premiere & inſpire la modeſtie. Les punitions rigoureuſes ſouvent infligées ne produiſent pas le repentir, mais font prendre les moyens de cacher ſes fautes.

Cinquieme moyen ; la punition faite de ſang-froid eſt plus juſte & plus utile.

En troiſieme lieu, je me ſuis dit à moi-même, que comme celui qui nous enſeigne à bien tirer de l'arc ne nous défend pas de lancer des fleches, mais nous apprend à frapper le but ; de même on ne manque pas d'infliger une punition, parce qu'on ſait l'employer à propos, avec modération, & d'une maniere

[1] Ce vers eſt cité par Stobée, diſcours XXXI, d'un poëme de Staſinus, intitulé les Cypriaques.

utile

utile & convenable. Je m'attache donc à réprimer en puniſſant tout mouvement de colere, afin que les coupables puiſſent parler pour leur défenſe. Par ce délai, je retarde l'activité de la paſſion, & j'en modere les ſaillies. Je donne à la raiſon le temps de trouver le genre & la meſure convenables du châtiment; d'ailleurs, le coupable n'a aucun prétexte de ſe plaindre d'une punition qu'il ne peut attribuer à la colere, & qu'il ne ſubit qu'après la conviction. Enfin on ne s'expoſe pas (ce qui ſeroit bien honteux pour un maître) à entendre ſon eſclave parler avec plus de juſtice que ſoi-même.

Lorſqu'on apprit à Athènes la nouvelle de la mort d'Alexandre, Phocion exhorta les Athéniens à ne pas y ajouter foi légérement, & à contenir leur joie. « Athéniens, leur dit-il, ſi Alexandre eſt mort aujourd'hui, il le ſera demain & dans trois jours ». De même un homme qui dans la colere veut précipiter le châtiment d'un eſclave, doit ſe dire : S'il eſt coupable aujourd'hui, il le ſera demain & dans trois jours. Il n'y a point d'inconvénient qu'il ſoit puni un peu plus tard; mais il y en auroit beaucoup, que par une puni-

tion précipitée, il pût paſſer pour innocent; & c'eſt ce qui n'arrive que trop ſouvent. Quel eſt le maître aſſez ſévere pour châtier un eſclave, huit ou dix jours après (1) qu'il a laiſſé brûler un ragoût, qu'il a renverſé la table, ou exécuté trop lentement ſes ordres? C'eſt preſque toujours pour des fautes ſemblables qu'on s'emporte contre eux dans le premier moment, & qu'on les punit avec une extrême rigueur. Car la colere groſſit les fautes, comme les vapeurs groſſiſſent les corps à nos yeux.

Sixieme moyen. Ne pas punir ſur le champ.

Il faut oppoſer aux premiers mouvemens de la colere, ces ſortes de réflexions; & quand la paſſion eſt calmée, ſi la raiſon alors tranquille & ſans nuage, juge la punition méritée, l'infliger tout de ſuite & ne pas la remettre, comme on laiſſe la nourriture, faute d'appétit. Rien ne porte autant à châtier dans la colere, que de ne pas punir, quand elle eſt paſſée, & d'uſer mal-à-propos d'indulgence: c'eſt imiter ces lâches matelots qui reſtent tran-

---

[1] Il y a dans le grec; *le cinquieme ou le dixieme jour après.*

quilles dans le port pendant le beau temps ; & qui naviguent avec danger pendant la tempête (1). Comme on reproche à la raiſon ſa lenteur & ſa molleſſe à punir, on précipite le châtiment, quand la colere, comme un vent impétueux nous pouſſe à l'ordonner. Un homme qui mange parce qu'il a faim, ſuit le mouvement de la nature ; mais il faut châtier, ſans en avoir aucun deſir (2) ; la colere ne doit pas être comme un aſſaiſonnement de la punition. C'eſt lorſque le deſir en eſt entiérement paſſé, qu'il faut l'infliger comme un remede néceſſaire, & par les conſeils de la raiſon. Ariſtote raconte que de ſon temps les Etruſques châtioient leurs eſclaves au ſon de la flûte. Pour nous, évitons & de punir par plaiſir, pour jouir du ſpectacle des châtimens, & d'avoir à nous en repentir après l'avoir fait. Il y a de la cruauté dans l'un & de la foibleſſe dans l'autre. Il faut que ſans douleur comme ſans plaiſir,

[1] Mot-à-mot ; *pour naviguer avec danger, quand le vent s'éleve.*

[2] Mot-à-mot ; *ſans en avoir ni faim ni ſoif.*

l'équité puniſſe dans le temps preſcrit par la raiſon, & que la colere n'y entre pour rien.

Septieme moyen. Ne pas croire qu'on nous mépriſe ou qu'on nous brave.

Mais peut-être eſt-ce moins là guérir la colere, qu'éviter & prévenir les fautes qu'elle fait commettre. Cela eſt vrai; mais l'enflure de la rate, qui n'eſt qu'un accident de la fievre, la rend cependant moins forte, à meſure qu'elle diminue, comme le dit Hiéronyme. Au reſte, en examinant ce qui donnoit naiſſance à la colere, j'ai vu qu'elle avoit dans les différentes perſonnes qui y étoient ſujettes, des cauſes différentes, mais qu'une cauſe commune à toutes, c'étoit l'idée d'avoir été mépriſés ou négligés. Un moyen donc propre à la calmer, c'eſt d'éloigner tout ſoupçon de mépris ou de fierté, & d'attribuer ce qui a déplu, à la néceſſité, au malheur, à des accidens involontaires.

L'ame eſt dans le malheur ſans force & ſans courage,

a dit Sophocle. Agamemnon après avoir rejetté ſur la Déeſſe Até, l'enlévement de Briſéis, ajoute :

Iliad. IX, v. 120. Par de riches préſens je veux calmer Achille.

La priere eſt un ſigne de ſoumiſſion, & quand l'offenſeur s'humilie, on ne peut le ſoupçonner de mépris. Un homme offenſé ne doit pas même attendre qu'on en vienne-là, mais imiter Diogène à qui quelqu'un faiſoit obſerver qu'on le railloit : « Ce n'eſt pas moi qu'on raille», répondit-il. Au lieu de ſe croire mépriſé, qu'il juge plutôt digne de ſon mépris celui qui l'offenſe, & qu'il attribue ſes torts à ſa foibleſſe, à ſon ignorance, à ſa légéreté, à un défaut d'attention & de politeſſe, à ſon âge avancé ou à ſa grande jeuneſſe. Il faut ſur-tout pardonner ces négligences à nos eſclaves & à nos amis. Car ce n'eſt point par l'opinion de notre impuiſſance ou de notre lâcheté, qu'ils s'en rendent coupables, mais parce qu'ils connoiſſent, les uns notre bonté, les autres notre bienveillance.

Cependant l'idée ſeule de ce mépris nous aigrit non-ſeulement contre nos femmes, nos eſclaves & nos amis, mais encore contre des cabaretiers, des matelots, des palefreniers, avec qui dans la colere nous ne craignons pas de nous commettre. Que dis-je, nous nous emportons même contre des chiens qui

aboyent, & des ânes qui regimbent. Un homme alloit frapper un ânier qui lui cria qu'il étoit Athénien. Alors il se tourne vers l'âne, en lui disant : « Pour toi, tu n'es pas Athénien », & il le charge de coups.

Huitième moyen. Ne pas se livrer à des désirs superflus.

L'amour-propre & l'impatience, le luxe & la mollesse, sont autant de causes fréquentes de colere, & font sans cesse succéder un emportement à un autre, comme des essaims d'insectes importuns (1). Aussi n'est-il pas de plus sûr moyen d'user constamment de douceur envers sa femme, ses domestiques & ses amis qu'une facile simplicité de mœurs qui se contente de ce qu'elle a, & ne désire pas un superflu embarrassant.

J'aime l'homme frugal, qui de tout satisfait
Ne cherche dans les mets ni plus ni moins d'apprêt.

Mais celui qui ne veut pas boire s'il n'a de l'eau de neige (2), ni manger

---

[1] Mot-à-mot; *d'abeilles & de guêpes.*

[2] Voyez ce que nous avons dit sur l'usage de l'eau de neige chez les anciens, dans les Préceptes de santé, tom. II, p. 99.

du pain commun (1), ni ſe ſervir d'aſſiettes de terre, ni dormir ſur des matelas qui ne ſeroient pas rebondis comme les flots de la mer enflés par le vent ; qui toujours le bâton levé ſur de malheureux eſclaves, crie & s'agite après eux, & les preſſe, comme s'il s'agiſſoit de ſauver un malade en danger (2) ; un tel homme eſt l'eſclave de ſa foibleſſe, de ſon impatience & de ſa mauvaiſe humeur. Il ne ſent pas, qu'oppreſſé, pour ainſi dire, par une toux violente, ou par de fréquentes convulſions, il contracte une habitude dangereuſe, & fournit ſans ceſſe à la colere un nouvel aliment [3].

Neuvieme moyen. Mener une vie frugale.

Il faut par la frugalité ſe former une humeur facile, & ſavoir être content de tout. Quand on a peu de deſirs, on a peu de privations. Il eſt facile de faire ſon eſſai ſur la nourriture, & de s'accoutumer à être content [4] de ce qu'on

---

[1] Mot-à-mot ; *du pain du marché.*

[2] Mot-à-mot ; *comme s'ils portoient des cataplaſmes pour un ulcere enflammé.*

[3] Le texte dit ; *il contracte ſans le ſavoir, une diſpoſition ulcéreuſe & catarreuſe, qui produit une habitude de colere.*

[4] Mot-à-mot ; *à prendre en ſilence.*

nous préſente ; les plaintes & les reproches de la colere ſont un mets fort déſagréable pour tout le monde.

Eſt-il, je le demande, un plus triſte repas ? Parce qu'un ragoût eſt brûlé ou ſent la fumée, que le ſel manque, que le pain eſt trop dur, on bat ſes eſclaves, on querelle ſa femme.

Dixieme moyen. Ne pas ſe laiſſer aller à l'impatience.

Arceſilas donnoit un jour à ſouper à quelques étrangers & à des amis : lorſque la table fut ſervie, on s'apperçut que le pain manquoit ; ſes eſclaves avoient oublié d'en acheter. Combien d'entre nous, en pareille occaſion, auroient étourdi les convives de leurs cris [1] ? Arceſilas ſe contenta de dire en riant : « Il n'eſt pas indifferent pour un » philoſophe de ſavoir ordonner un re» pas ».

Socrate, en ſortant du Gymnaſe, amena Euthydeme dîner chez lui. Xantippe ſa femme arrive tranſportée de colere, dit mille injures à Socrate, & finit par renverſer la table. Euthydeme vivement piqué alloit ſortir, lorſque Socrate lui dit : « Une poule n'en-a-t-elle

[1] Mot-à-mot; *n'eut rompu les murailles à force de crier.*

» pas fait autant chez vous l'autre jour, » ſans que je m'en ſois fâché » ? Il faut recevoir ſes amis de bonne grace, leur montrer un viſage riant & non des ſourcils menaçans qui glacent d'effroi les eſclaves.

Onzieme moyen. Ne pas tenir aux choſes rares & précieuſes.

Accoutumons-nous encore à uſer indifféremment de toutes ſortes de vaſes, ſans avoir à cet égard des préférences affectées [1]. Bien des gens, quoiqu'ils en aient pluſieurs ſous la main, en prennent un en goût d'une forme particuliere [2], & ne veulent boire que dans

---

[1] Mot-à-mot; *ſans uſer de l'un plutôt que de l'autre.*

[2] Il y a dans le texte ῎ρυτον, qui n'eſt pas un mot connu. L'édition de Bâle donne pour leçon ἢ ῥυτὸν & c'eſt la bonne. C'étoit, dit Athénée, liv. XI, c. 13, un vaſe en forme de corne, mais percé dans le bas de petits trous, par où le vin s'écouloit lentement. On le buvoit ainſi goutte à goutte, afin ſans doute de le mieux ſavourer. Son nom lui venoit du verbe ῥέω, couler. Sa forme lui avoit fait donner anciennement celui de corne. Les héros ſeuls avoient droit de s'en ſervir. On croit que Ptolemée Philadelphe avoit le premier fait faire ces ſortes de vaſes pour orner les ſtatues de ſa ſœur Arſinoé. Elles tenoient dans

celui-là, comme on le raconte de Marius: Ils font de même pour d'autres meubles ſemblables [1]; ils ont pour un d'eux une affection excluſive; & s'il vient à ſe caſſer ou à ſe perdre, ils en conçoivent le plus vif chagrin, & châtient leurs eſclaves. Un homme colere ne doit rien avoir de rare ni de recherché en vaſes, en cachets, en pierres précieuſes: leur perte le met bien plus en fureur que celle des choſes communes & ordinaires. Néron avoit fait faire un pavillon octogone d'une beauté & d'une magnificence merveilleuſe. « Vous » avez, lui dit Seneque, découvert par-» là votre pauvreté: ſi vous venez à le » perdre, vous ne pourrez en avoir un » pareil ». Il périt en effet ſur un vaiſſeau qui fit naufrage; & Néron s'étant reſſouvenu des paroles de Seneque, ſouffrit patiemment cette perte.

---

leur main gauche un de ces vaſes rempli de toutes ſortes de fruits, pour marquer, dit encore Athénée, qu'elle étoit plus abondante & plus heureuſe que la corne d'Amalthée.

[1] Le grec dit; *pour des burettes d'huile & des étrilles.*

L'habitude de la douceur dans les événemens qui nous contrarient, nous rend indulgens & faciles envers nos eſclaves, & à plus forte raiſon envers nos amis & nos inférieurs. Un eſclave nouvellement acheté ne s'informe pas ſi ſon maître eſt ſuperſtitieux ou jaloux, mais s'il eſt colere. Cette paſſion rend odieuſe la chaſteté des femmes, l'amour des maris & le commerce des amis [1]. En un mot, le mariage & l'amitié ſont inſupportables avec la colere; & on tolere l'ivreſſe même quand la colere ne l'accompagne pas. Le Thyrſe de Bacchus [2] ſuffit pour punir l'ivrogne; mais

Douzieme moyen. Penſer que la colere ôte aux meilleures qualités, tout leur prix.

---

[1] Mot-à-mot; *rend odieuſe aux maris la chaſteté de leurs femmes; aux femmes, l'amour de leurs maris, aux amis la ſociété de leurs amis.*

[2] Mot-à-mot; *la férule.* C'étoit une ſorte d'arbriſſeau ou de canne, qu'on mettoit dans la main de Bacchus, pour punir ceux qui, dans l'ivreſſe, s'abandonnoient à quelque excès. Les maîtres s'en ſervoient auſſi dans les écoles pour frapper leurs diſciples. L'uſage en étoit le même que celui de cet inſtrument ſi connu aujourd'hui des écoliers, mais beaucoup plus dur que la férule ancienne. Cette plante eſt commune dans les

ſi ce dieu châtie avec colere, alors au lieu d'être ce dieu charmant, qui bannit les chagrins & inſpire la joie, il n'eſt plus qu'une divinité cruelle & furieuſe. La folie elle-même, quand elle eſt ſeule, ſe guérit par l'ellebore [1]; mais jointe à la colere, elle amene les plus ſanglantes cataſtrophes [2]. Il ne faut donc ſe la permettre ni dans les jeux où elle change l'amitié en haine; ni dans les diſcuſſions littéraires, elle y fait dégénérer en diſpute le deſir de s'inſtruire; ni dans les tribunaux, elle y rend le pouvoir dur & inſultant; ni dans l'éducation des enfans, elle y produit le découragement & l'averſion pour les ſciences; ni dans la proſpérité, elle accroît l'envie qu'on porte aux gens heureux; ni dans l'adverſité, c'eſt perdre tout droit à la pitié que de s'irriter contre

---

pays chauds. On peut en voir la deſcription dans le Dictionnaire d'Hiſtoire Naturelle, au mot *Férule.*

[1] Mot-à-mot; *par Anticyre.* C'étoit une île où il croiſſoit beaucoup d'ellebore.

[2] Mot-à-mot; *elle excite des tragédies, & des événemens qui paroiſſent fabuleux.*

ceux qui partagent nos peines, comme Priam le fait dans Homere :

Allez, éloignez-vous, hommes vils & pervers, Iliad. XXIV, v. 239.
N'avez-vous pas chez vous à pleurer des revers ?
Pour soulager les miens vos pleurs sont inutiles.

Treizieme moyen. Que la douceur obtient tout.

Au contraire, des mœurs faciles remédient à bien des maux ; elles font l'agrément & les délices de notre vie, & triomphent par la douceur de l'aigreur & de la colere. « Que je meure, si je ne me » venge », disoit un jour à Euclide[1] son frere, dans une dispute qu'ils eurent ensemble. « Et moi, lui répondit Euclide, « que je meure si je ne vous fais » changer de sentiment ». Une réponse si modérée couvrit de honte son frere & l'appaisa.

Polemon [2], insulté par un homme

[1] Euclide, philosophe de Mégare, fut disciple de Socrate, & fondateur de la secte des Mégariens, qui prirent depuis le nom de *Disputeurs*, & enfin celui de Dialecticiens. Voyez Diogène-Laerce, liv. 11, ſ. 106.

[2] Polémon, jeune Athénien fort débau-

qui avoit la manie des pierres précieuſes & des cachets d'un grand prix, ne lui répondit rien, & ſe mit à conſidérer avec beaucoup d'attention un de ſes anneaux. Cet homme en fut ravi, & lui dit : « Polemon, il n'eſt pas là dans ſon » jour : placez-le dans un autre ſens, & » il vous paroîtra bien plus beau ».

Ariſtippe avoit eu une querelle très-vive avec Eſchine [1]. Quelqu'un qui en avoit été le témoin lui ayant demandé ce qu'étoit devenue leur amitié. « Elle » dort, répondit Ariſtippe, mais je la » réveillerai ». Il va trouver Eſchine, & lui dit : « Me croyez-vous donc ſi » malheureuſement né & ſi incorrigible » que je ne mérite pas même vos re- » proches ? Je ne ſuis pas ſurpris, lui dit Eſchine, « que m'étant ſupérieur dans » tout le reſte, vous ayez vu le premier » en cette occaſion ce qu'il falloit faire » (2) En effet :

---

ché, fut corrigé par un diſcours de Xénocrate, & lui ſuccéda dans l'école de l'Académie. V. tom. 1 de ma trad. p. 325.

[1] Ce n'eſt point l'orateur Eſchine, mais le diſciple de Socrate, dont il a été queſtion, tom. 1, p. 310, &c.

[2] Que cette candeur & cette franchiſe

Un ſanglier féroce eſt docile à la voix
D'une femme craintive & d'un enfant timide :
Il réſiſte aux efforts d'un lutteur intrépide [1].

Nous pouvons apprivoiſer les animaux les plus ſauvages ; nous portons dans nos bras des louveteaux & des lionceaux ; & une aveugle colere nous fait repouſſer loin de nous nos enfans, nos amis & nos proches : dans nos emportemens, nous tombons ſur nos eſclaves ou ſur nos concitoyens, comme des bêtes féroces ſur leur proie [2], & nous oſons déguiſer ce vice ſous le nom ſpécieux de haine des méchans. Nous agiſſons de même à l'égard des autres vices ; nous donnons les noms de prudence, de généroſité & de religion, à la timidité, à la prodigalité & à la ſuperſtition, & par-là nous ne nous corrigeons jamais.

On déguiſe la colere ſous des noms ſpécieux.

ſont touchantes ! Quel exemple pour ces hommes qui ne ſavent jamais pardonner, ou qui mettent fauſſement leur gloire à ne pas reconnoître leurs torts !

[1] Cela veut dire que la douceur triomphe des caracteres les plus difficiles.

[2] Mot-à-mot ; *nous láchons ſur eux la colere, comme une bête féroce.*

Quatorzieme moyen. Que la colere eſt un mélange de toutes les paſſions.

Zenon diſoit que la liqueur ſéminale étoit l'extrait de toutes les facultés de l'ame. On peut dire auſſi que la colere eſt un mélange de toutes les paſſions. Elle a quelque choſe de la douleur, de la volupté & de l'arrogance: elle tient à l'envie par le plaiſir du mal d'autrui; elle eſt pire que la cruauté [1]. Sa peine n'eſt pas dans la douleur; elle deſire de ſouffrir, pourvu qu'elle perde l'objet de ſa fureur [2]. Elle a ce que la cupidité offre de plus odieux, le deſir de

[1] Il y a dans le grec; *elle eſt pire que le meurtre.* Comme le meurtre n'eſt pas proprement une paſſion, mais l'effet de la violence ou de la cruauté, ce paſſage a paru altéré, ſoit à l'auteur des notes manuſcrites d'Amyot, qui a marqué que d'autres liſent *crainte;* expreſſion qui ne peut s'accorder avec ce qui ſuit; ſoit à M. Reiske, qui propoſe de lire dans le membre précédent, la haine au-lieu de l'envie, & de placer l'envie dans le ſecond. Mais comme il eſt poſſible que Plutarque ait mis le meurtre pour la cruauté, par une figure un peu dure peut-être, je n'ai pas cru devoir adopter cette correction, & je me ſuis contenté d'en faire mention ici.

[2] Mot-à-mot; *car elle combat, non pour ne pas ſouffrir elle-même, mais elle conſent à ſouffrir, pour écraſer autrui.*

nuire. Dans la maiſon d'un homme voluptueux, on entend retentir dès le matin le ſon des inſtrumens [1]: on voit le parquet arroſé de vin [2], la terre jonchée des débris des couronnes, & des eſclaves ivres couchés devant la porte. Mais un homme violent & emporté ſe fait reconnoître aux meurtriſſures de ſes eſclaves, & aux chaînes dont ils ſont chargés.

Près de l'homme colere on n'entend que les cris

des intendans qu'on frappe de verges, des ſervantes qu'on applique à la torture. La commiſération que ce ſpectacle excite, répand même l'amertume ſur les plaiſirs de ceux qui en ſont témoins.

Quinzieme moyen. S'attendre à être trompé par les gens qui nous entourent.

Pour ceux qu'une haine véritable des méchans expoſe à de fréquens accès de colere, ils doivent modérer ce que cette haine a d'exceſſif, & diminuer de la trop bonne opinion qu'ils ont des gens qui les entourent. Rien n'irrite davantage que de ſurprendre à mal faire un

[1] Il y a dans le texte; *on entend une joueuſe de flûte matinale.*

[2] Mot-à-mot; *on voit de la boue de vin, comme a dit quelqu'un.*

homme qu'on avoit cru honnête, ou d'avoir un démêlé fâcheux avec celui qu'on regardoit comme ſon ami. Vous ſavez combien par caractere je ſuis porté à l'amitié & à la confiance. J'ai ſouvent éprouvé, comme ceux qui marchent ſur un terrain trompeur, que plus je m'appuie avec complaiſance ſur l'amitié de quelqu'un, plus je ſuis affligé quand je découvre que j'ai été trompé. Il n'eſt plus temps de réformer en moi cette trop grande pente à aimer; mais peut-être parviendrai-je enfin à oppoſer à cette confiance exceſſive le frein dont ſe ſervoit Platon. En recommandant le mathématicien Hélicon [1], il dit qu'il le loue comme on peut louer un homme, c'eſt-à-dire, un animal qui change facilement. Il craignoit, diſoit-il encore, que les enfans qu'on élevoit à Athenes avec le plus de ſoin, étant hommes, & formés par d'autres hommes, ne mon-

[1] Hélicon de Cyzique, diſciple de Platon, avoit prédit une éclipſe de ſoleil à Denis le tyran, qui lui donna un talent, comme le rapporte Plutarque dans la vie de Dion, p. 966. Le nom de mathématicien ſe donnoit aſſez communément aux aſtronomes.

traſſent un jour la foibleſſe de leur nature. Sophocle nous humilie & nous avilit trop, lorſqu'il dit :

Dans l'homme vu de près, quelle foule de vices !

Cependant, cette maniere de juger, qui ſuppoſe preſque toujours le mal, nous rendra plus doux dans la colere.

Seizieme moyen. Être préparé aux événemens fâcheux.

Ce qui arrive contre notre attente, nous met hors de nous-mêmes. Il faut donc imiter Anaxagoras qui, au rapport de Panétius [1], dit, en apprenant la mort de ſon fils : « Je ſavois qu'il étoit » mortel ». Toutes les fois que nous voyons commettre de ces fautes qui nous irritent, diſons auſſi : Je ſavois bien que j'avois acheté un eſclave & non pas

[1] Panétius de Rhodes, diſciple de Diogène le Babylonien, & d'Antipater de Tarſe, fut un des chefs les plus célebres de l'école Stoïcienne. Il eut pour diſciples le ſage Lélius, & Scipion, & accompagna ce dernier dans ſon voyage d'Egypte. Quoique Stoïcien, il n'approuvoit ni les principes outrés de cette ſecte, ni leur dialectique épineuſe, & citoit ſans ceſſe Platon, Ariſtote, Xénocrate, Théophraſte & Dicéarque, comme Cicéron le témoigne, liv. IV de fin. in fine.

un philoſophe. Je ſavois que mon ami n'étoit pas exempt de paſſions ; je ſavois que l'épouſe que j'avois priſe, étoit femme. Quand Platon voyoit un homme vicieux, il ſe demandoit s'il n'étoit pas de même. Rentrons, à ſon exemple, dans notre propre cœur : en reprochant aux autres leurs défauts, craignons pour nous-mêmes. Convaincus alors que nous avons beſoin de la plus grande indulgence, nous ſerons moins ſéveres à condamner les autres. Mais aujourd'hui chacun de nous, en puniſſant avec colere, prononce des ſentences dignes d'un Ariſtide ou d'un Caton. Abſtenez-vous, dit-il, de voler : fuyez le menſonge ; évitez la pareſſe. Et ce qu'il y a de plus honteux dans notre conduite, c'eſt que nous reprenons avec emportement ceux qui s'irritent ; nous châtions dans la colere les fautes que la colere a fait commettre. Au lieu d'imiter les médecins qui employent

Des remedes amers contre un bile amere,

Dix-ſeptieme moyen. Ne pas s'informer de tout trop exactement.

nous en augmentons la violence & l'amertume.

A ces pratiques que je me rappelle

ſouvent à moi-même, je joindrai celle de mettre des bornes à ma curioſité. S'informer exactement de tout, rechercher les moindres actions de ſes eſclaves, de ſes amis, de ſes enfans & de ſa femme [1], c'eſt faire naître des occaſions continuelles de colere, & finir par ſe rendre inſupportable à tout le monde.

Aux objets importans Dieu lui-même préſide;
Les autres ſont laiſſés aux caprices du ſort,

a dit Euripide. Pour moi, je ne crois pas qu'un homme raiſonnable doive rien abandonner à la fortune, ni rien négliger; mais il peut ſe décharger de bien des choſes ſur ſa femme, ſur ſes eſclaves & ſes amis, s'en ſervir comme d'intendans, d'adminiſtrateurs & d'économes; & lui-même, ſous l'empire de la raiſon, ſe réſerver pour les affaires les plus importantes. Les petits caracteres fatiguent la vue, & les affaires mi-

[1] Mot-à-mot; *les occupations d'un eſclave, les actions d'un ami, les amuſemens d'un fils, les propos ſecrets d'une femme.*

nutieuſes, en appliquant trop l'eſprit, provoquent facilement la colere, & en font contracter l'habitude pour les grandes affaires.

Dix-huitieme moyen. S'impoſer la loi de paſſer pluſieurs jours ſans ſe mettre en colere.

Enfin j'ai fait uſage de cette maxime divine d'Empedocle :

De la méchanceté préſervez votre cœur.

J'ai toujours approuvé les engagemens & les vœux dignes de la ſageſſe de ces philoſophes, qui promettoient de s'abſtenir des femmes & du vin pendant un an, pour honorer Dieu par la continence. J'ai encore applaudi à leurs promeſſes de ne point mentir pendant un certain temps, afin de contracter l'habitude de reſpecter la vérité dans les choſes légeres comme dans les choſes importantes. Comparant mon ame avec celles de ces anciens ſages, & jugeant que je ne leur cédois pas en amour pour Dieu, je me ſuis d'abord preſcrit de paſſer quelques jours ſans me mettre en colere, comme dans les ſacrifices de ſobriété [1], on emploie pour les liba-

[1] Nous ayons parlé ailleurs de ces ſa-

tions du miel au lieu de vin : j'ai enſuite étendu cette abſtinence à un mois & deux ; & après m'être ainſi éprouvé peu-à-peu moi-même, j'ai reconnu que j'avois fait de grands progrès dans la patience. J'ai appris à me contenir, à ne parler qu'avec douceur, à veiller ſur moi-même avec tant de ſoin, qu'il ne m'échappât aucune parole d'humeur, aucune action injuſte ; & je ſuis enfin parvenu à réprimer une paſſion qui nous fait acheter un plaiſir ingrat & léger par des troubles violens & un honteux repentir. Ainſi mes propres efforts, ſecondés par le ſecours de Dieu, m'ont convaincu par expérience de la vérité de cette maxime, que la douceur, la clémence & l'humanité ne ſont pas plus agréables & plus cheres à ceux qui les éprouvent, qu'à celui qui poſſede ces qualités précieuſes [1].

---

crifices de ſobriété, où l'on n'employoit pas de vin dans les libations. Voyez les Préceptes de ſanté, tom. II, p. 131.

[1] Amyot dit dans une note que ce dernier morceau ſemble avoir été ajouté par quelque chrétien, & n'eſt point du ſtyle de l'auteur. Cette conjecture ne me paroît

pas fondée. Je ne vois pas de différence dans le ſtyle avec le reſte du traité, ni en général avec celui des autres ouvrages de notre auteur; & par rapport aux penſées, on ne doit pas être étonné du ton de piété & de vertu qui y regne. Plutarque étoit un philoſophe religieux, qui croyoit que les vertus de l'homme ne venoient pas ſeulement de ſon propre fonds, & qu'il les devoit aux bienfaits des dieux. Cette doctrine ſe trouve fréquemment dans Platon. Les pratiques qu'il dit avoir obſervées, ne doivent pas non plus paroître extraordinaires. On en voit pluſieurs exemples dans les anciens, & Séneque donne ſouvent des conſeils ſemblables dans ſes Lettres à Lucilius.

DE

DE LA TRANQUILLITÉ DE L'AME.

SOMMAIRE.

LE plus beau caractere de la vertu seroit sans doute, cette égalité parfaite, qui la fixant invariablement au bien, le lui feroit pratiquer presque sans effort, & par une suite de l'habitude qui le lui auroit rendu comme naturel. La raison conservant alors tout son empire sur les sens & sur les passions, ou préviendroit la séduction des uns, & les émotions des autres, ou en réprimeroit promptement les saillies. L'ame maitresse de tous ses mouvemens, jouiroit de cette paix intérieure, objet des desirs & des recherches de l'homme; & retirée dans sa vertu, comme dans un port assuré, elle verroit sans inquiétude & sans trouble, les orages qui agitent la foule des hu-

mains. Mais où trouver cette disposition sublime? Il faudroit pour y parvenir, être sans desirs & sans craintes. Et quel homme assez libre des illusions de l'amour-propre, ou assez maître de son cœur, pour résister également aux fausses inspirations de la vanité, & au charme séducteur des passions! Le seul desir de l'estime des hommes, quelque tranquille qu'il paroisse, de quelque apparence de vertu qu'il se couvre, suffit pour égarer une ame que l'attrait du plaisir n'avoit pu corrompre. C'est un souffle léger qui ne cause d'abord sur la surface des eaux qu'un frémissement presque insensible, & qui bientôt suivi d'un vent impétueux, excitera la tempête la plus violente.

Le cœur humain est le foyer de toutes les passions qui se heurtent, qui se combattent sans cesse; & l'on enchaîneroit plutôt la fougue d'une mer irritée, qu'on ne calmeroit une ame qu'agitent des passions impétueuses. Aussi toute l'autorité de la philosophie, dont les conseils invitent l'homme à cet heureux repos de l'ame, & lui proposent les moyens d'y parvenir; tous les charmes de l'éloquence & de la poésie, qui peignent sous les

traits les plus raviſſans, le bonheur d'une vie paiſible, n'ont-ils jamais pu procurer à l'homme cette tranquillité ſi deſirable. La religion elle-même avec les plus grandes eſpérances & les menaces les plus terribles, ne calme pas toujours les agitations & les peines intérieures qui s'oppoſent à ſa tranquillité, & qui lui font ſentir que ce n'eſt pas dans cette vie que l'homme doit eſpérer cette paix véritable qu'il deſire.

Mais quelque inſuffiſantes que ſoient les leçons de la philoſophie pour nous la procurer, il eſt toujours utile de les connoître, & de s'en pénétrer. En nous montrant le terme où nous devons tendre, en nous facilitant la route qui peut nous en rapprocher, elle ſoutient nos eſpérances, elle encourage nos efforts, elle diminue l'activité des paſſions, elle corrige nos défauts, & peut ſervir à nous rendre meilleurs.

Plutarque dans ce Traité établit les principes les plus ſages ſur cette matiere importante; & ſi l'on excepte ce qu'il dit du ſuicide qu'il ſemble conſeiller au moins indirectement, ſa morale ne préſente rien que la plus exacte raiſon ne puiſſe avouer. Il poſe pour fon-

dement de ſa doctrine, que les biens extérieurs ne donnent point la tranquillité de l'eſprit; qu'elle naît de la bonne diſpoſition de l'ame, & de l'habitude qu'elle a ſagement contractée de réprimer les ſaillies des paſſions, & de les plier ſous le joug de la raiſon. Il réfute le ſentiment des Epicuriens, qui prétendoient que le repos de l'eſprit conſiſtoit dans un éloignement total des affaires & des occupations, & qui par-là, en voulant mettre l'homme en paix, le livroient à une entiere inaction.

Il prouve que ce n'eſt ni l'oiſiveté, ni la multitude des ſoins & des affaires qui peuvent ſatisfaire l'eſprit & le cœur, & rendre l'homme heureux; mais la ſageſſe qui préſide à ſa conduite, & la modération qu'il oppoſe ſoit aux événemens fâcheux de la vie, ſoit aux contrariétés que lui font éprouver les paſſions des hommes. Il veut que dans l'infortune, au-lieu d'élever nos regards ſur ceux qui nous paroiſſent plus heureux que nous ne le ſommes, nous les abaiſſions ſur une foule de miſérables qui ſont réduits à envier notre ſort. D'ailleurs ce bonheur qui excite notre admiration & notre jalouſie, n'eſt le plus ſouvent qu'i-

maginaire, & ſous ce voile impoſant qui nous ſéduit, ces prétendus heureux ſont en proie à plus de peines & plus de tourmens que le commun des hommes.

Il faut donc, pour vivre tranquille, régler ſes deſirs ſur ſes facultés, & borner ſagement ſes prétentions & ſes eſpérances. Un détachement ſincere de tous les biens qui nous ſont étrangers, une ſécurité raiſonnable, qui jouit avec joie du préſent, ſans porter des regards inquiets ſur l'avenir, une méditation fréquente des viciſſitudes de la vie humaine, un mépris généreux de tous les maux, & de la mort même, pour reſter fideles à notre devoir; tels ſont les vrais moyens de conſerver une ame égale dans toutes les ſituations de la vie, de ſe dégager de la terre, de ſe conſidérer dans l'univers comme dans un temple auguſte, d'y admirer ces ouvrages magnifiques que le Créateur expoſe à notre vue, pour nous avertir de ſa préſence, & de trouver dans cette contemplation, un calme & une joie inaltérables.

Ces idées nobles & ſublimes par leſquelles Plutarque termine ce Traité, & qu'il a revêtues d'images & d'expreſſions vraiment dignes de la grandeur du

ſujet, laiſſent l'ame pénétrée d'un reſpect religieux pour l'Auteur de l'univers dont il fait admirer la puiſſance, & de l'eſtime la plus vive pour le philoſophe vertueux qui penſe & qui s'exprime ſi noblement.

OBSERVATIONS.

On trouve parmi les ouvrages moraux de Séneque, un traité ſur la tranquillité de l'ame; & ſi le lecteur veut ſe donner la peine de le comparer avec celui qu'il va lire, il ne verra pas, je crois, ſans intérêt, comment deux philoſophes célebres ont traité un même ſujet. Sans vouloir prévenir ici le jugement de ceux qui feront cette comparaiſon, je ne craindrai pas de dire qu'elle ſera toute à l'avantage de Plutarque, ſoit qu'on conſidere la marche générale de l'un & de l'autre ouvrage, ſoit qu'on s'arrête aux détails, aux penſées, aux images & aux couleurs de ſtyle qu'ils y ont employées. Mon eſtime & mon goût pour un auteur dont j'ai entrepris la traduction, ne m'aveuglent pas ſur ſon compte; & l'aveu ſincere que j'ai fait plus d'une fois, des défauts qu'on

lui reproche, doit être un garant de mon impartialité dans le jugement que j'en porte. C'eſt donc ſans aucune prévention que la lecture réfléchie de l'ouvrage de Séneque, & la comparaiſon ſuivie que j'en ai faite avec celui de Plutarque, m'ont convaincu de la ſupériorité de celui-ci.

Il a même l'avantage par un endroit qui n'eſt pas ordinairement le côté brillant de Plutarque : je veux dire la ſuite & la liaiſon des penſées. Il lui arrive ſouvent de s'éloigner de ſon ſujet, de couper le fil de ſon raiſonnement, par des idées incidentes qui lui font perdre de vue ſon objet principal, & l'obligent enſuite de revenir ſur ſes pas, pour donner plus de développement à des objets qu'il n'avoit fait, pour ainſi dire, qu'effleurer. Dans ce traité qui, ſans contredit, eſt un de ſes meilleurs, il a ſu ſe garantir de ces défauts. Sa marche eſt ſage & réguliere ; il ne quitte jamais ſon ſujet, & n'interrompt point la ſuite de ſes idées. Tout y eſt analogue à l'objet qu'il traite : tout y peint l'ordre & l'égalité d'une ame douce & tranſquille.

Il s'en faut bien que Séneque ait mis

dans ſon ouvrage autant d'ordre & de liaiſon. Il y a fait entrer des choſes qui y ſont fort étrangeres, ou qui n'y tiennent que d'une maniere indirecte. Sa marche eſt ſouvent incertaine; il va par ſauts & par bonds, & s'abandonne quelquefois aux écarts de ſon imagination. Mais ce n'eſt pas ſeulement par la ſageſſe & la régularité de ſa marche que Plutarque eſt ſupérieur à Séneque; c'eſt encore par un plus grand fonds de philoſophie & de raiſon; c'eſt par l'excellence des préceptes: c'eſt par les images nobles & touchantes qui relevent ſa morale; c'eſt enfin par la douceur & les agrémens de ſon ſtyle. Séneque, ſuivant ſon uſage, a prodigué dans le ſien les ornemens; mais preſque toujours ce ſont des ornemens recherchés, & une parure affectée. Des tours forcés, des métaphores trop hardies, & ſur-tout les antitheſes & les jeux de mots y défigurent ſes plus belles penſées.

Qu'on me permette, puiſque l'occaſion s'en préſente aſſez naturellement, de comparer enſemble ces deux philoſophes, & de voir ce qu'ils eurent de ſemblable & de différent dans leur caractere, dans leurs mœurs & leur maniere

d'écrire. Placés à des époques peu éloignées l'un de l'autre, ils se trouverent dans des situations bien différentes. Ils vécurent sous le même empire & sous les mêmes loix; mais quel contraste entre les maîtres auxquels ils obéirent! Sénéque né en Espagne, & amené de bonne-heure à Rome par ses parens, ne vit sur le premier trône du monde que des monstres couronnés dont le despotisme absurde, les vices révoltans, les cruautés barbares, & les débauches scandaleuses étoient la honte de l'humanité. Il vécut au milieu de toutes ces horreurs; il jouit même du plus grand crédit dans une Cour voluptueuse & sanguinaire, & acquit des richesses immenses, que la sévérité, peut-être aussi la jalousie de ses contemporains lui ont tant reprochées. Mais il faut être juste. Dans une ville où régnoit la plus affreuse corruption, au milieu d'une cour livrée à tous les excès de la débauche, Séneque fut toujours vertueux. Il avoit puisé dans une excellente éducation, & dans les écoles des philosophes, les principes d'une morale austere, qu'il ne démentit jamais dans sa conduite; & la sévérité de ses mœurs répondit à celle des maximes de

la ſecte rigide dont il faiſoit profeſſion. Je n'examine point ſi Séneque n'eut pas agi plus conſéquemment à ſes principes, en s'éloignant de la Cour de Néron, & en refuſant les bienfaits d'un pareil monſtre. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que né généreux, & bienfaiſant avant que d'être enrichi par les prodigalités de ſon éleve, il fit ſervir l'augmentation de ſa fortune, à accroître ſes libéralités.

Plutarque étoit né dans une contrée de la Grece ſi décriée chez les anciens, que pour déſigner un homme ſans eſprit & ſans talens, on diſoit qu'il avoit en naiſſant, reſpiré l'air épais de la Béotie. Mais ſans parler d'Epaminondas, de Pélopidas & de Pindare, Plutarque ſuffit pour faire ſentir l'injuſtice de ce préjugé. Il eut, comme Séneque, le double avantage de trouver dans ſa famille, les plus grands exemples de vertu, & tous les ſecours néceſſaires pour ſe former aux ſciences & aux lettres; & il ſut également profiter de l'un & de l'autre. Sa douceur, ſa modeſtie, ſa ſimplicité, ſon goût pour une vie retirée & tranquille éclatent dans tous ſes ouvrages. Il auroit pu ſe fixer à Rome, où l'eſtime & l'amitié de Trajan qu'il

avoit eu pour disciple, l'appelloient à la fortune & aux honneurs. Mais il préféra le séjour obscur de sa petite ville de Chéronée, & les honneurs modestes auxquels son mérite l'y fit élever, au faste de la capitale du monde, & aux dignités flatteuses qui l'y attendoient. Si non plus vertueux, du moins plus sage que Sénèque, il adopta un genre de vie paisible, dont l'étude & les soins domestiques partageoient tous les instans.

Cette différence de situations & de goûts, a dû nécessairement en mettre dans les caracteres & dans les affections de ces deux philosophes. Plutarque, qui accoutumé dès l'enfance à une vie simple & modeste, n'avoit éprouvé ni une grande fortune, ni de grands revers; & qui appellé plusieurs fois à Rome, n'y avoit guere connu que les occupations douces & paisibles de la philosophie, conserva toujours une ame tranquille. Son goût pour la retraite, le suivit jusque dans le séjour tumultueux de Rome; & dès qu'il put être rendu à sa liberté, il en profita pour aller passer le reste de ses jours dans sa patrie, & goûter au sein de sa famille, avec des amis éclairés & vertueux, les

plaiſirs innocens de l'étude & de l'amitié.

Séneque porté de bonne-heure dans l'agitation & les intrigues des cours, bientôt après exilé dans une île preſque ſauvage, & ramené de nouveau au centre de l'ambition & des brigues, reçut de ces viciſſitudes de diſgrace & de faveur, des ſecouſſes vives qui ébranlerent fortement ſon ame, & qui, en lui conſervant ſon fonds de morale & de vertu, le livrerent à des contrariétés, à des oſcillations fréquentes, toujours accompagnées d'un trouble intérieur, d'une agitation ſecrete, incompatibles avec cette paix & cette égalité qui font le plus grand caractere, comme la plus douce jouiſſance de la vertu. Il a peint lui-même avec beaucoup d'énergie cette ſituation pénible de ſon ame, dans le traité qui a donné lieu à cette comparaiſon; & le morceau que je vais mettre ſous les yeux des lecteurs, prouvera que je n'ai rien exagéré dans le portrait que je viens d'en faire.

« Il m'eſt difficile, dit-il à Serenus ſon ami, » de vous donner une idée » de cette fluctuation de mon ame, qui » ne peut ni s'élancer avec courage vers

» le bien, ni se précipiter franchement » vers le mal.... Avec l'amour que j'ai » pour la simplicité, croiriez-vous que » je me laisse éblouir par l'appareil d'un » train magnifique; par un cortege nom- » breux de valets chamarrés d'or, & » plus brillans que dans une fête publi- » que; par une maison où l'on marche » sur les objets les plus précieux; où les » richesses sont prodiguées dans tous les » coins, où les toits même sont écla- » tans, & que remplit sans cesse une » foule de flatteurs.... Au sortir du sé- » jour de la frugalité, quand je me vois » environné de cet éclat imposant, » quand j'entends frémir autour de moi » tous ces ministres du luxe, mes yeux » se troublent peu-à-peu; je sens qu'il » est plus facile de résister à l'idée qu'à » la vue de l'opulence. Je retourne chez » moi, sinon plus méchant, du moins » plus triste. Je ne marche plus la tête » si haute dans mon chétif domicile. Un » remords secret s'empare de mon ame, » & je doute si le bonheur n'est pas dans » le lieu d'où je viens. Je ne suis pas » changé, mais je suis ébranlé ». Trad. de M. de la Grange, tom. V, c. 1. Voilà ce qu'il écrivoit peu de temps

après son retour de l'exil, & lorsqu'il venoit de rentrer en faveur.

Une pareille disposition a dû influer aussi sur sa maniere de concevoir & de s'exprimer, sur ses pensées & sur son style. Vertueux, ce semble, plus par effort que par penchant, combattu par l'attrait du vice, lorsqu'il cédoit à l'ascendant de la vertu, fortement ébranlé dans ses principes de droiture & d'honnêteté, par les assauts fréquens que lui livroient la fortune & la volupté sous l'appareil le plus séduisant, il a dû mettre dans ses écrits, cette agitation & ces secousses vives que son ame éprouvoit. Aussi voit-on en général dans ses ouvrages beaucoup d'inégalité, un choc fréquent d'idées, des antitheses & de jeux de mots presque continuels, une envie d'être applaudi & admiré, qui ne part point d'un philosophe uniquement jaloux d'instruire, & seulement occupé des intérêts de la vertu. Ce n'est pas que son style manque de graces; mais ce ne sont point des graces naturelles, & qui sortent d'elles-mêmes du fonds du sujet. Lors même qu'il présente à ses lecteurs de grandes vérités, & qu'il développe avec force les principes d'une

morale ſublime, l'affectation du bel eſprit, une tournure précieuſe & des pointes déplacées, viennent déparer ces belles idées, & altérer les traits les plus nobles, par des ornemens étrangers, & ſouvent puériles.

On ne trouve rien de ſemblable dans les écrits de Plutarque. S'il étonne moins par la grandeur des idées, par la vivacité des images & la véhémence des expreſſions, il attache davantage par le mérite d'un eſprit ſolide & judicieux, d'un bon ſens exquis, d'une grande connoiſſance du cœur humain, d'une égalité ſoutenue, dont le cours paiſible invite le lecteur à le ſuivre, & l'attire ſans ceſſe par un charme ſecret, dont il ne peut ſe défendre. Cette égalité d'ailleurs ne dégénere point en monotonie. Il ſait jetter de la variété ſur les ſujets qu'il traite, & les remplir d'intérêt par les traits hiſtoriques dont il les ſeme, & qui coupent l'uniformité des préceptes; par des comparaiſons fréquentes, qui, en rendant les vérités plus ſenſibles, offrent à l'eſprit plus de rapports, & étendent ſes idées; par des images agréables qui adouciſſent l'auſtérité des leçons, & impriment ſes

maximes dans l'ame d'une maniere plus durable. Il faut que ces caracteres de son ſtyle aient un grand pouvoir ſur l'eſprit des lecteurs, pour faire lire Plutarque avec un intérêt ſi ſoutenu, malgré les défauts qu'on trouve dans ſes ouvrages; malgré le peu d'élégance & de pureté qu'on reproche en général à ſa diction, malgré les redites fréquentes dont ſes Traités de morale ſont pleins, ſur-tout malgré les opinions ridicules & ſouvent abſurdes qu'il y ſoutient, mais qui au reſte tenoient moins à la foibleſſe de ſon eſprit, qu'à l'ignorance de ſon ſiecle ſur certaines ſciences.

Mais une qualité qui intéreſſe & qui attache plus que toutes les autres dans la lecture de Plutarque, & qui lui fait pardonner plus aiſément ſes défauts, c'eſt cette bonne-foi, cette candeur, ce ton de perſuaſion qui regnent dans tous ſes écrits. Et c'eſt par-là, ce me ſemble, qu'il differe eſſentiellement de Séneque. On remarque dans celui-ci plus d'oſtentation que de vérité, plus d'envie de plaire que d'inſtruire, plus d'amour-propre que de vertu. Il vous étonne, il vous frappe, il vous enleve même quelquefois par de grands traits. Mais cette impreſ-

sion, semblable à celle de l'éclair qui vous éblouit, & disparoît en un instant, se dissipe bientôt. Revenu de cette premiere surprise, vous sentez que vous n'avez éprouvé qu'une émotion passagere; & dans l'étonnement de l'esprit, le cœur reste toujours froid. C'est que l'auteur n'est pas échauffé lui-même par les grandes vérités dont il nous entretient; on voit que dans les efforts qu'il fait pour nous convaincre, il n'est pas fortement persuadé que la route qu'il enseigne pour arriver au bonheur, soit celle qui y conduise réellement; & comme nous sentons que son cœur ne s'intéresse point aux leçons qu'il nous donne, nous rentrons bientôt dans l'indifférence dont cette légere émotion nous avoit tirés.

Plutarque, au contraire, est si persuadé des vérités qu'il enseigne, qu'on s'en pénétre avec lui. Vous sentez que son esprit a encore moins de part que son cœur aux préceptes qu'il vous donne. Il est si plein d'amour pour la vertu; il en peint les avantages d'une maniere si vraie & si touchante; il fait sentir si vivement les dangers des passions, & les horreurs du vice; il paroît s'inté-

reſſer ſi véritablement au bien de ceux qu'il inſtruit, qu'on eſt entraîné malgré ſoi; qu'on ne peut s'empêcher de l'aimer & de chérir ſa morale, lors même qu'elle nous condamne; qu'enfin on ne peut le lire, ſans ſe ſentir pénétré d'amour pour la vertu, & ſans avoir envie de devenir meilleurs. C'eſt là certainement le plus grand effet que la philoſophie puiſſe produire; c'eſt par-là qu'elle eſt véritablement la lumiere du monde, & la bienfaitrice de l'humanité. Heureux les philoſophes qui aſpirent à ce glorieux avantage, & qui méritent, comme Plutarque, ce témoignage ſi honorable, qu'ils ont conſacré leurs travaux & leurs veilles, à éclairer les hommes, à les affermir dans les principes de l'honnêteté, & à leur montrer, dans la pratique de la vertu, la véritable route du bonheur!

DE LA TRANQUILLITÉ DE L'AME.

PLUTARQUE A PACCIUS.

J'AI reçu trop tard votre lettre pour vous envoyer quelques-unes de mes idées sur la tranquillité de l'ame que vous me demandez, & pour vous donner les éclairciſſemens que certains endroits du Timée rendent néceſſaires [1]. Elle m'eſt

Occaſion de ce traité.

[1] Je ne ſais ſi c'eſt de l'ouvrage même de Timée de Locres ſur la nature, ou de celui que Platon a compoſé ſous le nom & d'après les principes de Timée, que Plutarque parle ici. Je croirois que c'eſt du ſecond, parce que dans un de ſes ouvrages, intitulé; *de la création de l'ame, d'après Timée*, & qui eſt adreſſé, non à Paccius qui lui avoit demandé des éclairciſſemens ſur ce Traité, mais à ſes deux fils Auto-

parvenue dans le temps qu'Eros notre ami commun a été obligé de partir précipitamment pour Rome, où il étoit appellé par Fundanus, qui, comme vous savez, est toujours fort pressant [1]. Je n'ai donc pu m'occuper à loisir de ce que vous me demandiez ; mais ne voulant pas qu'Eros, en me quittant, parût devant vous les mains vuides, je vous envoie quelques réflexions générales sur la tranquillité de l'ame, qui ne sont qu'un extrait de ce que j'avois autrefois rassemblé sur cette matiere pour mon propre usage. Je pense que vous y chercherez bien moins la beauté & les

---

bule & Plutarque, c'est le Timée de Platon qu'il développe & qu'il combat quelquefois. Le Timée est un des ouvrages les plus difficiles de Platon. Ce philosophe y explique les principes de toute la nature ; mais il s'arrête principalement à ce qui regarde l'homme en particulier ; & son véritable objet est de confirmer, par la connoissance de la nature, les regles qu'il a établies dans sa république, dont le Timée est une suite aussi-bien que le Critias.

[1] Il a été question d'Eros & de Fundanus dans le Traité sur les moyens de réprimer la colere. Paccius ne m'est point connu.

graces du ſtyle, que l'inſtruction & l'utilité. Je ſais d'ailleurs que quoique vous ſoyez admis dans la ſociété des Grands, & que vous jouiſſiez au barreau de la réputation la plus brillante, vous n'êtes pas comme ce Merops de la tragédie [1], qui s'enivra des applaudiſſemens du peuple juſqu'à en perdre la raiſon. Vous vous ſouvenez de ce que je vous ai ſouvent répété, qu'une riche chauſſure [2] ne guérit pas de la goutte, ni un anneau précieux des panaris, ni le diadême des maux de tête.

En quoi conſiſte la tranquillité de l'ame.

En effet, les richeſſes, la gloire, le crédit auprès des grands peuvent-ils contribuer au contentement de l'ame & à la tranquillité de la vie, ſi l'on ne ſait pas jouir avec ſatisfaction de ce qu'on poſſede, ſans jamais deſirer ce qu'on n'a

---

[1] Merops étoit pere de Cos, qui donna ſon nom à l'île de Cô, laquelle s'appelloit auſſi *Meropis*, & ſes habitans, *Meropes*. Voyez Euſtathe, ſur le v. 250 du premier livre de l'Iliade. C'étoit le ſujet de quelque tragédie que nous n'avons plus.

[2] Il y a dans le grec κάλτιππος, que d'autres changent en κάλτιδος & κάλτιδος. Budée croit qu'il déſignoit la chauſſure des ſénateurs ou des patriciens.

pas ? Et cette disposition, qu'est-elle autre chose que l'empire même de la raison sur la partie animale sujette à de fréquentes révoltes ? que l'habitude acquise de réprimer promptement les saillies des passions qu'excite la présence des objets sensibles ? Xenophon nous exhorte à honorer les dieux dans la prospérité, afin que nous étant ménagé d'avance leur protection & leur faveur, nous puissions dans nos disgraces recourir à eux avec plus de confiance [1]. Nous devons de même, avant que les passions nous fassent sentir leurs atteintes, nous pourvoir de toutes les réflexions qui peuvent les combattre ; préparés ainsi de longue main, nous serons plus assurés du succès. Les chiens d'un naturel sauvage s'irritent à toutes les voix qui leur sont inconnues, & ne s'appaisent que lorsqu'ils entendent celle qui leur est familiere. Ainsi les passions une fois irritées se calment difficilement, à moins que, familiarisées de bonne heure avec la raison, elles ne contiennent leur fougue dès que sa voix se fait entendre.

[1] Voyez la Cyropédie, liv. I, p. 25.

Ceux qui prétendent que pour vivre tranquillement il ne faut se mêler d'aucune affaire ni publique ni particuliere [1], mettent à un grand prix cette vie tranquille qu'ils nous font acheter par l'oisiveté, c'est nous dire comme à des malades :

L'engagement des affaires ne donne pas la tranquillité de l'ame.

---

[1] Il y a dans le grec; *celui qui dit, qu'il ne faut pas avoir beaucoup d'affaires.* C'est Démocrite que Plutarque a ici en vue. Il disoit, au rapport de Séneque, de Tranquill. anim. c. 12, qu'il falloit s'abstenir des affaires publiques & particulieres. Il est vrai que Séneque prétend qu'il ne parloit que des affaires superflues, & non des nécessaires, auxquelles il faut se livrer sans réserve; mais que quand le devoir n'y oblige pas, il faut s'abstenir d'agir. Epicure portoit bien plus loin la maxime de Démocrite. Il défendoit à ses disciples toute administration, soit publique ou particuliere, & regardoit le travail & le soin, comme absolument contraires à cette tranquillité de l'ame, dans laquelle il faisoit consister le bonheur. Cette apathie qu'il conseilloit aux hommes, il en faisoit un attribut des dieux qu'il supposoit placés dans les intervalles que les atômes laissoient entr'eux, où sans soin, sans vigilance, sans aucune inspection sur les affaires des hommes, ils abandonnoient tout au hasard & au caprice. Il est aisé de sentir combien un tel système est même physique.

Sur ce lit de douleur souffrez tranquillement [1].

L'inaction seroit un mauvais remede contre l'engourdissement : réussiroit-on mieux si, pour guérir l'ame des affections qui causent son trouble & sa douleur, on lui prescrivoit la mollesse, l'indolence, l'oubli de ce qu'on doit à ses parens, à ses amis & à sa patrie ? D'ailleurs, il n'est pas vrai que ceux qui ont peu d'affaires aient pour cela l'esprit plus calme. A ce prix les femmes seroient plus tranquilles que les hommes, puisqu'elles gardent presque toujours la maison.

Op. & dies, v. 127. Elles ne sentent pas le froid de l'aquilon,

a dit Hésiode. Mais les ennuis, les peines & ces desirs inquiets qu'enfantent la jalousie, la superstition, la cupidité, les opinions fausses, se glissent-ils moins dans les lieux retirés

---

ment contraire au bonheur de l'homme ; combien il détruit tous les vrais principes de la politique & de la morale.

[1] C'est ce qu'Electre dit à son frere Oreste, lorsqu'il est saisi de ses accès de fureur, dans l'Oreste d'Euripide.

qu'elles

qu'elles habitent ? Laerte qui, vivant seul à la campagne,

N'avoit pour le servir qu'une esclave débile, Odyss. 1, 191.

quittoit, il est vrai, sa patrie, son royaume & son palais ; mais la tristesse, compagne inséparable de l'inaction & de la langueur, habitoit toujours avec lui.

Il y a même souvent un chagrin de.

Il en est même que cette inaction seule jette dans le trouble & dans l'inquiétude. Homere le dit en particulier d'Achille :

Ecoutant les transports de son ame irritée, Iliad. 1, 488.
Il tient sur ses vaisseaux sa valeur enchaînée.
Il ne se montre plus au Conseil, aux combats,
Et le fer n'arme plus son invincible bras.
Il brûle cependant d'exercer son courage,
Et de porter par-tout le meurtre & le carnage ;
Mais il seche, il languit en proie à la douleur.

Lui-même, dans l'indignation qu'il en conçoit, dit à sa mere :

Je languis, de la terre inutile fardeau. Iliad. VIII 104.

Aussi Epicure ne veut-il pas que les ambitieux se tiennent sans rien faire ;

mais qu'en ſuivant leur inclination naturelle, ils s'occupent des affaires publiques. Ils ſeroient, dit-il, plus tourmentés encore par leur inaction, qui les priveroit de ce qu'ils deſirent. Mais c'eſt, à mon gré, manquer de jugement que d'appeller à l'adminiſtration des affaires, non les hommes qui en ſont les plus capables, mais ceux qui ne ſauroient vivre en repos. Il ne faut pas juger de l'agitation ou de la tranquillité de la vie par le plus ou le moins d'occupations qu'on a, mais par ce qu'elles ont en ſoi d'honnête ou de vicieux. L'omiſſion du bien, je le répete, n'eſt pas moins une ſource d'inquiétude & de peine, que le mal qu'on commet. Ceux donc qui attachent la tranquillité à tel genre de vie particulier, comme à l'agriculture, au célibat, à la royauté, peuvent être détrompés par ce paſſage de Ménandre :

Je croyois, Phania, qu'au ſein de l'abondance,
A l'abri des beſoins de la triſte indigence,
Les riches ſans chagrin étoient vraiment heureux,
Et que le doux ſommeil fermoit toujours leurs yeux.

Mais quand, après les avoir fréquentés, il eut vu ces hommes si riches sujets aux mêmes peines que les pauvres, il reconnut alors :

Que de tous les humains redoutable fléau,
Le chagrin constamment les suit dès le berceau ;
Il vit dans les honneurs, il vit dans l'opulence,
Il vieillit avec eux au sein de l'indigence.

On ne la trouve pas en changeant d'état.

Ceux que la mer incommode, ou qui craignent les dangers de la navigation, s'imaginent qu'ils se trouveront mieux en passant d'une chaloupe dans une barque, & d'une barque dans un grand vaisseau ; mais que gagnent-ils à ces changemens ? Ils portent par-tout avec eux ou les humeurs que met en mouvement l'agitation de la mer, ou la timidité qui leur est naturelle. De même nous avons beau changer d'état, nous ne sommes pas délivrés pour cela des affections de l'ame, qui nous affligent & nous troublent ; de l'inexpérience, du défaut de jugement, & sur-tout de cette inquiétude d'esprit qui fait que nous ne sommes jamais contens de notre con-

dition préſente [1]. Voilà ce qui agite également les riches & les pauvres, les gens mariés & les célibataires. Voilà ce qui les éloigne de l'adminiſtration des affaires, & qui leur rend bientôt le repos inſupportable. Voilà enfin ce qui les porte à ſe produire dans les Cours, & qui les dégoûte enſuite de l'état de courtiſans.

On ne peut aiſément contenter un malade.

Sa femme l'importune; il accuſe ſon médecin; il s'en prend à ſon lit;

Il ſe plaint d'un ami qui vient le viſiter;
Il ne s'en plaint pas moins quand il veut le quitter,

a dit le poëte Ion [2]. Mais quand la

[1] Comparez avec tout ce paſſage qui contient des maximes ſi vraies & ſi ſenſées, la premiere ode, & la premiere ſatyre d'Horace; le commençement de la ſeconde ſatyre du deuxieme livre, & la fin de l'épître 11e, du 1e livre. Le poëte & le philoſophe parlent abſolument le même langage.

[2] Il a été queſtion de ce poëte, tom. IV, pag. 196.

maladie a ceſſé, & que les humeurs ont repris leur équilibre, alors la ſanté revenue lui fait trouver tout bon & agréable. Hier il rejettoit avec averſion les œufs, le biſcuit [1] & le pain mollet [2]; aujourd'hui il mange avec délices du pain bis, des olives & du creſſon. La ſaine raiſon opere en nous un changement ſemblable, & nous rend agréable quelque genre de vie que ce ſoit.

Ni en ſe livrant à des déſirs immodérés.

Alexandre ayant entendu dire au philoſophe Anaxarque [3] qu'il y avoit une infinité de mondes, il ſe mit à pleurer. Ses amis lui en demanderent la cauſe. « N'en ai-je pas bien ſujet, leur répondit-il? » Il exiſte un nombre infini de » mondes, & je n'en ai pas encore con» quis un ſeul ». Au contraire Cratès, qui n'avoit pour tout bien qu'une be-

[1] Le Grec dit, *de l'amidon.* Les anciens l'employoient pour faire une ſorte de biſcuit.

[2] Mot-à-mot, *du pain fait avec de la farine bien tamiſée.*

[3] Voyez ce que nous avons dit, de ce philoſophe dans le premier diſcours ſur la fortune d'Alexandre, tom. 4, pag. 313, & dans le traité ſur la vertu morale, p. 51.

face & un méchant manteau, vécut toujours joyeux ; toute sa vie ne fut qu'un jour de fête [1]. Agamemnon gémissoit sous le poids de la royauté.

Iliad. X. 89. Le sort d'Agamemnon à vos yeux se présente,
Aux travaux les plus durs d'une guerre sanglante,
Pour le repos des Grecs Jupiter le soumet.

Mais Diogene étant couché lorsqu'on voulut le vendre, refusa d'obéir au crieur qui lui ordonnoit de se tenir debout. « Comment ferois-tu donc, lui dit-il en plaisantant, « si tu avois des » poissons à vendre ». Socrate dans la prison philosophoit avec ses amis [2] ;

---

[1] Mot-à-Mot ; *il passa sa vie à rire & à s'amuser, comme dans un jour de fête.* Il a été parlé de Cratès, tom. I, pag. 20.

[2] Je doute que la tranquillité de Diogene, & même celle de Cratès, vinssent d'un aussi grand fonds de vertu, que celle de Socrate. Il y a, ce me semble, dans l'action de Diogene plus d'ostentation & de bravade, que de véritable philosophie. C'est une vertu qui cherche à se dédommager de ses privations, par les suffrages des hommes. Ce sont les jouissances des sens sacrifiées à l'amour-propre. Cratès qui jetta

& Phaëton, après être monté juſqu'aux cieux, pleuroit encore de ce qu'on ne vouloit pas lui donner à conduire les chevaux & le char de ſon pere.

La chauſſure prend la forme du pied, & non le pied celle de la chauſſure : de même la vie des hommes ſe forme

La tranquillité dépend des diſpoſitions de l'ame.

---

tout ſon argent dans la mer pour être libre, s'il agiſſoit par un autre motif que Diogene, laiſſoit voir au moins peu de diſcernement, en rendant inutiles des richeſſes qui, par un uſage raiſonnable, ſeroient devenues la ſource d'une multitude de bienfaits. Il craignoit les embarras d'une ſage adminiſtration, & vouloit être libre plutôt par pareſſe que par vertu. C'eſt le jugement qu'en a porté Boileau :

Non que je ſois du goût de ce ſage inſenſé,
Qui d'un argent commode eſclave embarraſſé,
Jetta tout dans la mer, pour crier : je ſuis libre.

Mais Socrate qui dans une priſon, d'où il ſait qu'il ne ſortira que par une mort violente, s'entretient paiſiblement avec ſes amis ſur les plus grands objets de la philoſophie, montre une ame vraiment tranquille, qui, ſans oſtentation comme ſans foibleſſe, laiſſe voir dans ſa conduite, une vertu indépendante des événemens de la vie.

ſur les diſpoſitions de leur ame. Ce n'eſt pas l'habitude qui rend bon & agréable le genre de vie qu'on a choiſi, comme quelqu'un l'a dit [1] ; c'eſt la ſageſſe ſeule qui fait l'honnêteté & la douceur de la vie. Puis donc que nous avons en nous-mêmes la ſource de la tranquillité, travaillons à l'épurer de plus en plus : par-là, familiariſés d'avance avec les accidens du dehors, nous les ſupporterons ſans aigreur.

Contre les coups du ſort votre colere eſt vaine,
Il eſt ſourd à vos cris : il faut pour être heureux
Que dans tous les états la vertu vous ſoutienne.

Platon compare la vie humaine au jeu des dés, où il faut & que le point ſoit favorable, & que le joueur place bien les coups qu'il amene. La fortune du

[1] Plutarque a fait ailleurs uſage de cette maxime, en l'approuvant ; il eſt vrai que cela regarde plus le régime phyſique que la vie morale dont il eſt principalement queſtion ici. Voyez tom. II.

dé ne dépend pas de nous [1], mais d'uſer convenablement de ce que le ſort nous envoie, de diſpoſer de chaque événement de la maniere la plus utile, s'il eſt favorable ; ou la moins nuiſible, s'il eſt contraire à nos vues : voilà ce qui eſt en notre pouvoir, ſi nous ſommes ſages. Les hommes qui n'ont ni jugement ni conduite, ſemblables à des malades pour qui le froid & le chaud ſont également inſupportables, ne ſavent ni ſe modérer dans la proſpérité, ni ſe ſoutenir dans les diſgraces. Ils ſont troublés par l'une & par l'autre fortune, ou plutôt par eux-mêmes dans l'une & dans l'autre, & ſur-tout dans l'uſage des biens [2].

Théodore, ſurnommé l'Athée [3], Il faut ſavoir prévoir de ſes malheurs.

[1] Mot-à-mot ; *de ces deux choſes, amener le dé qu'il faut, n'eſt pas en notre pouvoir.*

[2] Mot-à-mot ; *de ce qu'on appelle biens.*

[3] Théodore philoſophe Athénien qui fut diſciple d'Areta fille d'Ariſtippe, écrivit contre l'exiſtence des Dieux. Il ſoutenoit que tout eſt indifférent, & qu'il n'y a ni vice, ni vertu. Sa conduite étoit aſſortie à ſes principes. Chaſſé d'Athènes, il ſe fit

disoit que ses auditeurs recevoient de la main gauche les discours qu'il leur présentoit de la droite : tels sont les imprudens ; ils prennent souvent à gauche la fortune qui s'offre à droite, & ne doivent imputer qu'à eux-mêmes la honte qui les suit. Au contraire les gens sages, à l'exemple des abeilles qui expriment des plantes les plus ameres un miel exquis [1], savent tourner à leur avantage les événemens les plus fâcheux ; & voilà la science à laquelle il faut principalement se former. Un homme, en jettant une pierre à un chien, frappa sa marâtre. « Le coup, dit-il, n'est pas » perdu » [2]. Sachons de même tirer

---

des affaires par tout où il alla, & fut enfin condamné à s'empoisonner. Diog. Laerce, liv. II, segm. 97.

[1] Mot-à-mot ; *qui tirent du thym, un miel très-fin & très-sec.*

[2] Cet exemple proposé sans correctif, paroîtra sans doute peu moral, & d'une application peu juste à l'usage qu'on doit faire des événemens de la fortune, lorsqu'ils sont contraires à nos vues. Celui qui frappe sa marâtre au lieu d'un chien, & qui trouve que le coup n'est pas si mauvais, ne peut guere servir d'exemple de la

parti des accidens de la fortune. Diogene fut banni de ſon pays. Cet exil, loin de faire ſon malheur, lui ouvrit l'entrée à la philoſophie. Il ne reſtoit à Zenon le Citien qu'un ſeul vaiſſeau marchand qui fit naufrage. Quand il en apprit la nouvelle, il s'écria : « Bon, » Fortune, tu m'envoyes au portique & » au manteau de philoſophe ». Qui empêche qu'on n'imite ces grands hommes ? Vous pourſuiviez une charge, & vous avez été refuſé. Eh bien ! vous irez vivre à la campagne, occupé de vos propres affaires. Vous recherchiez la faveur d'un Grand, & vous n'avez pu l'obtenir ; vous en aurez moins de peine & plus de ſûreté. Vous êtes engagé dans des emplois embarraſſans qui ne vous laiſſent aucun loiſir :

Mais d'un bain chaud la vapeur modérée, Ne
Répare moins des ſens la vigueur épuiſée, ini.

tranquille égalité avec laquelle on doit ſupporter les accidens imprévus. Je crois bien que Plutarque ne propoſe pas pour modele, la diſpoſition intérieure de cet homme, & qu'il ne conſidére que le dehors même de l'action ; mais il me ſemble qu'il auroit dû en avertir.

dit Pindare, que la gloire & l'honneur qui accompagnent le pouvoir, n'en adouciſſent les peines par le charme qu'ils répandent ſur le travail. L'envie ou la calomnie vous ont attiré des refus ou des diſgraces : c'eſt un vent favorable qui vous portera dans le ſéjour des Muſes ou dans l'Académie, comme le fut pour Platon l'orage qu'il eſſuya à la cour de Denys [1].

---

[1] Platon à l'âge de 40 ans, paſſa en Sicile pour voir les merveilles de cette île fameuſe. Il s'y lia d'amitié avec Dion, qui le fit connoître à Denys l'ancien, & donna à ce tyran la curioſité de l'entendre. Mais la morale du philoſophe fut peu goûtée par un prince nourri depuis long-temps dans la flatterie. Dion qui craignit que le mécontentement de Denys n'eut des ſuites fâcheuſes, demanda le congé de Platon, afin qu'il pût profiter de l'occaſion d'un vaiſſeau qui devoit ramener Polide ambaſſadeur de Lacédémone. Denys accorda le congé ; mais il chargea l'ambaſſadeur de le faire périr en chemin ou de le vendre. Polide le mena donc à Egine où il étoit défendu à tout Athénien, ſous peine de la vie, de paſſer dans cette île. Il fut cité en juſtice ; mais quelqu'un ayant allégué que la loi avoit été faite contre des hommes, & non pas contre des philoſophes, on voulut bien ſe

Quel encouragement à cette tranquillité d'ame, que l'exemple de ces grands hommes qui ne succomberent jamais à leurs disgraces ! Vous vous affligez de n'avoir pas d'enfans ; mais de tous les rois de Rome, aucun n'a laissé la couronne à son fils. Vous supportez impatiemment la pauvreté ; mais à qui des Thébains aimeriez-vous mieux ressembler qu'à Epaminondas, ou des Romains qu'à Fabricius ? Votre femme vous est infidele ; mais n'avez-vous pas lu cette inscription du temple de Delphes ?

Agis, ce roi puissant de la terre & des mers,
M'offre au dieu dont les feux éclairent l'univers.

Et ne savez-vous pas que sa femme Timée fut séduite par Alcibiade ; & que

Et
l'exem
ceux
ont su
avec c

payer de cette distinction, & l'on se contenta de le vendre. Il fut acheté 30 mines, d'autres disent 20, par un Cyrénéen nommé Anniceris qui le remit gratuitement en liberté. Ce fut alors qu'il établit sa demeure dans un lieu d'Athènes, nommé l'Académie, d'où ses disciples prirent le nom d'Académiciens. Quelques uns veulent qu'il y eut déja enseigné avant son voyage en Sicile. Diog. Laer. liv. III, s. 18.

lorſqu'elle étoit ſeule avec ſes femmes, elle donnoit tout bas à ſon fils le nom d'Alcibiade [1] ? Cela n'empêcha point Agis d'être le plus grand & le plus célebre des Grecs. Stilpon, malgré les déſordres de ſa fille, fut le philoſophe le plus gai de ſon temps [2]. Le cynique Metrodore lui ayant un jour reproché la conduite de ſa fille : « Eſt-ce ma faute » ou la ſienne, répondit Stilpon ? C'eſt » ſa faute. Et votre malheur, reprit Métrodore». — Comment l'entendez-vous ? » Les fautes ne ſont-elles pas des chûtes ? » — Sans doute. — Et les chûtes ne » ſont-elles pas des accidens ? — J'en » conviens. — Mais les accidens ne » ſont-ils pas des malheurs perſonnels à » ceux qui les éprouvent ? » Par cette progreſſion ſimple & philoſophique, Stilpon fit ſentir avec douceur à Métrodore que ſes reproches n'étoient que les vaines clameurs [3] d'un cynique mépriſable.

---

[1] Voyez la vie d'Alcibiade par Plutarque, pag. 203.

[2] Il a été parlé de Stilpon dans le traité ſur l'éducation des enfans. Tom. I, pag. 28.

[3] Mot-à-mot; *les vains aboiemens*, par

La plupart des hommes s'irritent non-seulement des fautes de leurs proches & de leurs amis, mais encore de celles de leurs ennemis même. La médisance, la colere, l'envie, la méchanceté ne sont réellement des maux que pour ceux qui s'y livrent. Les esprits foibles qui s'en irritent, se les rendent en quelque sorte personnels. Les querelles de vos voisins, la mauvaise humeur de vos amis, les infidélités de vos gens d'affaires vous jettent dans un trouble violent; & comme ces médecins qui prescrivent, dit Sophocle : Opposer la douceur aux défauts d'autrui.

---

allusion à la secte des cyniques que professoit Metrodore, & dont le nom vient du mot Grec qui signifie chien. Métrodore avoit tort de vouloir rendre Stilpon responsable des désordres de sa fille. Les fautes sont personnelles; & le préjugé qui déshonore une famille entiere pour le crime d'un seul, est souvent bien nuisible à la société, en lui enlevant des membres utiles. Il n'en est pas moins vrai que le déshonneur de nos parens doit nous affecter vivement. Un cœur honnête en sera toujours humilié. Plutarque dit lui-même ailleurs que la mauvaise réputation des parens, est pour les enfans un opprobre ineffaçable, qui les expose aux reproches les plus amers. Voyez tom. I, pag. 6 & 7.

Des remedes amers contre une bile amere,

vous répondez à leurs passions & à leurs maladies par l'aigreur & par l'amertume. Cette conduite est-elle raisonnable? Les personnes que vous employez pour les affaires dont vous êtes chargé, n'y portent pas toutes des vues pures & droites: ce sont le plus souvent des instrumens grossiers ou vicieux [1]. Pourquoi vous croire obligé de les redresser? La chose n'est pas facile; employez-les plutôt tels qu'ils sont; fussent-ils comme ceux dont les médecins se servent pour arracher les dents ou pour rapprocher les levres d'une plaie [2]. Supportez avec une douceur tranquille tout ce qu'ils feront; & cette disposition vertueuse vous donnera plus de satisfaction, que leur perversité ne vous causera de peine. Regardez-les comme ces chiens qui croient avoir rempli leur tâche, lorsqu'ils ont aboyé après les

---

[1] Mot-à-mot; *n'ont pas des mœurs simples & pures, comme des instrumens bien-faits, mais ils sont rudes & tortus.*

[2] Mot-à-mot; *servez-vous d'eux tels qu'ils sont, comme les médecins se servent de tire-dents, & de pinces.*

paſſans : ſans cela, vous ſerez en proie à mille chagrins ; & cette foibleſſe vous rendra en quelque ſorte perſonnelles les fautes d'autrui, qui ſubmergeront votre ame, comme les eaux gagnent toujours les lieux les plus bas [1].

Ne pas s'affliger de ce que tous ceux avec qui nous traitons, ne ſont pas honnêtes.

Quelques philoſophes blâment la pitié qu'on porte aux malheureux. Ils veulent qu'on leur donne des ſecours efficaces, & non une molle compaſſion qui nous affoibliſſe avec eux. Ils vont même plus loin ; ils exigent que lorſque nous avons commis quelque faute, ou que nous ſentons en nous de mauvais penchans, au lieu de nous laiſſer aller au découragement, nous travaillions à les corriger ſans nous livrer à la douleur. Quelle folie donc que de s'attriſter & de ſe plaindre, parce que tous ceux qui nous approchent ou qui traitent avec nous, ne ſont ni aſſez vertueux ni aſſez honnêtes ?

Prenons garde, mon cher Paccius,

---

[1] Cette phraſe eſt altérée dans le texte ; & faute de ſecours pour la corriger, il eſt aſſez difficile d'en ſaiſir le ſens. J'ai fait de mon mieux pour tâcher d'entrer dans la penſée de Plutarque.

de nous faire illusion. Craignons que ce ne soit moins la haine du mal que l'amour de nous-mêmes, qui, nous indisposant contre ce qui nous blesse, nous fasse chercher dans les défauts des autres des prétextes pour nous prévenir contr'eux. D'une part, trop d'empressement pour le succès des affaires, trop d'ardeur dans nos recherches; de l'autre, les dégoûts & les contradictions qui les accompagnent, nous inspirent de l'aversion contre ceux que nous accusons de nous avoir ou privés des objets de nos desirs, ou attiré des événemens fâcheux. Au contraire s'est-on accoutumé à conserver dans tous les événemens un esprit de modération & de douceur? on se montre plus complaisant & plus facile envers ceux avec qui l'on traite. Revenons donc à la maniere dont on doit se conduire dans les événemens de la vie.

Se rappeller dans les malheurs les événemens heureux,

Un homme qui a la fievre, trouve tout amer & désagréable au goût; mais quand il voit manger à d'autres avec plaisir les mêmes choses, il ne s'en prend plus aux alimens, mais à la maladie. De même l'exemple de ceux que nous voyons supporter sans chagrin, ou même avec joie,

les événemens fâcheux, doit, dans l'adverſité, faire ceſſer nos impatiences & nos murmures. Il eſt bon auſſi, pour conſerver alors ſa tranquillité, de ſe rappeller les événemens heureux qu'on a éprouvés, & d'adoucir, par le ſouvenir du bien, l'impreſſion que le mal a pu faire. Quand notre vue a été fatiguée par des couleurs trop vives, nous la repoſons ſur les fleurs & ſur la verdure. Pourquoi donc n'arrêter nos penſées que ſur ce qui nous afflige? Pourquoi faire à notre ame une ſorte de violence, pour la détourner des images agréables, & la fixer ſur des objets pénibles? On peut appliquer à ce ſujet ce qu'on a dit du curieux:

Pourquoi ſur vos défauts aveugle volontaire,
Sur les fautes d'autrui porter un œil ſévere?

Pourquoi, vous dirai-je auſſi, n'enviſager que le mal qui vous arrive, & par cette attention continuelle, le rendre toujours préſent, au lieu de tourner vos penſées ſur les biens dont vous jouiſſez? Les ventouſes attirent les humeurs les plus corrompues. Vous de même vous ramaſſez dans votre ame ce que

vous avez de plus vicieux : ſemblable à ce marchand de Chio, qui vendoit aux autres du vin excellent, & en cherchoit d'aigre pour ſon dîner. Auſſi ſon eſclave répondit-il à quelqu'un qui lui demandoit ce que faiſoit ſon maître [1] : « Il a beaucoup de bien, & il cherche » du mal ». Tels ſont la plupart des hommes ; ils négligent des jouiſſances douces & agréables, pour courir après des objets triſtes & affligeans.

Ariſtippe agiſſoit plus ſenſément : il mettoit dans la balance les biens & les maux de la vie ; & montant, pour ainſi dire, avec les premiers, il laiſſoit tomber les maux qui ſervoient même à l'élever. Un de ſes amis lui témoignoit un jour ſes regrets ſur la perte qu'il avoit faite d'une très-belle terre : « N'avez-» vous pas, dit Ariſtippe, une ſeule » métairie, tandis qu'il m'en reſte en-» core trois ? » Cela eſt vrai, lui répondit ſon ami : « C'eſt donc à moi à » vous plaindre, reprit Ariſtippe ». En effet, quoi de moins raiſonnable que de s'affliger des pertes qu'on a eſſuyées,

[1] Le texte ajoute, *& où il l'avoit laiſſé*.

& de ne pas se réjouir des biens qu'on a conservés ? Un enfant à qui on enleve un de ses jouets, jette tous les autres ; il crie, il pleure : voilà notre image. Que la fortune nous afflige par un seul endroit, nous nous livrons à l'impatience, nous éclatons en plaintes, & nous rendons inutiles toutes les faveurs qu'elle nous a faites.

Il faut savoir apprécier les biens qu'on a.

Mais, dira quelqu'un, quel bien avons-nous ? Disons plutôt, Quel bien n'avons-nous pas ? L'un a de la réputation, l'autre une maison agréable ; celui-ci une femme honnête, celui-là un ami précieux. Antipater de Tarse [1] étant sur le point de mourir, & se rappellant tous les biens dont il avoit joui pendant sa vie, il n'oublia pas d'y comprendre son heureuse navigation de la Cilicie à Athenes. Il faut même compter parmi nos biens les choses qui nous sont communes avec les autres hommes, la vie, la santé, le soleil qui nous

[1] Antipater philosophe Stoïcien, dont Plutarque parle en plusieurs autres endroits, eut pour maître Diogene le Babylonien, suivant Cicéron, lib. 3 de offic., & pour disciple Panétius, lib. 1 de divinat.

éclaire ; nous réjouir de ce qu'il n'y a ni sédition, ni guerre ; de ce que la terre se rend facile à nos travaux, & la mer à nos voyages ; de ce que nous pouvons à notre choix parler ou nous taire, travailler ou nous reposer. Nous sentirons mieux le prix de toutes ces jouissances, si nous pensons au malheur d'en être privés ; si nous nous rappellons souvent combien dans la maladie on regrette la santé, & la paix pendant la guerre ; combien il est désirable à un inconnu, à un étranger qui arrive dans une ville [1] d'y trouver de la considération & des amis ; & quels regrets nous cause la perte de tous ces avantages. Un bien dont on nous prive, acquiert-il en ce moment un prix qu'il n'avoit pas lorsque nous le possédions ? Une chose vaut-elle mieux parce que

[1] Au lieu de τηλικαύτην qui est dans le texe, & qui se rapporteroit à la considération, M. Reiske propose de lire τηλικαύτῃ & de l'appliquer à la ville, en l'entendant de Rome. Amyot a traduit *dans une telle ville*, quoique ses notes manuscrites ne donnent pas une leçon différente des éditions ordinaires.

nous ne l'avons pas ? Eſt-il raiſonnable d'en rechercher la poſſeſſion avec empreſſement, comme digne de notre eſtime, de toujours trembler dans la crainte de la perdre ; & dès qu'elle eſt obtenue de la négliger, ou même de n'avoir pour elle que du mépris ? N'eſt-il pas plus ſage d'en uſer, d'en jouir même avec ſatisfaction, afin que ſi elle nous eſt enlevée, on en ſupporte la privation avec plus de tranquillité [1].

La plupart des hommes, diſoit Arceſilas, examinent ſcrupuleuſement les poëmes, les tableaux, & les ſtatues d'autrui. Ils en parcourent toutes les parties de l'œil & de la penſée ; mais ils négligent l'examen de leur propre

[1] Il ſeroit peut-être plus ſûr, pour ne pas regretter les avantages qu'on poſſéde, quand on vient à les perdre, d'en uſer ſimplement, ſans en jouir avec ſatisfaction ; ce qui ſuppoſe preſque toujours une attache qui en rend la privation pénible. Plutarque a établi ailleurs cette maxime de conduite ; & je ne crois pas qu'il la contrediſe ici. Il veut ſeulement dire que le plaiſir qu'on a eu à jouir d'un bien, doit ſervir de contre-poids au regret de l'avoir perdu.

vie, qui leur fourniroit des réflexions auſſi agréables qu'utiles. Ils portent leurs regards hors d'eux-mêmes, & admirent la fortune & la puiſſance des autres, comme des maris libertins mépriſent leurs femmes pour s'attacher à des étrangeres.

Il faut conſidérer ceux qui ſont au-deſſous de nous plutôt que ceux qui ſont au-deſſus.

C'eſt donc un moyen bien puiſſant pour conſerver la tranquillité de l'ame que de ſe conſidérer principalement ſoi-même, & ce qui convient à ſon état, ou même de jetter les yeux ſur ceux qui ſont au-deſſous de nous. Mais preſque tous les hommes font le contraire. Ils portent leurs regards ſur ceux qui ſont plus élevés qu'eux. Les eſclaves ſe comparent avec les affranchis, les affranchis avec les perſonnes libres [1], les perſonnes libres avec les citoyens, les citoyens avec les gens riches, les gens riches avec les gouverneurs de province [2], ceux-ci avec les rois, & les rois avec les dieux dont ils voudroient pouvoir lancer

---

[1] Le Grec dit ; *les eſclaves attachés, avec ceux qui ſont déliés : ceux qui ſont déliés, avec les libres :*

[2] Mot-à-mot ; *les Satrapes.*

la

la foudre [1] ; ainſi, toujours privés de ce qu'ils voient au-deſſus d'eux, ils ne jouiſſent jamais de ce qu'ils ont :

Gygès a des tréſors ; je les vois ſans envie.
Des ſentimens jaloux ne troublent point ma vie.
Je reſpecte des dieux la ſuprême grandeur,
Et le ſceptre des rois ne tente pas mon cœur [2].

C'étoit un Thaſien [3] qui parloit ainſi ; mais un homme de Chio, un Galate, un Bithynien, non-content de jouir d'un crédit & d'une conſidération honnête parmi ſes concitoyens, regretera de ne pas être au rang des ſénateurs [4].

---

[1] Voyez la fable de la Grenouille dans Lafontaine.

[2] Dans le Scholiaſte d'Eſchyle, ces vers ſont attribués à Archiloque.

[3] Un habitant de l'île de Thaſe, dans la mer Egée, près de la Thrace.

[4] Il y a dans le Grec ; *de ce qu'il ne porte pas les marques de la dignité patricienne* ; ce qui peut s'entendre ou de tout l'habillement des ſénateurs, ou ſeulement de leur chauſſure, comme le texte ſemble l'indiquer.

Eſt-il ſénateur, il ambitionne la préture ? Eſt-il préteur, il veut être conſul ; & parvenu au conſulat, il ſe plaint de ce qu'on ne l'a pas proclamé le premier ? N'eſt ce pas là chercher contre la fortune des prétextes d'une ingratitude, dont on eſt ſur ſoi-même le premier vengeur ?

Un eſprit ſage penſe différemment. Parmi cette multitude infinie d'hommes que le ſoleil éclaire, & qui ſe nourriſſent des fruits que prodigue la terre, il en voit un grand nombre de plus riches & de plus honorés que lui. Mais loin de s'en plaindre, loin de s'abandonner à la triſteſſe, il bénit les dieux [1] de ce qu'il vit plus commodément qu'un million d'autres, & ſuit tranquillement la route dans laquelle la fortune l'a placé. Aux jeux Olympiques on n'eſt pas maître de choiſir ſes adverſaires pour s'aſſurer la victoire ; mais dans la vie humaine, la différence des fortunes nous donne l'avantage ſur un grand nombre de ri-

[1] Mot-à-mot ; *il bénit ſon Génie & ſa vie.*

vaux, & nous met en état d'exciter l'envie plutôt que de la reſſentir, pourvu qu'on n'aille pas ſe comparer avec un Briarée ou un Hercule. Lors donc que vous aurez admiré cet homme porté dans une litiere, qui vous paroît bien ſupérieur à vous, abaiſſez votre vue ſur les malheureux qui le portent. Quand, à l'exemple de cet habitant de l'Helleſpont, vous aurez eſtimé Xerxès heureux pour avoir traverſé ce détroit ſur un pont de bateaux, penſez à ces miſérables qu'on forçoit à coups d'étrivieres de percer le mont Athos. Souvenez-vous de ceux à qui ce prince fit couper le nez & les oreilles, parce que la tempête avoit rompu le pont [1]; & convenez que tous ces malheureux euſſent envié le ſort de votre condition.

Un ami de Socrate ſe plaignoit un jour devant lui qu'il faiſoit cher vivre à Athenes. Le vin de Chio y coûtoit une mine, une robe de pourpre trois, une

Être toujours content de ſa condition.

[1] Voyez Hérodote liv. VII, chap. 56, où les folies & les cruautés de ce prince ridicule & barbare ſont racontées en détail.

petite mesure de miel cinq drachmes [1]. Socrate le mene chez un marchand de farine. « Combien la demi-mesure ? une » obole ». C'est bon marché », lui dit son ami : de là chez un marchand d'olives : « Deux livres pour deux doubles. «C'est encore à bon marché» ; enfin chez un frippier : « Un habit pour dix drach» mes. C'est pour rien. Vous voyez, lui dit Socrate, « qu'on ne vit pas chere» ment à Athenes [2]». Quelqu'un vient-

[1] La mine contenoit cent drachmes, & valoit à peu-près 90 livres de notre monnoie actuelle ; la drachme étant estimée à près de 18 sous. Cette mesure devoit être celle qu'on appelloit métrete, & qui contenoit 42 pintes mesure de Paris. La cotyle de miel revenoit à notre demi-setier, & coutoit quatre livres dix sous de notre monnoie.

[2] L'hemiecte de farine étoit la douzieme partie du médimne, & pesoit plus de huit livres poids de Paris. L'obole qui étoit la sixieme partie de la drachme attique valoit près de trois sous. Le chénix d'olives pesoit plus de deux livres, & coûtoit deux Chalcos, ou six deniers. L'exomis étoit une tunique grossiere, courte & étroite réservée aux esclaves & au bas peuple. Elle coûtoit près de dix livres de notre mon-

il nous dire que nous avons bien à nous plaindre de la fortune, parce que nous ne sommes ni consuls, ni gouverneurs de province ; répondons-lui, que notre condition est honorable & notre sort heureux, puisque nous ne sommes pas réduits à mendier, à gagner servilement notre vie, à faire le vil métier de flatteurs [1].

Considérer les peines qui sont attachées à la fortune & au pouvoir.

La plupart des hommes en sont venus

---

noie. « Cet endroit est remarquable, dit M. l'abbé Brotier, dans son édition du Plutarque d'Amyot. » Il nous fait connoître le prix des marchandises à Athènes du temps de Socrate ». Dans la vie de Solon, il a donné le tableau de ce qu'elles valoient au temps de ce législateur, & je l'insérerai ici, parce que, comme l'observe ce savant Académicien, c'est par ces comparaisons qu'on juge sûrement les siecles & les états. Un mouton, valoit une drachme, un mouton & une drachme, étoient le prix d'un médimne de bled, c'est-à-dire de plus de quarante boisseaux, qui font plus de 84 livres pesant, poids de Paris. Un bœuf ne valoit que cinq drachmes. Le prix du bétail & du bled étoit très-bas à Athènes.

[1] Mot-à-mot ; *à porter des fardeaux, à flatter.*

à un tel point de folie, qu'ils réglent leur vie plutôt sur autrui que sur eux-mêmes ; & que tourmentés par une funeste jalousie, ils sont moins satisfaits de leurs propres biens qu'affligés de ceux des autres. Ne vous arrêtez donc pas à cet éclat si vanté, qui environne ceux dont vous enviez la fortune. Ecartez ce voile de l'opinion publique, qui leur prête un coloris imposant [1] : pénétrez dans leur intérieur, & vous verrez à combien de peines & de dégoûts ils sont livrés. Pittacus, ce personnage si renommé par son courage, sa sagesse & son équité, donnoit un jour à souper à des étrangers : au milieu du repas sa femme arrive toute en colere, & renverse la table. Pittacus voyant que ses convives en étoient tout honteux, il leur dit : « Il n'est personne qui n'ait » sa peine, voilà la mienne, & peut-» être ne suis-je pas le plus mal par-» tagé ».

Tel qu'on vante au-dehors comme un mortel heureux,

[1] Il y a dans le grec ; *ouvrez, & écartez cette opinion, & cette belle apparence qui est comme un voile fleuri.*

Trouve, en rentrant chez lui, le sort le plus fâcheux.
Sa femme avec aigreur y commande, y maîtrise,
Et sans cesse grondant, regle tout à sa guise.
Il voit à chaque pas des objets de douleur.
Moi je n'ai rien ici qui chagrine mon cœur [1].

Les richesses, les honneurs, la royauté même sont en proie à mille chagrins de cette espece que le vulgaire n'apperçoit pas, séduit par le faste qui les environne.

Heureux Agamemnon, favorisé du sort. Iliad. III. 192.

A la vue de cette multitude d'armes, de chevaux & de soldats dont il est entouré, mille voix extérieures proclament ainsi son bonheur ; mais la voix intérieure de ses passions dément cette fausse opinion:

Jupiter me poursuit & m'accable de maux, Iliad. IX, 22.

nous dit-il lui-même. Ecoutons un autre poëte :

[1] Ce sont des vers de Ménandre déja cités dans le traité du vice & de la vertu, tom. I, pag. 466.

Hélas! à votre ſort, vieillard, je porte envie.
Heureux, qui, comme vous aux mortels inconnu,
Sans péril, ſans éclat, riche de ſa vertu,
Coule paiſiblement tous les jours de ſa vie!

Voilà des réflexions bien propres à appaiſer nos plaintes contre la fortune, à faire ceſſer cette admiration pour le bonheur d'autrui, qui flétrit à nos yeux tous nos avantages.

Il faut régler ſes deſirs ſur ſes facultés.

Un des plus grands obſtacles à la tranquillité de l'ame, c'eſt qu'au lieu de diriger ſagement ſes voiles, & de régler ſa courſe ſur ſon pouvoir, on enfle témérairement ſes deſirs & ſes eſpérances. Echoue-t-on enſuite dans ſes projets, on accuſe ſa deſtinée, on s'en prend à la fortune de ce qui ne doit être imputé qu'à notre folie? Un homme qui voudroit lancer des fleches avec un manche de charrue, ou courre un lievre, monté ſur un bœuf, ſeroit-il malheureux pour n'avoir pas réuſſi? Celui qui n'auroit pu prendre des cerfs dans des filets de pêcheurs, n'auroit-il pas pour ennemi, non un mauvais Génie, mais ſon propre travers d'eſprit, qui lui auroit fait entreprendre des choſes impoſſibles? La prin-

cipale cauſe de cet aveuglement eſt notre amour-propre, qui nous porte à vouloir primer en tout, qui nous rend opiniâtres dans nos prétentions, & nourrit en nous une inſatiable cupidité. On veut être tout à la fois riche, ſavant, robuſte, convive agréable & homme du bon ton. On recherche la faveur des rois & les premieres places dans les villes. Que dis-je ? on deſire même les plus beaux chiens, les meilleurs chevaux, les cailles & les coqs les plus hardis au combat [1]; & dans ces choſes même l'infériorité nous déſeſpere.

Denys l'ancien, non content d'être le premier des tyrans, vouloit faire de plus beaux vers que Philoxene, & mieux raiſonner que Platon. Forcé de ſe reconnoître inférieur à l'un & à l'autre, dans la colere qu'il en conçut, il fit enfermer le poëte dans les carrieres, & envoya vendre le philoſophe dans l'iſle d'Egine. Alexandre penſoit bien autrement. S'étant apperçu que l'athlete

[1] Les anciens donnoient des combats de cailles & de coqs. Les premiers ſont encore en uſage en Italie, & à la Chine, & les ſeconds, en Angleterre.

Criſon [1], qui diſputoit avec lui le prix de la courſe, s'étoit laiſſé vaincre à deſſein, il lui en témoigna la plus vive indignation. Achille, après avoir dit dans Homere :

Iliad. XVIII, 105. Nul Grec aux champs de Mars n'égale mon courage,

ajoute fort ſagement :

Ibid. 106. Mais pluſieurs au Conſeil ont ſur moi l'avantage.

Megabyſe [2] étant entré dans l'atte-

---

[1] Il y a dans le grec ; *Briſon*, mais il faut lire Criſon d'après un autre endroit de Plutarque où ce même fait eſt rapporté. Voyez tom. I, pag. 282.

[2] Le grec ajoute après ce mot ; *le Perſan* ; mais ces derniers mots ont été inſérés dans le texte par quelqu'un qui trompé par ce nom, l'a cru Perſan, ignorant que c'étoit le nom qu'on donnoit au prêtre de Diane Epheſe. Pline liv. XXXV, chap. 10, parle de la magnificence de ſon habillement. Le même auteur attribue à Alexandre ce qui eſt raconté ici de Mégabyſe ; & Elien, var. hiſt. liv. I, chap. 2, dit que cette réponſe fut faite à Mégabyſe par Xéuxis. Le fait eſt rapporté ailleurs par Plutarque, & comme en cet endroit, tom. I, pag. 281.

lier d'Apelle, se mit à parler de peinture ; mais Apelle lui ferma la bouche, en lui disant : « Tant que vous avez » gardé le silence, l'or & la pourpre » dont vous êtes couvert vous ont fait » passer pour un homme important ; mais » depuis que vous avez parlé, il n'y a » pas jusqu'à ces apprentifs qui broyent » mes couleurs, qui ne se moquent de » vous ».

Borner ses prétentions.

On a peine à croire que les Stoïciens parlent sérieusement, lorsqu'ils attribuent à leur sage, non-seulement la prudence, la justice, le courage, mais encore les talens de l'orateur, du poëte, du général d'armée, les richesses, la royauté. Cependant, quel est l'homme qui ne se croye digne de tous ces avantages, & qui ne s'afflige de ne pas les posséder ? Mais parmi les dieux même, les attributs ne sont-ils pas partagés ? L'un est le dieu de la guerre, l'autre celui de la divination ; un troisieme préside aux gains du commerce ; & dans Homere, Jupiter renvoie Vénus au soin des mariages, en lui disant que les armes & les combats ne sont pas faits pour elle [1]. Entre

[1] Voyez Iliade, liv. V, pag. 248 ; &

les biens auxquels nous prétendons, il en eſt qui, loin de pouvoir ſubſiſter enſemble, s'excluent mutuellement. L'exercice de l'éloquence, l'étude des mathématiques demandent une vie libre & tranquille. Pour parvenir aux charges, pour obtenir la faveur des princes, il faut s'intriguer & ſe livrer aux affaires. L'abondance des alimens rend le corps fort & robuſte [1], mais elle énerve l'ame : ſi le ſoin continuel d'amaſſer augmente notre fortune, le mépris des richeſſes eſt la voie la plus ſûre pour arriver à la philoſophie.

Tout ne convient pas également à tous : dociles au précepte d'Apollon, apprenons à nous connoître ; diſcernons à quoi nous ſommes propres ; & ſans forcer notre caractere, ſans paſſer ſucceſſivement d'un état à un autre, tâchons de remplir fidélement la deſtination de la nature.

L'intrépide courſier ne ſert que pour la guerre,

Plutarque dans le traité ſur la maniere de lire les poëtes, tom. I, pag. 181.

[1] Mot-à-mot ; *le vin & l'abondance des viandes.*

Le bœuf d'un pas tardif va ſillonner la terre,
Le dauphin ſoulevant la ſurface des eaux
Saute légérement à l'entour des vaiſſeaux.
Le limier ſait conduire avec beaucoup d'adreſſe
Le ſanglier féroce au piege qu'on lui dreſſe.

S'affliger & ſe plaindre de ce qu'on n'eſt pas tout à la fois

Un lion généreux, nourri ſur les montagnes,

& un petit chien de Malthe, élevé mollement ſur les genoux d'une riche veuve, c'eſt une prétention ridicule. Eſt-on plus ſage, quand on veut être en même temps un Empedocle, un Platon, un Democrite, qui écrivent ſur la nature du monde ou ſur la vérité des ſubſtances, & le favori d'une femme opulente, comme Euphorion, ou le compagnon des débauches d'Alexandre, comme Medius ? quand enfin on s'irrite de ce qu'on n'eſt pas admiré, & pour ſes richeſſes comme Iſmenias, & pour ſa vertu comme Epaminondas [1] ? Ceux qui remportent le

[1] Euphorion, poëte de Chalcis dans

prix de la courſe, contens de la couronne qui leur eſt décernée, ne deſirent pas celle des lutteurs. Sparte vous eſt échue en partage, ornez-la [1], dit le pro-

---

l'Eubée, dont Virgile fait mention, Eglog. X, v. 50, avoit été traduit par Gallus, poëte Romain. Il vivoit pendant les guerres des Romains contre Pyrrhus. Il fut, dit Suidas, aimé de Nicia, femme d'Alexandre, fils de Cratere, & roi d'Eubée : ce qui fait croire que c'eſt le même que celui de Plutarque. Il a été ſouvent queſtion de Médius, & en particulier dans le Traité ſur la maniere de diſcerner le flatteur, tom. I, p. 304. Voyez auſſi le ſecond diſcours ſur la fortune d'Alexandre, tom. IV, p. 372. Iſménias de Thebes étoit contemporain d'Epaminondas. Envoyé avec Pélopidas vers Alexandre de Pheres, il fut arrêté priſonnier par ce tyran, & délivré par Epaminondas. Ce que Plutarque en dit, porteroit à croire que ſes richeſſes faiſoient ſa plus grande recommandation.

[1] Ce proverbe s'employoit en pluſieurs ſens différens qu'il eſt inutile de rapporter, & qu'on peut voir développés avec beaucoup d'étendue dans le Recueil des proverbes anciens par Eraſme. Il ſignifie ici qu'il faut ſe contenter de la condition dans laquelle la nature nous a placés, & travailler à la rendre auſſi heureuſe qu'elle puiſſe l'être.

verbe. Ecoutons auſſi la maxime de Solon :

Nous voyons la vertu languir dans l'indigence,
Et le vice briller au ſein de l'opulence.
Nous tenons aux vrais biens ; le ſage dit toujours :
Le vice à la vertu n'eſt jamais préférable.
De la proſpérité le ſort ſuſpend le cours
Le vice eſt confondu, la vertu ſeule eſt ſtable.

On diſoit à Straton le phyſicien que Menedeme avoit beaucoup plus de diſciples que lui. « Faut-il s'étonner, ré» pondit-il, qu'il y ait plus de gens qui » aiment mieux ſe baigner que ſe frotter » d'huile [1] » ? Ariſtote diſoit dans ſa

[1] Straton & Ménédeme étoient tous deux de Lampſaque, & vivoient vers la 123e Olympiade. Le premier ſucceſſeur de Théophraſte dans l'école d'Ariſtote, fut ſurnommé le phyſicien, parce qu'il s'appliqua particuliérement à l'étude de la nature. Voyez ce que nous avons dit ſur ce nom de phyſiciens donné à quelques philoſophes, tom. IV, pag. 200. Ménédeme étoit de la ſecte des Cyniques. Straton en diſant

lettre à Antipater : « Alexandre n'eſt » pas ſeul en droit de ſe glorifier, parce » qu'il commande à pluſieurs peuples : » tout homme qui a des idées pures de » la divinité, le peut à auſſi juſte ti- » tre [1] ». Ceux qui ſauront relever ainſi leur état, n'envieront jamais celui des autres.

Nous ne demandons pas que la vigne porte des figues, ni l'olivier des raiſins. Plus inconſéquens par rapport à nous-mêmes, ſi nous ne réuniſſons les avantages des riches, des ſavans, des guerriers, des philoſophes, des flatteurs, des hommes vrais & ſinceres, des économes & des prodigues : calomniateurs ingrats de notre vie, nous la mépri-

---

qu'il y avoit plus de gens qui aimoient mieux ſe baigner que ſe frotter d'huile, faiſoit alluſion à l'uſage des bains qui ne ſervoient qu'aux plaiſirs, & à celui de frotter d'huile les athletes pour les combats. Il donnoit donc à entendre que Ménédeme qui enſeignoit une morale douce & commode, devoit naturellement avoir plus de diſciples que lui, dont les principes étoient beaucoup plus ſéveres.

[1] Voyez ce que nous avons dit ſur cette lettre d'Ariſtote, tom. I, pag. 356, & 357.

ſons, nous l'accuſons d'impuiſſance & de pauvreté. Conſidérons la marche de la nature, elle eſt un reproche de notre injuſtice : elle a deſtiné aux divers animaux une pâture différente ; ils ne ſe nourriſſent pas tous de chair, de fruits ou de racines. De même, elle fournit aux hommes divers moyens de ſubſiſtance : l'un vit de ſon troupeau, & l'autre de ſa culture ; celui-ci de la chaſſe, celui-là de la pêche [1]. Choiſiſſons l'état qui nous convient, & travaillons à le faire valoir, ſans envier le partage des autres, & ne prouvons point par notre conduite, qu'Héſiode eſt encore reſté au-deſſous du vrai, quand il a dit :

On voit que le potier au potier porte envie, Oper. & dies
Que le maçon toujours jalouſe le maçon. I, 24.

En effet, ce n'eſt pas ſeulement entre les hommes d'une même profeſſion qu'on voit régner cette jalouſie. Les riches portent envie aux Savans, les nobles aux riches, les orateurs aux philoſophes [2] ;

[1] Ce paſſage eſt pris en partie de la premiere iſthmienne de Pindare.

[2] Mot-à-mot ; *les avocats aux ſophiſtes.*

& , le croiroit-on ! des hommes libres ; des gens d'une haute naiſſance ne rougiſſent pas de regarder avec une ſtupide admiration des comédiens qu'on applaudit ſur les théâtres , des hiſtrions & des eſclaves parvenus dans les cours. Le bonheur qu'ils attachent à de pareils ſuccès les jette dans le trouble & dans le découragement [1].

---

[1] Plutarque écrivoit dans les temps qui précéderent le regne de Trajan. On ſait quels troubles cauſerent dans Rome , ſous Claude & ſous Néron , les factions des comédiens. Ces querelles avoient commencé dès le temps d'Auguſte , & le réglement fait par le ſénat ſous Tibére , & rapporté par Tacite , annal. liv. 1 , ch. 77 , montre quel étoit leur crédit. La fortune de quelques-uns d'entr'eux , même dans les derniers temps de la république , paroîtroit fabuleuſe ſi elle n'étoit atteſtée par les auteurs les plus dignes de foi. Cependant la profeſſion de comédien fut toujours infame chez les Romains ; & cet exemple prouve combien chez une nation corrompue , le goût des plaiſirs & des amuſemens , détruit tout ſentiment honnête , & fait préférer des talens toujours frivoles & mépriſables , quelque diſtingués qu'ils ſoient d'ailleurs , aux qualités les plus eſtimables , aux profeſſions les plus utiles. Par rapport aux affran-

Chacun de nous porte en soi-même le principe de sa tranquillité ou de ses peines. Ce n'est pas à la porte du palais de Jupiter que sont placés les deux tonneaux d'où découlent les biens & les maux de la vie [1]; c'est dans notre ame. En faut-il d'autre preuve que la différence des passions dans les hommes? L'imprudent qui veut toujours étendre ses pensées vers l'avenir, néglige & sacrifie le présent: le sage au contraire

---

chis, personne n'ignore jusqu'où leur puissance étoit parvenue sous les regnes imbecilles & cruels des prédécesseurs de Trajan. Ils régnoient en despotes sous le nom de leurs maîtres, & ils accumuloient par toutes sortes d'injustices & de violences, des richesses énormes. Mais aussi c'étoient des monstres dont les noms ne sont passés à la postérité que chargés de l'exécration publique. Quelle honte donc pour des citoyens honnêtes, pour des descendans des anciennes familles patriciennes, que de porter un œil d'envie sur une puissance acquise à ce prix!

[1] Voyez Homere, Iliad. liv. XXIV, 527, & Plutarque sur la maniere de lire les poëtes, tom. I, pag. 126, & dans sa consolation à Apollonius, tom. II, pag. 19, & 20.

jouit même du passé par le vif souvenir qu'il en conserve. Le présent, qui n'offre qu'un point imperceptible par où l'on puisse le saisir, & qui nous échappe aussi-tôt, l'imprudent le regarde comme étranger pour lui: semblable à cet homme qu'on peint dans les enfers, qui laisse manger par un âne une corde de jonc à mesure qu'il la file [1]. Ainsi la plu-

---

[2] Dans le fameux tableau de Polygnote, dont Pausanias nous a laissé une description si détaillée, & dont nous avons eu occasion de parler, tom. V, pag. 458, voici ce qu'il dit de cet homme. « On voit ensuite un » homme assis: l'inscription le nomme Ocnus. » Il fait une corde avec du jonc, & une » ânesse qui est auprès, mange cette corde » à mesure. On dit que cet Ocnus étoit » un homme laborieux qui avoit une femme » fort peu ménagere, de sorte que tout ce » qu'il pouvoit gagner, se trouvoit aussi- » tôt dépensé. Et voilà, dit-on, ce que » Polygnote a voulu faire entendre, par » cette ânesse qui rend inutile tout le » travail du cordier. Je sais, qu'en- » core aujourd'hui en Ionie, pour dire que » c'est bien de la peine perdue, on dit par » maniere de proverbe, que c'est la corde » d'Ocnus. Pausan, liv. 10, chap. 25, &c. Traduct. de M. l'abbé Gédoin. D'autres prétendent que cet homme étoit l'emblême

part des hommes ingrats envers la nature, insensibles à ses faveurs, laissent périr dans un éternel oubli toute action vertueuse, tout loisir délicieux, toute conversation agréable, toute jouissance honnête. Par-là ils ôtent à leur vie cette unité qui enchaîne le présent au passé : séparant le jour d'hier du jour actuel, & celui-ci du lendemain, ils anéantissent tout ce qui a existé pour eux, & par cet oubli le confondent dans un même abîme avec ce qui ne fut jamais.

Conserver un utile souvenir du passé

Les philosophes qui dans leurs écoles nient tout accroissement des corps, à cause de l'émanation continuelle qu'ils supposent dans les substances, font de nous à chaque instant comme autant d'êtres différens [1]; mais ceux, qui ne pouvant fixer le passé dans leur mémoire, l'en laissent continuellement

---

du paresseux, & son nom en effet signifie paresse. Il étoit condamné, disent-ils, à filer dans les enfers une corde de jonc, qu'un âne mangeoit chaque jour; & le lendemain il falloit recommencer. Voyez Properce, liv. IV, éleg. III, V, 11.

[1] Ces philosophes sont les Stoïciens que Plutarque réfute fort au long dans un de ses traités.

s'écouler, s'alterent réellement chaque jour, s'appauvriſſent [1] & ſe rendent toujours dépendans du lendemain. Ce qu'ils ont fait il y a peu d'années ou peu de jours, que dis-je, ce qu'ils ont fait la veille eſt perdu pour eux, comme s'il n'avoit jamais exiſté. Cette négligence eſt un grand obſtacle à la tranquillité de l'ame. Un plus grand encore, c'eſt qu'ils paſſent légérement ſur les événemens agréables de leur vie, pour s'arrêter à ceux dont le ſouvenir leur eſt pénible : ainſi l'on voit les mouches gliſſer ſur les endroits les plus polis d'un miroir [2], & s'arrêter ſur les parties raboteuſes. On dit qu'il y a dans la ville d'Olynthe un lieu mortel aux ſcarabées [3]. Dès qu'une fois ils y ſont entrés, ils ne peuvent plus en ſortir : emportés par un mouvement rapide, ils tournent malgré eux, & périſſent en peu de temps [4]. Il en eſt de même

[1] Mot-à-mot, *ſe rendent chaque jour indignes & vuides.*

[2] Les miroirs des anciens étoient faits d'un métal très-liſſe & très-poli.

[3] Le texe ajoute ; *qu'on appelle cantharoletron, ou la mort des Scarabées.*

[4] Pline & Henri Etienne rapportent

des hommes dont je parle. Une fois tombés dans le souvenir de leurs malheurs passés, ils s'obstinent à y fixer leur esprit, sans se donner le temps de respirer. Ne vaudroit-il pas mieux faire dominer dans notre ame, comme on fait dans les tableaux, les couleurs agréables & brillantes, & couvrir celles qui sont tristes & sombres, puisqu'il n'est pas en notre pouvoir de les effacer entiérement ?

L'harmonie du monde, comme celle des instrumens [1], est composée de dissonances ; & dans la vie humaine, rien n'est pur & sans mélange. Il y a dans la musique des tons graves & des tons aigus, & dans la grammaire des voyelles & des consonnes : n'employer

---

aussi ce phénomene, sans rien dire de sa cause. Peut-être ne le citent-ils que sur parole, aussi bien que Plutarque. Et alors on pourroit le mettre au rang de ces fables imaginées par l'imposture, & que la crédulité du vulgaire accrédite facilement. Car on ne voit pas de raison pour que cet accident fût particulier aux Scarabées, & ne s'étendît point aux autres insectes.

[1] Mot-à-mot ; *comme celle d'une lyre ou d'un arc*.

qu'une eſpece de tons ou de lettres, ce ne ſeroit pas être muſicien ou grammairien. Il faut ſavoir faire uſage des uns & des autres, & les combiner avec art. Les choſes humaines ſont pleines de viciſſitudes & de contrariétés. Dans le monde, ſelon Euripide :

Le mal ſera toujours du bien inſéparable ;
Il naît de ce déſordre un accord admirable.

Loin donc de perdre courage, & de nous laiſſer abattre par les diſgraces, ſachons, à l'exemple des muſiciens, couvrir les tons diſcordans par des conſonances agréables ; & en entremêlant le bien avec le mal, en former un enſemble, d'où réſulte dans notre vie une harmonie parfaite. Menandre ſe trompe quand il dit :

A peine l'homme ſort des mains de la nature
Qu'un bienfaiſant Génie accourt à ſon berceau.
Il eſt de ſon bonheur la garde la plus ſûre
Et veille ſur ſes jours juſques à ſon tombeau [1].

[1] Voilà, dit Mr. l'abbé Brotier, une Pour

Pour moi je ſuis du ſentiment d'Empedocle, qui aſſure que l'homme dès ſa naiſſance eſt ſoumis à l'empire de deux Génies & de deux deſtins,

L'un emprunte ſon nom de ces terreſtres lieux,
L'autre du dieu du jour qu'il ſuit toujours des yeux;
L'on voit auprès de lui la diſcorde ſanglante,
Et plus loin l'harmonie à la voix raviſſante.
Ici, c'eſt la beauté riche de mille attraits,
Et là, c'eſt la laideur qui veut cacher ſes traits.
L'ardente activité, la peſante indolence [1],
La vérité ſans fard, la noire défiance.

---

vérité bien ancienne : on la trouve dans Héſiode. Plutarque la méconnoît, & y ſubſtitue une erreur, ou une fiction des biens & des maux qui partagent la vie.

[1] Il y a dans le texte Δυναὶν qui ſignifie, *l'habileté*, *le ſavoir*. Mais comme Empedocle met toujours en parallele des qualités oppoſées, j'ai ſuivi la correction de M. Reiske qui y ſubſtitue Δυναὶν *la lenteur*, *la nonchalance*. J'ai cru devoir paraphraſer un peu ces vers d'Empedocle, pour ne pas donner une ſimple nomenclature de ces êtres moraux perſonnifiés, qui rendue littéralement, auroit paru barbare dans notre langue.

Ces différens Génies désignent les différentes passions de l'ame, dont les hommes apportent le germe en naissant, & qui mettent dans notre vie tant d'inégalité. Le sage desire les plus heureuses ; mais il s'attend à celles qui ne le sont pas, & il use des unes & des autres en évitant l'excès.

Epicure disoit que celui qui fait moins de vœux pour le lendemain, y arrive le plus agréablement : on peut dire la même chose des richesses, de la gloire, des dignités & de la puissance ; on ne les possede jamais avec plus de plaisir que lorsqu'on craint moins d'en être privé. Un desir trop vif de les avoir, produit en nous une crainte aussi vive de les perdre, & met dans leur jouissance une incertitude & une agitation semblables à celle de la flamme poussée par le vent. Mais lorsque fortifié par la raison, on peut dire avec assurance :

Fortune, avec plaisir je reçois tes bienfaits ;
Mais leur perte à mon cœur coûte peu de regrets.

cette fermeté d'ame qui ne voit dans

un revers qu'un événement ordinaire, nous laisse jouir des biens présens avec la plus douce satisfaction.

Variétés de la condition humaine.

Anaxagoras dit en apprenant la mort de son fils : « Je savois qu'il étoit mortel ». Disposition admirable que nous pouvons imiter dans tous les événemens fâcheux qui nous arrivent. Je savois que mes richesses étoient fragiles & périssables ; que ceux qui m'avoient élevé à cette dignité pouvoient m'en faire descendre ; que ma femme étoit honnête, mais pourtant femme ; que mon ami étoit homme, c'est-à-dire, suivant Platon, un animal d'un naturel changeant. Un cœur ainsi préparé, lorsqu'il éprouve des revers fâcheux, mais qu'il avoit prévus, ne dit pas : Je ne l'eusse jamais cru ; j'espérois que la chose tourneroit autrement ; je n'y avois pas compté : paroles dictées par l'émotion & les mouvemens convulsifs d'un cœur troublé, & que la préparation de l'ame à tous les événemens pourra seule prévenir.

Carneade disoit que dans les affaires importantes, la douleur & le découragement qu'on éprouve, viennent toujours de la surprise que causent les accidens imprévus. Le royaume de Macé-

doine étoit bien peu de chose en comparaison de l'Empire Romain. Cependant Persée, dépouillé de ses Etats, déploroit son sort, & passoit pour le plus malheureux des hommes. Au contraire, Paul Emile, vainqueur de Persée, après avoir remis entre les mains de son successeur un pouvoir qui lui assujettissoit la terre & la mer, couronné de fleurs, sacrifioit aux dieux, & étoit regardé comme un des mortels les plus heureux; c'est qu'il n'avoit reçu le commandement que la charge de le céder à un autre, & que Persée ne s'étoit pas attendu à perdre son royaume. Nous voyons dans Homere cet effet naturel d'un accident imprévu. Ulysse pleure la mort de son chien sur laquelle il n'avoit pas compté; mais assis auprès de Penelope en larmes, il ne laisse voir aucune émotion, parce qu'il étoit préparé à l'attendrissement de son épouse, & que depuis long-temps sa raison s'étoit prémunie contre les surprises de la sensibilité [1].

En général, entre les accidens qui

[1] Voyez Odyss. XVII, 304, & XIX, 209.

nous arrivent, les uns sont fâcheux par leur nature même; les autres, & c'est le plus grand nombre, par l'idée que nous avons l'habitude d'y attacher. Dans ces derniers, il faut avoir toujours présens à l'esprit [1] ces vers de Menandre :

Cet accident pour toi n'aura rien de fâcheux
Qu'autant que tu voudras le croire malheureux.
Si ton esprit, ton corps n'en sentent point l'atteinte,
Pourquoi, nous répéter une inutile plainte ?

De ce genre sont l'obscurité de la naissance, l'infidélité d'une femme, l'impuissance de parvenir à un honneur ou à une dignité à laquelle on aspiroit [2]. Toutes ces privations n'empêchent pas l'homme d'être parfaitement sain de corps & d'esprit. Aux accidens fâcheux

[1] Mot-à-mot; *avoir toujours sous la main.*

[2] Mot-à-mot; *d'une couronne, ou d'une préséance.* Tout le monde vraisemblablement ne sera pas de l'avis de Plutarque par rapport à l'égalité des accidens qu'il met ici sur la même ligne.

par eux-mêmes, tels que les maladies, les douleurs, la perte de nos amis ou de nos enfans, oppoſons ce mot d'Euripide :

Eh ! pourquoi ſoupirer ſur tant de maux divers ?
L'homme a toujours été ſoumis à ces revers.

Rien n'eſt plus propre à réprimer l'emportement des paſſions que le ſouvenir de cette néceſſité naturelle & commune à tous les hommes ; ſuite de notre union avec un corps mortel : c'eſt le ſeul endroit par où nous donnions priſe à la fortune ; ce qu'il y a de plus grand en nous, eſt au-deſſus de ſes coups.

La vertu n'eſt pas au pouvoir de la fortune.

Démétrius, après la priſe de Megare, demandoit au philoſophe Stilpon ſi on ne lui avoit rien pillé : « Je n'ai vu perſonne, lui répondit Stilpon, rien emporter qui fût à moi » [1]. Quand la fortune nous auroit ravi tout le reſte, nous aurions toujours en nous-mêmes quelque choſe

Iliad. V, 484. Que l'ennemi jamais ne pourroit enlever.

[1] Voyez ce même trait rapporté un peu différemment, tom. I, pag. 28.

Pourquoi donc nous rabaiſſer & déprimer notre condition, comme ſi elle n'avoit rien de ſtable & de ſolide, rien qui fût ſupérieur au pouvoir de la fortune ? Ce n'eſt que par la partie de nous-mêmes, la plus frêle & la plus caduque, qu'elle peut avoir priſe ſur nous. Nous reſtons toujours les maîtres de la meilleure, de celle où réſident nos plus grands avantages ; les opinions ſaines, les ſciences utiles, & toutes les connoiſſances qui menent à la vertu : biens précieux dont la ſubſtance eſt incorruptible, & qui ne peuvent jamais nous être enlevés. Avec cela, de quel œil aſſuré ne pouvons-nous pas fixer l'avenir ? Avec quelle confiance ne devons-nous pas dire à la fortune, ce que Socrate, en paroiſſant ne parler qu'à ſes accuſateurs, adreſſoit en effet à ſes juges ? « Anitus & Melitus peuvent me faire pé» rir ; mais ils ne ſauroient me nuire ». La fortune peut bien nous rendre malades, nous enlever nos richeſſes, nous faire tomber dans la diſgrace du peuple ou du prince ; mais d'un homme bon, courageux & magnanime, elle ne ſauroit faire un cœur bas, lâche, vil & jaloux. Peut-elle lui ôter cette ſageſſe,

dont la préſence continuelle eſt plus néceſſaire au milieu des flots de cette vie, que celle du pilote dans une mer agitée ? En effet, il n'eſt pas au pouvoir du pilote de calmer les flots irrités, d'appaiſer la fureur des vents, de gagner la terre quand le danger eſt preſſant, & d'y attendre l'événement avec une entiere tranquillité : ſeulement, tant qu'il ne s'abandonne pas au déſeſpoir, il fuit à travers les ondes, & faiſant uſage de tout ſon art,

Il baiſſe les voiles enflées ;
Il lutte avec effort contre un vent courroucé ;
Et du ſein furieux des ondes agitées,
Relève ſon mât fracaſſé.

Il s'arrête enfin tout tremblant, partagé entre la crainte & l'eſpérance. Mais la ſageſſe fait plus ; elle entretient le calme dans les organes même du corps, & prévient ſouvent par la tempérance, par des exercices & des travaux modérés, les cauſes des maladies. Si une violence étrangere la menace, alors, telle qu'un pilote qui replie promptement ſes voiles à l'approche d'un écueil, comme dit

Asclépiade [1], elle lui échappe facilement.

Survient-il une tempête imprévue, qui annonce un naufrage inévitable ? le port n'est pas éloigné. On peut abandonner son corps, comme on abandonne une chaloupe qui fait eau [2].

Se au-de craint mort.

---

[1] Plusieurs poëtes ont porté le nom d'Asclépiade : le plus connu est celui qui a donné son nom à un des vers lyriques. La premiere ode d'Horace est composée de cette sorte de vers.

[2] Mot-à-mot ; *on peut se sauver du corps, à la nage.* Plutarque semble favoriser ici assez ouvertement le systême affreux du suicide aussi contraire aux principes de la raison, qu'au sentiment de la nature qui réclame contre sa destruction. Si cela est, il abandonne la doctrine de Socrate & de Platon qu'il faisoit profession de suivre. Socrate comparoit la vie au poste, qu'un général d'armée confie à un soldat, qui ne peut le quitter sans une extrême lâcheté. Peut-être ses expressions seroient-elles susceptibles d'un sens plus favorable ; & on pourroit les entendre de la disposition où doit être le sage de souffrir la mort la plus violente, plutôt que de laisser affoiblir sa vertu. J'avoue cependant que ce n'est pas l'idée la plus naturelle que ce passage présente. La tyrannie insupportable des monstres qui régnoient alors à Rome, y

C'eſt moins le deſir de la vie que la crainte de la mort qui rend l'homme foible, ſi dépendant de ſon corps, & l'y attache auſſi fortement qu'Ulyſſe l'étoit au figuier ſauvage qui le tenoit au-deſſus de Charybde, ce gouffre

Odyſſ. XII, 432. Où d'un vent furieux la fougue impétueuſe,
Ne laiſſe s'arrêter ni paſſer les vaiſſeaux.

La vie déplaît, & l'on craint de la quitter. Celui donc qui connoît la nature

---

avoit rendu le ſuicide très-commun; & l'exemple de pluſieurs perſonnages recommandables par leurs grandes qualités, qui prévenoient par une mort volontaire, la cruauté des tyrans, avoit pu entraîner Plutarque hors des ſes principes. Une philoſophie mal entendue faiſoit trouver du courage dans une action qui ne ſuppoſe que de la foibleſſe ou de la férocité, & qui d'ailleurs eſt un attentat manifeſte contre le droit qu'a la Divinité de diſpoſer ſeule de notre vie. Séneque, cet apôtre ſi enthouſiaſte du ſuicide, ne tomboit-il pas ſur ce point dans une contradiction frappante, lorſqu'il propoſoit le ſpectacle de l'homme juſte aux priſes avec la fortune, comme le plus beau dont la terre pût jouir, comme digne d'arrêter les regards de Dieu lui-même?

de ſon ame, qui fait que la mort n'eſt pour lui qu'un paſſage à une condition meilleure, ou du moins auſſi bonne, trouve dans ce mépris de la mort un des plus ſûrs moyens d'avoir l'ame tranquille [1]. Quand la vertu, quand la portion la plus noble de nous-mêmes domine ſur la fortune, le ſage vit content de ſa condition; mais ſi des paſſions étrangeres à ſa nature viennent l'aſſaillir, & prennent le deſſus, il s'en dégage ſans crainte, en diſant:

Un Dieu, quand je voudrai, ſaura m'en affranchir [2].

---

[1] Plutarque a ici en vue ce raiſonnement ſi commun chez les anciens philoſophes: ou nous ſerons plus heureux après la mort; ou du moins nous ne ſerons pas plus malheureux; d'où ils concluoient que la mort n'étoit pas à craindre. Mais ils avoient eux-mêmes l'idée du bonheur & des peines d'une autre vie; ils reconnoiſſoient un Dieu rémunérateur de la vertu, & vengeur du crime. Ils devoient donc reconnoître auſſi que l'état de l'homme après ſa mort, ſeroit néceſſairement ou meilleur ou pire, ſelon qu'il auroit été dans cette vie ou vertueux ou criminel.

[2] Ce vers eſt tiré de la tragédie des

Un tel homme trouvera-t-il rien qui l'inquiete & qui le trouble ? Quand il peut dire avec confiance : « Fortune, » je t'ai prévenue ; toutes les avenues » de mon cœur te sont fermées » ; alors ce n'est pas sur des barrieres placées autour de lui [1] qu'il se fonde, mais sur les principes d'une saine raison, dont il est toujours en notre pouvoir de faire usage. Gardons-nous, par une lâche défiance, d'en regarder la pratique

---

Bacchantes d'Euripide. Penthée roi de Thrace avoit fait arrêter Bacchus qui venoit célébrer les Orgies dans les Etats de ce prince qui en étoit l'ennemi. On le lui amene lié, & Penthée l'ayant menacé de le faire jetter au fond d'un cachot, Bacchus lui répond qu'un Dieu, quand il voudra, viendra le délivrer. Le dessein de Bacchus étoit de se faire reconnoître pour ce qu'il étoit. Ainsi dans le sens d'Euripide, ce Dieu, c'est Bacchus lui-même qui doit, avant la fin de la piéce, faire éclater sa divinité. Mais Plutarque détourne à un autre sens la pensée du poëte. Selon lui, ce Dieu, c'est la mort, au-delà de laquelle les hommes ne peuvent étendre leur vengeance. Horace liv. I, ep. 6, avoit fait la même application de ce vers d'Euripide.

[1] Mot-à-mot ; *sur des gonds, des clés & des murailles.*

comme impoſſible : eſtimons-les plutôt, admirons-les ; & pleins d'enthouſiaſme pour ces grandes vérités, faiſons l'eſſai de nos forces ſur des objets moins conſidérables, pour parvenir enſuite aux plus importans ; & qu'une crainte puſillanime ne nous faſſe pas abandonner ou négliger le ſoin de cultiver notre ame.

Peut-être n'y trouverons-nous pas autant de difficultés que nous l'avions cru d'abord. Une ame délicate, qui ſe détourne des objets pénibles pour ne s'arrêter que ſur ce qui eſt doux & facile, en contracte une langueur & une molleſſe qui la font bientôt ſuccomber [1]. Au contraire, celle qui ſe nourrit de la penſée des maladies, des douleurs & de l'exil, qui, ſous l'empire de la raiſon, ſe prépare à les ſupporter courageuſement, reconnoît bientôt le vuide & la fauſſeté des opinions que les hom-

[1] Cette idée de Plutarque eſt gracieuſe & vraie. L'ame ſe porte d'elle-même vers des objets doux & agréables. Si l'on veut lui donner de l'énergie, il faut de temps en temps l'occuper d'objets durs & pénibles. *Note de M. l'abbé Brotier.*

mes se forment sur les événemens qu'ils regardent comme fâcheux & terribles. La raison elle-même en convaincra facilement ceux qui voudront les examiner chacun en particulier. Mais la plupart des hommes ne pensent qu'avec frayeur à ce mot de Ménandre :

Ce sort peut être un jour celui de tout mortel.

Ils ignorent combien on est fortifié contre la douleur, lorsqu'on peut envisager d'un œil fixe la fortune ; ne pas repaître son imagination de pensées molles & efféminées, ni se bercer [1] d'espérances flatteuses, que la plus légere adversité déconcerte & fait évanouir. Il est vrai, dirons-nous à Ménandre, que nul homme, tant qu'il vit, ne sauroit répondre qu'il n'éprouvera pas tel ou tel accident. Mais ne peut-il pas dire : Tant que je vivrai, je ne mentirai pas ; je ne commettrai ni injustice, ni fraude, ni violence [2].

---

[1] Le texte ajoute ; *comme un homme élevé à l'ombre.*

[2] Cette confiance paroîtra sans doute un peu présomptueuse à ceux qui connoiſ-

Cet engagement, qu'il eſt toujours en notre pouvoir de remplir, eſt un ſûr moyen pour parvenir à la tranquillité de l'ame.

Rien n'eſt plus contraire à la tranquillité que les remords de la conſcience.

Mais quand la conſcience nous reproche quelque mauvaiſe action, le remords, tel qu'un ulcere rongeur, laiſſe dans l'ame un ſouvenir cruel qui la déchire ſans ceſſe [1]. La réflexion, qui diſſipe les autres ſujets de peine, produit le repentir, dont l'amertume excite une honte pénible, qui nous fait trouver en nous-mêmes notre ſupplice. Le froid & le chaud que nous éprouvons en hiver & en été, nous font bien moins ſouffrir que le friſſon & la chaleur de la fievre : de même les peines que nous cauſent les revers de fortune ſont moins ſenſibles, parce qu'elles vien-

---

ſent la foibleſſe naturelle à l'homme, la facilité avec laquelle il s'écarte de ſes principes, lorſque des intérêts puiſſans le ſollicitent au mal. Un homme vertueux peut bien juſqu'à un certain point répondre qu'il ne s'abandonnera pas à de grands crimes ; mais en eſt-il de même pour des fautes moins conſidérables ?

[1] Mot-à-mot ; *qui la pique & l'enſanglante.*

nent du dehors ; mais quand on a ce reproche à ſe faire :

Hélas! je ſuis moi ſeul l'artiſan de mes maux ;

alors, au regret intérieur du mal qu'on a fait, ſe joint le ſentiment plus pénible encore de la honte qui le ſuit.

Ce n'eſt donc point à des palais magnifiques, à des monceaux d'or & d'argent, à une naiſſance illuſtre, à des dignités brillantes, à la force de l'éloquence, aux graces du langage qu'on doit le calme & la tranquillité de la vie ; c'eſt bien plutôt à la diſpoſition d'une ame pure, qui ne s'eſt jamais ſouillée par des actions ou des penſées mauvaiſes, & dont les affections, ſource naturelle de nos mœurs, ſont exemptes de toute corruption [1] : c'eſt de cette ſource que découlent les actions honnêtes & vertueuſes ; c'eſt elle qui leur

[1] Quoiqu'il y ait de la différence entre le caractere & les mœurs, il eſt vrai en général, que les mœurs ſont le caractere mis en action, à moins qu'une paſſion vive ou un grand intérêt, ne forçent à un déguiſement qui rende le caractere méconnoiſſable dans la conduite.

donne cette énergie puiſſante qui tient de l'enthouſiaſme, cette noble gaieté, cette noble élévation, enfin ce ſouvenir plus délicieux encore & plus durable que l'eſpérance, la nourrice des vieillards, ſelon Pindare. Des vaſes où l'on a mis des parfums, dit Carneade, en conſervent l'odeur long-temps après qu'on les en a retirés [1]. Il en eſt de même des actions vertueuſes; elles laiſſent dans l'ame du ſage un ſouvenir agréable & toujours nouveau, qui, comme une douce roſée, humecte & nourrit ſa joie, & lui fait mépriſer ces lugubres calomniateurs de notre vie, qui la repréſentent comme un ſéjour de miſeres, comme un lieu d'exil, où nos ames ſont reléguées.

Conſidérer le monde comme un temple & la vie comme une fête continuelle pour l'homme de bien.

J'admire ce mot de Diogene à un étranger, qui ſe trouvant à Lacédémone ſe préparoit pour un jour de fête avec un ſoin extraordinaire. « Eh quoi! lui dit ce philoſophe, » tous les jours ne » ſont-ils pas pour l'homme de bien des

[1] Horace a dit de même, liv. I, épître 2.

Quo ſemel eſt imbuta recens, ſervabit odorem
Teſta diu.

» jours de fête » ? Oui, sans doute, & même des plus solemnels, si nous savons le bien prendre. Ce monde est le temple le plus saint, & le plus digne de la majesté de Dieu. L'homme y est introduit à sa naissance, pour y contempler, non des statues immobiles, ouvrages de la main des hommes, mais celles que l'intelligence divine a créées, & qui, selon la pensée de Platon, sont les images sensibles des substances invisibles [1], & ont en elles-mêmes le principe de leur mouvement & de leur vie : je veux dire le soleil, la lune, les étoiles, les rivieres, dont les eaux se renouvellent sans cesse, & la terre qui fournit aux animaux & aux plantes une abondante nourriture [2]. La contem-

[1] Voyez le Timée de Platon.

[2] Je me permets rarement des réflexions sur la beauté de la morale de Plutarque, que les lecteurs sentent assez d'eux-mêmes. Mais tout ce passage est si admirable, que je ne puis m'empêcher de m'y arrêter un instant. Quelle idée plus sublime que celle qui nous représente l'univers, comme le temple le plus auguste ; nous peint Dieu imprimant aux êtres divers qui le composent, le mouvement & la vie, & propose à

plation de ces grands objets eſt pour nous l'initiation la plus parfaite, & doit répandre ſur notre vie un calme & une joie inaltérables.

N'imitons pas cette multitude groſſiere, qui, pour ſe réjouir, attend les fêtes de Saturne, de Bacchus & de Minerve, ou d'autres jours ſemblables, & qui paye des baladins & des farceurs pour rire à prix d'argent. Cependant nous aſſiſtons à ces fêtes avec beaucoup de recueillement & de modeſtie; on ne voit perſonne pleurer dans l'initiation aux myſteres, ni s'affliger aux jeux Pythiens, ni jeûner pendant les Saturnales: & ces myſteres auguſtes auxquels Dieu daigne nous initier, ces fêtes qu'il dirige lui-même, on les déshonore par des pleurs, des gémiſſemens & des plaintes éternelles [1]. On écoute avec

---

l'homme la conſidération de ce ſpectacle, comme le moyen le plus capable d'élever ſon ame, de nourrir ſa religion, de lui faire regarder tout ce qui l'environne comme conſacré par la préſence de Dieu même, & de lui commander ainſi un reſpect univerſel! Quelles leçons de vertu ſortent en foule de cette idée lumineuſe!

[1] Ces fêtes auxquelles Dieu nous initie

plaisir les sons agréables des instrumens de musique, & les chants harmonieux des oiseaux : on aime à voir des animaux pleins de gaieté, qui sautent & qui bondissent ; au contraire, les cris & les rugissemens des animaux féroces [1] nous inspirent de l'horreur. Mais quand nous voyons notre propre vie livrée à une sombre tristesse qui la consume, sans cesse déchirée par des passions affligeantes, par des soins & des sollicitudes qui n'ont point de bornes, nous ne voulons, ni chercher en nous-mêmes un soulagement à nos peines, ni recevoir les consolations que d'autres nous présentent. Si nous savions en faire usage, elles nous feroient jouir du présent d'une maniere irréprochable ; elles

---

lui-même, sont le spectacle de la nature dans laquelle cet être suprême manifeste sa présence, & la vie même de l'homme destiné à jouir de cette sublime contemplation. Les hommes, au lieu de s'estimer heureux par cette jouissance, déshonorent leur vie par les plaintes continuelles qu'ils en font, comme Plutarque le leur a reproché plus haut.

[1] Le Grec ajoute ; *& qui sont hideux à voir.*

nous rappelleroient avec joie le ſouvenir du paſſé, & nous conduiroient à l'avenir, avec cette douce eſpérance que la crainte & les ſoupçons ne nous enleveroient jamais.

durable. Celle de l'amitié, au jugement de Cicéron, eſt encore plus étroite & plus ſolide. Des hommes vertueux que la conformité des inclinations & des mœurs ont unis par une intime familiarité, trouvent dans leur commerce mutuel un charme inexprimable. L'amitié confond leurs ames, &, ſelon la penſée de Pythagore, ne fait qu'un ſeul & même être de pluſieurs individus ; c'eſt elle qui forme les vrais parens du cœur, &, qui concentre dans ceux qu'elle réunit, tous les rapports, tous les intérêts, tous les avantages, toutes les douceurs enfin que le ſang, la nature & la tendreſſe peuvent nous procurer.

C'eſt-à-dire, que l'amitié rend les amis de véritables freres. Pourquoi donc la nature ne fait-elle pas de tous les freres de véritables amis ? Pourquoi leur union eſt-elle ſi rare, & que leur diſcorde eſt paſſée en proverbe ? D'où vient qu'on en voit ſi peu parmi leſquels regnent cette concorde & cette paix auxquelles les motifs les plus forts les ſollicitent ? Le cri de l'intérêt qui les diviſe pour des avantages vils & mépriſables aux yeux de la raiſon, devroit-il être plus puiſſant que la voix du ſang & de la nature

nature qui leur offre, dans les douceurs d'une union intime, les biens les plus précieux & les plus solides ? Non sans doute ; & cette division entre des freres est peut-être la disposition la plus étrange, la plus contraire à l'honnêteté, la plus opposée même à leur véritable bonheur.

Mais telle est l'altération qu'ont produite dans le cœur humain la cupidité, l'ambition, la jalousie & toutes ces passions impérieuses qui le tyrannisent, que pour des avantages imaginaires, dont la poursuite nous coûte tant de peines, dont l'acquisition ne nous satisfait pas, & dont la jouissance amene bientôt les regrets & le dégoût, nous sacrifions les devoirs les plus sacrés, les affections les plus douces, & ces plaisirs si purs de l'ame que l'on obtient sans aucune peine, & que l'on possede sans repentir : effet déplorable de ce luxe effréné qui a envahi tous les états & toutes les conditions ; & qui, dans les cœurs dont il s'est rendu maître, fait des jouissances & des agrémens de la vie le premier des besoins, & de l'argent qui les procure, l'idole à laquelle tout est sacrifié. Plus le mal a fait de progrès, plus il semble repousser tous les remedes qu'on

veut lui opposer, & plus la philosophie & la raison doivent faire tous leurs efforts pour ramener les hommes à des sentimens plus honnêtes, pour les éclairer sur leurs véritables intérêts, & leur montrer que sur ce point, comme sur bien d'autres, leur bonheur est d'accord avec leur devoir.

Le traité de Plutarque sur l'amour fraternel est très-propre à produire cet effet. En philosophe vertueux & éclairé, il ne néglige rien de ce que la raison & le sentiment peuvent offrir de plus persuasif & de plus touchant, pour inspirer aux membres d'une même famille la bienveillance & l'amitié qui doivent régner entr'eux. Après avoir présenté dans les anciennes figures de Castor & Pollux à Lacédémone, un symbole naturel de l'amour fraternel, il établit pour premier principe de cet amour, l'obligation où sont les freres de s'entr'aider, comme les membres d'un même corps. Leur division est aussi contraire à la nature, aussi préjudiciable à leur intérêt véritable, que l'union fraternelle est conforme à l'un & à l'autre. Il expose ensuite les motifs sur lesquels est fondée l'amitié fraternelle : le premier est le respect filial

& la tendreſſe que les enfans doivent à leurs peres & meres. La meilleure preuve qu'ils puiſſent leur en donner, c'eſt de s'entr'aimer véritablement : rien ne les afflige davantage que de voir la diviſion & la haine régner parmi leurs enfans. Il eſt vrai qu'ils doivent eux-mêmes leur en donner l'exemple à l'égard de leurs propres freres : il ſera plus efficace pour les porter à l'union, que tous leurs préceptes & leurs conſeils. Un ſecond motif de cette amitié, c'eſt que des freres qui ne s'aiment point donnent d'eux l'opinion la plus déſavantageuſe. Un troiſieme enfin, c'eſt que la haine des freres une fois allumée ne peut preſque jamais s'éteindre, & produit toujours les plus funeſtes effets.

Après l'expoſition de ces motifs, Plutarque paſſe aux préceptes, & donne des conſeils ſalutaires pour prévenir toute animoſité & toute diviſion entre des freres : le premier, c'eſt qu'ils doivent ſupporter les défauts les uns des autres, & uſer réciproquement de la plus grande indulgence : le ſecond, que l'un ne cherche pas à gagner la confiance & l'amitié de ſes parens, à l'excluſion de ſes freres ; qu'ils aient ſoin de s'excuſer mu-

tuellement, & de ſe défendre lorſque l'un d'eux a été injuſtement accuſé, ou qu'il a encouru la diſgrace de ſon pere. Il leur trace les regles qu'ils doivent ſuivre dans le partage de la ſucceſſion paternelle. Il faut y éviter toute aigreur & toute diſpute, s'y interdire la ſurpriſe & l'artifice, & ſur-tout y maintenir une parfaite égalité. Plutarque donne à cet égard les conſeils les plus ſages : celui des freres qui a quelques avantages ſur les autres, doit les partager avec eux, faire valoir ceux qu'ils ont perſonnellement, & leur témoigner en tout une ouverture & une confiance qui gagnent leur affection. D'un autre côté, celui qui a été moins bien partagé, ſoit par la nature, ſoit par la fortune, ne doit pas envier les avantages de celui qui a été plus favoriſé ; il fait voir combien l'envie entre freres eſt abſurde & funeſte : pour la prévenir, ils doivent, autant qu'il eſt poſſible, prendre chacun des états différens, afin d'éviter une concurrence qui eſt preſque toujours la ſource des jalouſies & des rivalités ; mais ſur-tout qu'ils ſe tiennent bien en garde contre les mauvais conſeils que leur donnent des gens mal intentionnés, pour les

indiſpoſer, & ſemer entr'eux de la diviſion. Il faut encore que les aînés n'affectent pas trop d'autorité ſur leurs freres, ni ceux-ci trop d'indépendance. Il eſt d'autres ſujets d'animoſité moins importans, mais qu'on ne doit pas éviter avec moins d'attention, parce qu'inſenſiblement ils aigriſſent le cœur, & aboutiſſent à une inimitié déclarée. Lorſqu'il eſt inévitable de diſcuter des intérêts contraires, que le ton d'aigreur & l'eſprit de diſpute en ſoient toujours bannis; & ſi par malheur il s'y eſt gliſſé de part ou d'autre quelque choſe d'offenſant, chacun ne doit pas craindre d'être le premier à aller promptement en demander ou en accorder le pardon à ſon frere.

Un autre moyen non moins puiſſant, c'eſt que des freres aient des amis communs, qui ſoient pour eux comme de nouveaux freres, & qui ſervent de lien à leur tendreſſe; enfin le dernier avis que Plutarque donne ſur cette matiere, c'eſt qu'ils doivent ſe rendre réciproquement l'honneur & les ſoins les plus empreſſés, afin d'entretenir & de fortifier par ces égards mutuels leur affection & leur intimité.

Ces conſeils ſi ſages, ſi conformes à

la raiſon & au véritable intérêt de l'humanité, ſont ſemés de pluſieurs exemples, qui joignent à l'avantage de jetter de l'agrément & de la variété dans l'ouvrage, l'utilité plus grande encore de rendre les préceptes plus frappans & plus perſuaſifs. Dans cette foule de traits que Plutarque rapporte, il en eſt qui touchent vivement le cœur, qui inſpirent à l'ame la plus noble élévation, en lui montrant les plus grands intérêts, les objets les plus capables d'exciter l'ambition & d'irriter la cupidité, généreuſement ſacrifiés à la tendreſſe fraternelle.

DE L'AMOUR FRATERNEL.

Les anciennes figures de Caſtor & Pollux à Sparte, ſymbole de l'amitié fraternelle.

LES Spartiates appellent *docanes* les anciennes images des Dioſcures [1]. Ces docanes ſont deux pieces de bois paralleles, & unies par deux traverſes également diſtantes. L'union indiviſible de toutes ces pieces paroît convenir à l'amitié qui régnoit entre ces deux freres. Vous ſuivez leur exemple, Nigrinus &

[1] C'étoient Caſtor & Pollux, appellés *Dioſcures* ou fils de Jupiter. On leur donnoit ce nom en commun, quoique Pollux ſeul paſſât pour être fils de ce dieu. Ces deviſes ſi anciennes ſous leſquelles on repréſentoit ces deux divinités, ſubſiſtent encore dit M. l'abbé Brotier. C'eſt la figure dont les aſtronomes ſe ſervent pour exprimer les deux gémeaux, ou le troiſieme ſigne du Zodiaque.

Quintus [1], & je vous offre ce traité sur l'amour fraternel que je crois un présent digne de vous, & qui vous sera commun à tous les deux : comme vous pratiquez déja les avis qu'il contient, il sera moins une instruction pour vous, qu'un témoignage de ce que vous faites. La joie que vous aurez de voir vos bonnes actions approuvées par les ames honnêtes qui en auront été les témoins, rendra votre volonté plus ferme dans la pratique des vertus.

Les freres doivent se secourir mutuellement.

Aristarque, pere de Theodecte [2],

---

[1] Ces deux freres ne me sont pas connus d'ailleurs. Je ne sais si le premier est le même que celui dont parle Lucien dans le dialogue qui porte son nom, & qui étoit un philosophe Platonicien.

[2] M. l'abbé Brotier a déja observé que le nom d'Aristarque est évidemment une faute de copiste. Plutarque en nommant Théodecte a voulu désigner le pere par le nom plus connu de son fils. Théodecte né à Phasele ville de Pamphylie, fut disciple d'Aristote qui lui dédia sa rhétorique ; d'autres disent même qu'il les lui avoit donnés, pour qu'il les fit paroître sous son nom. Il avoit étudié la rhétorique sous Socrate, & avoit composé plusieurs tragédies. Son pere s'appelloit Aristandre & non pas Aristarque. Voyez Suidas au mot Théodecte.

disoit pour se moquer de la multitude des sophistes, qu'autrefois on ne comptoit pas plus de sept sages ; mais que de son temps on eut trouvé avec peine un pareil nombre de gens qui ne le fussent pas [1]. Pour moi, je vois qu'aujourd'hui l'amitié fraternelle est aussi rare que la haine entre des freres l'étoit autrefois. Les exemples de celle-ci étoient renvoyés au théâtre, & servoient de matiere aux tragédies, comme des faits extraordinaires & presque fabuleux. Maintenant l'union de deux freres cause autant de surprise qu'autrefois la rencontre de ces Molionides, dont les deux corps étoient, dit-on, étroitement unis ensemble. C'est un prodige aussi incroyable de trouver des freres qui usent en commun des biens, des amis & des esclaves qu'ils ont hérité de leurs peres, que de voir une même ame faire mouvoir

[1] Le Grec dit ; *des gens idiots, ignorans.* Le mot sophistes dans sa premiere signification, signifioit également des gens sages & instruits ; aussi Aristandre se sert-il du mot *sophistes*, pour désigner les sept sages de la Grece qui étoient des hommes aussi recommandables par leurs vertus que par leurs connoissances.

deux corps différens [1]. Cependant la nature a mis bien près de nous, ou plutôt dans nous-mêmes, un exemple ſenſible du concert qui doit régner entre des freres. La plupart des membres de notre corps les plus néceſſaires ſont doubles, &, pour ainſi dire, freres & jumeaux, tels que les mains, les pieds, les yeux, les oreilles & les narines : cette ſéparation a eu pour motif leur aide & leur conſervation réciproques, loin qu'elle doive être une occaſion de diſpute & de combat. La main diviſée auſſi en pluſieurs doigts inégaux, eſt par ce moyen le plus utile & le plus adroit de tous les inſtrumens ; au point qu'Anaxagoras l'ancien plaçoit dans la conformation de la main le principe de la ſageſſe & de l'intelligence humaine [2]. Mais c'eſt

[1] Voyez ce que nous avons dit ſur les deux Molionides, dans le traité ſur les oracles de la Pythie, t. V, p. 24.

[2] Les modernes qui ont fait de ſi grands efforts pour établir cette opinion abſurde, également démentie par la raiſon & par l'expérience, n'ont donc pas même ſur ce point, comme ſur preſque tous les autres, le mérite de l'invention. Si les anciens revenoient au monde, & qu'ils repriſſent cha-

tout le contraire. L'homme n'eſt pas le plus ſage des animaux, parce qu'il a des mains ; c'eſt parce qu'il tient de la nature la raiſon & l'induſtrie, qu'il ſait faire valoir ſes mains.

L'amitié fraternelle fondée ſur la nature.

Il eſt évident que la nature en formant de la même matiere & par le même principe, deux, trois & pluſieurs freres, ne les a pas ſéparés pour les faire vivre en guerre, mais pour s'entre-aider avec plus de facilité. Ces géans à trois corps & à cent mains, ſi jamais il en a exiſté de tels, ayant tous leurs mem-

---

cun ce que nos nouveaux philoſophes leur ont volé ſans en avertir, combien d'écrivains ſeroient comme le geai de la fable, ou comme la corneille dont Horace propoſoit agréablement l'exemple au poëte Celſus, pour l'engager à faire uſage de ſes propres richeſſes, & à ne pas ſe parer de celles que contenoit la bibliotheque Palatine d'Auguſte, de peur que ſi les oiſeaux venoient en foule reprendre leurs plumes, la corneille dépouillée de ces parures empruntées, ne devînt la riſée de tout le monde.

Ne ſi fortè ſuas repetitum venerit olim,
Græ avium plumas, moveat cornicula riſum,
Furtivis nudata coloribus.

Epiſt. l. I, ep. 2, v. 18.

bres unis, ne pouvoient agir séparément les uns des autres. Mais des freres peuvent habiter & voyager ensemble, administrer les affaires publiques, & cultiver la terre en commun, lorsqu'ils entretiennent ce sentiment d'amitié & de bienveillance que la nature a mis en eux. S'ils le détruisent, ils ressemblent à des pieds qui chercheroient mutuellement à se supplanter, ou à des doigts qui s'entrelaceroient l'un dans l'autre, & se disloqueroient en forçant la nature.

Elle est la force des familles.

Dans un corps où les principes opposés, tels que le froid & le chaud, le sec & l'humide, réglés par une même nature, reçoivent une nourriture commune, il résulte de leur équilibre parfait cette douce harmonie, cette constitution saine, sans laquelle ni les richesses, ni la dignité royale elle-même, qui rend l'homme égal aux dieux, sont sans agrément & sans utilité. Mais ces principes constitutifs de notre corps sont-ils en guerre les uns contre les autres? La destruction déplorable de l'individu en est la suite nécessaire. De même l'union fraternelle est la force, &, pour ainsi dire, la santé des familles. Par elle, les amis & les proches, comme un chœur

de muſique bien réglé, mettent dans leurs actions, dans leurs paroles, & juſques dans leurs penſées un accord parfait :

Mais le méchant triomphe où la diſcorde regne.

C'eſt un eſclave calomniateur, un flatteur étranger, ou un citoyen envieux qui ſe gliſſent adroitement & uſurpent l'autorité. Un malade a de l'averſion pour les alimens qui lui conviennent, & éprouve des appétits déſordonnés & nuiſibles. Ainſi, dans une famille, la méfiance & les ſoupçons attirent des ſociétés dangereuſes, qui s'inſinuent du dehors dans le vuide que la diviſion y laiſſe.

Le devin d'Arcadie [1], dont parle

[1] C'eſt indubitablement Hégéſiſtrate dont il s'agit ici. Son hiſtoire le prouve. Elle eſt curieuſe. Il avoit été pris par les Lacédémoniens qui lui mirent les fers aux pieds : mais il trouva le moyen de ſe procurer une eſpece de couteau, & ayant meſuré l'ouverture de l'anneau, il coupa un de ſes pieds, & par ce terrible ſacrifice, il mit l'autre & ſa perſonne en liberté. Guéri de cette bleſſure, il ſe fit faire un pied de bois. La vengeance l'engagea dans le

l. IX, c. 36. Hérodote, fut obligé de se faire faire un pied de bois à la place de celui qu'il

parti des Perses. Il étoit effectivement en qualité de devin dans l'armée que Xerxès, après la bataille de Salamine, laissa dans la Grece sous la conduite de Mardonius. Mais Plutarque a tort de l'appeller le devin d'Arcadie. Il étoit de l'Elide, suivant Hérodote, de la famille & peut-être fils de Tellias, célebre aussi dans l'Elide par son esprit prophétique, & d'ailleurs habile homme de guerre. Je crois faire plaisir à mon lecteur, en lui rappellant ici deux de ses stratagêmes dans la guerre des Phocéens contre les Thessaliens peu d'années avant l'expédition de Xerxès. Il étoit l'un des principaux chefs de l'armée des Phocéens campés vis-à-vis des Thessaliens. Il choisit une nuit éclairée par la pleine lune, & fit sortir un détachement de six cens hommes enduits de blanc eux & leurs armes; ceux-ci parvenus auprès des ennemis, y causerent par l'effet de la surprise ou de la superstition, un tel effroi, qu'ils y tuerent plus de trois mille hommes. Dans une autre occasion, ayant prévu l'arrivée des Thessaliens, dont l'armée étoit presque toute composée de cavalerie, il les attendit auprès d'Hyampolis, après avoir fait creuser tout le terrein devant son camp, & fait disposer dans toute l'étendue de l'excavation des urnes ou des cruches qu'on recouvrit d'un peu de terre. Les ennemis

avoit perdu. Un frere qui, brouillé avec ſon frere, va chercher ſur la place publique ou au gymnaſe, un étranger pour en faire ſon ami, reſſemble à un homme qui couperoit volontairement un de ſes membres pour s'en donner un poſtiche. Le beſoin qui nous fait rechercher des amis, nous avertit de ménager & de conſerver avec ſoin ceux qui nous ſont unis par les liens du ſang : la nature ne nous a point faits pour vivre ſans amis, ſans ſociété, & dans une ſolitude entiere, que nous ne pourrions pas même ſoutenir long-temps. Auſſi Menandre dit-il avec raiſon :

Oui, mon pere, il eſt vrai que le vin & la table
Ne procurent jamais un ami véritable ;
Et que ſon ombre même eſt toujours à nos yeux,
Quand nous l'avons trouvée, un tréſor précieux.

---

donnerent dans le piége, où leurs chevaux empêtrés, & les cavaliers renverſés, ne laiſſerent aux Phocéens ſurvenus à l'inſtant que la peine de profiter de leur déſordre & de les achever. *Note de MM. l'abbé Brotier & Vauvilliers.*

En effet, la plupart des amitiés ne ſont plus que des ombres & de foibles images de cette premiere affection que la nature imprime en nous pour nos parens & pour nos freres. Celui qui ne revere point ce ſentiment reſpectable, à qui perſuadera-t-il jamais qu'il ait pour des étrangers une véritable bienveillance ? Et quelle idée peut-on avoir d'un homme qui de vive voix ou dans ſes lettres traite de frere un étranger, & qui refuſe de faire un pas avec ſon propre frere ? Il y auroit de la fureur à maltraiter un frere dont on pareroit avec ſoin la ſtatue. Eſt-il d'un jugement plus ſain d'honorer dans un étranger le nom de frere, & de haïr celui qui l'eſt véritablement, & qui nous eſt uni par les liens les plus ſacrés & les plus reſpectables, ceux de la nature [1].

Devoirs des enfans envers leurs peres & meres.

Je me ſouviens d'avoir été, pendant mon ſéjour à Rome, pris pour arbitre entre deux freres, dont l'un faiſoit profeſſion de phi-

[1] Mot-à-mot ; *ainſi de haïr & de fuir ſon frere, eſt d'un homme qui n'eſt pas ſain, & qui n'a jamais compris en ſon cœur, que la nature eſt la choſe la plus ſainte & la plus ſacrée.*

loſophie ; mais il me prouva qu'il étoit indigne non-ſeulement du titre de frere, mais encore de celui de philoſophe dont il ſe paroit fauſſement. Je l'exhortois à ſe conduire comme il convenoit à un philoſophe, à l'égard d'un frere qui n'étoit pas inſtruit, & il me répondit : « Qu'il ne ſoit pas inſtruit, je » l'avoue ; mais je fais très-peu de cas » d'avoir été formé dans le même ſein » que lui. Je vois bien, lui répliquai-je, » que vous ne tenez pas grand compte » de ces liens du ſang : cependant tous » les hommes, & ceux même qui penſent autrement, ne ceſſent de répéter [1], qu'après les dieux, il n'eſt » rien que la nature, & la loi qui en » maintient les droits, nous obligent autant à reſpecter & à honorer que nos » parens ». Les hommes donc ne peuvent rien faire de plus agréable aux dieux, que de payer généreuſement & de bonne grace à ceux de qui ils tiennent le jour & l'éducation, l'uſure des bienfaits anciens & nouveaux qu'ils en ont reçus ;

[1] Le Grec dit ; *ils diſent & ils chantent.*

& rien ne prouve davantage l'impiété envers les dieux que l'indifférence & le mépris pour les parens. Auſſi, pour le reſte des hommes, nous eſt-il ſimplement défendu de leur faire du mal; mais pour un pere & une mere, ſi nous ne ſommes ſans ceſſe occupés de tout ce qui peut leur être agréable [1], & que nous nous bornions à ne pas leur nuire, nous paſſerons pour des impies & des ſacriléges.

Rien ne fait plus de plaiſir aux parens que de voir leurs enfans s'entr'aimer.

Et quel plus grand ſervice des enfans peuvent-ils rendre à leurs pere & mere! quel témoignage de tendreſſe plus ſatisfaiſant peuvent-ils leur donner que d'avoir les uns pour les autres une amitié & une bienveillance inaltérables? On peut facilement s'en convaincre par des choſes bien moins importantes. Que des enfans maltraitent un eſclave eſtimé par leurs parens, qu'ils négligent des terres ou des plantes qui faiſoient l'objet de leurs ſoins; qu'ils ne faſſent aucun cas d'un cheval ou d'un chien qu'ils aimoient, ces vieillards bons & compatiſſans en ſont

---

[1] Il y a dans le texte, *de dire & de faire ce qui leur plaît.*

affligés ; ils voyent avec peine que leurs enfans tournent en ridicule les spectacles, les chants & les jeux qu'ils ont eux-mêmes admirés. Peuvent-ils donc voir avec indifférence qu'ils se livrent à des haines, à des discordes mutuelles, qu'ils s'accablent réciproquement d'injures, qu'ils cherchent à se nuire en toute occasion, & à se supplanter les uns les autres (1) ? Mais lorsqu'ils s'entr'aiment véritablement, & que, séparés de corps par la nature, ils réunissent leurs affections, leurs goûts, leurs projets, leurs travaux & leurs amusemens ; alors ils assurent à leurs parens, par cette amitié fraternelle, une vieillesse heureuse & tranquille. Il n'est point de pere qui aime les sciences, les honneurs & les richesses, autant qu'il chérit ses enfans, & qui par-conséquent n'ait moins de plaisir à les voir éloquens, riches & élevés en dignité, qu'unis entr'eux par une affection véritable.

Union d'Eumene avec ses freres, & haine d'Ochus contre les siens.

On dit qu'Apollonide de Cyzique, mere du roi Eumene (2) & de trois fils,

[1] Le texte ajoute ; *personne n'oseroit le dire.*

[2] Eumene étoit roi de Pergame ; il

Attale, Philetere & Athenée, se félicitoit sans cesse & remercioit les dieux, non de son opulence & de sa dignité, mais de l'union qui régnoit entre ses enfans, dont les trois derniers servoient de gardes à l'aîné, qui lui-même vivoit dans la plus grande assurance au milieu de ses freres armés. Au contraire, Xerxès (1) ayant su que son fils Ochus avoit voulu faire périr ses freres, il en mourut de chagrin. La division (2) entre des freres est toujours fâcheuse en soi, dit Euripide ; mais elle n'afflige personne autant que les parens. Celui qui hait son frere, & qui ne peut le

---

avoit succédé à son pere Attale. Voyez dans les Apophthegmes des rois, tom. II, pag. 420, une preuve de son amitié pour son frere Attale, & dans une conjoncture délicate, où trop souvent l'ambition fait sacrifier tous les droits de la nature & du sang.

[1] C'est sans doute Artaxerxe Memnon dont il s'agit ici. Il eut trois fils Ochus qui lui succéda la troisieme année de la cent quatrieme Olympiade ; Arsame & Ariaspe. Voyez Plutarque même à la fin de la vie d'Artaxerce. *Note de MM. l'abbé Brotier & Vauvilliers.*

[2] Mot-à-mot ; *les guerres*.

voir de bon œil, en veut néceſſairement à ſes pere & mere qui lui ont donné le jour.

Piſiſtrate avoit des fils déja grands lorſqu'il ſe remaria, & dit à cette occaſion, qu'ayant des enfans bons & vertueux, il deſiroit d'en avoir de ſemblables (1). Des enfans honnêtes, non-contens de s'entr'aimer par égard pour leurs parens, les chériront encore davantage par l'amitié qu'ils ſe porteront mutuellement. Ils avoueront hautement qu'une des plus grandes obligations qu'ils aient à leurs parens, c'eſt de leur avoir donné des freres, & en eux l'héritage le plus précieux & le plus doux qu'ils puſſent leur laiſſer. Auſſi Homere met-il avec raiſon au nombre des malheurs de Telemaque, de ce qu'il n'a point de frere :

On doit être bien aiſe d'avoir des freres.

Ma famille n'a pas un eſpoir dans mon frere ; Jupiter n'a donné qu'un ſeul fils à mon pere. Odyſſ. XVI, 117.

Mais Héſiode a tort de vouloir qu'un pere n'ait pour héritier de ſes biens Oper. & dies, 374.

---

[1] Voyez ce même trait rapporté dans les Apophthegmes des rois, tom. II, pag. 445.

qu'un fils unique ; & je m'en étonne de la part d'un disciple des Muses, qu'on a ainsi appellées, parce qu'unies entr'elles par une amitié vraiment fraternelle, elles sont toujours ensemble (1).

Pouvoir de l'exemple des peres pour l'union des enfans.

L'amour fraternel a donc une telle liaison avec l'amour filial, qu'il est une preuve certaine qu'on aime ses parens, & une leçon efficace pour les enfans de s'entr'aimer ; comme l'exemple contraire de la part des parens, autorise les enfans à se haïr les uns les autres. Un pere qui, après avoir vieilli dans des procès, des querelles & des divisions avec ses freres, exhorte ses fils à la concorde, est comme un médecin :

Qui d'ulceres couvert, s'offre à guérir les autres,

---

[1] Selon cette étymologie, le mot μοῦσαι *muses* dériveroit de deux autres termes grecs ἅμα, *ensemble*, & ἔσαι, participe du verbe, *je suis* ; *qui sont ensemble*. On donne à ce nom d'autres étymologies. Suidas le fait venir du verbe μάω, *cherche*, *désire*, en le rapportant au desir de s'instruire, qui est la source de toutes nos connoissances. Platon est du même avis. D'autres le dérivent du verbe μυῶ *instruire*, *enseigner*.

& détruit par ſa conduite tout l'effet de ſes diſcours. Qui ne mépriſeroit le Thébain Eteocle ? ſi, après avoir dit à ſon frere :

Oui, je m'éleverois juſqu'au plus haut des cieux,
J'irois dans les enfers pour régner ſur les dieux ;

il alloit recommander à ſes enfans

D'aimer l'égalité, ſeul lien des Cités,
Des parens, des amis, & l'appui des traités.
Elle eſt un bien certain qu'on poſſede ſans crainte ;
Des ravages du temps elle brave l'atteinte [1].

Ou que penſeroit-on d'Atrée ? ſi, à la ſuite de cet horrible feſtin qu'il a donné à ſon frere, il débitoit à ſes enfans cette maxime :

Dans un preſſant malheur, il arrive toujours
Qu'un ſenſible parent vient à notre ſecours.

Empêchez la haine d'entrer dans les

[1] L'hiſtoire & le temps préſent démontrent malheureuſement que cette maxime ſouffre bien des exceptions.

cœurs des freres ; elle fait le malheur de la vieilleſſe des parens, & devient pour les enfans un exemple funeſte.

On peut dire encore qu'elle les perd dans l'eſprit de leurs concitoyens. Ils penſent que des freres, nourris & élévés enſemble dans la plus grande familiarité, n'auroient pas tant de haine les uns contre les autres, ſi leurs cœurs n'étoient ſouillés de toutes ſortes de vices. Il faut ſans doute des motifs bien puiſſans pour rompre les liens de l'amour fraternel, & rendre leur réconciliation ſi difficile.

On rejoint aſſez facilement des corps ſéparés que l'on avoit unis : il n'eſt pas auſſi aiſé de rejoindre ceux qui l'avoient été par la nature, quand ils ſont une fois ſéparés (1). Ainſi les liens de l'amitié, qui viennent à ſe rompre, peuvent ſe renouer aiſément ; mais quand des freres ont rompu ceux de l'amour fraternel, ils ne reviennent plus à leurs premiers ſentimens. Leur réconciliation même laiſſe encore les traces & le levain

---

[1] Mot-à-mot ; *il eſt difficile de trouver de quoi les coller ou les reſſouder.*

de

de leur haine (1). Cette passion, entre des personnes qui ne sont pas unies par les liens du sang (2), donne de l'énergie à l'amour de la dispute, à la colere & à l'envie, & excite dans l'ame une douloureuse agitation ; mais quand elle a pour objet un frere, avec qui l'on partage les mêmes sacrifices domestiques, le même culte & la même sépulture ; qui habite sous le même toît ou dans la maison voisine, alors on a sans cesse sous les yeux l'objet de son tourment : on se rappelle chaque jour la honte & la bassesse d'une passion qui nous rend odieux un visage que nous trouvions autrefois si agréable, qui nous fait frémir à une voix qui nous étoit familiere dès l'enfance, & que nous entendions avec tant de plaisir. On voit d'autres freres vivre dans la même maison, s'asseoir à la même table, jouir en commun des mêmes biens & des mêmes esclaves ; & des freres divisés n'ont ni les mêmes amis, ni les mêmes hôtes, & regardent comme ennemi tout ce qui est cher à leurs freres. Il leur seroit facile

[1] Mot-à-mot ; *une cicatrice purulente, & qui cache une plaie secrete.*

[2] Le texte dit ; *d'homme à homme.*

de ſe dire à eux-mêmes : Nous pouvons aiſément nous procurer des amis, des convives & des alliés, comme on remplace des armes & des inſtrumens qu'on a perdus. Mais il n'eſt pas plus poſſible de ſe donner un nouveau frere, que de ſe donner une main coupée ou un œil arraché. C'eſt ce qu'avoit très-bien ſenti cette femme de Perſe, qui préféra la vie de ſon frere à celle de ſes fils, en diſant qu'elle pouvoit avoir d'autres enfans, mais non un autre frere, parce que ſon pere & ſa mere étoient morts (1).

---

[1] Darius fils d'Hyſtaſpe monta ſur le trône de Perſe 521 ans avant J. C. Quelque temps après, Intapherne, l'un des ſept qui avoient conjuré contre le mage Smerdis, commit dans le palais du nouveau roi, une inſolence impardonnable. Il fut arrêté avec tous ceux de ſa famille, pour être livrés à mort. Pendant qu'ils étoient en priſon, la femme d'Intapherne paſſoit les jours à pleurer à la porte de l'appartement de Darius. Il en fut touché de compaſſion, & lui envoya dire qu'il lui accordoit la vie d'un des priſonniers à ſon choix. Après quelque incertitude elle choiſit ſon frere. Darius lui ayant témoigné ſon étonnement de cette préférence, elle ré-

Mais, dira-t-on, que doit faire celui qui a un mauvais frere ? Il doit premiérement penſer qu'il n'eſt point d'amitié exempte de tout défaut, & ſe ſouvenir de cette parole de Sophocle : Ils doivent ſupporter mutuellement leurs défauts.

Dans l'homme vu de près, quelle foule de vices !

La liaiſon du ſang, l'attachement de l'amitié, la tendreſſe de l'amour ne ſont jamais parfaitement purs & dégagés de toute paſſion & de tout vice. Un Lacédémonien, qui avoit épouſé une petite femme, diſoit qu'entre les maux il falloit choiſir les moindres. Un conſeil utile à donner à des freres, c'eſt de ſupporter leurs maux domeſtiques, plutôt que d'éprouver ceux des étrangers : on ne peut nous reprocher les premiers, puiſqu'ils

---

pondit : Je puis encore prendre un époux & avoir de nouveaux enfans ; mais il ne m'eſt pas poſſible de remplacer mon frere, parce que mon pere & ma mere ſont morts. Le roi trouva tant de ſageſſe dans cette réponſe, qu'il lui donna de plus la grace de ſon fils aîné. *Note de MM. Brotier & Vauvilliers.* Voyez Hérodot. liv. III, chap. 118, 119.

ſont forcés ; nous ſommes reſponſables des autres, parce qu'ils ſont de notre choix. Un convive, un hôte, un ami ne nous ſont pas unis

Par un lien intime & néceſſaire [1].

Mais nous ſommes attachés par les liens les plus forts à un frere formé du même ſang que nous, né du même pere & de la même mere, & avec qui nous ayons été élevés. Il eſt de notre devoir de lui pardonner, & de lui dire quand il commet quelque faute :

Je ne puis te livrer à ton malheureux ſort,

ni même à ta folie, & à ta méchanceté, de peur qu'en te haïſſant, je ne puniſſe rigoureuſement, ſans le vouloir, quelque vice (2) qui t'aura été tranſmis avec le ſang.

Il ne faut pas, dit Théophraſte, commencer par s'attacher à des étrangers, & les éprouver enſuite, mais les éprouver d'abord avant que de les aimer.

---

[1] Mot-à-mot ; *par les liens de la haute forgés ſans fer.*

[2] Le texte ajoute ; *quelque vice de pere & de mere.*

Quand la nature ne donne pas lieu à cette épreuve avant que de s'attacher à quelqu'un ; qu'elle ne permet pas d'avoir, selon le proverbe, mangé un boisseau de sel avec lui, & qu'elle a fait naître, en même temps que nous, le principe de notre bienveillance, il ne faut pas alors se piquer d'une exactitude rigoureuse dans la recherche de ses fautes.

Que penser donc de ceux, qui supportant sans peine ou même avec complaisance les défauts des personnes qui leur sont absolument étrangeres, & avec qui ils se sont liés dans un repas, au jeu ou au gymnase, se montrent durs & implacables envers leurs freres ? Ils nourrissent des chiens dangereux, des chevaux, des loups cerviers, des chats, des singes ou même des lions ; ils en font leur amusement, & ils ne veulent pas pardonner à des freres leur colere, leur ignorance ou leur ambition. D'autres donnent à des courtisanes des maisons & des terres, & ils disputeront à leur frere un coin de terre ou une masure. Couvrant ensuite cette inimitié du nom de haine des méchans, ils iront par-tout blâmer hautement dans leurs freres des défauts

qu'ils souffrent, & qu'ils applaudissent dans des étrangers (1). Je passe maintenant aux préceptes sur la maniere dont des freres doivent se conduire entr'eux (2).

Préceptes sur la conduite fraternelle.

Ne pas chercher à gagner la confiance exclusive de ses pere & mere.

Je ne commencerai pas, comme d'autres, par le partage des biens paternels, mais par la jalousie & la rivalité qui s'élevent souvent entre des freres, du vivant même de leurs parens. Les Ephores condamnerent à l'amende Agésilas, parce qu'il envoyoit un bœuf à chaque nouveau sénateur, pour prix de sa vertu: ils donnerent pour raison que par ces largesses il attiroit à lui seul des magistrats qui ne devoient être qu'au public. On peut de même conseiller à un fils de se ménager l'affection de ses parens, mais sans chercher à la fixer sur lui seul; comme font bien des enfans qui supplantent leurs freres par artifice, & colorent leur cupidité d'un prétexte spécieux, mais injuste. Par-là ils privent

---

[1] Il y a dans le Grec; *& dont ils usent, quoiqu'ils soient plus considérables, en vivant familiérement avec eux.*

[2] Mot-à-mot; *Que ceci soit le prélude de tout mon discours.*

leurs freres de la meilleure portion de leur héritage, l'amitié de leurs parens dont ils s'emparent frauduleusement. Ils profitent de la sécurité de leurs freres ou des occupations qui les appellent ailleurs, pour s'insinuer dans la confiance de leurs parens par une soumission affectée, par leur ponctualité à faire ce que leurs freres négligent ou paroissent negliger. Ils devroient au contraire, quand leur pere est irrité contre ceux-ci, se charger d'une partie de sa colere pour en diminuer le poids, leur rendre de bons offices, en les associant au bien qu'ils ont fait eux-mêmes; & lorsqu'ils ont commis quelque faute, les excuser sur d'autres soins qui les ont distraits, ou sur leur talent naturel qui les rend plus propres à d'autres fonctions. C'est ainsi qu'Agamemnon dit de son frere :

Ce n'est ni lâcheté, ni défaut de prudence
Qui l'empêchent d'agir, c'est qu'il compte sur moi. Iliad. X, 122.

On doit dire aussi pour excuser son frere : il m'a laissé ce devoir à remplir.

Excuser son frere devant ses parens.

Les parens voyent avec plaisir que leurs enfans déguisent sous des noms honnê-

tes les défauts de leurs freres, & qu'ils appellent (1) leur pareſſe, ſimplicité ; leur gaucherie, droiture de cœur ; leur entêtement, magnanimité. En excuſant ainſi ſon frere, on diminue le courroux de ſon pere contre lui, & on accroît ſa bienveillance pour ſoi-même. Mais enſuite il faut prendre ſon frere en particulier, lui faire de vifs reproches, lui repréſenter ſa faute avec liberté, & éviter également ou de conniver à ſes défauts ou de le reprendre trop durement : dans le premier cas, ce ſeroit être ſon complice ; & dans le ſecond, ſe réjouir du mal qu'il fait. La maniere dont on le réprimande doit prouver & l'intérêt qu'on porte au coupable, & le déplaiſir qu'on reſſent de ſes torts. Plus on a pris avec chaleur devant ſes parens le parti de ſon frere, plus on a droit de le reprendre vivement en particulier.

Le défendre quand il eſt injuſtement accuſé.

L'accuſe-t-on injuſtement ? qu'il prenne ſa défenſe. Il convient en toute autre occaſion de céder à ſes parens, & de ſupporter patiemment leur colere

---

[1] Le texte ajoute ; *& ils n'ont pas de peine à les croire lorſqu'ils appellent, &c.*

& leur mauvaise humeur ; mais défendre un frere accusé ou puni injustement, c'est une démarche innocente ou même honnête. Ce n'est pas le lieu de craindre le reproche qu'on lit dans Sophoche :

Tu plaides, fils ingrat, contre ton propre pere.

Quand on parle avec franchise pour un frere injustement opprimé, il est plus doux aux parens de succomber dans un pareil procès que de gagner la victoire.

Conduite à tenir dans le partage des biens paternels.

Après la mort de leur pere, les enfans doivent redoubler d'amitié les uns pour les autres ; montrer d'abord la conformité de leurs sentimens dans les regrets qu'ils ont de cette perte ; rejetter tous les rapports des esclaves, & les conseils pernicieux des amis qui se déclarent pour l'un ou pour l'autre ; se rappeller ce que la fable raconte de l'amitié de Castor & de Pollux, & en particulier que celui-ci tua d'un coup de poing celui qui cherchoit à l'indisposer contre son frere. S'agit-il du partage des biens paternels ? au-lieu de se déclarer une guerre mutuelle, & d'y venir tout préparés, en disant comme la plupart :

O fille des combats, discorde, écoute-moi !

qu'ils prennent garde à eux dans une circonstance qui pour les uns est le commencement d'une division & d'une haine irréconciliables ; & pour les autres, celui d'une paix & d'une amitié solides. Qu'ils fassent seuls ce partage, ou, si cela n'est pas possible, qu'ils y appellent un *ami* commun, qui soit pour tous un témoin impartial, devant lequel, sans user de leurs droits à la rigueur, ils prennent plutôt, comme dit Platon, pour regle de leur partage, un droit d'amitié & de convenance reciproque (1). Que contens de partager le soin & l'administration de leurs biens, ils laissent en commun la jouissance. Qu'ils se gardent d'imiter ces freres qui se disputent & s'arrachent de force les femmes qui les ont nourris, les enfans

---

[1] Mot-à-mot ; *qu'ils donnent & reçoivent les choses justes*. C'est, dit M. l'abbé Brotier, une locution grecque qui signifie : 1° faire un traité qui établisse un droit commun. 2° Procéder à la discussion de ses prétentions d'après le droit fixé dans le traité.

qui ont été élevés avec eux, & se félicitent d'avoir acquis un esclave de plus, tandis qu'ils ont perdu la portion la plus précieuse de la succession paternelle, la confiance & l'amitié de leurs freres. J'en ai vu qui, sans aucun intérêt & par le seul motif de contester, se sont conduits comme on fait à la guerre dans le partage du butin : de ce nombre ont été Charicles & Antiochus de la ville d'Opunte, qui briserent un vase d'argent, & déchirerent un habit pour en emporter chacun leur part, comme s'ils eussent été forcés, par quelqu'imprécation funeste (1),

De partager leurs biens au tranchant de l'épée.

D'autres s'applaudissent d'avoir usé d'artifice, de ruse & d'imposture, pour surprendre leurs freres, & avoir une meilleure part à la succession. Le seul avantage dont on devroit se glorifier, ce seroit de s'être montré supérieur à ses freres en douceur, en complaisance,

s'y interdire la ruse & la surprise.

(1) Mot-à-mot ; *par quelque imprécation tragique.*

en générosité. Je crois devoir citer ici pour exemple la conduite d'Athenodore ; il n'eſt perſonne dans ce pays qui ne ſe la rappelle avec plaiſir. Il avoit un frere aîné nommé Zenon, qui après avoir diſſipé une grande partie de leur patrimoine commun qu'il adminiſtroit en qualité de tuteur, fut condamné pour crime de rapt, & tous ſes biens furent confiſqués au profit de l'empereur. Athenodore étoit alors à la fleur de ſon âge : on lui rendit la portion des biens paternels qui devoit lui revenir : au-lieu d'abandonner ſon frere, il partagea tout avec lui ; & quoique dans ce nouveau partage, ſon frere en uſât frauduleuſement, il n'en conçut point de l'indignation ; il ne ſe repentit pas de ce qu'il avoit fait, & ſouffrit avec la plus grande modération cette ingratitude, qui attira ſur ſon frere le mépris de toute la Grece.

Y maintenir une parfaite égalité.

Cette maxime de Solon ſur le gouvernement, que l'égalité ne cauſe point de ſédition, ſemble avoir trop favoriſé le peuple, & établi pour l'adminiſtration la proportion arithmétique, ſur laquelle la démocratie eſt fondée, au-lieu de la géométrique bien plus belle & plus rai-

sonnnable. Mais en conseillant à des freres, comme Platon le faisoit à ses concitoyens, de bannir du milieu d'eux, LE TIEN ET LE MIEN, ou du moins de conserver entr'eux, autant qu'il est possible, une parfaite égalité, on établiroit dans les familles le fondement le plus solide d'une paix & d'une concorde durables. On pourroit leur citer aussi les exemples les plus illustres. Telle est la réponse de Pittacus au roi de Lydie, qui lui demandoit s'il étoit riche : « Deux fois » plus que je ne voudrois, lui dit-il, » parce que j'ai perdu mon frere (1) ».

Ce n'est pas seulement dans la possession des richesses que le plus est l'ennemi du moins. En géneral, suivant Platon, l'inégalité cause de l'agitation ; l'égalité seule produit la paix & le repos. Ainsi toute inégalité entre des freres les expose aux dissentions ; & cependant il est impossible qu'ils soient égaux en tout.

---

[1] Ce roi de Lydie étoit Crésus. J'ai suivi dans la réponse de Pittacus la correction de Casaubon & de Menage qui dans Diogene-Laerce, liv. I, pag. 75, au lieu de τι ἐβουλόμην lisent ἢ ἐβουλόμην.

D'abord la nature, dès le moment de leur naiſſance, & la fortune, dans le cours de leur vie, les partagent inégalement : delà ſe forment entr'eux les jalouſies, les rivalités, plaies funeſtes & mortelles, non-ſeulement pour les maiſons, mais encore pour les villes. Il faut ou les prévenir ou y remédier, dès qu'elles commencent. Je conſeillerois à celui qui auroit quelqu'avantage ſur ſes freres de leur en faire part, de les aſſocier à ſon crédit & à ſes liaiſons ; & s'il a plus d'éloquence, de la leur rendre en quelque ſorte commune. En ſecond lieu, de ne leur montrer ni orgueil, ni arrogance, mais au contraire de ſe rabaiſſer par des manieres modeſtes, afin de mettre ſa ſupériorité à l'abri de l'envie, & de compenſer, autant qu'il eſt poſſible, par ſa modération, l'inégalité de la fortune. Lucullus ne voulut point entrer en charge avant ſon frere, quoiqu'il fût ſon aîné, & il attendit, pour ſe mettre ſur les rangs, que ſon frere fut en âge de ſe préſenter (1). Pol-

(1) Plutarque dans la vie de Lucullus pag. 492, rapporte auſſi ce trait d'amitié

lux refuſa pour lui ſeul la divinité ; & préférant de n'être qu'un demi-dieu, il conſerva en partie la condition mortelle, pour partager avec ſon frere l'immortalité. Mais vous, ſans rien perdre des biens que vous poſſédez, vous pouvez égaler votre frere à vous, en lui faiſant partager l'uſufruit de votre gloire, de vos vertus, ou de votre proſpérité. C'eſt ainſi que Platon a rendu ſes freres célebres, en les choiſiſſant pour interlocuteurs de ſes plus beaux dialogues ; Glaucon & Adimante, de ſa République, & Antiphon le plus jeune, de ſon Parmenide.

Faire valoir leurs bonnes qualités.

Comme il y a de l'inégalité dans les talens & dans la fortune des freres, il eſt impoſſible auſſi qu'un ſeul d'entr'eux ſoit en tout ſupérieur aux autres. Les élémens formés, dit-on, d'une même matiere ont les qualités les plus contraires ; mais on ne vit jamais que de deux freres nés d'un même pere & d'une même

---

de Lucullus pour ſon frere, & il ajoute qu'il fut ſi agréable au peuple, qu'on le nomma Edile avec ſon frere pendant ſon abſence. Voyez auſſi Pline qui, liv. VIII, chap. 7, parle de la magnificence de ſon édilité.

mere, l'un fut, tel que le ſage des Stoïciens, beau, agréable, libéral, honorable, riche, éloquent, ſtudieux & humain; & l'autre, laid, déſagréable, avare, mépriſable, pauvre, ſans talent pour la parole, ignorant & miſanthrope. Les moins eſtimables, les moins favoriſés de la nature, ne ſont pas ſans agrément, ſans faculté, ſans aptitude au bien :

On voit près de la ronce & des chardons piquans,
Le brillant géroflier étaler ſa parure.

Que celui qui a l'avantage ſur ſes freres ne cherche point à les déprimer, à obſcurcir leurs belles qualités, à leur enlever la palme comme dans un combat; qu'au contraire, il leur cede quelquefois, & qu'il reconnoiſſe qu'en bien des choſes ils lui ſont ſupérieurs. Par-là, en ôtant chaque jour quelque prétexte à l'envie, comme l'aliment au feu, il parviendra bientôt à l'éteindre, ou plutôt il empêchera qu'elle ne s'allume.

Dans les choſes mêmes où il a de la ſupériorité, il doit conſulter ſes freres, & s'aider de leurs conſeils, ſoit dans

le barreau, s'il eſt éloquent, ou s'il eſt homme d'état, dans l'adminiſtration publique & dans les affaires qui intéreſſent l'amitié ; en un mot, que dans tout ce qui a quelque importance, & qui peut attirer de la réputation, il n'ait pas l'air de les négliger, mais qu'il les aſſocie à tout ce qu'il entreprend de bien, qu'il les emploie quand ils ſont préſens, qu'il les attende pendant leur abſence, qu'il leur montre enfin dans toutes les occaſions qu'il les croit auſſi propres que lui aux affaires, & qu'ils ſont ſeulement moins curieux de réputation & de crédit. Par cette conduite, ſans rien perdre de ſa gloire, il ajoutera beaucoup à celle de ſes freres.

Celui qui eſt moins bien partagé ne doit pas porter envie à ſon frere.

Tels ſont les conſeils que je donnerois à celui qui eſt ſupérieur aux autres : quant à celui qui n'a pas les mêmes avantages, il doit penſer que ſon frere n'eſt pas le ſeul qui ſoit plus riche, plus ſavant, plus eſtimé que lui, que dans cette multitude d'hommes,

Qui conſument les fruits que prodigue la terre,

il y en a un très-grand nombre qui ſont au-deſſus de lui. S'il porte envie à

tous, ou si dans cette foule de gens heureux, il n'est affligé que du bonheur d'un frere qui lui étant uni par les liens du sang, devroit lui être si cher, il est en vérité le plus malheureux de tous les hommes. Metellus disoit que les Romains devoient rendre grace aux dieux de ce qu'un aussi grand homme que Scipion n'étoit pas né ailleurs qu'à Rome (1). De même chacun doit souhaiter d'être le mieux partagé des dons de la nature & de la fortune, ou s'il ne le peut, desirer du moins pour son frere la supériorité qu'il demandoit pour lui-même. Mais il est des hommes si malheureusement nés, qu'en applaudissant à la gloire de leurs amis, en tirant vanité d'avoir pour hôtes des gens riches ou de grands seigneurs, ils regardent la grandeur de leurs freres comme une humiliation pour eux. Ils prennent plaisir à entendre raconter les exploits de leurs peres ou les victoires de leurs aïeux, auxquelles ils n'eurent aucune

[1] C'est Scipion le jeune qui détruisit Carthage & Numance; & Cécilius Metellus le Macédonique. Voyez tom. II, pag. 505.

part ; & s'il échoit une ſucceſſion à leurs freres, s'ils ſont élevés à des charges honorables, s'ils font des mariages avantageux, ils en ſont affligés, & ſe croient rabaiſſés par ce ſuccès.

Il ne faut être envieux de perſonne ; mais ſi l'on ne pouvoit ſe défendre de ce ſentiment, il vaudroit mieux encore le détourner ſur des étrangers, comme ceux qui tranſportent les ſéditions de leur ville dans celle des ennemis :

Injuſtice & abſurdité de cette envie.

Aſſez d'autres Troyens s'offriront à mes coups,
Et toi ſur d'autres Grecs exerce ton courroux [1].

Voilà ceux qui peuvent être les objets de votre envie & de votre rivalité. Il n'en doit pas être de deux freres comme des baſſins d'une balance, dont l'un s'éleve à meſure que l'autre baiſſe ; mais plutôt que l'un s'accroiſſe des biens de l'autre, comme dans la multiplication des nombres, les plus petits croiſſent

[1] C'eſt Diomede qui parle à Glaucus avec qui il reconnoît qu'il étoit uni par les liens de l'hoſpitalité. Iliad. VI, 227.

avec les plus grands. Entre les doigts de la main, celui qui ne tient pas la plume ou qui ne touche pas les cordes de l'instrument, n'est pas pour cela moins utile que les autres. Ils agissent tous ensemble & s'aident réciproquement : il semble même que c'est à dessein qu'ils ont été faits inégaux, & placés autour du plus grand & du plus fort, afin qu'ils puissent retenir plus facilement ce qu'ils ont saisi. Ainsi Cratere fit les fonctions de lieutenant sous son frere Antigonus (1), & eut soin de ses affaires domestiques. Périlaus en fit autant pour Cassandre. Mais les Antiochus, les Seleucus, les Grypus, les Cyzicenus (2), ne voulant pas rester à la seconde place

[1] Cratere étoit frere d'Antipater & non pas d'Antigonus. C'est pourquoi M. Reiske croit avec raison que le nom d'Antigonus est ici une faute de copiste, & qu'il faut lire Antipater. Il pourroit bien en être de même par rapport à Périlaüs, en place duquel il faudroit peut-être lire Iolaüs. *Note de M. de Vauvilliers.*

[2] Voyez sur ces rois de Syrie, les Apophthegmes des rois, & le tableau chronologique qui est à la tête du troisieme volume de ma traduction.

après leurs freres, aſpirerent à la pourpre & au diadême ; & par cette ambition funeſte, firent leur propre malheur, & déſolerent l'Aſie.

Chacun doit prendre un état différent.

Il eſt ordinaire aux hommes ambitieux de concevoir de la jalouſie & de la rivalité contre ceux qui les ſurpaſſent en gloire & en honneur. Afin de l'éviter, il ſeroit utile à des freres de prendre, pour parvenir, des routes différentes (1). Les animaux ſauvages, qui ſe nourriſſent des mêmes alimens, ſont preſque toujours en guerre. Les athletes qui courent la même carriere, ſont ennemis : au contraire ceux qui s'exercent au pugilat s'intéreſſent aux ſuccès des Pancratiaſtes (2) ; & ceux qui diſputent le prix de la courſe favoriſent & aident les lutteurs. Des deux fils de Tyndare, Pollux excelloit à la lutte, & Caſtor à la courſe. Homere donne avec raiſon à Teucer l'habileté à tirer de l'arç, & à

---

[1] Mot-à-mot; *il ſeroit utile à des freres de ne pas chercher à acquérir du pouvoir & de la réputation par les mêmes choſes, mais chacun par des moyens différens.*

[2] Voyez l'explication de ce genre d'athletes dans le traité de la colere, p. 197.

ſon frere Ajax l'avantage dans les combats de pied-ferme :

Iliad. VIII, 272. Avec ſon bouclier, Ajax couvroit Teucer.

Dans les républiques, les généraux d'armée ne portent pas envie aux orateurs : dans la carriere des lettres, les rhéteurs ne ſont pas jaloux des ſophiſtes, & dans le traitement des malades, les médecins ne ſont pas les rivaux des chirurgiens. Au contraire, ils ſe ſoutiennent & s'aident mutuellement. Les gens vicieux qui aſpirent à la gloire par les mêmes moyens, trouvent dans cette concurrence autant de ſujets de diviſion que s'ils étoient amoureux d'une même maitreſſe, & que chacun voulût avoir la préférence (1). Des voyageurs qui ne tiennent pas le même chemin, ne peuvent s'entre-ſecourir ; mais ceux qui ont embraſſé des états différens, évitent l'écueil de l'envie, & ſe ſoutiennent réciproquement. C'eſt ce que firent Dé-

---

[1] Mot-à-mot ; *mais chercher à ſe rendre illuſtre & admirable par le même art, & par les mêmes talens, c'eſt pour des gens vicieux, comme s'ils étoient, &c.*

mosthene & Charès (1), Eschine & Eubulus, Hyperide & Leosthene, dont les uns proposoient des décrets & haranguoient le peuple, tandis que les autres commandoient les armées, & gouvernoient la république.

Ceux donc qui ne peuvent sans envie suivre la même carriere d'honneur & de gloire, doivent porter leur ambition & leurs desirs sur des objets absolument différens : par-là ils applaudiront à leurs succès mutuels, au lieu de s'en affliger. Sur-tout qu'ils soient en garde contre des alliés & des proches,

Etre en garde contre les mauvais conseils.

[1] Plutarque se trompe assez souvent sur les circonstances des faits, qu'il rapporte, sur-tout dans ses morales, où il citoit de mémoire les exemples historiques analogues aux sujets de ses divers traités. Mais pour cette fois, il me semble que M. Reiske lui fait un reproche mal fondé; car il paroît par plusieurs discours de Démosthene, que si l'orateur étoit obligé d'avouer les fautes de Charès, général dont le mérite n'égaloit pas à beaucoup près la vanité, il en parloit avec les ménagemens de l'amitié, & en l'excusant avec beaucoup d'indulgence. *Note de M. de Vauvilliers.* Sur Leosthene, voyez tom. II, pag. 441, & tom. IV, pag. 360.

ou même contre des femmes qui souvent enflamment leur ambition par des propos dangereux. Votre frere, leur disent-ils, emporte tout ; il est admiré, respecté, & vous n'avez ni considération, ni honneur. J'ai, doit leur répondre un homme sensé, j'ai un frere qui jouit de l'estime publique, & dont la gloire rejaillit en grande partie sur moi. « J'aime mieux, disoit Socrate, avoir » Darius pour ami que ses dariques (1) ». Un homme raisonnable, lorsqu'il verra son frere distingué par les honneurs, les richesses & les talens, se croira aussi bien partagé que s'il possédoit lui-même tous ces avantages.

Les aînés ne doivent pas affecter trop d'autorité, ni les plus jeunes trop d'indépendance.

Voilà comme on peut compenser ces sortes d'inégalités. Il en est d'autres du côté de l'âge, qui souvent sont une source de divisions entre des freres mal-élevés. Les aînés, en voulant exercer sur les plus jeunes une autorité qui semble due à leur âge, & les surpasser en honneur & en crédit, finissent par se rendre

---

[1] Sur la valeur des dariques, monnoie de Perse, voyez ce qui a été dit tom. III, pag 33 & 34.

odieux.

odieux. Les plus jeunes à leur tour veulent secouer le joug ; & par cette affectation d'indépendance, ils s'accoutument à mépriser leurs freres, à les fuir, à détester des réprimandes qu'ils croyent dictées par l'envie & par le desir de les rabaisser : les autres, jaloux de conserver leur supériorité, craignent l'élévation de leurs puînés, & la regardent comme une diminution de leur autorité. Celui qui reçoit un bienfait doit toujours l'estimer plus qu'il ne vaut ; & celui qui le donne, doit moins le priser : de même un frere aîné ne doit pas attacher d'importance à la supériorité de l'âge, ni le plus jeune en faire peu de cas. C'est le moyen de prévenir dans l'un la fierté & le mépris ; dans l'autre, la négligence & l'insubordination.

Le devoir de l'aîné est de donner l'exemple, de veiller & de reprendre : celui du plus jeune, d'honorer, de suivre & de déférer aux avis. Je voudrois donc que la sollicitude de l'un tint plus de la confiance d'un ami que de l'autorité d'un pere, plus de la persuasion que du commandement ; qu'il parût plus satisfait d'avoir à louer, & à applaudir, qu'à blâmer & à reprendre ; &

que l'émulation du plus jeune se bornât à l'imitation, sans dégénérer en rivalité. L'imitation est une suite de l'estime, la rivalité un effet de l'envie; l'une attire l'amitié, l'autre la haine (1). De tous les devoirs que l'âge impose au plus jeune, il n'en est point de plus louable que l'obéissance; elle produit avec le respect, la bienveillance la plus forte, & fait que l'aîné céde avec plaisir à son frere.

Exemple de Caton.

Ainsi Caton (2), par la soumission, l'obéissance & la douceur qu'il montra constamment dès sa premiere enfance envers son frere Cépion, se l'attacha tellement dans l'âge viril, & lui inspira un tel respect pour sa personne, que Cépion ne faisoit jamais rien sans le consulter. On raconte que celui-ci avoit un jour signé une déposition en justice, & que son frere qui survint un instant après n'ayant pas voulu la signer, Cépion redemanda les tablettes & en ar-

---

[1] Mot-à-mot; *c'est pourquoi les hommes aiment ceux qui veulent les imiter; & ils dépriment, ils humilient leurs rivaux.*

[2] C'étoit Caton d'Utique, celui qui se tua lui-même.

racha le ſceau, avant que de s'informer des motifs que Caton avoit de ne pas s'en rapporter à lui, & de ſuſpecter le témoignage.

D'Epicure, d'Apollonius & de Plutarque.

Les freres d'Epicure lui porterent toujours le plus grand reſpect, en reconnoiſſance de l'amitié & des ſoins qu'il avoit eus pour eux, & ils le montrerent ſur-tout par la chaleur avec laquelle ils embraſſerent ſes opinions philoſophiques. Ils ont été dans l'erreur, en adoptant dès l'enfance ce ſentiment; que perſonne n'étoit plus philoſophe qu'Epicure. Mais il n'en faut pas moins admirer & ceux qui penſoient ainſi de leurs freres, & celui qui avoit ſu leur inſpirer une telle affection. Entre les philoſophes modernes, Apollonius le Péripatéticien[1] a montré la fauſſeté de cette opinion; que la gloire ne ſouffroit point de partage: car il éleva la réputation de ſon jeune frere Sotion

[1] Il y a apparence que cet Apollonius étoit d'Alexandrie. Car Sotion dont Plutarque parle tout de ſuite & qu'on croit être celui dont Diogene-Laerce cite ſouvent l'hiſtoire des ſucceſſions des écoles philoſophiques, étoit de cette ville.

au-dessus de la sienne. Moi-même, de toutes les faveurs dont la fortune m'a comblé, il n'en est point qui me soit plus chere que la bienveillance constante de mon frere Timon [1]. C'est ce que savent tous ceux de qui nous sommes connus, & vous sur-tout qui eutes toujours avec nous les plus étroites liaisons.

Éviter jusqu'aux moindres sujets d'animosité.

Les freres qui sont à-peu-près de même âge doivent éviter d'autres sujets d'animosité peu considérables en eux-mêmes, mais qui, par leur multitude & leur continuité, fournissent sans cesse des occasions d'aigreur & de dispute, & aboutissent à des haines irréconciliables. Ils s'échauffent d'abord pour des bagatelles, pour l'entretien ou les combats de cailles ou de coqs [2], pour des escrimes d'enfans dans les gymnases, pour la supériorité de leurs chiens à la chasse, ou de leurs chevaux à la course; & dans la suite,

---

[1] Voyez ce qui a été dit de Timon, tom. V, pag. 16 & 17.

[2] Nous avons déja eu occasion de parler des combats de ces animaux. tom. IV, pag. 220.

ils ne peuvent plus se modérer pour des choses bien plus importantes, ni déposer cette habitude de rivalité qu'ils ont contractée. Ainsi, de nos jours les plus puissans d'entre les Grecs, se sont d'abord divisés pour des musiciens & des acteurs, ensuite pour les plus belles salles, les baignoires les plus commodes, les situations les plus agréables aux bains d'Edipse [1], au point qu'ils coupoient les aqueducs & détournoient le cours des eaux; enfin, ils se sont tellement aigris & envenimés les uns contre les autres, que dépouillés de tout par le tyran [2], exilés, réduits à la misere, & presque méconnoissables, ils n'ont conservé que leur ancienne haine.

C'est donc dans leur principe qu'il faut étouffer ces germes naissans de jalousie & de rivalité, en s'accoutumant à céder, à se laisser vaincre, à préférer à la victoire une complaisance douce

[1] Edipse étoit une ville de l'île d'Eubée célebre par ses bains chauds, dont Sylla fit usage.

[2] Il y a apparence que Plutarque désigne ici l'empereur Domitien devenu odieux dans tout l'Empire par sa cruelle tyrannie.

& facile. Les anciens ont désigné par la victoire Cadméenne celle que des freres remporterent devant Thebes [1], victoire si odieuse & si funeste.

Discuter sans aigreur les affaires indispensables.

Mais, dira-t-on, les affaires ne font-elles pas naître entre les personnes même les plus paisibles & les plus modérées, des sujets inévitables de dispute ? J'en conviens ; mais alors, il faut du moins n'avoir d'autre discussion que celle des affaires, & n'y joindre ni emportement ni colere, comme des hameçons pour les arrêter. La balance de la justice doit présider à cet examen avec impartialité. Des arbitres sûrs, en examinant les droits respectifs, préviendront toute dispute, & empêcheront que l'aigreur ne s'y mêle & ne produise des maux irrémédiables [2]. Les Pythagoriciens nous donnent à cet égard un bel exemple. Quoiqu'ils n'eussent entr'eux d'autre parenté que celle que leur donnoit la société

---

[1] Voyez ce qui a été dit de cette victoire tom. I, pag. 48.

[2] Mot-à-mot; *ne s'y glisse comme une tache, ou une teinture, qu'on ne puisse plus effacer.*

d'une même doctrine ; si dans un mouvement de colere ils s'étoient dit des paroles offensantes, ils ne laissoient pas le soleil se coucher sans s'être parfaitement réconcillés [1]. La fievre qui survient au commencement d'une tumeur, n'est pas un symptôme fâcheux : si elle continue, après que la tumeur a disparu, elle annonce une maladie grave & sérieuse. De même une discussion qui finit avec l'affaire qui l'a occasionnée, ne tenoit qu'à l'affaire même : dure-t-elle après que l'affaire est terminée ? alors l'affaire n'en étoit que le prétexte, & la discussion avoit une cause secrete que l'occasion a développée.

Exemple de Xerxès & d'Ariamene.

Il est bon de rapporter à ce sujet la conduite de deux freres barbares dans une dispute où il s'agissoit, non d'un coin de terre, non d'esclaves ou de troupeaux, mais de l'empire des Perses. Après la mort de Darius, une partie des seigneurs Persans vouloit déférer la couronne à Ariamene, parce qu'il étoit l'aîné, & les autres à Xerxès, parce

[1] Le texte dit ; *sans s'être donnés la main, & s'être embrassés.*

que sa mere Atossa étoit fille de Cyrus ; & qu'il étoit né depuis que Darius avoit été couronné roi. Ariamene vint de la Médie, non en ennemi, mais avec sa suite ordinaire, pour voir prononcer sur son droit. Xerxès qui s'étoit trouvé présent à la mort de son pere, administroit le royaume. Dès qu'il apprit l'arrivée de son frere, il déposa le diadême & la tiare [1], alla au-devant d'Ariamene, & l'embrassa. Ensuite il lui envoya des présens, & lui fit dire par ceux qui les portoient : « Voilà les » témoignages d'estime & d'honneur » que votre frere vous envoie. Si le ju» gement des Grands de Perse lui défère » la couronne, vous aurez, après lui, » la premiere place dans son royaume. « Je reçois les présens de mon frere, répondit Ariamene ; » je crois que le » trône m'appartient ; je conserverai à » mes freres les honneurs qui leur sont « dus ; mais Xerxès occupera entr'eux » le premier rang ». Quand le jour du jugement fut arrivé, les Perses, d'un

[1] Le texte ajoute ; *la tiare terminée en pointe, que les rois de Perse portent.*

commun accord, nommerent juge de ce différent Artabane, frere de Darius. Xerxès qui comptoit avoir pour lui le plus grand nombre des seigneurs Persans, vouloit le recuser. Atossa sa mere l'en blâma: « Quoi! mon fils, lui dit-elle, » vous refuseriez d'avoir pour juge Ar» tabane votre oncle, le plus honnête » homme de la Perse? Craignez-vous » l'issue d'un jugement où il sera beau » même de succomber, puisque vous » serez le frere du roi de Perse, & la » seconde personne du royaume »? Xerxès se rendit; & l'affaire ayant été discutée, Artabane prononça en faveur de Xerxès. Aussi-tôt Ariamene [1] quitte sa place, va le premier rendre hommage à son frere, le prend par la main & le conduit sur le trône. Depuis il eut toujours le plus grand pouvoir auprès du roi, & il lui resta si constamment attaché, qu'à la bataille de Salamine il fut tué, en combattant avec la plus grande

[1] Dans Hérodote ce frere de Xerxès s'appelle Artobazane. L'historien differe de Plutarque sur les circonstances de ce recit. Voyez ce qui en a été dit tom. IV, pag. 380.

valeur pour la gloire de ſon frere. Voilà ſans doute l'exemple le plus accompli, le vrai modele de la grandeur d'ame & de la bienveillance fraternelle.

Exemple d'Antiochus à l'égard de Seleucus.

Si on peut blâmer Antiochus [1] d'avoir fait paroître trop de deſir de régner, du moins faut-il le louer de ce que l'ambition n'étouffa pas en lui ſon amitié pour ſon frere. Il diſputoit le trône à Seleucus ſon aîné, & il étoit ſoutenu par ſa mere [2]. Dans le plus fort de la guerre, Seleucus perdit une bataille contre les Galates; & comme il ne parut pas de quelque temps, il paſſa pour mort, d'autant que toute ſon armée avoit été taillée en pieces par les Barbares. A la premiere nouvelle qu'en eut Antiochus, il dépoſa la pourpre, prit un habit de deuil, ferma ſon palais, & donna des pleurs à la mort de ſon frere. Quelque temps après, il apprend que Seleucus vivoit & raſſembloit une nouvelle armée: auſſi-tôt Antiochus

[1] C'eſt Antiochus Hierax, & ſon frere Seleucus ſurnommé Callinique, qui furent preſque toujours en guerre l'un contre l'autre.

[2] Elle s'appelloit Laodice.

fort de ſon palais, ſacrifie aux dieux en actions de graces, & ordonne des réjouiſſances publiques dans toutes les villes qui lui étoient ſoumiſes [1].

Accorder & demander le pardon à ſon frere.

Les Athéniens qui ont imaginé une fable ridicule ſur la querelle de Minerve & de Neptune, y ont mis au moins un correctif aſſez convenable. Ils ſuppriment tous les ans le ſecond jour du mois Boédromion [2], auquel cette diſpute eut lieu. Pourquoi auſſi lorſque nous avons eu quelque différent avec nos parens ou nos proches ne pas enſevelir ce jour dans un éternel oubli, & le mettre au nombre des jours malheureux, au lieu d'oublier, pour une ſeule journée, tant d'autres jours agréables & heureux que nous avons paſſés avec eux depuis notre premiere enfance ? En effet, ou c'eſt ſans aucun but que la nature nous a donné la douceur & la patience, fille

[2] Voyez les Apophthegmes des rois, tom. II, pag. 419.

[1] Le mois de Boédromion répondoit à notre mois de ſeptembre. La diſpute de Minerve & de Neptune avoit pour objet le droit de donner un nom à la ville d'Athenes.

de la modération, ou c'eſt ſur-tout envers nos parens que nous devons en uſer. L'empreſſement à leur demander pardon, quand nous les avons offenſés, n'eſt pas une moindre preuve de bienveillance & de tendreſſe, que de le leur accorder lorſque nous avons à nous en plaindre. Il ne faut ni leur montrer de l'indifférence, quand ils ſe plaignent de nous, ni ſe refuſer à une réconciliation quand ils la demandent, mais prévenir & leur colere & leurs excuſes [1]. Rien n'a fait plus d'honneur dans les écoles à Euclide, le diſciple de Socrate [2], que la réponſe qu'il fit à ſon frere qui lui diſoit avec dureté : « Ou je me vengerai, ou je mourrai ». » Et moi, lui dit Euclide, ou je mourrai, ou je calmerai votre colere, & » je vous engagerai à m'aimer comme » auparavant ».

---

[1] Mot-à-mot ; *mais prévenir leur colere, en nous excuſant, lorſque nous les avons offenſés, & leur pardonnant avant qu'ils s'excuſent.*

[2] Mot-à-mot ; *Euclide eſt très-célebre dans les écoles.* Nous avons parlé de ce philoſophe dans le traité ſur les moyens de réprimer la colere, pag. 133.

Ce ne fut pas seulement par ses discours, mais par sa conduite, que le roi Eumene [1] donna l'exemple d'une douceur peu commune [2]. Persée, roi de Macédoine, son ennemi, avoit envoyé des assassins pour le tuer : ils s'étoient mis en embuscade auprès de Delphes, où il devoit venir de la mer pour consulter Apollon. Ils l'assaillirent par-derriere, & firent pleuvoir sur lui une grêle de pierres, dont il fut tellement étourdi qu'il tomba par terre & qu'on le crut mort. La nouvelle s'en répandit de tous côtés, & quelques-uns de ses amis vinrent à Pergame, où ils raconterent sa mort comme un fait dont ils avoient été les témoins. Attalus, l'aîné des freres d'Eumene, homme modéré, & qui s'étoit toujours très-bien conduit envers son frere, fut déclaré roi [3], & épousa Stratonice, femme d'Eumene. Lorsqu'ensuite il apprit que son frere étoit vivant, & qu'il arrivoit, il posa le

Exemple d'Eumene & d'Attale.

[1] C'est le même dont il a été parlé plus haut.

[2] Mot-à-mot ; *qui ne laisse aucun moyen de la surpasser.*

[3] Le texte ajoute ; *& prit le diadême.*

diadême, se mit, comme auparavant, au nombre des gardes d'Eumene, & alla au-devant de lui. Le roi lui fit l'accueil le plus honnête, & embrassa la reine avec respect & avec tendresse. Il survécut plusieurs années [1] à cet événement, sans jamais se plaindre d'Attalus, sans lui laisser appercevoir aucun soupçon; & en mourant il lui laissa sa couronne & sa femme. Attalus, de son côté [2], quoiqu'il eut plusieurs enfans de Stratonice, n'en fit élever aucun : il leur préféra le fils d'Eumene; & dès qu'il fut en âge de régner, il lui céda le trône [3].

---

[1] Il vécut encore quatorze ans.

[2] Le Grec dit; *que fit donc Attalus?*

[3] Mot-à-mot; *il lui mit de son vivant le diadême, & le déclara roi.* Voyez sur ce trait d'histoire Plutarque dans les Apophthegmes, tom. II, pag. 420, & Tite-Live liv. XLII, chap. 15. M. de Vauvilliers fait sur la conduite d'Attalus l'observation suivante. « Ainsi l'abus de soi-même dans » celle de toutes les fonctions de la vie, » où l'homme honnête doit le plus redouter de s'avilir, l'opprobre de sa femme, » & la cruauté la plus insensée & la plus » barbare, voilà les vertus des plus sages » Païens, voilà l'objet des éloges de leurs » plus graves philosophes ». Il est en effet

Cambyſe au contraire, ſur un ſonge qui lui fit craindre que ſon frere ne devînt roi d'Aſie, le fit mourir ſans autre preuve & ſans aucun examen [1]. Ce meurtre fit qu'après ſa mort, la couronne de Perſe ſortit de la famille de Cyrus, & paſſa à Darius [2], qui admit à l'adminiſtration des affaires & à l'uſage de ſa puiſſance, non-ſeulement ſes freres, mais encore ſes amis.

Cambyſe fait mourir ſon frere.

Quand on eſt en différent avec ſes freres, il faut voir plus ſouvent leurs amis, & éviter avec ſoin leurs ennemis. Il eſt ſage d'imiter en cela les Crétois qui, ſouvent en guerre les uns contre les autres, ſe réuniſſoient toujours contre les ennemis du dehors; & cette réunion s'appelloit *ſyncretiſme* [3].

Exemple de la réunion des Crétois contre leurs ennemis communs.

étonnant que Plutarque ait propoſé l'exemple d'Attalus ſans aucun correctif.

[1] Ce frere de Cambyſe étoit Smerdis, contre lequel ce prince féroce avoit conçu la plus grande jalouſie, parce qu'il fut le ſeul des Perſes qui put bander, à deux doigts près, l'arc qu'on avoit apporté d'Ethiopie en Egypte. Il le renvoya en Perſe, & le fit mourir enſuite pour la raiſon que dit Plutarque. Voyez Hérodote liv. III, chap. 30.

[2] Fils d'Hyſtaſpe.

[3] C'eſt-à-dire; *réunion des Crétois.*

Fuir ceux qui cherchent à semer la discorde.

L'eau pénetre toujours dans les fentes & dans les enfoncemens : il eſt auſſi des gens qui, s'inſinuant dans l'eſprit de ceux qui leur ouvrent par leurs diviſions un accès facile [1], détruiſent toutes les liaiſons entre les parens & les amis ; & ſans aimer aucun des deux partis, s'attachent à celui que ſa foibleſſe rend plus ſuſceptible d'être ſéduit. Les amis ſimples & vrais, comme ſont toujours les jeunes-gens, aiment ceux qui ſont chers à leurs amis ; & des ennemis pervers feignent de partager l'indignation & le courroux d'un frere contre l'autre. La poule d'Eſope qui étoit malade, & à qui dans ſa maladie le chat demandoit d'un air d'intérêt des nouvelles de ſa ſanté, lui répondit : « Je me » porterai bien quand tu ſeras loin d'ici ». Il faut dire à celui qui vous tient des propos de diſcorde, & qui veut découvrir votre ſecret : « Je n'ai point de » diſcuſſion avec mon frere, & je n'en » aurai jamais tant que ni lui ni moi

---

[1] Mot-à-mot ; *il en eſt qui coulant, comme l'eau, dans ceux qui ſont ouverts & enfoncés.*

» nous ne prêterons pas l'oreille aux ca-» lomniateurs ».

Quand on a mal aux yeux, on les détourne des objets qui les frapperoient trop vivement. Par quelle inconséquence dans les discussions, dans les sujets de plainte, de soupçon ou d'animosité que nous avons contre nos freres, nous plaisons-nous à écouter ceux qui cherchent à nous aigrir ? Pourquoi plutôt ne pas éviter, ne pas fuir des hommes mal intentionnés, pour voir plus assidument les amis de nos freres, leurs proches, leurs parens, ou même aller chez eux, & nous en plaindre librement à leurs femmes ? Des freres qui vont ensemble dans le même chemin, ne doivent pas, dit le proverbe, mettre entr'eux une pierre. On est fâché de voir un chien passer au milieu d'eux [1], on craint beaucoup d'autres choses semblables qui ne sauroient rompre la concorde fraternelle, & on n'est pas effrayé [2]

[1] Ces craintes ridicules tenoient à la superstition du temps, que les charlatans d'alors avoient grand soin d'entretenir.

[2] Mot-à-mot ; *& ils ne voyent pas qu'ils reçoivent des hommes cyniques & calomniateurs.*

ſans doute en vue que la foule des mauvais amis, dont il craignoit l'amour-propre & la jalouſie. Mais en évitant cet écueil, rien n'empêche qu'on n'ait pour ſon ami la même bienveillance que pour ſon frere : ſeulement il faut toujours conſerver à celui-ci la premiere place, ſoit dans les élections aux magiſtratures & aux charges de l'Etat, ſoit dans les invitations à des repas de cérémonie, ſoit dans les recommandations auprès des Grands. Enfin, dans toutes les choſes qui, d'après l'opinion commune, attirent de la conſidération & de l'éclat, il eſt juſte de conſerver les droits du ſang & de la nature. La préférence ſur tous ces points, accordée à un ami, ſeroit moins honorable pour lui qu'injurieuſe & déshonorante pour le frere.

Soins que des freres doivent ſe rendre mutuellement.

Cette matiere a été traitée ailleurs avec aſſez de détail ; mais ce mot ſenſé de Ménandre :

Le mépris eſt toujours une offenſe cruelle,

nous avertit d'avoir ſoin de nos freres, & de ne pas les négliger en comptant trop ſur les droits de la nature. Le cheval s'attache naturellement à ſon cava-

lier, & le chien à ſon maître ; mais s'ils ne ſont pas bien ſoignés, leur affection ſe réfroidit, & ils s'éloignent. Le corps eſt uni intimement à l'ame : cependant ſi elle le néglige, ou ſi elle le mépriſe, il refuſe de la ſeconder, & nuit même à ſes opérations.

Le ſoin qu'on doit à ſes freres, & plus encore à leurs beaux-peres & à leurs gendres, conſiſte à ſe montrer plein de bienveillance pour eux, d'être prêt à les ſervir en toute occaſion, de témoigner de la bonté aux eſclaves qui leur ſont attachés, & de la reconnoiſſance aux médecins qui les ont traités dans leurs maladies, & aux amis qui les ont fidélement accompagnés en voyage ou à l'armée, de reſpecter ſa belle-ſœur comme la perſonne la plus ſacrée, d'honorer en elle ſon frere, de la louer, de partager ſes chagrins, ſi ſon mari la néglige, de l'appaiſer lorſqu'elle eſt irritée ; ſi elle a commis quelque faute légere, de la réconcilier avec ſon mari, de s'adreſſer à elle dans les différens qu'on peut avoir avec ſon frere, & par ſon moyen les terminer à l'amiable. Si on a un frere qui ne ſoit pas marié, ou qui n'ait point d'enfans, il faut en

être sincérement affligé ; & par prieres, par reproches, le pousser à contracter un engagement honnête & légitime : dès qu'il aura des enfans, redoubler de bienveillance pour lui & d'égards pour sa femme, aimer ses enfans comme les siens, propres, se montrer même plus doux & plus indulgent pour eux, afin que dans les fautes ordinaires à leur âge, au lieu de s'enfuir par la crainte de leur pere & mere, & de chercher un asyle dans des sociétés dangereuses, ils aient une retraite naturelle & sûre auprès d'un oncle qui, en les reprenant avec bonté, les fasse rentrer dans le devoir & dans les bonnes graces de leurs parens.

Douceur de Platon envers son neveu Speusippe.

C'est ainsi que Platon retira du sein de la mollesse & du libertinage son neveu Speusippe, sans employer ni rigueur, ni menaces. Toutes les fois que fatigué des réprimandes de ses parens qui crioient sans cesse après lui, il abandonnoit la maison paternelle, Platon le recevoit avec bonté, & ne lui montroit aucun mécontentement. Par cette douceur, il inspira à son neveu le plus grand respect pour lui, le plus vif desir de l'imiter & de se livrer à l'étude de la philosophie. La plûpart de ses amis le

âmoient de ſon indulgence pour ce jeune homme ; mais il leur répondoit : « Je le corrige aſſez, en lui apprenant » par ma conduite à diſcerner le vice » de la vertu ».

Exemple de l'oncle d'Alevas.

Le pere d'Alevas, roi de Theſſalie, traitoit durement ſon fils naturellement fier & hautain. Son oncle paternel lui témoignoit de l'intérêt & de la bonne volonté. Lorſque les Theſſaliens envoyerent le ſcrutin à Delphes, pour conſulter l'oracle ſur celui qui devoit régner, l'oncle, à l'inſçu de ſon frere, mit un bulletin pour Alevas. La Pythie l'ayant déſigné pour roi, le pere déclara qu'il n'avoit pas mis dans le ſcrutin le nom d'Alevas, & l'on crut qu'il y avoit eu de l'erreur ; on renvoya donc vers la Pythie, qui confirma ſon premier choix par cette réponſe :

C'eſt le fils d'Archedice à blonde chevelure.

Par ce moyen, Alevas fut déclaré roi par Apollon, & il dut ce choix à ſon oncle. Ce prince effaça tous les autres rois ſes prédéceſſeurs, & porta plus loin qu'aucun d'eux la gloire & la puiſſance de ſa nation.

Exemple d'Hercule.

Il convient auſſi de partager la joie des ſuccès, des honneurs & des dignités qu'obtiennent les enfans de ſon frere, de les encourager, de les pouſſer au bien & d'applaudir ſans réſerve à leurs belles actions. Il peut paroître odieux de louer ſon propre fils; mais les éloges qu'on donne à un neveu font honneur à l'oncle : on les impute non à l'amour-propre, mais à un ſentiment honnête & digne de Dieu même [1]. Au reſte le nom ſeul de frere, ſemble nous avertir de l'amitié qu'on doit avoir pour ſes neveux [2].

---

[1] Plutarque fait ici alluſion à la double ſignification du mot grec θεῖον qui veut dire divin & oncle.

[2] Le texte porte ἀδελφῶν *des freres*. Mais les notes manuſcrites d'Amyot donnent pour leçon ἀδελφιδῶν *des neveux*, & cette leçon paroît être la vraie. Plutarque dans tout ce morceau parle de l'amitié que les oncles doivent témoigner à leurs neveux, & qui eſt comme une branche de l'amitié fraternelle. D'ailleurs les exemples qu'il va citer ſont des traits de tendreſſe à l'égard de neveux. C'eſt donc de ceux-ci qu'il doit parler. Il eſt vrai qu'il y a un peu d'obſcurité dans ce qu'il dit que le nom de frere nous avertit de l'amitié que nous devons avoir pour nos neveux. Athénée liv. IX, c. 4, nous

Il

Il faut à cet égard imiter les grands personnages que leurs vertus ont élevés au-dessus de l'humanité. Hercule qui eut soixante-huit enfans, aima aussi tendrement qu'aucun d'eux Iolaus son neveu. Aussi Hercule & Iolaus sont-ils adorés même de nos jours sur un même autel; on les invoque en commun, & on appelle Iolaus, l'assistant d'Hercule. Lorsqu'Iphiclès son frere fut tué dans le combat qu'il soutint à Lacédémone, ce héros en fut si affligé, qu'il sortit du Péloponnese. Leucothée, après la mort de sa sœur, nourrit & éleva son fils, & le plaça au ciel avec elle. Delà vient que les dames Romaines dans les fêtes de cette déesse, qui chez elles a le nom de

---

donne l'étymologie du mot à ἀδελφὸς qu'il dérive de ἅμα *ensemble*, & de δελφὶς ou δελφὺς *la matrice*. Ainsi il y a apparence que Plutarque veut dire que le nom grec ἀδελφὸς marquant que les freres ont été formés dans le même sein, & qu'ils doivent à ce titre s'aimer les uns les autres, le mot ἀδελφιδοῦς qui en est dérivé, & a une même racine, montre aussi qu'on doit chérir tendrement ses neveux.

Matuta, portent dans leurs bras, non leurs enfans, mais leurs neveux, & leur font les honneurs de la fête [1].

[1] Voyez les questions Romaines, tom. III, pag. 358.

DE L'AMOUR

DES PERES ET DES MERES

POUR LEURS ENFANS.

SOMMAIRE.

L'AMOUR des peres, & plus encore celui des meres pour leurs enfans, eſt l'affection la plus forte & la plus durable. Les paſſions qui paroiſſent donner au cœur humain le plus d'énergie & d'activité, telles que l'ambition, la cupidité, l'attrait des plaiſirs, & l'amour même, ne peuvent l'égaler ni dans ſa force, ni dans ſa durée. Si l'on en doute, qu'on ſe repréſente les peines, les ſouffrances qu'une mere endure, depuis le premier inſtant qu'elle a conçu, juſqu'à celui où elle met au jour l'en-

fant qu'elle a porté dans ſon ſein ; la vigilance, les ſoins, les fatigues que lui cauſent ſa nourriture & ſa premiere éducation, la tendre ſollicitude qui l'agite aux cris de cet être ſouffrant, dont les premiers inſtans de la vie ne ſont marqués que par les larmes, & qui n'a d'autre expreſſion que le gémiſſement & la plainte ; les vives inquiétudes qui la déchirent, lorſque dans le premier eſſor de ſon âge, dans ce moment où les jouiſſances maternelles ſemblent éclorre, les maux & les dangers viennent aſſaillir ſa frêle exiſtence ; la douleur, les regrets & le déſeſpoir auxquels elle eſt en proie, lorſqu'elle vient à perdre l'objet de tant d'amour & de tant de peines ; & après que le temps a calmé ces premiers tranſports, le chagrin & la triſteſſe qui la ſuivent juſqu'au tombeau, & qui ſouvent l'y font deſcendre ; ce tableau qu'on ne peut accuſer d'exagération, prouvera que rien n'eſt au-deſſus de l'affection que la nature a imprimée dans le cœur des meres.

La force de ce penchant paroît encore d'une maniere bien ſenſible dans le courage qu'il donne aux peres & aux meres pour la défenſe de leurs enfans. Il transforme en héros les êtres les plus foibles ;

ni le fer, ni la flamme, ni les périls les plus évidens, ni la crainte des maux les plus cruels, rien ne peut les empêcher de voler à leur ſecours. La hardieſſe qu'il inſpire aux animaux les plus timides en eſt une preuve peut-être encore plus frappante. L'intrépidité preſqu'incroyable qui leur fait affronter des ennemis, dont en toute autre occaſion la vue ſeule les met en fuite, la fureur aveugle avec laquelle ils ſe précipitent au-devant d'une mort inévitable, montrent que l'amour de leur progéniture eſt plus fort en eux que la crainte des plus grands dangers.

Il ſemble d'après cela que les hommes ne devroient pas avoir beſoin de leçons ſur un devoir ſi naturel, & dont la pratique eſt garantie par les motifs les plus forts & les plus intéreſſans. Les animaux n'ont point changé à cet égard; on n'en voit aucun ſe relâcher ſur la fidélité à ce devoir. Pourquoi les hommes s'en ſont-ils tellement écartés que pluſieurs d'entr'eux paroiſſent en conſerver à peine un léger ſouvenir? qu'infideles à cette obligation de tendreſſe que la nature leur avoit impoſée, ils ſe jugent indignes de remplir le miniſtere le plus

honorable & le plus doux. Ils sacrifient à des goûts frivoles, à des passions funestes qui les avilissent & les tourmentent, la satisfaction la plus pure & la plus vive qu'une ame honnête puisse goûter, celle d'acquitter à la fois la dette de la nature & celle de la tendresse, en formant des hommes vertueux, & de recueillir ainsi dans les vertus de leurs enfans la plus belle récompense de leurs travaux & de leurs peines.

L'objet de Plutarque, dans le traité qui a donné lieu à ces réflexions, est de faire sentir aux hommes l'importance d'un devoir fondé sur un sentiment aussi précieux, & de leur en faire aimer l'accomplissement : il en examine d'abord les effets dans les animaux, dont les mœurs sont souvent pour nous un exemple. Moins éloignés que nous de la nature, ils nous donnent dans leur conduite des leçons frappantes de nos devoirs. Il expose leurs procédés par rapport à la génération de leurs petits, & les précautions qu'ils prennent pour les nourrir & pour les conserver. Il cite plusieurs traits de leur tendresse maternelle, de leur industrie pour leur pro-

cuter la nourriture, de leur courage à les défendre contre les ennemis les plus redoutables, à qui ſouvent, malgré leur foibleſſe, ils en impoſent par la contenance la plus hardie. Leur conduite eſt notre modele : s'ils aiment leurs petits ſans intérêt & ſans aucune eſpérance de retour, quelle doit être la diſpoſition des hommes pour un devoir auſſi ſacré ? Combien leur amour doit-il être pur & déſintéreſſé ? L'organiſation des femmes, dans laquelle l'auteur de la nature a montré tant de ſageſſe & une providence ſi attentive à la propagation de l'eſpece humaine, eſt encore une preuve ſenſible de cette obligation. Cette prévoyance deviendroit inutile, ſi les meres n'avoient pas pour leurs enfans toute la tendreſſe dont la nature leur impoſe la loi.

Plutarque ſe tranſporte enſuite à la naiſſance du monde, & jette un coup-d'œil intéreſſant ſur les premieres femmes qui ſont devenues meres. Il les peint oubliant les douleurs cruelles qu'elles venoient d'éprouver, pour ſe livrer au ſeul plaiſir de contempler ces fruits naiſſans d'une union tendre & pure, & au doux ſoin de les nourrir & de les élever. Les peines & les ſollicitudes qu'elles

cauſent, ſont d'autant plus eſtimables que rarement les peres & les meres en recueillent le fruit. Ce n'eſt pas la crainte de manquer d'héritiers qui les fait veiller avec tant d'inquiétude à la conſervation de leurs enfans. La cour aſſidue qu'on fait aux gens riches qui n'en ont point, montre combien on eſt empreſſé de partager leurs ſucceſſions. L'affoibliſſement de l'amour paternel dans un grand nombre de perſonnes, ne prouve rien contre la force naturelle de ce ſentiment; ni contre la néceſſité de ce devoir. Ceux même qui, en ne faiſant point élever leurs enfans paroiſſent l'avoir entiérement étouffé, ne le font que par l'horreur qu'ils ont de penſer que leurs enfans ſont deſtinés à traîner une vie pauvre & miſérable; & ainſi, en outrageant l'amour paternel, ils en reconnoiſſent le pouvoir, & lui rendent hommage.

DE L'AMOUR

DES PERES ET DES MERES

POUR LEURS ENFANS.

LA défiance que les Grecs eurent autrefois les uns des autres, dans l'administration de la justice, les fit recourir à des juges & à des tribunaux étrangers, comme si la justice, ce bien si nécessaire à la vie humaine, n'eut pas été naturelle à leur climat (1).

On est souvent obligé de prendre dans les mœurs des animaux des leçons de devoir pour les hommes.

N'en est-il pas de même de quelques points de morale, sur lesquels les philosophes partagés d'opinion, en appellent au naturel des animaux brutes,

---

[1] Mot-à-mot; *ne croissoit pas chez eux*.

comme à un tribunal étranger (1), & les décident d'après leurs affections & leurs mœurs que rien ne peut ni séduire ni corrompre ? Ou bien est-ce un vice inhérent à la nature humaine, que divisés de sentiment sur les objets les plus nécessaires & les plus importans, nous ayons besoin de consulter les animaux (2), sur la maniere dont nous devons contracter l'union conjugale, produire & élever nos enfans ? d'avoir recours à leurs affections & à leurs mœurs, comme si la nature n'avoit imprimé en nous aucune trace de ces devoirs ? enfin de les appeller en témoignage contre les transgressions aux loix de la nature dont l'homme, dès son origine s'est rendu coupable, par le trouble & la confusion qu'il a porté dans toutes ses idées ? Chez les animaux, la nature conserve dans leur simplicité & leur pureté primitives, les caracteres qu'elle a imprimés en eux. Mais les hommes par

---

[1] Il y a dans le texte ; *comme à une république étrangere.*

[2] Mot-à-mot ; *les chevaux, les chiens & les oiseaux.*

une ſuite de l'éducation & de l'habitude, ont mêlé aux idées originelles de la nature, une foule d'opinions & de jugemens factices, qui en altérent la ſimplicité, comme les parfumeurs dénaturent l'huile, par les odeurs qu'ils y mêlent, & ils lui ont donné dans chaque individu, un caractere différent.

Ne ſoyons pas ſurpris que les bêtes ſuivent plus fidélement la nature que les êtres raiſonnables. Les plantes y tiennent encore de plus près que les animaux. Elles n'ont ni imagination, ni déſir, ni penchant qui les emporte hors de leur naturel; elles y reſtent fixées, comme par des liens indiſſolubles, & ſuivent conſtamment l'unique route que la nature leur a tracée. Les bêtes n'ont à la vérité qu'une portion bien foible de raiſon qui adouciſſe leurs mœurs; elles n'ont ni un entendement bien ſubtil, ni un grand déſir de la liberté. Mais un inſtinct brute, & des appétits aveugles les emportent quelquefois hors d'elles-mêmes. Il eſt vrai que ces écarts ne ſont pas longs, & qu'ils reſſemblent aſſez aux mouvemens d'un vaiſſeau qui s'agite ſur ſes ancres. Elles ſuivent ſous le mors & la bride, la voie droite de la nature,

Les animaux ſe ſont moins écartés de la nature que les hommes.

& nous y ſervent de guides : au-lieu que dans l'homme, la raiſon qui tient les rênes, & les dirige à ſon gré, prend tantôt un ſentier, tantôt un autre, & ne laiſſe plus aucune trace ſenſible des premieres impreſſions de la nature.

Procédés des animaux par rapport à la génération.

Voyez d'abord combien dans leur union, les bêtes ſuivent fidélement la nature. Elles ne connoiſſent pas, comme les citoyens de Lycurgue & de Solon, les loix qui puniſſent les célibataires, & ceux qui ſe marient trop tard. Elles ne craignent pas l'ignominie attachée à ceux qui n'ont point d'enfans, & ne reclament pas les priviléges de ceux qui en ont trois (1). Elles ne ſont pas comme

[1] La diſette de citoyens, ou le deſir d'une plus grande population, firent accorder à Rome, à ceux qui avoient le plus d'enfans, des honneurs & des priviléges particuliers. Par un article de la loi Papia, chacun d'eux valoit à ſon pere le droit d'une année pour les magiſtratures. Les parens qui avoient trois enfans dans Rome, ou dans les édifices contigus compris ſous ſon nom, étoient exempts des charges perſonnelles hors de Rome ; mais dans l'Italie, quatre enfans valoient la même immunité. Dans les provinces, cinq ſoit vivans, ſoit morts dans le combat, la procuroient auſſi.

les Romains qui se marient & élevent leurs enfans, non pour s'assurer des héritiers, mais pour être eux-mêmes habiles à succéder (1). Elles ne s'accouplent pas en tout temps, parce que le but de cette union n'est pas le plaisir, mais la génération. Au commencement du printemps, lorsqu'un air pur & une douce température sont favorables à la conception, la femelle s'approche du mâle, avec l'expression du désir. Parfumée de l'haleine des fleurs & de la rosée, elle l'attire par l'odeur agréable que son corps exhale, & par les graces naturelles dont elle releve sa beauté. Lorsqu'elle sent qu'elle a conçu,

[1] Les guerres civiles qui désolerent longtemps Rome & l'Italie, & plus encore le luxe, ce fléau de la population, qui avoit fait de si grands progrès dans les derniers temps de la république, avoient tellement épuisé la ville de citoyens, & rendu les mariages si rares, que d'abord Jules-César, & ensuite Auguste firent plusieurs loix pour engager les citoyens à se marier, & prononcerent plusieurs peines contre les Célibataires. Entre plusieurs autres, la loi les privoit de tous héritages à l'exception de ceux de leurs parens paternels & maternels, à moins qu'ils ne se mariassent dans l'espace de cent jours, à compter de la mort du testateur.

elle ſe retire d'un air modeſte, & ne s'occupe plus que de porter ſon fruit à terme & de pourvoir à ſa nourriture. Il n'eſt pas poſſible de repréſenter tout ce que les bêtes font pour cela : tant leur amour pour leur progéniture éclate dans leur prévoyance, dans leur patience à tout ſouffrir, à tout ſupporter !

Précautions qu'elles prennent pour élever leurs petits.

Nous vantons l'induſtrie de l'abeille
Qui ſait tirer des fleurs un miel délicieux.

Nous lui ſavons gré d'une nourriture dont la douceur flatte & chatouille notre goût. Mais nous ne faiſons pas attention à l'adreſſe des autres animaux, ſoit dans leur enfantement, ſoit dans la nourriture de leurs petits. L'alcyon (1),

---

[1] Oiſeau marin très-célebre chez les anciens, & duquel on a dit bien des merveilles. On ne ſait pas trop à quel oiſeau moderne on doit le rapporter. Celui avec lequel on lui trouve le plus de reſſemblance, eſt l'hirondelle de la Chine, qu'on voit dans cette derniere contrée, & dans la Louiſianne. Il eſt de la couleur & de la forme de l'hirondelle. Le nid des alcyons eſt blanc, d'une tranſparence de cire, comme d'un vaſe d'argile, plus ou moins uni & très-léger ; on ne fait pas de cas de ces nids

par exemple, après qu'il a conçu, fait son nid avec les arêtes de l'aiguille de mer (1), qu'elle entrelace les unes dans

---

quand ils sont rougeâtres. Quelques marins disent qu'ils sont composés avec le *goëmon*, espece d'algue marine, qui a une bonne odeur : ils ajoutent que ces oiseaux traînent leur nid jusqu'au bord de la mer ; & que lorsqu'il vient un vent de terre, ils levent une aîle qui leur sert de voile, le vent pousse le petit vaisseau au large, & ils voguent ainsi sur leurs nids au milieu des eaux. Voilà une idée brillante, à laquelle il ne manque peut-être que la vérité. D'autres disent que ces nids d'alcyons, que les Chinois estiment comme un mets délicieux, & que l'on voit en Europe dans les cabinets des curieux, sont formés par une espece d'écume blanche, qui sort du bec de ces oiseaux quand ils sont en amour. Paroit-il y avoir plus de vérité dans ce dernier fait ? Quoi qu'il en soit, ces nids sont un objet de commerce considérable dans toute l'Inde, & sur-tout à la Chine. Voyez le dictionnaire d'histoire naturelle au mot Alcyon. On voit d'après cela ce qu'il faut croire du récit de Plutarque sur la formation de ces nids.

(1) Ce poisson est ainsi nommé à cause de la forme singuliere de sa tête ; ses deux mâchoires, dont l'inférieure est la plus longue, sont si allongées & si menues,

les autres. Elle lui donne la forme d'un ovale allongé, à peu-près comme le filet d'un pêcheur ; & après l'avoir soigneusement lié, en pressant fortement les arêtes, elle va l'exposer à l'agitation de la mer afin que légerement battu par les vagues, le tissu de sa surface en soit plus compacte & plus solide. Aussi devient-il si ferme qui ni la pierre ni le fer ne pourroient le briser. Et ce qui est plus admirable encore, l'ouverture en est faite dans une telle proportion avec le corps de l'alcyon, qu'aucun autre animal plus grand ou plus petit, ni même, dit-on, l'eau de la mer, ou enfin le corps le plus mince ne peuvent y entrer.

Exemples de l'amour maternel dans plusieurs especes d'animaux.

Cette tendresse maternelle paroît surtout dans les chiens de mer qui gardent leurs petits tout vivants dans leurs entrailles, d'où ils les laissent sortir pour aller paître ; après quoi ils les reprennent pour les faire dormir [1]. L'ourse,

---

qu'elles imitent la forme d'un aiguille. *Dict. d'hist. natur. au mot* aiguille.

[1] On donne le nom de chien de mer à beaucoup d'especes d'animaux marins, dont les plus grands sont mis au nombre des cétacées les plus forts. En général le chien de mer est un cruel animal, l'ennemi

l'un des animaux les plus ſauvages & les plus farouches, produit des petits informes ; mais avec ſa langue, comme avec un inſtrument, elle donne la façon à tous leurs membres, enſorte qu'elle paroît, non-ſeulement les enfanter, mais leur donner la forme.

La lione d'Homere

Mene dans les forêts ſes timides enfans : Iliad. XVII. 133.
A l'aſpect des chaſſeurs, ſon courage s'irrite,
Et couvre de ſon poil ſes yeux étincelans.

Ne ſemble-t-elle pas vouloir compoſer avec les chaſſeurs pour ſauver ſes petits ?

En général l'amour maternel rend courageux, diligens & tempérans les animaux les plus timides, les plus pareſ-

---

de tous les vrais poiſſons qui cédent à ſes coups ; il leur fait la chaſſe à force ouverte, il ſouffle horriblement & attend ſa proie dans des lieux ſerrés entre des rochers où il la dévore. *Dict. d'hiſt. naturelle.* Ce qui regarde les petits de ces animaux, eſt, comme on le ſent aiſément, un de ces faits merveilleux, & ſans fondement dont les anciens nous offrent tant d'exemples.

seux & les plus voraces. Tel eſt l'oiſeau qui dans Homere,

Iliad. IX, 324. De ſes foibles petits ſatisfait les beſoins,
Et néglige les ſiens pour ſervir ſa tendreſſe.

Il nourrit ſes petits en ſouffrant la faim, & ſerre dans ſon bec la pâture qu'il leur apporte, de peur que preſſé par le beſoin [1], il ne l'avale ſans y penſer.

Od. XX, 14. Vois ce chien inquiet pour ſa tendre famille,
Repouſſer par ſes cris ceux qu'il ne connoît pas,
Tout prêt à ſoutenir les plus rudes combats.

La crainte où il eſt pour ſes petits ſemble doubler ſon courage.

Les perdrix qui ſe voient pourſuivies avec leurs petits, les font voler devant elles pour les tirer du danger, tandis qu'elles tournent autour des chaſſeurs pour les attirer; & lorſqu'elles ſont ſur le point d'être priſes, elles s'éloignent un peu, s'arrêtent encore, leurrent de nouveau les chaſſeurs de l'eſpoir de les

[1] Mot-à-mot; *la pature qui touche preſque à ſon ventre.*

prendre, jusqu'à ce qu'elles aient mis leurs petits à l'abri du péril, en s'exposant à leur place, & en attirant loin d'eux les chasseurs [1].

Nous avons tous les jours sous les yeux l'exemple des soins que les poules se donnent pour leurs poussins. Elles couvrent les uns de leurs ailes, laissent monter les autres sur leur dos, & les reçoivent avec un cri qui exprime la joie & la tendresse. Quand elles sont seules, la vue d'un chien ou d'un serpent, leur fait prendre la fuite : s'agit-il de défendre leurs petits contre ces animaux ? Elles les attaquent & les combattent avec un courage supérieur à leurs forces.

Leur conduite est un exemple pour nous.

Croirons-nous que la nature en donnant de telles affections à ces divers animaux, n'ait eu en vue que la propagation de leurs especes [2] ? & qu'elle n'ait pas voulu plutôt faire honte aux hommes, & les piquer d'honneur, lorsqu'ils viennent à réflechir que les soins ma-

[1] On voit qu'il s'agit ici de la chasse au filet.

[2] Mot-à-mot ; *des poules, des chiens & des ours.*

ternels des animaux ſont des exemples pour ceux qui les imitent, & pour ceux qui y ſont inſenſibles, des reproches de leur dureté, ou même en général une inculpation à la nature humaine, de ne pas connoître d'autre amour que celui que ſon intérêt lui inſpire.

On admire celui qui a dit le premier ſur nos théâtres :

L'intérêt a-t-il donc fait naître l'amitié ?

C'eſt l'intérêt, qui fait, ſelon Epicure, que le pere aime ſon fils, la mere, ſon enfant, & l'enfant, l'auteur de ſes jours. Mais ſi les animaux avoient l'uſage de la parole, & qu'on aſſemblât ſur un même théâtre les chevaux, les bœufs, les chiens & les oiſeaux, on ſeroit forcé de changer de langage, & d'avouer que tous ces animaux n'aiment point leurs petits par intérêt, mais gratuitement, & par la ſeule impulſion de la nature : toutes leurs affections dépoſeroient en faveur de cette vérité. Quelle honte [1], d'oſer dire que dans les animaux, la conception, l'enfantement & l'éducation

[1] Le texte ajoute ; *grand Jupiter.*

de leurs petits, ſont des actes purement naturels, & des devoirs gratuits, tandis que dans les hommes, ce ne ſeroient que des bienfaits intéreſſés & placés à uſure, comme les arrhes du retour qu'ils en attendent!

L'amour des hommes pour leurs enfans doit être plus parfait que celui des animaux.

Mais ce propos loin d'être vrai, ne mérite pas même d'être écouté. La nature a mis dans les vignes, les figuiers, les oliviers ſauvages, & les autres plantes de cette eſpece, des ſucs imparfaits qui ſont comme les germes des bons fruits. De même elle a donné aux brutes une tendreſſe imparfaite pour leurs petits, qui n'eſt pas un devoir de juſtice & ne s'étend pas au-delà du beſoin. Mais l'homme, animal raiſonnable & fait pour la ſociété civile, deſtiné à obſerver la juſtice & les loix, à honorer les dieux, à fonder des villes, à s'unir avec ſes ſemblables par les liens de l'amitié, a reçu de la nature les germes précieux & féconds de toutes ces vertus dans l'amour qu'elle lui inſpire pour ſes enfans, & qui n'eſt qu'une ſuite de ſa conſtitution naturelle [1]. La ſageſſe &

[1] Plutarque ne veut pas dire ici que

la prudence de la nature brillent dans tous ſes ouvrages [1]. Ils ſont tous parfaits, elle n'a rien fait, dit Eraſiſtrate [2], qui ſoit inutile ou ſuperflu ; elle eſt incompréhenſible dans tout ce qu'elle a opéré pour la propagation de l'eſpece humaine.

---

les premiers principes des vertus humaines ſoient dans l'organiſation de notre corps. Il parle ſeulement de l'amour des peres & des meres pour leurs enfans, qui conſideré comme ſentiment purement naturel, tient beaucoup à la conſtitution phyſique, laquelle paroît avoir été ordonnée pour fortifier cet amour, comme Plutarque va le développer tout de ſuite.

[1] Il y dans le grec φιλότεκνος qui voudroit dire que la nature aime ſes productions ; & Amyot l'a traduit ainſi ; mais cette idée ne paroît pas convenir ici, & je lis avec Xylandre φιλότεχνος qui par le changement d'une ſeule lettre donne un ſens plus analogue au reſte de la penſée.

[2] Eraſiſtrate étoit un célebre médecin, à qui on fait l'honneur de l'invention de l'anatomie. Ce fut lui qui connut la maladie d'Antiochus Soter roi de Syrie, qui étoit tombé malade de la paſſion violente qu'il avoit conçue pour Stratonice ſa belle-mere. Il floriſſoit 294 ans avant J. C. Voyez Plutarque dans la vie de Démetrius, pag. 907.

Il ne conviendroit pas de décrire les organes qu'elle a deſtinés à cet uſage. Il vaut mieux les paſſer ſous ſilence, & ne pas même les nommer. Contentons-nous de remarquer combien eſt parfaite l'organiſation qui ſert à la reproduction des hommes. La ſeule formation du lait, & ſa diſtribution dans les vaiſſeaux, ſuffit pour nous faire admirer ſa ſageſſe. Tout le ſang qui eſt ſurabondant dans les femmes, & que la foibleſſe des eſprits deſtinés à l'élaborer, laiſſeroit en ſtagnation, deviendroit pour elles une ſource de maux, ſi la nature, pour les en délivrer, ne leur eut ménagé, à des époques réglées, un écoulement de ce ſuperflu nuiſible. Par-là, elle diſpoſe leur ſein, à recevoir, comme une terre bien préparée, les germes qu'on lui confie. Dès que la femme a conçu, ſon ſein ſe reſſerre, pour donner le temps au germe de prendre racine. Le nombril, ſelon Démocrite, eſt le premier organe qui ſe forme dans le fœtus; il eſt comme une ancre qui lui ſert d'appui, & de lien, pour empêcher toute agitation nuiſible. Alors la nature ferme les conduits deſtinés aux évacuations régulieres; elle arrête le ſang qui avoit coutume de s'y

Sageſſe de la nature dans la propagation de l'eſpece humaine.

porter, & l'emploie à nourrir & à humecter le fœtus qui commence à se former. Lorsqu'il a resté dans le sein de la mere le nombre de mois nécessaire pour son entier accroissement, & qu'il a besoin d'un plus grand espace & d'une autre nourriture, la nature détourne le cours du sang avec plus d'industrie qu'un jardinier [1] ne dirige ses eaux, & elle le fait servir à d'autres usages. Elle a préparé des especes de réservoirs qui reçoivent cette liqueur abondante, non pour l'y laisser oisive & sans action; mais pour l'élaborer par la douce chaleur des esprits qui circulent dans les organes délicats des femmes, & pour en former une nourriture agréable. L'intérieur des mamelles est organisé de maniere à produire ces effets. Le lait ne s'écoule pas au dehors par des canaux qui le versent abondamment; mais il filtre peu-à-peu à travers les vaisseaux minces & déliés qui forment le tissu des mamelles, dont l'extrêmité offre à l'enfant un tuyau facile à saisir, & par lequel il

[1] Le Grec ajoute; *ou celui qui dirige les eaux d'une source.*

pompe

pompe ſans peine une nourriture abondante (1).

---

[1] Cette opinion de Plutarque ſur l'origine & la formation du lait, eſt ſuſceptible de fortes objections. Mais il faut convenir que s'il eſt dans l'erreur, c'eſt plus la faute des médecins de ſon ſiecle, que la ſienne ; il lui étoit bien permis de jurer ſur la foi d'Hypocrate.

Si le lait ne devoit ſon origine qu'au ſuperflu du ſang que les flux périodiques n'emportent plus au moment de la groſſeſſe & de la lactation, comment pourroit-on concevoir ſa formation dans les animaux qui ne ſont point ſujets aux Périodes menſtruels ? Dans toutes les eſpeces connues juſqu'à préſent, la femelle du ſinge eſt la ſeule qui ait, ſous ce rapport, quelque reſſemblance avec l'organiſation de la femme. Comment donc les vaches, pour ne citer qu'elles parmi toutes les autres, n'ayant point d'écoulement menſtruel, peuvent-elles fournir une auſſi grande quantité de lait ?

Mais ſans aller chercher ailleurs que dans l'eſpece humaine elle-même des faits contre l'opinion de Plutarque, obſervons 1° que les femmes dont les mois ſont les plus abondans, loin d'être meilleures nourrices, ſont les moins propres à en remplir les fonctions, par le peu de lait que contiennent leurs mamelles après l'accouchement. 2° Qu'en général les femmes actives, fortement conſtituées, & ſur-tout celles de

Cette prévoyance seroit inutile sans la tendresse maternelle.

Mais tant de prévoyances, tant de soins, tant d'instrumens destinés avec le plus grand art à la génération, auroient été sans aucun fruit, si la nature n'eût inspiré aux meres un amour ten-

---

la campagne, qui s'apperçoivent à peine du temps de leur époque, fourniſſent en qualité & en quantité un lait infiniment ſupérieur à celui des femmes oiſives & délicates, quoique celles-ci, dans les intervalles de leurs groſſeſſes, aient des mois très-abondans.

Des faits d'ailleurs récemment obſervés ſemblent nous convaincre que de jeunes filles, bien avant l'âge de puberté, que des hommes même, & en aſſez grand nombre, peuvent fournir une quantité de lait conſidérable. Sans doute les rapports ſympathiques entre les organes ſexuels de la femme & ceux de la lactation, ont donné lieu à cette opinion des anciens médecins; opinion tellement établie de nos jours, qu'on pourroit à peine en ſubſtituer une nouvelle & plus conforme aux faits. Mais tel eſt le ſort de l'humanité, que la nature ſemble prendre plaiſir à nous cacher ſous le voile du myſtere les fonctions les plus importantes de notre exiſtence. *Cette note m'a été fournie par M. Bourdois, M. D. P. & M. de* MONSIEUR.

dre & vigilant pour leurs enfans. Il eſt vrai que

De tous les animaux qui rampent ſur la terre, Iliad. XVII,
Ou planent dans les airs, l'homme eſt le 446.
moins heureux.

Mais cette vérité eſt ſur-tout ſenſible dans l'enfant qui vient de naître. Rien n'eſt ſi foible (1), ſi indigent, ſi denué de tout, ſi ſale & ſi informe que l'enfant qui ſort du ſein de ſa mere. De tous les êtres animés, il eſt le ſeul à qui la nature n'ait pas accordé une entrée pure dans la vie. Il y entre ſouillé de ſang & d'ordure, moins ſemblable à un être vivant qu'à un homme qu'on viendroit de maſſacrer: & dans cet état, la tendreſſe qu'inſpire la nature, peut ſeule porter une mere à le toucher, à l'embraſſer, à le careſſer. Auſſi dans les femelles des animaux, la nature a-t-elle mis les mamelles au-deſſous du ventre; au-lieu que dans les femmes elles ſont placées ſur la poitrine, afin que la mere puiſſe careſſer & ſerrer dans ſes bras l'enfant qu'elle allaite. Elle a

[1] Mot-à-mot; *de ſi imparfait.*

voulu par-là nous faire entendre que dans les hommes la génération des enfans & leur nourriture ont pour motif la tendreſſe, & non la néceſſité.

Exemple des premi res femmes devenues meres.

Remontez par la penſée aux ſiecles précédens, & figurez-vous les premieres femmes qui, devenues meres, virent un enfant ſortir de leur ſein. Elles n'avoient point de loi qui leur impoſât la néceſſité de le nourrir, ni aucun motif d'eſpérer que leurs enfans reconnoîtroient un jour les ſoins qu'elles auroient pris de leur enfance. Elles devoient plutôt, ce ſemble, être indiſpoſées contr'eux par le ſouvenir tout récent de leurs douleurs cruelles, & du danger qu'elles venoient de courir.

Iliad. XI. 269 Dans les cris redoublés d'une juſte frayeur,
Une femme en travail enfante avec douleur.

Les femmes diſent que ce n'eſt point Homere qui a fait ces vers, mais une mere (1) qui venoit d'éprouver, ou qui éprouvoit les douleurs de l'enfantement, & en reſſentoit encore les

[1] Il y a dans le texte; un *Homeride*, ou un Homere femelle.

traits vifs & perçans. Mais tel eſt le pouvoir de l'amour maternel, qu'encore toute pleine (1) de ſa douleur, & cruellement agitée du travail qu'elle vient d'endurer, une mere loin de fuir ou de repouſſer ſon enfant, tourne vers lui ſes regards abattus, lui ſourit avec douceur, le prend & l'embraſſe, ſans en recevoir aucune utilité, ni aucune ſatisfaction; & n'enviſageant encore que de nouveaux ſoins & de nouvelles peines,

Poſe dans un berceau ce fruit de ſa tendreſſe,
L'enveloppe avec ſoin, l'échauffe, le careſſe;
Et fait, ſans ſe laſſer, tant eſt vif ſon amour,
Aux travaux de la nuit ſuccéder ceux du jour.

Et quelle récompenſe de tant de peines pour les meres de ce temps-là, comme pour celles d'aujourd'hui? Des eſpérances éloignées & incertaines.

Le vigneron qui a cultivé ſa vigne au printemps, la vendange dans l'automne. Le laboureur ſeme au coucher des Pléïades, & moiſſonne à leur lever. Les fruits de la fécondité des vaches,

Les parens recueillent rarement les fruits de leurs ſoins.

(1) Mot-à-mot; *toute échauffée.*

des jumens & des poules, préſentent un avantage prochain. Il n'en eſt pas ainſi de l'homme, dont l'éducation eſt pénible & l'accroiſſement tardif. La vertu d'un enfant qui vient de naître eſt dans un éloignement qui laiſſe à peu de parens la ſatisfaction d'en jouir. Néoclès ne vit point la victoire de Thémiſtocle à Salamine, ni Miltiade celle de Cimon auprès du fleuve Eurymedon. Xantipe n'entendit pas Périclès haranguer les Athéniens; ni Ariſton, Platon ſon fils donner des leçons de philoſophie. Les parens d'Euripide & de Sophocle ne furent pas témoins des palmes que leurs fils remporterent. Ils ne les entendirent que bégayer leurs premieres paroles, ou ils ne virent que les écarts de leur jeuneſſe (1). Auſſi on ne peut qu'applaudir à ce que dit le poëte Evenus dans une de ſes épigrammes (2),

Un fils eſt pour ſon pere un long ſujet de peines.

Cependant ils ne laiſſent pas d'élever

[1] Mot-à-mot; *leurs débauches de table, & leurs amours.*

[2] Sur le poëte Evenus, voyez tom. I, pag. 247.

leurs enfans lors même qu'ils en ont le moins de besoin. Car il y auroit de la folie à imaginer que les gens riches sacrifient aux dieux, & font éclater leur joie, quand il leur naît des enfans, parce qu'ils espérent avoir en eux des appuis de leur vieillesse, & qu'ils les enséveliront après leur mort. Croira-t-on aussi qu'ils élevent des enfans par la crainte de manquer d'héritiers, comme s'il ne se trouvoit pas assez de gens pour recueillir une succession étrangère ?

Les riches sans enfans ont toujours beaucoup de courtisans.

Mais le sable de la mer, les grains de poussiere & les plumes des oiseaux, sont moins nombreux que ces hommes avides de successions. Danaüs qui avoit cinquante filles, s'il eût été sans enfans, auroit eu un plus grand nombre d'héritiers. Et à cet égard la différence est grande. Les enfans ne savent point gré à leurs parens des biens qu'ils leur laissent : ce n'est pas dans cette vue qu'ils les respectent & les honorent. Ils attendent leur succession comme une chose qui leur est due. Mais ceux qui poursuivent l'héritage d'un homme sans enfans, lui disent, comme dans les comédies :

Penſez à vos plaiſirs, voilà votre partage;
Je ſaurai de vos biens garantir le pillage.

Et ailleurs :

Acceptez cet argent; allez, amuſez-vous.

Euripide a dit :

L'or procure aux mortels, amis, gloire & puiſſance.

Cela n'eſt pas généralement vrai: il ne l'eſt que pour ceux qui n'ont point d'enfans. Les riches leur donnent à manger, les grands ſeigneurs les flattent, & les orateurs leur prêtent gratuitement leur éloquence.

Admirez le pouvoir d'un riche ſans enfans.

Combien de gens qui ſe voyoient entourés d'une foule d'amis & de courtiſans, ont perdu, par la naiſſance d'un ſeul enfant, leurs amis & leur crédit!

Ceux même qui paroiſſent renoncer à l'amour paternel, lui rendent hommage.

Les enfans ne contribuent donc pas à faire honorer & reſpecter leurs parens; & l'amour que ceux-ci leur portent, tire toute ſa force de la nature, qui a le même pouvoir dans les hom-

mes & dans les animaux. Il eſt vrai que les vices nuiſent à cet amour naturel, & à bien d'autres bonnes qualités ; ils les altèrent, comme la multitude des mauvaiſes plantes nuit aux bonnes qui s'y mêlent. *Mais il n'en exiſte pas moins* (1). Dira-t-on que l'homme ne s'aime pas, parce qu'il y en a pluſieurs qui ſe tuent ou ſe jettent volontairement dans un précipice ? Œdipe par exemple

Déchira de ſes mains ſes paupieres ſanglantes.

Hégeſias (2) par ſes diſcours perſuada

---

[1] J'ai ajouté ce qui eſt écrit en lettres italiques pour joindre les deux phraſes, dont la liaiſon ſans cela n'auroit pas été aſſez ſenſible.

[2] Hégeſias de la ſecte des Cyrénaïques tenoit école de philoſophie à Alexandrie. Cicéron, Tuſcul. liv. I, chap. 34, & Valer. Maxime, liv. VIII, chap. 9, diſent qu'il faiſoit des peintures ſi énergiques des maux de la vie, que la plupart de ſes auditeurs ſe donnoient la mort ; ce qui obligea le roi Ptolémée de lui défendre de parler davantage ſur ce ſujet. On ne ſait pas préciſément dans quel temps il vivoit ; mais Voſſius, qui le fait contemporain de Platon, De hiſt. Græc. l. 2, c. 12.

à pluſieurs de ſes auditeurs de ſe donner la mort.

Des maux de toute eſpece affligent notre vie,

a dit Euripide. Les hommes ſont ſujets à mille paſſions qui ſont comme les maladies de l'ame, & qui les entraînent hors de la nature; ils dépoſent à cet égard contre eux-mêmes. S'ils voient une chienne ou une truie dévorer ſa progéniture, ils en ſont troublés, effrayés; ils ſacrifient aux dieux préſervateurs, pour détourner les effets de ce prodige, parce qu'ils ſavent que la nature inſpire à tous les animaux de chérir, d'élever leurs petits, & non de les faire périr. Dans les mines, l'or brille même parmi la terre qui le couvre; de même les mœurs & les affections les plus dépra-

---

ſe trompe. Ce dernier étoit de beaucoup antérieur même au premier des Ptolémées, ſous qui Hégeſias enſeignoit à Alexandrie. M. Bouhier croit que c'étoit Ptolémée-Lagus, ou peut-être Ptolémée-Philadelphe, ſous le regne duquel l'école d'Alexandrie fut ſi célebre. Voyez l'édition de Cicéron par l'abbé d'Olivet, à l'endroit des Tuſculanes que je viens de citer.

vées n'éteignent jamais l'amour paternel. En effet, ſi les pauvres n'élevent pas leurs enfans, c'eſt qu'ils craignent que la mauvaiſe éducation qu'ils recevroient, n'altérât leur naturel, & ne les rendît incapables de tout ſentiment honnête & vertueux. Ils regardent la pauvreté comme le plus grand des maux, & ne veulent pas tranſmettre à leurs enfans cette triſte & affligeante ſucceſſion (1).

---

[1] Xylandre & M. Reiske ſoupçonnent que cet opuſcule de Plutarque n'eſt pas complet, ſoit que l'auteur n'y ait pas mis la derniere main, ſoit que l'injure du temps ait fait périr ce qui manque. La maniere un peu bruſque dont il finit, rend cette conjecture aſſez vraiſemblable. M. Reiske croit que Plutarque dans la ſuite du traité ou combattoit, ou ſe propoſoit de combattre l'opinion des Epicuriens qui condamnoient cet amour naturel des peres pour leurs enfans, comme une foibleſſe indigne d'un ſage, & l'interdiſoient aux philoſophes. Au reſte, il ne peut jamais y avoir de prétexte pour ne pas élever ſes enfans, & ceux qui s'y déterminoient par la crainte de leur tranſmettre une pauvreté affligeante, outrageoient également la raiſon & la nature.

SI LE VICE SUFFIT POUR RENDRE L'HOMME MALHEUREUX.

SOMMAIRE.

C'EST un préjugé malheureuſement trop commun, que la vertu, par les ſacrifices qu'elle exige, rend malheureux ceux qui la pratiquent; que la vie d'un homme vertueux eſt un cercle continuel de privations & d'obligations pénibles, qui le mettent toujours entre la crainte de trahir ſon devoir & le remords de l'avoir fait : nuls plaiſirs, nulles ſatisfactions qui temperent l'amertume des chagrins dont la condition humaine eſt remplie, & qui répandent ſur les courts inſtans de ſa vie quelques jouiſſances paſſageres.

Mais ceux qui décrient ainſi la vertu ſont-ils recevables dans leurs plaintes ? Ce ſont ou des eſclaves habituels du vice, qui n'ont jamais connu cette ſublime diſpoſition de l'ame, qu'ils veulent avilir, ou des hommes foibles & lâches, qui détachés des plaiſirs par impuiſſance ou par ſatiété, mais toujours maîtriſés par des ſens qu'ils voudroient ſatisfaire & qui ſe refuſent à leurs deſirs, n'ont ni les jouiſſances du vice, ni les avantages de la vertu. Faut-il s'étonner qu'ils regardent celle-ci comme un joug dur & pénible, qui ne compenſe par aucune douceur la contrainte rigoureuſe qu'elle impoſe ? S'ils étoient de bonne foi, ils conviendroient aiſément que la dépendance du vice eſt encore plus pénible, & que les biens frivoles qu'il leur procure, ne les dédommagent pas des tourmens qu'il leur cauſe. Agités par le tourbillon rapide qui les entraîne, fatigués par des plaiſirs trop vifs qui les épuiſent ſans les ſatisfaire, ils dépoſent contr'eux-mêmes, dans ces momens plus tranquilles où les paſſions ſuſpendues laiſſent parler la raiſon. Ils portent envie à la ſituation paiſible des hommes de bien, qui libres du joug des paſſions, & aſ-

franchis de l'eſclavage des ſens, goûtent ſous l'heureux empire de la vertu, ces ſatisfactions pures, ces plaiſirs innocens qui répandent dans leur ame un charme inexprimable, & qui, s'ils ont été précédés par des ſacrifices, ne ſont jamais ſuivis par le repentir ni par le remords.

Rien n'eſt plus propre à affermir dans la pratique du bien, que la vue des peines & des tourmens attachés au vice. C'eſt le tableau que Plutarque nous préſente dans ce traité. Il nous montre les eſclaves de la fortune livrés à l'agitation & aux craintes. Nouveaux Tantales, ils pourſuivent ſans ceſſe des biens qu'ils ne peuvent atteindre, ou qui ne les ſatisfont pas quand ils les ont obtenus. Le chagrin cruel qui ſuit des eſpérances trompées, ou le vuide que laiſſent dans le cœur des richeſſes, des honneurs ou des plaiſirs dont on a reconnu l'illuſion, les forcent d'avouer qu'ils ont cherché le bonheur où il n'étoit pas, & qu'une vie douce & paiſible eſt la ſeule route qui y conduiſe.

Plutarque fait voir enſuite combien eſt dur l'empire que les paſſions exercent ſur le cœur humain. On peut braver les

maux phyſiques, quelque cruels qu'ils ſoient ; mais les maux qui ſont la ſuite de nos cupidités, tyranniſent notre ame avec une violence irréſiſtible. Il peint la fortune & le vice qui ſe diſputent à qui rendra plus ſûrement un homme malheureux ; & par l'énumération de tous les maux que la fortune peut nous faire, il montre qu'elle n'a de pouvoir que ſur les ames foibles, au lieu que le vice n'a pas beſoin de la fortune pour tourmenter les hommes, & que ſeul il ſuffit pour les rendre malheureux.

SI LE VICE SUFFIT POUR RENDRE L'HOMME MALHEUREUX.

Le desir des richeſſes fait le tourment de ceux qui s'y livrent.

EUripide diſoit d'un homme qui s'étoit marié par intérêt (1) :

Il a vendu ſon corps pour le prix d'une dot.

Tels ſont ceux qui pour des biens incertains & fragiles ſe rendent eſclaves de la fortune. Ils marchent, non ſur une cendre trompeuſe, mais ſur des buchers

---

[1] Le commencement de cet opuſcule eſt très-mutilé, & il eſt impoſſible, faute de ſecours, d'en remplir les lacunes. J'ai fait de mon mieux pour tâcher d'en ſaiſir le ſens, & pour y mettre quelque liaiſon avec la ſuite.

ardens [1]. Livrés à l'agitation & à la crainte, ils courent, à travers mille peines, au-delà des mers [2], pour amaſſer des richeſſes ; & ſans ceſſe repouſſés par les ſoins qui les obſédent, nouveaux Tantales, ils ne peuvent jamais en jouir. Cet habitant de Sicyone :

Qui pour fuir les dangers du ſiége d'Ilion, fit préſent à Agamemnon d'une excellente jument, prit, ce me ſemble, un parti fort prudent ; il reſta du moins tranquillement chez lui au milieu des délices que ſes richeſſes lui procuroient [3]. Mais ceux qui ſe flattent de vivre ſans chagrin, en ſe livrant au ſoin de faire fortune, vont ſe précipiter volontairement [4], dans le tumulte des Cours, languir à la porte des Grands, ou marcher à leur ſuite ; & cela pour obtenir quelque diſtinction

Iliad. XXIII ; 295.

---

[1] Mot-à-mot ; *ſur un bucher de roi, où ils ſont conſumés tout autour.*

[2] Mot-à-mot ; *pleins d'une ſueur gagnée au-delà des mers.*

[3] Voyez ſur cette action d'Agamemnon, ce que Plutarque en a dit, tom. I, p. 166, & tom. III, pag. 23.

[4] Il y a dans le grec, *ſans que perſonne les appelle.*

frivole, ou quelque préſent modique [1]. Cependant :

Ils ont laiſſé chez eux une femme éplorée,
Et des biens négligés [2] ;

tandis qu'ils errent de tous côtés, & qu'à travers les mépris les plus outrageans ils pourſuivent des eſpérances incertaines. Ont-ils enfin obtenu ce qu'ils deſiroient ? Emportés dans le tourbillon rapide de leur nouvelle fortune, & étourdis de l'agitation violente qu'ils éprouvent, ils cherchent à s'y dérober, & ne trouvent d'heureux que ceux qui menent une vie tranquille & ſûre : & ceux-ci au contraire, qui ne jugent d'eux

---

[1] Mot-à-mot ; *pour un cheval, une agraffe,* Xylandre a lu πόρνης courtiſane, au-lieu de πόρπης agraffe ; mais il eſt plus naturel de ſuivre cette derniere leçon. On ſait qu'il étoit d'uſage que les rois fiſſent de ces ſortes de préſens aux perſonnes qu'ils vouloient récompenſer.

[2] Ce ſont des vers d'Homere dans le catalogue des vaiſſeaux, 207, où il eſt queſtion de Protéſilas qui pour aller au ſiége de Troye avoit abandonné à Phytace ville de Theſſalie, ſa femme, & ſes biens.

que par leur élevation, portent envie à leur bonheur.

Le vice n'a pas besoin de moyens extérieurs pour rendre l'homme malheureux.

Tel est le pouvoir du vice : lui seul sans secours suffit pour rendre l'homme malheureux. Les tyrans entretiennent des satellites & des bourreaux pour tourmenter ceux qu'ils veulent punir ; ils inventent de nouveaux genres de supplices qui effraient les ames pusillanimes [1]. Le vice, une fois entré dans le cœur, n'a besoin d'aucun moyen extérieur, pour l'affliger, le tourmenter, le livrer en proie aux douleurs, aux gémissemens & aux remords. En voulez-vous une preuve ? Voyez avec quelle constance bien des gens supportent les plus cruels tourmens. Ils se laissent fouetter, déchirer sans proférer une seule parole. L'ame qui s'est rendue maitresse du corps, en réprime tous les mouvemens [2]. Mais qui pourroit imposer

[1] Mot-à-mot ; *ils imaginent des lames ardentes & des coins.* La fin de cet endroit est mutilée ; j'ai suivi la conjecture de M. Reiske.

[2] Mot-à-mot ; *l'ame arrêtant par la raison son impétuosité, la retient & la réprime comme avec la main.*

silence à la colere & à la douleur, calmer les émotions de la crainte, étouffer le cri du remords, arrêter les transports & les fureurs du déſeſpoir (1) ? Tant il eſt vrai que le vice eſt encore plus redoutable que le fer & le feu !

La fortune toute ſeule ne peut rendre un homme malheureux.

Quand une ville veut élever un temple ou une ſtatue coloſſale (2), elle appelle des artiſtes pour les conſulter ſur les moyens d'exécuter cette entrepriſe. Les artiſtes préſentent leurs plans, leur modele & leur prix ; & l'entrepriſe eſt donnée à celui qui s'engage à le faire mieux, plus promptement, & à moins de frais. Suppoſons qu'on propoſe une récompenſe à ceux qui trouveront les meilleurs moyens de rendre l'homme malheureux ; & que la fortune & le vice ſe préſentent à ce concours. La fortune étalera mille moyens de rendre la vie malheureuſe, tels que les vols, les guerres, les meurtres (3), les

---

[1] Il y a dans le texte ; *empêcher qu'il ne s'arrache les cheveux, ou ne ſe frappe la cuiſſe.*

[2] Mot-à-mot ; *un coloſſe.*

[3] Mot-à-mot ; *les meurtres faits par des tyrans.*

naufrages, la foudre du ciel, le poison, la calomnie, les fievres ardentes, les prisons & les chaînes. Quoique la plupart de ces maux soient moins l'ouvrage de la fortune que du vice, je veux bien les attribuer tous à la premiere. Le vice paroîtra ensuite sans aucun secours étranger, & il dira à la fortune : « Quels » sont tes moyens pour rendre l'homme » malheureux ? Tu le menaces de la pau» vreté ? Mais Métroclès (1) rit de tes » menaces. Il couchoit en hiver dans » un parc au milieu des brebis ; il re» posoit l'été sous le parvis d'un tem» ple ; & son état lui paroissoit plus » heureux que celui du roi de Perse, » qui passoit l'hiver à Babylone, & » l'été dans la Médie. Le condamneras» tu à la prison ou à l'esclavage ? Vois » le mépris qu'en fait Diogene qui mis » en vente par des pirates, faisoit crier » par le Hérault : Qui veut acheter un » maître ? Lui prépareras-tu du poison ?

[1] Métroclès avoit d'abord suivi Théophraste ; mais ensuite il s'attacha à Cratès le Cynique, aussi bien que sa sœur Hipparchia. Voyez Diogene-Laerce, liv. VI, seg. 95.

» Mais lorsque tu le fis boire à So-
» crate, ne vis-tu pas avec quelle tran-
» quillité il l'avala, sans témoigner au-
» cune crainte sans changer de couleur
» ni de contenance? Aussi ses concitoyens
» envierent-ils sa mort, persuadés qu'il
» alloit dans une autre vie, partager
» le bonheur des dieux. L'effrayeras-tu
» par l'appareil du feu? Mais depuis
» long-temps le général Romain Dé-
» cius t'a prévenue. Il fit allumer un grand
» bucher entre les deux camps, & s'y
» précipita, selon le vœu qu'il en avoit
» fait à Saturne, pour assurer la pros-
» périté de l'empire (1). On sait que
» dans les Indes, les femmes chastes &
» qui aiment leurs maris se disputent
» à leur mort, la gloire d'être brû-

---

[1] Tite-Live, liv. VIII, chap. 9, raconte autrement la maniere dont Decius se devoua pour assurer la victoire aux Romains dans la guerre contre les Latins, l'an de Rome 414. Il se précipita au milieu des ennemis & y périt sous une grêle de traits. Son fils en fit autant l'an de Rome 459, dans la guerre contre les Gaulois & les Samnites. Ib. liv. X, chap. 28. Tite-Live est à cet égard préférable à Plutarque.

» lées avec eux dans le même bucher,
» & que celle qui remporte la victoire,
» voit ses rivales envier son bonheur.
» Parmi les sages du même pays, on
» n'admire & on ne croit heureux que
» celui qui dans le meilleur état de santé,
» & avec toute sa raison, se brûle lui-
» même, & se dépouille par le feu de
» tout ce qu'il avoit de mortel, pour
» sortir de la vie sans souillure ».

« Reduiras-tu à la béface & au man-
» teau (1) celui qui regorge de ri-
» chesses, & qui vit dans un palais au
» milieu des délices de la table? La pau-
» vreté fut la source du bonheur de
» Diogene, de la liberté & de la gloire
» de Cratès. Tu le feras mettre en croix?
» ou empaler? Et qu'importe à Théo-
» dore de pourrir en l'air ou dans la
» terre (2)? Les Scythes trouvent cette
» sépulture la plus honorable (3). En

---

[1] Le texte ajoute; *& à mendier son pain.*

[2] Cicéron, liv. I, Tuscul. chap. 42, rapporte que Théodore fit cette réponse à Lysimaque roi de Thrace qui le menaçoit de le faire mettre en croix.

[3] Hérodote, liv. IV, chap. 72, dit que

» Hyrcanie & dans la Bactriane, les loix » ordonnent que ceux qui ont terminé » heureusement leur vie, soient dévorés » par des chiens & des oiseaux de » proie ».

La fortune ne rend malheureux que les hommes foibles & lâches.

Pour qui donc ces divers accidens sont-ils des malheurs? pour des hommes foibles & lâches, qu'une molle éducation a laissés sans force & sans nerf, & qui conservent encore les préjugés dont leur enfance fut imbue. La fortune ne peut donc toute seule rendre l'homme malheureux, si le vice ne la seconde. On coupe avec un simple fil les os qui ont été amollis dans la cendre & le vinaigre. L'ivoire, après avoir trempé dans la biere, devient mou, & se prête à toutes les formes. On ne pourroit le travailler sans cela. De même la fortune blesse facilement de ses traits un cœur déja amolli par le vice. Un homme

---

les Scythes quand ils avoient enterré leurs rois, prenoient 50 jeunes-gens de ceux qui avoient servi auprès du prince; & après les avoir étranglés ils les empaloient, les plaçoient sur des chevaux qu'ils avoient aussi empalés, & les rangeoient ainsi autour du tombeau.

sain

sain peut manier impunément du poison ; mais qu'un homme blessé s'en approche, sur le champ la plaie s'envenime, & devient mortelle (1). De même la fortune, pour avoir prise sur nous, & pouvoir corrompre nos ames, a besoin d'y trouver des plaies intérieures, que les accidens du dehors enveniment.

Le vice n'a pas besoin de la fortune pour faire le malheur de l'homme.

Le vice a-t-il besoin de la fortune pour rendre les hommes malheureux ? Point du-tout. Il est vrai qu'il ne soulève pas les mers ; il n'excite pas les tempêtes ; il ne fait pas tomber la grêle du sein des nues pour porter la désolation dans les campagnes ; il ne place pas les voleurs en embuscade dans les défilés des montagnes (2) ; mais il suf-

---

[1] Il y a dans le texte ; *le poison, qui ne fait aucun mal à aucun des autres qui le touchent & qui le portent, si un homme blessé*, &c. Le mot qui exprime le poison particulier dont Plutarque parle, est altéré dans le texte, & a donné lieu à plusieurs conjectures. Amyot croit que c'est le *Pharicum* en grec, & en françois le *napel* ou *aconit*. Saumaise pense que c'est l'*assa fœtida*.

[2] Tout cet endroit est altéré. Je me suis permis de transposer quelques membres de phrase, afin d'y mettre plus de liaison

cite un Mélitus, un Anytus, un Callixene (1), & tant d'autres calomniateurs. Il enleve à l'homme ſes richeſſes ; il lui fait manquer les dignités qu'il recherchoit. Souvent même, pour le rendre plus malheureux, il lui procure des richeſſes, de vaſtes domaines, des ſucceſſions opulentes. Mais le vice le ſuit & ſur terre & ſur mer. Attaché à lui comme à ſa proie, il le conſume de deſirs, il le livre aux tranſports violens de la colere ; il l'accable du poids de la ſuperſtition, il le ſurprend par ſes regards même pour l'entraîner dans le piége (2).

J'ai entendu du vice tout ce qui y eſt dit, quoiqu'Amyot en ait rapporté une partie à la fortune.

[1] C'étoient les accuſateurs de Socrate.

[2] Il y a quelque apparence que la fin de ce Traité manque, ainſi que le commencement, ſoit que Plutarque ne l'ait pas achevé, ſoit que l'injure du temps nous l'ait dérobé.

QUELLES MALADIES SONT PLUS DANGEREUSES, DE CELLES DE L'AME, OU DE CELLES DU CORPS.

SOMMAIRE.

TOUS les philosophes, les orateurs & les poëtes qui ont parlé de la condition de l'homme, nous en font le tableau le plus triste & le plus affligeant. Ils nous le représentent jetté nu sur la terre nue, marquant son entrée dans le monde par la douleur & par les larmes, sujet aux maladies & aux infirmités pendant

tout le cours de ſa vie, qui n'eſt qu'une lutte continuelle contre la mort, qui le mine peu-à-peu, & finit par le détruire. Mais ce triſte apanage de ſa condition n'eſt encore que la moitié de ſes peines. Une foule de maux d'une autre eſpece aſſiégent ſon ame : des paſſions tyranniques attachées à ſon exiſtence, croiſſent, ſe développent avec lui, & ſe diſputent tour-à-tour l'empire de ſon cœur.

Mais de ces maladies phyſiques & morales qui rempliſſent le cours de la vie humaine, quelles ſont les plus dangereuſes & les plus funeſtes ? C'eſt la queſtion que Plutarque ſe propoſe dans cet Opuſcule ; & il décide que les affections vicieuſes de l'ame influent bien plus ſur le malheur de l'homme, que les maux du corps. Il rapporte d'abord un paſſage d'Homere, dans lequel ce poëte juge que l'homme eſt le plus malheureux de tous les animaux, & il examine ſi c'eſt par les maux de l'ame, ou par ceux du corps. Ceux-ci ne ſont proprement que des accidens qui lui viennent du dehors ; les autres ont un principe intérieur & inhérent à l'ame ; & ce qui les rend beaucoup plus dangereux, c'eſt

qu'ordinairement on les ignore, on les méconnoît; & au lieu d'en chercher le remede, comme dans les maladies corporelles, on ſe refuſe à toute eſpece de traitement, on repouſſe la main du philoſophe qui veut nous découvrir nos plaies, & y appliquer les remedes convenables. Un cœur agité par les paſſions auroit beſoin du calme des ſens pour pouvoir rentrer en lui-même, & reconnoître ſon état. Au contraire, c'eſt alors qu'il veut le plus agir, & qu'il s'étourdit lui-même ſur des maux, dont une agitation intérieure, plus funeſte que celle des flots ſoulevés par la tempête, lui fait ſentir le danger; mais il impoſe ſilence à cette voix ſalutaire pour ſe livrer en liberté à toutes ſes paſſions.

Ce Traité eſt imparfait comme les deux précédens, la fin en eſt perdue. Xylandre prétend qu'il n'eſt point de Plutarque, mais de quelque Savant qui a cherché à imiter le ſtyle de ce philoſophe. C'eſt reconnoître qu'il ne s'éloigne pas beaucoup du caractere de ſes autres ouvrages. En effet, je n'y vois rien qui ne ſoit digne de Plutarque, rien, pour le fonds, qui ne s'accorde avec

ſes principes, rien, dans la forme, qui ne convienne à ſon ſtyle ordinaire; &, comme M. Reiske, je ne comprends pas pourquoi Xylandre ne veut pas qu'il ſoit de lui.

QUELLES MALADIES SONT PLUS DANGEREUSES, DE CELLES DE L'AME, OU DE CELLES DU CORPS.

HOMERE, après avoir conſidéré les différentes eſpeces d'animaux, comparé leur genre de vie & leurs mœurs, prononce hautement que

L'homme eſt le plus malheureux de tous les animaux.

De tous les animaux qui rampent ſur la terre
Ou planent dans les airs, l'homme eſt le moins heureux.

Iliad. XVII. 446.

Il le déclare ſujet à plus de maux qu'aucun autre, & lui aſſigne le premier rang

dans la classe des êtres malheureux. En supposant dans l'homme cette funeste prérogative (1), je vais ici le comparer avec lui-même, mettre en parallele les maladies du corps & les vices de l'ame, & par cette comparaison utile lui faire juger si c'est à la fortune (2), ou à lui-même, qu'il doit cette triste prééminence dans le malheur.

Les maladies du corps sont une suite de sa constitution. Le vice & la dépravation de l'ame sont des dispositions vo-

---

[1] Mot-à-mot ; *Pour nous, supposant que l'homme a eu la victoire en fait de misere, & qu'il est reconnu le plus malheureux des animaux.*

[2] Il y a dans les éditions τὴν ψυχὴν, ce qui voudroit dire ; *si c'est par l'ame ou par nous-mêmes que nous sommes plus malheureux ?* Mais il n'y a pas, ce me semble, une opposition assez marquée entre l'ame & nous-mêmes, pour établir le contraste que Plutarque se propose de faire. Les manuscrits donnent τύχην *la fortune* ; & je ne sais pour quoi Xylandre, qui dit avoir vu cette leçon, l'a rejettée. Les anciens regardoient comme l'ouvrage de la fortune, tous les biens & tous les maux du corps. Ce qui tenoit à son ame, étoit proprement à lui ; tout le reste lui étoit étranger.

lontaires qui ſont ſon état de maladie (1). Heureux (2), quand le mal n'eſt pas ſans remede, & qu'un traitement ſage peut en aſſurer la guériſon. Le Renard d'Eſope diſputoit avec la Panthere à qui l'emportoit pour la variété de la peau. Celle-ci étaloit les couleurs brillantes dont ſa peau étoit marquetée, tandis que ſon adverſaire ne laiſſoit voir qu'une peau rouſſe & déſagréable. « Mais regardez au-dedans, diſoit-il à ſon juge, » & vous me » verrez bien plus tacheté qu'elle ». Il faiſoit alluſion à la variété de ſon caractere, ſi fécond en ruſes & en expédiens.

O homme ! peut-on auſſi ſe dire à ſoi-même, ton corps eſt ſujet à bien des affections & des maladies, ſoit naturelles, ſoit accidentelles (3) ; mais ouvre ton cœur, & tu y trouveras un dépôt, ou, ſelon l'expreſſion de Démocrite, un

Les maladies du corps & celles de l'ame ont un principe différent.

[1] Mot-à-mot ; *Eſt d'abord ſon action ; & enſuite ſa paſſion.*

[2] Il y a dans le texte ; *C'eſt un grand ſecours pour la tranquillité.*

[3] Mot-à-mot ; *Ton corps produit des maladies de lui-même, & en reçoit qui lui tombent du dehors.*

tréſor de maux qui n'y découlent pas du dehors, mais qui y jailliſſent naturellement de ſa dépravation, ſource féconde de paſſions & de vices. Les maladies du corps ſe manifeſtent par l'altération des traits du viſage (1), par les friſſons, les chaleurs internes & les douleurs ſubites. Celles de l'ame, preſque toujours inconnues, ſont d'autant plus dangereuſes, qu'elles ôtent aux malades le ſentiment de leur état. Dans les premieres, la raiſon qui ſe conſerve ſaine, juge de la nature du mal : dans les autres, la faculté qui devroit juger la maladie, eſt-elle même affectée, & perd le diſcernement. Auſſi la premiere & la plus grande maladie de l'ame eſt-elle ce déſordre de la raiſon, qui ſouvent rend le mal incurable, & nous le rend ſi naturel, qu'il vit & meurt avec nous.

Les hommes qui ont l'ame malade ne déſirent pas leur guériſon.

C'eſt un commencement de guériſon, que le ſentiment du mal qui fait recourir au médecin. Mais l'ignorance de ſa maladie fait qu'on rejette un remede dont on ne croit pas avoir beſoin. Les maladies du corps les plus dangereuſes

(1) Mot-à-mot ; *Par les inflammations & les couleurs du viſage.*

ſont celles qui nous privent de ſentiment ; comme les léthargies, les migraines violentes, les épilepſies, les apoplexies, & même ces fiévres qui, accompagnées d'inflammation & de tranſport, troublent les ſens, & comme dans un inſtrument de muſique,

Des mouvemens de l'ame altèrent l'harmonie.

Auſſi les médecins, ne pouvant préſerver l'homme de toute maladie, veulent-ils au moins qu'il ſache connoître ſon mal (1). Mais les maladies de l'ame nous ſont toujours inconnues. La folie, l'amour des voluptés & l'injuſtice ne ſont pas des maux aux yeux de bien des gens ; ſouvent même ils paſſent pour des biens. On ne donne pas à la fiévre le nom de ſanté ; à la phthiſie, celui d'embonpoint ; à la goute, celui d'agilité ; à la paleur, enfin, celui de rougeur. Mais quoi de plus ordinaire que de déguiſer la colere ſous le nom de courage ; l'amour ſous celui d'amitié ; d'appeller émulation, une baſſe ja-

[1] Mot-à-mot ; *Les médecins veulent que l'homme ne ſoit pas malade, ou s'il l'eſt, qu'il ne l'ignore pas.*

louſie ; & circonſpection prudente, une honteuſe lâcheté ?

Dans les maladies corporelles, le beſoin du remede fait appeller le médecin. Dans celles de l'ame, où ſouvent le mal eſt regardé comme un bien, nous fuyons les philoſophes qui pourroient nous guérir. La raiſon ſeule nous fait ſentir que l'ophthalmie & la goute ſont moins dangereuſes que la phréneſie & la fureur : cependant quelqu'un eſt-il attaqué de l'une ou de l'autre des deux premieres maladies, il ſent ſon mal ; il appelle à grands cris le médecin ; il ſe laiſſe baſſiner les yeux, ouvrir la veine, & ſupporte tous les traitemens néceſſaires. Entendez au contraire l'inſenſée Agavé qui, méconnoiſſant ce qu'elle a de plus cher, s'écrie dans le tranſport de ſa fureur :

Eurip. in Bacch.

Voyez ce jeune faon par nos mains déchiré.
O chaſſe heureuſe, & bien digne d'envie !

Ils agiſſent quand ils auroient plus beſoin de repos.

Un homme malade de corps ſe met au lit, & ſe ſoumet ſans réſiſtance au régime qu'on lui preſcrit. Si dans la violence de ſon mal il s'agite & ſe tourmente, & qu'on lui diſe avec douceur :

Gardez dans votre lit une assiette tranquille; Id. in Oresl.

cela suffit pour le contenir. Mais l'esprit est-il malade ? C'est alors qu'on veut être moins tranquille, & se donner plus de mouvement. Les desirs de l'ame sont le principe de nos actions; ces desirs portés à l'excès, sont ses maladies. Aussi ne lui laissent-elles pas un instant de repos. C'est lorsqu'elle auroit plus besoin du calme & du silence de la retraite, que la colere, l'ambition, l'amour & les chagrins la forcent de se produire au grand jour, lui font commettre toutes sortes d'injustices, & tenir mille propos immodérés.

Les tempêtes qui nous éloignent du port, sont bien plus dangereuses que celles qui nous y retiennent. De même, entre les orages auxquels l'ame est sujette, il n'en est point de plus terribles que ceux qui ne permettent pas à l'homme de s'arrêter, & de rendre le calme à sa raison. Tel qu'un vaisseau qui sans pilote & sans gouvernail (1) est emporté par la violence des vagues, il erre à tra-

[1] Il y a dans le Grec, *sans cordages*.

vers mille écueils, & périt enfin par le plus triste naufrage (1). Mais ce qui rend les maladies de l'ame bien plus funestes que celles du corps, c'est que les dernieres n'affectent que le malade ; dans celles de l'ame il souffre, & il fait souffrir les autres. Est-il besoin, pour le prouver, de parcourir les différentes passions ? Ce que nous avons en ce moment sous les yeux n'en est-il pas une preuve frappante ?

Effets des passions sur les hommes.

Voyez cette foule nombreuse qui se précipite confusément dans la place publique, & se répand autour des tribunaux. Vient-elle sacrifier à ses dieux tutélaires, ou participer à des cérémonies communes de religion ? Apporte-t-elle à Jupiter Ascréen (2) les pré-

---

[1] Le texte ajoute ; *& il brise sa vie.*

[2] Ascra étoit une bourgade au pied du mont Hélicon dans la Béotie. Elle est devenue fameuse pour avoir été la patrie du poëte Hésiode. C'est du nom de cette ville que Lilio Gregorio Giraldi dérive, par conjecture, le surnom de Jupiter Ascréen. Mais Ascra est, suivant Hésychius, le nom d'un chêne qui ne produit point de gland ; & ce pourroit être là la véritable étymologie, puisque le chêne étoit l'arbre de Jupiter. *Note de M. de Vauvilliers.* M. Reiske croit

mices des fruits de la Lydie ? Va-t-elle enfin, par des fêtes ſolemnelles & des repas nocturnes, célebrer les Orgies en l'honneur de Bacchus ? Non, c'eſt une fureur épidemique qui les ſaiſiſſant à des périodes réglées, tranſporte ici toute l'Aſie, & les réunit au jour marqué pour le jugement de leurs querelles & de leurs procès. Les affaires viennent à grands flots inonder la place publique, dont les plaideurs ſont le théâtre de leurs combats, de leurs victoires & de leurs défaites (1). Quelle cauſe peut donc produire de ſi étranges effets ? Eſt-ce la fiévre ? Eſt-ce l'irritation du ſang, ou l'altération des humeurs ? Eſt-ce enfin un déſordre général dans l'économie animale (2) ? Interrogez chaque plaideur en particulier (3) ; diſcutez l'origine

---

que par les premices des fruits de la Lydie, dont il eſt parlé tout de ſuite, Plutarque entend l'or, parce que le Pactole, fleuve de Lydie, rouloit de l'or dans ſes flots.

[1] Mot-à-mot ; *Qui eſt enflée, & toute ardente de gens qui font périr les autres, ou qui ſe perdent.*

[2] Mot-à-mot ; *Eſt-ce l'augmentation de la chaleur, ou la ſurabondance des humeurs ?*

[3] Il y a dans le Grec ; *Si vous examinez chaque procès, comme chaque homme.*

& les motifs de son procès, & vous verrez que l'un a été produit par une colere inflexible, celui-ci par une injuste cupidité, un autre, par un entêtement poussé jusqu'à la fureur.

SUR

LA DÉMANGEAISON DE PARLER.

SOMMAIRE.

LA parole eſt, après la raiſon, le plus beau préſent que l'Auteur de la nature ait fait à l'homme. Elle eſt le lien du commerce qu'il entretient avec ſes ſemblables, de cette communication réciproque d'idées & de ſentimens qui fait le charme de la vie. Cette faculté eſt un privilége réſervé à l'homme ſeul; & en ſuppoſant même que les animaux aient un langage à la faveur duquel ils peuvent communiquer entr'eux, du moins on ne ſauroit diſconvenir que la nature n'ait mis, par le don de la parole, autant

de distance entre l'homme & les animaux, qu'elle les avoit déja séparés par celui de l'intelligence.

Mais ce don si précieux & si utile, quand on le laisse à sa destination naturelle, & quand, suivant l'expression de Socrate, la parole ne sert qu'à la pensée, & la pensée à la vérité; qu'il est ordinaire d'en pervertir l'usage! & qu'un ancien avoit bien raison de dire, que s'il n'y avoit rien de meilleur que la langue, rien aussi n'étoit plus mauvais! Trop souvent la parole est l'instrument du vice, pour répandre son poison avec plus de facilité; plus souvent consacrée à des discours frivoles & inutiles, elle sert d'organe à une démangeaison inquiette, & d'aliment à une vaine curiosité. Il est des hommes en qui le besoin de parler est une véritable maladie, & qui ne cherchant qu'à le satisfaire, vont débiter par-tout les propos les plus insipides & les plus ridicules, étourdissent de leur babil tous ceux qu'ils rencontrent, connus & inconnus, & sont le fléau des sociétés.

C'est le défaut que Plutarque se propose de corriger dans ce Traité, en montrant le ridicule qui l'accompagne, & le

danger auquel il expoſe. Il avoue, en commençant, la difficulté de guérir une maladie dont la cure exige de la part de ceux qu'on traite, une grande docilité aux avis qu'on leur donne; & les babillards ne veulent ni ne peuvent rien écouter, parce qu'ils parlent toujours. Il paſſe aux inconvéniens que ce défaut entraîne. Le premier, c'eſt que tout le monde fuit un grand parleur, & redoute de l'avoir à ſa table ou dans ſa compagnie. Le ſecond, c'eſt qu'on n'ajoute aucune foi à ſes récits, & qu'il n'obtient jamais cette confiance que tout diſcours ſollicite naturellement, & qui eſt le but de toute converſation. Le troiſieme, c'eſt qu'un babillard s'expoſe à trahir des ſecrets importans, & court par-là les plus grands riſques. Le quatrieme, c'eſt qu'à force de ſe rendre importun, il inſpire de l'éloignement & de l'averſion à tous ceux qui le connoiſſent; & ſouvent cette haine a des ſuites funeſtes pour lui. Plutarque le prouve par l'exemple de pluſieurs grands parleurs à qui leur indiſcrétion avoit cauſé les plus grands malheurs, & quelquefois la mort même.

Il propoſe enſuite les remedes généraux qu'on peut appliquer à cette paſ-

sion, & présente d'abord les avantages que procurent la discrétion & le silence. Il passe delà aux remedes particuliers, qui sont l'instruction & l'habitude. Il renferme dans la premiere les conseils qu'on peut donner aux babillards, & dont le but doit être de leur faire sentir tout ce que leur défaut a d'odieux, & tout ce qu'a d'estimable la qualité contraire. L'habitude comprend les moyens dont on doit faire usage pour se former à la discrétion; c'est de s'accoutumer peu-à-peu à écouter ceux qui parlent dans un cercle, & à réprimer la précipitation avec laquelle on prévient ceux qui se disposoient à répondre aux questions qu'on avoit proposées; d'attendre pour parler qu'on soit interrogé personnellement, & alors même de répondre avec réflexion, & d'une maniere concise.

Il fait l'éloge de ce style précis & serré, dont les anciens, & sur-tout les Spartiates, faisoient un si grand cas. Il recommande de ne pas chercher à faire tomber la conversation sur les matieres qui nous plaisent le plus, & qui par-là nous exposent à être toujours trop longs dans nos discours; mais de préférer celles qui nous sont moins fami-

lieres, & que d'autres poſſedent mieux que nous, afin que d'un côté nous ſoyons moins preſſés de parler, & que de l'autre la lumiere de ceux que nous conſultons ſur ces objets, ſerve à nous inſtruire. Il finit par rappeller aux babillards cette maxime ſi connue, & qu'on ne ſauroit avoir trop préſente à l'eſprit ; Que ſouvent on s'eſt repenti d'avoir parlé, jamais de s'être tu.

Le *Chancelier de l'Hôpital, dit M. de Vauvilliers dans une note, faiſoit le plus grand cas de ce Traité. Il diſoit qu'il falloit le lire ſans ceſſe, & l'avoir toujours préſent à la mémoire. Il eſt en effet d'un grand uſage pour le commerce de la vie, & contient d'excellentes réflexions & des avis bien ſalutaires, dont on ne ſauroit trop faire ſon profit, pour éviter l'importunité d'une intempérance de paroles qui nous rend inſupportables dans la ſociété, & les dangers d'une indiſcrétion qui ſouvent a pour nous-mêmes ou pour d'autres les ſuites les plus funeſtes.*

SUR

LA DÉMANGEAISON DE PARLER.

La démangeaiſon de parler eſt un vice très-difficile à guérir.

C'EST une cure difficile pour la Philoſophie, que celle de la démangeaiſon de parler. Le remede à cette maladie ſeroit d'écouter, & les babillards n'écoutent perſonne, ils parlent toujours. Ce refus d'écouter, qu'on peut appeller une ſurdité volontaire, eſt le premier vice de ces grands parleurs, qui doivent ſans doute blâmer la nature de ne leur avoir donné qu'une langue, tandis qu'ils ont deux oreilles. Euripide diſoit avec raiſon à un auditeur peu ſenſé :

La vertu dans ton cœur pourroit-elle germer?
Tel qu'un vaiſſeau percé, d'où s'enfuit tout liquide,

On a beau le remplir, il reſte toujours vuide.

On peut le dire du babillard [1] avec plus de vérité. On ne ſauroit remplir des principes de la ſageſſe, l'eſprit d'un homme qui parle à ceux qui ne l'écoutent pas, & qui n'écoute pas ceux qui lui parlent. Donne-t-il par haſard quelques momens d'attention ? bientôt ſa langue, comme entraînée par un reflux naturel, rend au centuple ce qu'elle a reçu.

Il y avoit à Olympie (2) un portique qui répétoit pluſieurs fois les mots qu'on y avoit prononcés, & qu'on appelloit le portique à ſept voix (3). De

[1] Il y a dans le texte ; *on peut le dire au babillard, ou plutôt du babillard.* Plutarque, en appliquant au babillard les vers d'Euripide, les répéte avec le changement d'un ſeul mot. J'ai cru que cette répétition étoit inutile, & ſeroit déſagréable.

[2] Olympie, ville du Péloponnèſe, fameuſe par les jeux Olympiques, portoit auſſi le nom de Piſe.

[3] Mot-à-mot ; *l'heptaphone*, Pline, l. XXXVI, c. 15. parle auſſi de ce portique d'Olympie, ſans en donner la deſcription, ſans rien dire ſur les cauſes de ce phénomene ; il dit ſeulement que l'art en étoit admirable.

même, si le babillard entend un seul mot, il en répète mille :

Il ébranle à l'instant les fibres de son ame.

On diroit que dans les babillards les conduits de l'ouie n'aboutissent pas au cerveau, mais sur la langue; car au-lieu de conserver, comme tout le monde, les discours qu'ils entendent, ils les laissent aussi-tôt s'écouler, semblables à des vaisseaux vuides, qui ne rendent qu'un vain son.

Tout le monde fait un grand parleur.

Pour ne négliger aucun moyen de réprimer cette démangeaison, disons d'abord au babillard ;

Taisez-vous, mon ami, le silence est utile.

Il y a deux grands avantages, qui sont d'écouter les autres, & d'en être écouté. Les babillards ne veulent point de l'un, & ils desirent l'autre, sans jamais l'obtenir. La plupart des maladies de l'ame, telles que l'avarice, l'ambition, l'amour des plaisirs, jouissent quelquefois des objets de leurs desirs; mais une chose désespérante pour les babillards, c'est qu'ils voudroient des auditeurs, & ils n'en trouvent point. Leur présence les éloigne

éloigne tous. Qu'ils paroissent dans un cercle ou dans une promenade publique, chacun prend la fuite.

Quand il se fait un grand silence dans une assemblée, on dit que Mercure y est entré [1]. Dès qu'un babillard paroît dans une compagnie ou dans un banquet, aussitôt chacun se taît pour ne pas lui donner occasion de parler. Si, malgré cela, il ouvre la bouche, tout le monde s'enfuit avant que l'orage éclate; comme les matelots s'empressent de gagner la terre lorsque le premier souffle d'un vent du nord les menace de la tempête. Aussi personne, à moins qu'il ne puisse s'en dispenser, ne veut-il les avoir pour convives ou pour compagnons de voyage (2). Importuns par

[1] Mercure étoit tout-à-fois le dieu de l'éloquence & le messager des dieux. L'espece de proverbe que Plutarque rapporte, peut tenir également à l'une & à l'autre de ces deux qualités : comme messager des dieux, son apparition devoit naturellement imposer silence à l'assemblée, pour écouter les ordres qu'il apportoit : comme dieu de l'éloquence, il convenoit qu'on lui cédât la parole.

[2] Mot à-mot; *lorsqu'ils vont à la campagne ou qu'ils voyagent sur mer.*

leur babil, ils ne le sont pas moins par leurs manieres, leurs mouvemens & leurs gestes (1). Avec des gens de ce caractere, c'est sur-tout de ses pieds qu'on a grand besoin, suivant Archiloque, & même selon le sage Aristote.

Un jour ce Philosophe étourdi des contes ridicules d'un babillard, qui lui répétoit sans cesse; « Aristote, cela n'est-» il pas admirable »? Non, lui répondit-il, » mais ce que j'admire, c'est » qu'un homme qui a des pieds, puisse » supporter votre bavardage ». Un autre de ces importuns lui disoit, après l'avoir entretenu long-temps: « Philosophe, » ne vous ai-je pas bien fatigué? Non, lui dit Aristote, » car je ne vous ai » pas écouté ». En effet, lorsque dans un cercle un babillard s'est emparé de la conversation, les assistans le laissent verser autour de leurs oreilles les flots de son babil; & leur esprit retiré en lui-même, s'y occupe de ses propres pensées: personne ne veut ni l'écou-

[1] Il y a dans le grec; *Ils sont toujours après vous; ils vous tirent par vos habits, vous prennent par le menton, ou vous frappent du coude.*

ter, ni le croire. Les débauches rendent impuissans ceux qui s'y livrent, & les discours des grands parleurs ne produisent qu'un bruit stérile.

La nature semble nous avoir prémunis contre l'intempérance des paroles.

Il n'est point de membre de notre corps que la nature ait muni d'aussi fortes barrieres que la langue. Elle a placé les dents autour d'elle, comme une sauvegarde, afin que la raison pût la contenir (1) & l'arrêter par des morsures, si elle refusoit d'obéir pour se livrer à son impétuosité. Euripide menace des plus grands malheurs, non ceux qui ne ferment pas leurs maisons ou leur bourse, mais ceux qui tiennent leur bouche toujours ouverte. Bien des gens croient avec raison qu'une maison sans porte, ou un coffre-fort sans serrure, ne peuvent être d'aucun usage; & cependant ils ne sauroient tenir leur bouche fer-

[1] Il y a dans le Grec; *pût tirer les rênes.* ἡνία σιγαλόεντα. Ce sont deux mots poétiques, & tirés d'Homere, Iliad. l. VI. 226, qui entend par-là des rênes magnifiques, qui causent l'admiration & le silence. Plutarque, eu égard à la racine σιγὴ, qui signifie silence, transporte ce mot à une autre signification, & suppose que la raison tire aux dedans les rênes du silence.

mée ; ils la laissent continuellement se répandre comme les flots de la mer [1], & jugent apparemment que rien n'est plus vil que la parole. Aussi les babillards n'obtiennent-ils jamais cette confiance que tout discours sollicite naturellement. On ne parle que pour être cru, & ils ne le sont pas, lors même qu'ils disent la vérité. Le blé qu'on enferme dans des vaisseaux humides, augmente en volume, mais il diminue en qualité : et de même dans la bouche d'un babillard, les paroles croissent par le mensonge, mais elles perdent toute autorité.

Défauts qui conduisent à l'intempérance des paroles.

L'ivresse est un vice que tout homme d'honneur évite avec soin. Si la colere marche quelquefois à la suite de la fureur, l'ivresse en est toujours inséparable ; ou plutôt elle est une véritable fureur, moins terrible, il est vrai, parce qu'elle est de moindre durée, mais aussi plus criminelle, parce qu'elle est volontaire. Or de tous les effets de l'ivresse il n'en est point qu'on blâme davantage, que l'intempérance des paroles.

[1] Le texte dit ; *de la mer noire.*

Le vin souvent du sage égare les esprits, Odyss. XIV,
Lui fait aimer le chant, les danses & les ris. 465.

Mais un inconvénient plus dangereux encore, au prix duquel les danses & les ris ne sont presque rien :

C'est qu'il laisse échapper ce qu'il auroit dû taire.

Peut-être qu'Homere dans ce dernier vers a voulu résoudre la question élevée par des philosophes sur la différence qu'il y a entre l'usage modéré du vin, & l'ivresse. Un peu de vin donne de la gaieté, & l'ivresse rend babillard. Delà le proverbe ; Qu'un homme ivre a sur la langue ce qu'un homme sobre a dans le cœur.

Bias étant à un repas sans rien dire, un babillard prenoit son silence pour bêtise, & se moquoit de lui. « Un sot, lui dit Bias, » pourroit-il garder le » silence à table » ? Un Athénien traitoit un jour des ambassadeurs (1), à qui

[1] Le texte dit ; *les ambassadeurs d'un roi.* Diogene-Laërce, l. VIII, s. 24, dit que ce roi étoit Ptolémée ; & M. de Vauvilliers

il avoit donné pour convives les philosophes qui se trouvoient pour lors à Athenes, & dont il savoit que la compagnie leur seroit agréable. Dès que la conversation fut liée, tous les autres philosophes payerent bien leur écot. Zénon seul ne disoit rien. Les ambassadeurs lui porterent la santé, & lui demanderent avec beaucoup d'honnêteté : « Zénon, que » dirons-nous de vous au roi notre maî» tre ? Que vous avez vu à Athenes, leur répondit Zénon, » un vieillard qui » sait se taire dans un repas ». Tant il est vrai que le silence est la preuve d'une grande sagesse & d'une grande tempérance, & qu'il tient de la sainteté de nos mysteres.

L'intempérance dans les paroles est une sorte d'ivresse.

Mais l'ivresse est parleuse ; elle manque de jugement & de prudence, & n'a que de vaines paroles. Les philosophes la définissent, le babil du vin. Ainsi ils blâme-

---

pense que cela ne peut regarder que les dernieres années de Ptolémée, fils de Lagus, ou les premieres années de Ptolémée-Philadelphe, qui lui succéda 285 ans avant J. C. Zenon ayant déja environ 74 ans ; ce qui convient à ce qu'il dit aux ambassadeurs : *Vous avez vu un vieillard, &c.*

roient moins un homme de se laisser aller à boire, s'il pouvoit après cela garder le silence. L'intempérance dans les paroles, après avoir bu, est proprement ce qui fait l'ivresse (1). Un homme ivre parle trop à table; le babillard le fait par-tout, sur la place publique, au théâtre, dans les promenades, le jour & la nuit. Va-t-il visiter un malade? il lui est plus à charge que la maladie même. Est-il dans un vaisseau? il incommode ses compagnons de voyage, plus que ne fait le mal de mer. Loue-t-il quelqu'un? ses éloges déplaisent plus que la censure des autres. On aime encore mieux converser avec des méchans qui ont de la discrétion, qu'avec des gens de bien qui ne savent pas se taire. Nestor, dans Sophocle, dit avec douceur à Ajax qui se livroit à son emportement :

Je vous pardonne, Ajax, un propos si peu sage,
Vous devez ce pardon à votre grand courage.

Le babillard, loin d'obtenir une telle

(1) Mot-à-mot; *fait que le boire est ivresse.*

indulgence, perd même par ſon importunité le mérite de ſes bonnes actions.

Trait de Lyſias.

Lyſias avoit fait un plaidoyer pour un Athénien qui, après l'avoir lu pluſieurs fois, vint tout triſte trouver l'orateur, & lui dit que ſon diſcours lui avoit paru charmant la premiere fois qu'il l'avoit lu; mais qu'à une ſeconde & à une troiſieme lecture il lui avoit paru ſans force & ſans nerfs. « Eh quoi! lui dit Lyſias, » devez-vous le prononcer » plus d'une fois devant vos juges »? On connoît cependant l'éloquence douce & perſuaſive de Lyſias, & l'on peut bien dire de lui qu'il fut un de ceux

Pour qui les doctes ſœurs ouvrirent leurs tréſors [1].

Exemple d'Homere.

Le plus vrai de tous les éloges qu'on ait faits d'Homere, c'eſt qu'il eſt le ſeul poëte qui ne laſſe jamais ſes lecteurs, qu'il eſt toujours varié, toujours fécond en graces nouvelles (2):

---

[1] Voyez le traité, comment on doit écouter, t. I, p. 212.

[2] Boileau a porté le même jugement d'Homere :

Par-tout il divertit, & jamais il ne laſſe.

Je crains de répéter ce que j'ai déja dit, déclare-t-il lui-même (1). Il craignoit le dégoût, écueil ordinaire des écrivains, & prévenoit avec soin la satiété, en variant ses narrations, & nous promenant sans cesse sur de nouveaux objets. Les babillards au contraire fatiguent les oreilles par des répétitions continuelles; semblables à ceux qui effacent ce qu'ils ont écrit sur leurs tablettes, pour y écrire de nouveau (2). Odyss. XII, 452.

Aversion qu'inspire le babillard.

La premiere chose à leur dire, c'est qu'il en est de la parole comme du vin. Cette liqueur destinée à procurer

[1] Il y a dans le texte *comme il le dit de lui-même*. Mais dans ce passage, Homere ne parle point de lui-même : c'est Ulysse qui, après avoir raconté à Alcinoüs ses aventures, & en dernier lieu la tempête qui l'avoit jetté dans l'isle de Calypso, s'interrompt en disant qu'il en a déja parlé, & qu'il ne veut pas se répéter.

[2] Il y a dans le Grec ; *comme des palimpsestes*. C'étoient des tablettes d'où l'on effaçoit la premiere écriture, pour y récrire de nouveau. Plutarque compare assez plaisamment la conversation d'un bavard à ces tablettes, dont l'écriture étoit souvent renouvellée.

à l'homme une boisson agréable & une douce joie, fait tomber ceux qui en boivent avec excès, dans une sombre tristesse, ou dans des emportemens fâcheux. De même la parole, ce lien si doux & si puissant de la société humaine, inspire de l'éloignement & de l'aversion pour ceux qui en abusent. Le babillard cherche à plaire, & il importune; il veut se faire admirer, on le méprise; il desire d'être aimé, il se rend odieux. Un homme qui paré de la ceinture de Venus éloigneroit de lui tous ceux qui voudroient s'en approcher, seroit né en dépit des Graces. On doit regarder aussi comme ennemi des Muses, celui qui se rend importun & désagréable par ses discours.

Entre les différentes maladies de l'ame, les unes sont dangereuses, les autres odieuses; il en est aussi de ridicules. L'intempérance des paroles réunit ces trois caracteres. On se moque des grands parleurs qui ne disent que des choses frivoles (1). On les hait quand ils don-

---

[1] Il y a dans le Grec; ἐν ταῖς κοιναῖς διηγήσεσι, ce qu'Amyot a rendu; *chacun en*

nent des nouvelles fâcheuses, & ils s'exposent à de grands dangers quand ils revelent des secrets. Un jour qu'Anacharsis s'étoit endormi chez Solon après son dîner, on le vit tenant sa main gauche sous son bas-ventre, & sa main droite sur sa bouche. Il jugeoit que rien en nous n'a besoin d'une plus forte bride que la langue. En effet, le nombre de ceux qui ont été les victimes de leur incontinence, est peut-être moins grand que celui des villes & des empires dont l'indiscrétion a causé la ruine.

---

fait des contes; & à s'attacher au sens propre des mots, ils seroient susceptibles de cette signification; mais le sens que j'ai suivi me paroît plus conforme à la pensée de Plutarque. Dans les deux membres suivans de la phrase, il apporte les raisons de la haine que s'attirent les babillards, & des dangers qu'ils courent. Il est donc naturel que dans le premier membre il donne aussi la raison du ridicule auquel ils s'exposent; & les discours frivoles qu'ils tiennent en sont la cause naturelle. Le mot κενοῖς signifie donc les propos communs qu'ils débitent, à moins qu'on ne préfère de lire κενοῖς *vuides de sens*. La préposition ἐν, qui signifie ordinairement *dans*, a aussi quelquefois la signification de *pour*.

Sylla aſſiégeoit Athenes, & il déſiroit que le ſiége ne traînât pas en longueur, étant appellé en Aſie par l'invaſion de Mithridate, & à Rome par les entrepriſes du parti de Marius, qui venoit de reprendre le deſſus. Des vieillards qui s'entretenoient dans la boutique d'un barbier, dirent que le quartier nommé *Heptachalcos*, étoit mal gardé, & qu'il y avoit à craindre que la ville ne fût ſurpriſe de ce côté-là. Des eſpions rapporterent ce propos à Sylla, qui raſſemblant auſſi-tôt ſes troupes, donne l'aſſaut au milieu de la nuit, & ſe rend maître de la ville. Il la détruiſit preſque toute entiere, & le carnage y fut ſi grand, que le ſang ruiſſeloit dans le Céramique (1). Le vainqueur étoit moins irrité de la reſiſtance des habitans, que des railleries qu'ils s'étoient permiſes contre lui & contre ſa femme Metella. Pendant le ſiége

[1] Le Céramique étoit le quartier d'Athenes où l'on enterroit les citoyens qui étoient morts à la guerre.

L'*Heptachalcos*, autre quartier d'Athenes, tiroit peut-être ſon nom de ſept pieces de monnoie, ou de ſept plaques d'airain.

ils lui crioient du haut des murailles : *Sylla eſt une mûre ſaupoudrée de farine* (1), & ils lui diſoient d'autres injures non moins piquantes. Mais ils payerent chérement le plaiſir le plus léger, comme le dit Platon, le plaiſir de parler.

L'indiſcrétion d'un ſeul homme empêcha que Rome ne fût délivrée de la tyrannie de Néron, & ne recouvrât ſa liberté. Le meurtre du tyran étoit fixé au lendemain, & tout étoit prêt pour l'exécution. Celui qui s'étoit chargé de le tuer, vit, en allant au théâtre, un de ces malheureux deſtinés à combattre contre les bêtes devant l'empereur, enchaîné à la porte de l'arêne, qui déploroit ſa deſtinée. Le conjuré l'approche,

[1] Les Athéniens par cette raillerie faiſoient alluſion au teint de Sylla, dont le fond étoit un rouge ardent, parſemé d'une eſpece de fleur ou de farine blanchâtre, qui ſortoit de ſa peau, & qu'on croit avoir été le principe de la maladie pédiculaire dont il mourut. Voyez le commencement de ſa vie par Plutarque. Son nom de Sylla lui venoit, dit-on, de ſa couleur. Selon Sextus Pompée, on appelloit *Sullæ* les perſonnes dont le teint du viſage tiroit ſur le rouge.

& lui dit à l'oreille : « Mon ami, » prie les dieux de te conserver seulement aujourd'hui, & demain tu me » remercieras ». Le prisonnier saisit ce mot équivoque, & pensant avec raison,

Qu'au certain l'insensé préfere l'incertain ;

il préféra au moyen le plus honnête de sauver sa vie ; celui qu'il crut le plus sûr, & découvrit à Néron ce que cet homme venoit de lui dire. Sur le champ on arrête le conjuré, on l'applique à la question, on le brûle, on le déchire, pour le forcer d'avouer au milieu des tourmens ce qu'il avoit déja dévoilé sans torture (1).

Exemples de discrétion.

Le philosophe Zenon [2] au contraire craignant que son corps vaincu par

---

[1] Tacite, l. XV de ses Annales, c. 48 & suiv., rapporte fort en détail cette conjuration, dont Pison étoit le chef, & ne parle point de la circonstance qu'on voit ici dans Plutarque.

[2] Ce Zenon, différent du fondateur de la secte Stoïcienne, étoit d'Hélie ou Velie, ville de la Lucanie, & vivoit vers la soixante-dix-huitieme Olympiade. Il conspira

les tourmens ne lui arrachât son secret, se coupa la langue avec les dents, & la cracha au visage du tyran. La discrétion de la courtisanne Léena fut magnifiquement récompensée par les Athéniens. Cette femme, amie d'Harmodius & d'Aristogiton [1], étoit dans le secret de la conjuration qu'ils avoient formée contre les tyrans; &, autant que son sexe pouvoit le permettre, elle s'étoit associée à leurs espérances. L'ivresse d'un amour généreux l'avoit initiée à cette entreprise secrete [2]. Les conjurés ayant manqué

---

contre Néarque, qui s'étoit emparé de l'autorité souveraine dans sa patrie. Le tyran le fit piler dans un mortier.

[1] Harmodius & Aristogiton conspirerent contre Hippias & Hipparque, fils & successeurs de Pisistrate dans la tyrannie d'Athenes. Ils attaquerent séparément les deux freres, & tuerent Hipparque; mais Hippias ayant eu le temps de se mettre en défense, les deux conjurés furent arrêtés & mis à mort sur-le-champ. Dans la suite les Athéniens devenus libres leur dresserent des statues.

[2] Mot-à-mot; *Elle avoit bu dans la belle coupe de l'amour, qui la rempliſſoit d'ivreſſe, & elle avoit été initiée par ce dieu à ſes orgies.*

leur coup, ils furent mis à mort. Lééna fut appliquée à la queſtion, pour tirer d'elle l'aveu des autres complices qui n'étoient pas connus. Elle ſouffrit tous les tourmens avec la plus grande conſtance, ſans en déclarer aucun, & juſtifia par ſa conduite l'amour que ces deux jeunes gens avoient conçu pour elle. Les Athéniens firent jetter en fonte une lionne de bronze ſans langue, & la placerent à l'entrée de la citadelle. La force de cet animal déſignoit le courage invincible de Lééna, & le défaut de langue, ſa perſévérance à garder le ſecret (1).

En effet, quel diſcours fut jamais auſſi utile que l'eſt bien ſouvent le ſilence? Il eſt toujours temps de dire ce qu'on a tu; mais on ne peut plus taire une parole qu'on a laiſſé échapper, & qui s'eſt divulguée. Delà vient ſans doute que c'eſt des hommes que nous apprenons à parler, & des dieux à nous taire, par l'obſervation religieuſe du

[1] Le nom grec de cette femme ſignifie *lionne*; & c'eſt par alluſion à ce nom que les Athéniens l'avoient repréſentée ſous la forme de cet animal, qui étoit en même-temps un emblême du courage de Lééna.

ſilence preſcrit dans nos myſteres. Dans Homere, Ulyſſe, le plus éloquent des hommes, eſt auſſi le plus ſilentieux. Son fils, ſa femme & ſa nourrice ont le même caractere. Le poëte fait dire à cette derniere :

Auſſi ferme qu'un roc, je tiendrai mon ſecret. Odyſſ. XIX, 494.

Ulyſſe étoit aſſis auprès de ſa femme, qui ne l'avoit pas encore reconnu.

Pénélope pleuroit l'abſence d'un époux Ibid. 209.
Dont le retour faiſoit ſon eſpoir le plus doux.
Ulyſſe étoit témoin de ſa douleur extrême ;
Il cachoit avec ſoin ce qu'il ſouffroit lui-même
Et ſavoit contenir ſa triſteſſe & ſes pleurs.

Il étoit tellement maître de lui-même, qu'il retenoit ſes larmes, qu'il forçoit ſa langue au ſilence, & qu'il étouffoit la crainte & les agitations de ſon cœur.

Soumis à ſa raiſon, ſon cœur cachoit ſes peines. Ibid. XX, 23.

L'ame étendant ſon empire juſques ſur les mouvemens naturels, tenoit le ſang & les eſprits animaux dans une entiere

dépendance. Tel étoit auſſi le caractere de la plupart de ſes compagnons. Ecraſés contre terre, & déchirés par le Cyclope Polyphême, ils ne nomment ſeulement pas Ulyſſe; ils ne parlent point du pieu qu'il avoit préparé [1] pour lui crever l'œil; ils aiment mieux ſe laiſſer dévorer tout vifs, que de rien laiſſer échapper du ſecret de leur maître. Pouvoient-ils lui donner une plus grande preuve de leur conſtance & de leur fidélité?

Le roi d'Egypte avoit envoyé à Pittacus [2] un des animaux offerts en ſacrifice, en lui faiſant dire d'en ôter ce qu'il y avoit de meilleur & de plus mauvais. Ce philoſophe en arracha la langue, qu'il regardoit avec raiſon comme l'inſtrument des plus grands biens & des plus grands maux. Ino, dans Euripide, dit avec confiance d'elle-même :

---

[1] Le texte ajoute; *& qu'il avoit fait brûler par un bout.*

[2] Dans le traité ſur la maniere d'écouter, t. I, p. 195, & dans le Banquet des ſept Sages, t. II, pag. 212, ce trait eſt attribué par Plutarque à Bias, & le roi d'Egypte eſt Amaſis. Il y a apparence qu'ici c'eſt un défaut de mémoire.

Qu'elle ſavoit parler & ſe taire à propos.

Les enfans à qui l'on donne une éducation excellente [1], ſont inſtruits d'abord à garder le ſilence, & enſuite à parler. Antigone répondit à ſon fils qui lui demandoit quand on décamperoit : « Crains-tu d'être le ſeul qui n'entende » pas ſonner la trompette » ? Ce prince en refuſant de faire part de ſon ſecret à celui qui devoit hériter de ſon royaume, lui faiſoit ſentir juſqu'où il devoit porter la réſerve & la diſcrétion. Le vieux Metellus répondit à une ſemblable queſtion : « Si je croyois que ma tunique ſût mon » ſecret, je la brûlerois tout-à-l'heure ».

Eumene informé que Cratere marchoit contre lui, en fit myſtere à tous ſes officiers, & leur perſuada que c'étoit Néoptoleme [2]. Les ſoldats pleins de

[1] Le texte ajoute ; *& digne d'un roi.*

[2] Antigone, Eumene, Cratere, Neoptoleme & quelques autres dont il va être queſtion, étoient des officiers & des ſucceſſeurs d'Alexandre. Diodore de Sicile, qui raconte cette bataille d'Eumene & de Cratere, l. XVIII, c. 30, ne parle point de ce ſtratagême du premier.

mépris pour ce dernier, avoient la plus grande idée de la valeur & de la gloire de Cratere. Les troupes d'Eumene livrent le combat, ſans ſavoir à quel Général elles avoient à faire, & elles remportent une pleine victoire. Cratere y périt, & ne fut reconnu qu'après l'action. Le ſilence prudent d'Eumene ſur la préſence de cet adverſaire redoutable, fit tout le ſuccès de cette bataille; & ſes officiers admirerent ſa réſerve, plutôt qu'ils ne s'en plaignirent. Au reſte, dût-on en être blâmé, il vaut mieux encore qu'on nous reproche une défiance ſalutaire, que d'avoir à nous plaindre d'une infidélité qui nous auroit été funeſte.

On n'a pas droit à la diſcrétion d'autrui, quand ſoi-même on eſt indiſcret.

D'ailleurs, quel droit avez-vous de taxer d'indiſcrétion celui à qui vous en avez vous-même donné l'exemple? Si la choſe devoit reſter ſecrete, vous avez eu tort de la dire à un autre. Tirer votre ſecret hors de vous-même, & le dépoſer ailleurs, c'eſt renoncer à votre propre diſcrétion, pour recourir à celle d'un étranger. S'il vous reſſemble, votre perte eſt auſſi ſûre qu'elle eſt méritée. S'il eſt plus diſcret que vous, vous échappez au danger contre toute apparence, pour

avoir trouvé quelqu'un qui vous eſt plus fidele que vous-même. Il eſt mon ami, dites-vous. Oui, mais il a lui-même un ami auquel il ſe fiera; celui-ci le dira à un troiſieme; & ainſi par une ſuite d'indiſcrétions votre ſecret paſſera de bouche en bouche, & ſe divulguera par-tout.

Dans les nombres l'unité ne ſort point de ſes bornes; elle conſerve toujours ſa ſimplicité naturelle, comme ſon nom même l'indique [1]. Mais le nombre *deux* eſt un principe indéfini de multiplication [2]; quand on le double, il ſort de lui-même, & commence une progreſſion qui peut aller à l'infini [3].

---

[1] Mot-à-mot; *c'eſt pour cela qu'on l'appelle unité.*

[2] Mot-à-mot; *de différence*, c'eſt-à-dire, le premier degré de différence entre les nombres. De quelque maniere qu'on opére ſur l'unité, le produit eſt toujours un. Si on multiplie deux ou par lui-même, ou par un autre nombre, on a pour produit un nombre différent de celui qu'on a multiplié. Deux eſt donc le premier degré de différence entre les nombres, ou le premier terme d'une progreſſion dont on ne peut déterminer la fin.

[3] Il y a dans le texte; *il ſort ſur le*

De même, tant qu'un secret est renfermé dans une seule personne, il est véritablement secret. Passe-t-il à une seconde? il commence à prendre le caractere d'un bruit public. Le poëte [1] donne des ailes aux paroles; & comme il est impossible de rattraper un oiseau qu'on a lâché, on ne sauroit non plus retirer une parole qu'on a laissé échapper. Elle se répand avec rapidité,

Et d'un agile vol passe de bouche en bouche.

Quand un vaisseau est saisi par un vent impétueux qui l'entraîne, on ralentit sa marche par le moyen des cables & des ancres. Mais dès qu'une fois la parole est sortie de la bouche, comme de son port, il n'est point d'ancre pour la retenir, ni de rade où elle puisse se retirer. Le bruit & le tumulte l'accompagnent, & elle précipite dans l'abîme l'imprudent qui l'a laissée échapper [2].

---

champ de lui-même en le doublant, & il tourne à la pluralité.

[1] J'ai déja averti que quand Plutarque dit simplement le poëte, c'est toujours Homere qu'il entend.

[2] On trouvera peut-être que la comparai-

L'étincelle du feu pourroit facilement
De la forêt d'Ida causer l'embrâsement :
Ainsi, par le babil d'une langue infidelle,
Un secret du Public deviendra la nouvelle.

Le Sénat Romain délibéroit depuis plusieurs jours sur une même affaire, & le secret impénétrable qu'il gardoit, jettoit la ville dans la plus grande inquiétude. La femme d'un Sénateur, raisonnable d'ailleurs, mais pourtant femme, pressoit son mari de lui découvrir l'objet d'une délibération si secrete, & lui promettoit, avec les imprécations les plus fortes, de garder un silence inviolable. Elle accompagnoit ses prieres des larmes les plus touchantes, en se plaignant que

Autres exemples d'indiscrétion.

---

son est poussée un peu loin. Malgré mes efforts pour ne pas donner dans l'enflure, je n'ai pu l'adoucir davantage. Je crains sur-tout de n'avoir pas assez fait sentir ces mots du texte ψόφῳ πολλῷ καὶ ἤχῳ φερόμενος, par lesquels Plutarque fait allusion au bruit confus que forment, au moment où le vaisseau quitte le port, le frémissement des vagues brisées par les rames, les cris des matelots embarqués, & de ceux qui leur répondent du rivage.

ſon mari n'avoit pas de confiance en elle. Le Sénateur voulant la convaincre de ſon imprudence, lui dit : « Ma femme, je » cede à vos inſtances, & je vais vous » découvrir une choſe auſſi terrible que » ſurprenante. Les prêtres nous ont rap- » porté qu'ils avoient vu voler une alouette » armée d'une pique & d'un caſque doré. » Inquiets de ce prodige, nous exami- » nons avec les augures s'il eſt favo- » rable ou ſiniſtre. Mais gardez-vous d'en » rien dire ». Après ces mots, il la quitte pour aller à la place publique.

A peine il eſt ſorti, que ſa femme tirant à l'écart la premiere de ſes eſclaves qui entre dans ſon appartement, ſe frappe la poitrine, & s'arrache les cheveux, en s'écriant : « O mon époux ! » ô ma patrie ! qu'allons-nous devenir » ? C'étoit inviter l'eſclave à lui demander ce qu'il y avoit de nouveau. L'eſclave le demande en effet ; & ſa maîtreſſe le lui raconte, en ajoutant le refrein ordinaire à tous les babillards : « Garde » bien le ſecret, & n'en dis rien à per- » ſonne ». L'eſclave n'a pas plutôt quitté ſa maîtreſſe, qu'elle court porter la nouvelle à la premiere de ſes compagnes qu'elle

qu'elle rencontre [1]; & celle-ci le dit à ſon amant qui ſe trouvoit alors auprès d'elle. Par ce moyen la fable que le ſénateur avoit imaginée, fut arrivée avant lui à la place publique. Un de ſes amis vient à ſa rencontre, & lui demande s'il y a long-temps qu'il eſt hors de chez lui : « J'en ſors à l'heure même. Vous » ne ſavez donc pas la nouvelle ? Quoi » donc ? qu'y a-t-il de nouveau ? C'eſt » qu'on a vu voler une alouette qui portoit une pique & un caſque doré. Les » conſuls vont aſſembler le ſénat pour » délibérer ſur ce prodige ». Fort bien, » ma femme, dit alors le ſénateur; on » ne peut faire plus de diligence. Ma » nouvelle eſt arrivée ici avant moi ». Sur le champ il va trouver les conſuls, & les tire de peine.

De retour chez lui, il veut punir l'indiſcrétion de ſa femme par un moment d'inquiétude. « Ma femme, lui dit-il, » vous m'avez perdu. On a découvert » que c'eſt de chez moi que le ſecret » de la délibération a percé dans le pu-

[1] Mot-à-mot; *à celle qu'elle trouva la moins occupée.*

» blic, & votre indiscrétion m'a fai
» condamner à l'exil ». Elle nie d'avoi
trahi son secret, & dit à son mari pou
sa défense : « N'êtes-vous pas trois cen
» qui l'avez entendu ? Comment troi
» cens ? lui dit son mari. C'est moi qu
» sur vos instances ai forgé cette fable,
» afin de vous éprouver ». Ce fut un trai
de sagesse de la part de ce sénateur,
d'avoir mis à l'épreuve sans aucun dange
la discrétion de sa femme ; comme pou
essayer un vase félé, on y verse non d
l'huile ou du vin, mais seulement de
l'eau.

Fulvius [1], un des amis d'Auguste,

---

[1] C'est par erreur que Plutarque a mis ici le nom de Fulvius au-lieu de Fabius Maximus, comme l'a remarqué Ruauld dans ses Observations sur Plutarque, art. 45. Il s'est trompé encore sur ce qui concerne la mort de sa femme, qui s'appelloit Martia. Car Tacite, Annal. l. I, c. 6, dit que pendant les funérailles de Fabius Maximus, on entendoit sa femme se reprocher la mort de son mari. Auguste, après la mort de Marcellus son neveu & son gendre, qu'il avoit désigné pour son successeur, fit épouser à Agrippa sa veuve Julie, & adopta deux fils qui naquirent de ce mariage, Caius & Lucius ; mais ils mou-

entendit un jour ce prince déja vieux, déplorer les pertes de sa famille. Il disoit que deux de ses petits-fils étoient morts; que Posthumus, le seul qui lui restât, vivoit en exil, victime de la calomnie, & qu'il se voyoit forcé d'appeller à l'Empire le fils de sa femme [1]. Touché du sort de Posthumus, il paroissoit vouloir le rappeller de son exil. Fulvius rapporta ces discours à sa femme, qui les redit à l'impératrice. Celle-ci se plaignit amérement à Auguste, de ce qu'au lieu de rappeller son petit-fils, comme il en avoit depuis long-temps la pensée, il la rendoit odieuse à celui

---

rurent avant lui. Il adopta Posthumus, autre fils d'Agrippa, qu'il relégua bientôt après, à cause de son caractere vicieux & féroce. S'il est vrai qu'Auguste, sur la fin de ses jours, ait eu la pensée de le rappeller, comme Plutarque va le dire, il faut croire qu'il en fut détourné par Livie, qui vouloit assurer l'Empire à Tibere, à qui Auguste avoit déja fait épouser cette même Julie, veuve de Marcellus & d'Agrippa. A la mort d'Auguste, Posthumus vivoit encore dans son exil, Tibere, qui le craignoit, le fit assassiner.

[1] C'étoit Tibere, fils de Néron & de Livie, qui étoit grosse de six mois quand Auguste l'épousa.

qu'il destinoit à l'empire. Le lendemain matin Fulvius vint, selon sa coutume, saluer l'empereur, & lui souhaiter le bon jour. « Et moi, lui dit Auguste, je vous » souhaite d'être plus sage ». Fulvius comprit ce que cela vouloit dire, & revenant aussi-tôt chez lui, il appella sa femme, & lui dit : « L'empereur sait » que j'ai trahi son secret, & je vais me » donner la mort. Vous vous ferez justice, lui répondit sa femme. Car depuis le temps que nous sommes ensemble, vous auriez dû me connoître, & » vous tenir en garde contre mon indiscrétion. Mais je dois mourir avant » vous ». En même-temps elle prend l'épée, & se tue avant son mari. Aussi rien n'est plus sage que la réponse du poëte comique Philippide [1] au roi Lysimaque, qui lui demandoit avec bonté de quoi il vouloit qu'il lui fit part : « Prince, lui dit-il, » de tout ce qu'il vous plaira, » excepté de vos secrets ».

[1] Philippide, poëte distingué de la nouvelle comédie, florissoit à Athenes vers la cent dixieme Olympiade. Lysimaque, l'un des capitaines d'Alexandre, étoit roi de Thrace.

La curiosité, défaut non moins condamnable que l'intempérance dans les paroles, en est une suite ordinaire. Les babillards veulent tout savoir, afin d'avoir le plaisir de le redire. Curieux surtout de secrets, ils vont par-tout, cherchant à les éventer, pour fournir à leur babil, une ample, mais odieuse matiere. Ils sont comme ces enfans qui ne veulent pas lâcher la glace qu'ils tiennent dans leurs mains, & qui ne peuvent la retenir. Ou plutôt les secrets qu'ils recueillent sont comme des serpens qu'ils cachent dans leur sein, & qui les déchirent. Incapables de les contenir, ils sont forcés de les laisser échapper. On dit que les aiguilles de mer, & les viperes crevent, lorsqu'elles font leurs petits. De même les secrets font souvent périr ceux qui ne savent pas les garder [1].

La curiosité suit presque toujours la démangeaison de parler.

Seleucus Callinicus avoit perdu toute son armée dans une bataille contre les Galates. Craignant d'être reconnu, il quitta le diadême, & prit la fuite par des chemins détournés, accompagné seu-

[1] Je trouve que Plutarque, dans ces dernieres phrases, a un peu trop accumulé les comparaisons.

lement de trois ou quatre de ſes officiers. Après une longue marche, il arrive épuiſé de faim & de fatigue, à une cabane, où il demande du pain & de l'eau. Le payſan lui donne de bon cœur tout ce qu'il a chez lui. Pendant le repas il reconnoît le roi; & enchanté de ſa bonne fortune, il ne peut ſe contenir, & trahit le deſſein qu'avoit ce prince de reſter caché. Il le conduit juſqu'au grand chemin, & lui dit en le quittant. « Adieu, » Seleucus ». Le roi lui tend la main; & le tirant à lui, comme pour l'embraſſer, il fait ſigne à un de ceux qui le ſuivoient de le tuer;

Iliad. X, 457. Et ſa tête auſſi-tôt roula dans la pouſſiere.

S'il eut ſu ſe taire, & contenir un moment ſa joie, le roi qui dans la ſuite rétablit avantageuſement ſes affaires, eut récompenſé ſa diſcrétion, plus encore que l'hoſpitalité qu'il lui avoit donnée. Celui-là du moins avoit une ſorte d'excuſe de ſon indiſcrétion dans l'eſpoir que lui donnoit le bon traitement qu'il avoit fait à Seleucus.

Nouveaux exemples d'indiſcrétion.

Mais preſque tous ces babillards ſe perdent eux-mêmes ſans aucun motif.

Tel fut, par exemple, le barbier de Denys. On parloit un jour dans ſa boutique de la puiſſance du tyran, & on diſoit qu'elle étoit impoſſible à détruire [1]. « Je m'étonne, dit le barbier en ſouriant, » que vous parliez ainſi d'un » homme à qui je paſſe ſi ſouvent le » raſoir ſur la gorge ». Ce propos fut rapporté à Denys, qui le fit mettre en croix. Au reſte, il ne faut pas être ſurpris ſi les barbiers ſont indiſcrets; c'eſt chez eux que s'aſſemblent ordinairement les plus grands parleurs, & leur exemple les rend babillards. Le barbier d'Archelaüs, naturellement grand parleur, après avoir attaché le linge autour du cou d'Archelaüs, lui demanda comment il vouloit qu'il le raſât : « Sans dire un » mot », lui répondit plaiſamment Archelaüs.

Ce fut encore un barbier qui répandit dans Athenes la nouvelle de la déroute des Athéniens en Sicile [2]. Il demeu-

[1] Mot-à-mot; *qu'elle étoit de diamant & invincible.*

[2] Cette défaite, qui porta le dernier coup à la puiſſance des Athéniens, arriva la dix-neuvieme année de la guerre du Péloponnèſe.

roit ſur le Pyrée, & avoit le premier appris ce déſaſtre d'un eſclave qui s'étoit enfui de la bataille. A l'inſtant il ſort de ſa boutique avec précipitation, & court à la ville, de peur qu'un autre ne le prévint, & ne lui ravît la gloire d'y porter le premier cette nouvelle. Elle excite une rumeur générale. Le peuple s'aſſemble, & veut qu'on remonte à la ſource, pour s'aſſurer de la vérité du fait. On amene le barbier, on l'interroge. Mais il ne peut citer ſon auteur; & dit ſeulement l'avoir appris d'un homme qui lui eſt inconnu de nom & de viſage. Le peuple entre en fureur, & demande qu'on mette ce miſérable à la torture. « C'eſt un impoſteur, s'écrie-t-on; il a » forgé cette nouvelle. Quel autre que lui » en a entendu parler? Sur la foi de » qui l'a-t-il débitée »? A l'inſtant on apporte une roue, on y étend le barbier. Dans le même moment arrivent des fuyards qui s'étoient ſauvés de la bataille, & qui confirment cette funeſte nouvelle. Chacun ſe retire, pour aller pleurer chez ſoi ſes pertes perſonnelles, & on laiſſe le malheureux barbier étendu ſur la roue. Ce ne fut que le ſoir bien tard, que le bourreau vint pour l'en ôter?

Iliad. XXII, 107.

Encore pendant qu'il le détachoit, il lui demanda si l'on savoit comment avoit péri le général Nicias. Tant cette démangeaison de parler, devient par l'habitude une maladie incurable !

On hait ordinairement les porteurs de mauvaises nouvelles ; & il en est d'eux comme de ces vases, dans lesquels on a pris des remedes amers & d'une odeur désagréable, & qu'on ne peut plus voir sans horreur. C'est ce que Sophocle a fort bien marqué, en distinguant *ceux qui nous font du mal, de ceux qui nous l'annoncent* [1].

LE MESSAGER.

Mon récit bleſſe-t-il ton oreille ou ton cœur ? In Antig.

CRÉON.

Que t'importe en quel lieu je ſente ma douleur ?

LE MESSAGER.

Le mal bleſſe le cœur, & le récit l'oreille.

---

[1] J'ai ajouté les mots qui ſont en italique, afin de faire mieux ſentir l'application des vers de Sophocle.

Ceux donc qui nous apprennent des événemens fâcheux, nous déplaisent autant que ceux qui nous les attirent. Malgré cela rien ne peut réprimer la langue d'un babillard qui se laisse aller à son intempérance.

Le temple de Minerve [1] à Lacédémone, ayant été pillé, on y trouva une bouteille vuide. Comme tous ceux qui étoient accourus au temple, en témoignoient leur étonnement, un des assistans leur dit : « Si vous voulez, » que je vous dise ce qui me vient en » pensée, j'imagine que les voleurs » qui ont pillé le temple, avant que de » faire cette entreprise hasardeuse, avoient » pris de la ciguë ; & qu'ils avoient ap» porté du vin, afin que s'ils échappoient, » ils arrêtassent avec cette boisson, l'effet » de la ciguë ; ou que s'ils étoient pris » sur le fait, le poison leur procurât une » mort douce & tranquille, avant qu'on » les fit périr dans les tourmens ». Une interprétation si subtile, parut venir non

[1] Le texte ajoute ; *à la maison d'airain.* Voyez l'origine de ce surnom de Minerve, t. III, p. 20.

d'une ſimple conjecture, mais d'une connoiſſance certaine du fait. On environne cet homme, on l'interroge, on lui demande qui il eſt, de qui il eſt connu; comment il a pu imaginer ce qu'il vient de dire. Déconcerté par toutes ces queſtions, il avoua qu'il étoit du nombre de ceux qui avoient pillé le temple.

Les meurtriers d'Ibycus [1] ne ſe trahirent-ils pas auſſi par leur indiſcrétion? Pendant qu'ils étoient aſſis au théâtre, ils virent paſſer une troupe de grues, & ils ſe dirent tout bas l'un à l'autre en riant. « Voilà les vengeurs du meurtre » d'Ibycus ». Cet Ibycus avoit diſparu depuis long-temps, & on le cherchoit inutilement de tous côtés. Ceux qui étoient placés auprès d'eux recueillirent ce propos, & le rapporterent aux magiſtrats. Les coupables interrogés firent l'aveu de leur crime, & furent punis, non par les grues, mais par leur indiſcrétion qui,

[1] Ibycus, poëte lyrique de Rhege, vivoit du temps de Créſus, vers la cinquante-cinquieme Olympiade. C'étoit, au rapport de Cicéron, le poëte dont les ouvrages reſpiroient le plus la volupté. Il fut tué par des voleurs dans un chemin écarté.

comme une furie vengereſſe, les força de déclarer le meurtre qu'ils avoient commis.

Dans le corps humain, les parties malades ou douloureuſes attirent les humeurs des parties voiſines. De même la langue des babillards, toujours travaillée d'une démangeaiſon violente, attire les ſecrets qu'ils ont dans le cœur. Il faut oppoſer à cette manie dangereuſe le frein de la raiſon, & élever autour de la langue, comme une digue qui arrête ſes débordemens. Les oies, ces animaux ſi ſtupides nous en donnent l'exemple [1]. Lorſqu'elles partent de la Cilicie, & qu'elles traverſent le mont Taurus [2], de peur d'être entendues des aigles dont cette montagne eſt pleine, elles prennent dans leur bec une pierre aſſez groſſe qui leur ſert comme de barriere & de frein pour retenir leurs

---

[1] Mot-à-mot; *afin que nous ne ſoyons pas plus ſtupides que les oies.*

[2] Le mont Taurus eſt une longue chaîne de montagnes qui traverſe l'Aſie dans toute ſa longueur, & la diviſe en deux parties, l'une ſeptentrionale & l'autre méridionale. Elle change pluſieurs fois de nom.

cris, & passer la nuit sans être découvertes.

La démangeaison de parler rend souvent traître le babillard.

Si l'on demande quel est l'homme le plus méchant & le plus dangereux, il n'est personne qui ne nomme le traître. Cependant Euthycrate, au rapport de Démosthene, couvrit sa maison avec le bois qui lui vint de Macédoine. Philocrate reçut une grande somme d'argent avec laquelle il eut de quoi fournir à tous ses plaisirs [1]. Euphorbe & Philagre qui livrerent Eretrie, eurent de Philippe des terres en récompense [2]. Mais le babillard est un traître gratuit qui, sans attendre qu'on le sollicite, vient s'offrir de lui-même, non pour livrer une armée, ou une forteresse [3], mais pour trahir des secrets. Il le fait partout; dans les tribunaux, dans l'administra-

---

[1] Mot-à-mot; *avec laquelle il acheta des courtisanes & des poissons.*

[2] Tous ces traîtres dont Plutarque parle, étoient des Athéniens vendus à Philippe, qui payoit cherement leur trahison. Démosthene les fait connoître dans plusieurs de ses discours. Erétrie étoit une ville de l'Eubée, voisine de Chalcis.

[3] Mot-à-mot; *des chevaux & des murailles.*

tion politique, dans les séditions civiles; & loin d'exiger qu'on en soit reconnoissant, il l'est lui-même de ce qu'on veut bien l'écouter. On a dit d'un prodigue qui dissipoit son bien en libéralités faites sans choix & sans discernement:

Ta générosité n'est qu'une maladie [1].

On peut aussi dire au babillard: Ce n'est ni par amitié ni par bienveillance que tu viens me dire tes secrets. Chez toi c'est une maladie, il faut que tu parles.

Moyens de corriger ce vice.

Au reste en parlant contre ce vice, je me propose moins de le décrier, que de le guérir. C'est par l'instruction & par l'exercice que nous venons à bout de dompter les passions & les vices; mais l'instruction doit précéder. Personne ne s'exerce à bannir de son ame que les affections qui lui déplaisent, & les vices ne commencent à nous déplaire, que quand la raison nous a fait connoître la honte & le dommage qui en sont la suite. Nous voyons, par exem-

[1] Dans la vie de Publicola, Plutarque cite ce vers d'Epicharme, poëte élégiaque de Sicile, qui vivoit du temps d'Hiéron.

ple que les babillards en cherchant à être aimables, se rendent odieux ; qu'en voulant plaire, ils importunent ; qu'en croyant se faire admirer, ils ne sont que ridicules ; qu'ils dépensent en pure perte, qu'ils nuisent à leurs amis, servent leurs ennemis, & causent leur propre ruine.

Le premier est de réfléchir sur les malheurs qu'il attire, & sur les avantages de la discrétion.

Le premier remede de ce vice est donc de réfléchir sur la honte & sur les malheurs qu'il attire. Le second, de considerer les avantages qui naissent de la vertu contraire ; d'écouter avec attention & de se rappeller sans cesse les éloges qu'on donne à la discrétion ; de se représenter la dignité, ou même la sainteté du silence, & le rapport qu'il a avec nos mysteres [1] : de se dire souvent à soi-même, que les hommes concis dans leur langage, & dont les

[1] Un des points les plus recommandés dans l'initiation aux mysteres, étoit le silence sur ce qu'on y avoit appris. Plutarque a dit, dans le Traité de l'éducation, t. I, p. 32, qu'il croyoit que ces mysteres avoient été établis, afin que le silence qu'on prescrivoit aux initiés les habituât à le garder dans le commerce de la vie.

discours enferment moins de mots que de sens, sont plus estimés, plus recherchés, & en plus grande réputation de sagesse, que ces grands parleurs dont la langue impétueuse ne connoît pas de frein.

In Protag. Platon fait le plus grand cas des premiers, & les compare à des tireurs adroits. Il dit que leur langage est précis & serré, & qu'il part avec la rapidité d'un trait. Lycurgue, en prescrivant le silence aux Spartiates dès leur bas âge, vouloit les former de bonne-heure à cette maniere de parler si concise, qui donne au discours tant de force & d'énergie. Les Celtibériens affinent l'acier en l'enfouissant dans la terre, & ils l'épurent ainsi de ses parties grossieres & terrestres [1]. De même le style des

[1] Les Celtibériens, anciens peuples d'Espagne, étoient répandus dans les deux Castilles. La Celtibérie, dans quelques Auteurs, est prise pour toute l'Espagne. Je ne sais si cette maniere d'affiner l'acier suffisoit pour lui donner le poli & la solidité qu'il acquiert par la trempe. Comme celle-ci étoit connue des anciens, l'autre maniere n'étoit sans doute qu'une premiere préparation après laquelle on le trempoit.

Lacédémoniens dépouillé de toute superfluité, &, pour ainsi dire, sans écorce, s'affinoit & acqueroit plus d'énergie. Ce langage sententieux qui leur étoit propre, ce tour vif & serré qu'ils donnoient à toutes leurs réponses, étoient le fruit du silence qu'on les accoutumoit à garder.

Exemples du style précis des Lacédémoniens.

Il faut citer aux babillards de ces bons mots des Lacédémoniens, & leur faire sentir, combien ils ont de force & de grace. Tel est celui qu'ils dirent à Philippe : « Denys à Corinthe » [1]. Dans une autre occasion ce prince leur écrivit : « Si j'entre en Laconie, j'y » mettrai tout à feu & à sang ». Ils lui répondirent : SI [2]. Le roi Démétrius se plaignoit amérement de ce que les Spartiates ne lui avoient envoyé qu'un ambassadeur. Le député lui répon-

---

[1] Denys le jeune, après avoir occupé plusieurs années la tyrannie de Syracuse, fut chassé par Timoleon, qui l'envoya à Corinthe. La pauvreté où il y fut réduit, l'obligea de se faire maître d'école. L'application étoit facile à faire pour Philippe.

[2] Cela veut dire ; *si vous le pouvez.*

dit ſans s'étonner : « Un vers un » [1]. Les anciens eſtimoient beaucoup cette préciſion dans le langage. Auſſi les Amphictyons avoient-ils fait graver ſur le frontiſpice du temple d'Apollon à Delphes, non l'Iliade ou l'Odyſſée d'Homere, ou les hymnes de Pindare ; mais ces courtes maximes : CONNOÎS-TOI TOI-MÊME. RIEN DE TROP. PRENDS UN ENGAGEMENT, ATÉ. (*La punition ou le repentir*) SUIT DE PRÈS [2]. Ils admiroient cette maniere de parler ſimple & conciſe, qui donne à la penſée tant de force & d'énergie [3].

Apollon lui-même ne met-il pas cette préciſion dans ſes oracles ? Et le

---

[1] Dans les Apophthegmes des Lacédémoniens, t. III, p. 59, Plutarque attribue cette réponſe à Agis, fils d'Archidamus.

[2] Voyez dans le Banquet des Sept Sages, t. II, p. 291, les raiſons que j'ai données de la maniere dont je traduis cette derniere maxime.

[3] Mot-à-mot; *une penſée frappée au marteau*, c'eſt-à-dire, qui a la même intenſité que le marteau donne au fer, dont il diminue le volume, mais dont il augmente la force.

urnom de *Loxias* [1] qu'on lui a donné, ne montre-t-il pas qu'il craint moins dans ſes diſcours l'obſcurité que la longueur. On loue, on admire ceux qui, pour exprimer leurs penſées, emploient au lieu de mots, des ſignes ſymboliques. Les Ephéſiens avoient prié Héraclite de leur parler ſur la concorde. Il monta ſur la tribune, prit un verre d'eau, y mêla un peu de farine qu'il remua avec un brin d'herbe [2], le but & ſe retira. Il vouloit leur faire entendre par-là, que l'amour de la frugalité, & l'éloignement de tout luxe, eſt ce qui maintient dans les villes la paix & l'harmonie.

Scilure roi des Scythes avoit quatre-vingts enfans. Lorſqu'il fut ſur le point de mourir, il ſe fit apporter un faiſceau de verges, & ordonna à ſes fils de le rompre ainſi lié. Ils le tenterent tous inutilement. Alors le pere prenant les verges l'une après l'autre, les rompit

Scilure, roi des Scythes.

---

[1] *Loxias* ſignifie *oblique*, *tortu*, & fait alluſion à la maniere équivoque & obſcure, dont les prêtres rendoient leurs réponſes. On a vu dans le Traité ſur le ſilence des oracles, qu'ils avoient de bonnes raiſons pour cela.

[2] Le texte dit, *du Pouliot*.

toutes avec la plus grande facilité. Il leur insinuoit par-là que leur union les rendroit invincibles, & que la division, en les affoiblissant, causeroit infailliblement leur perte. Un babillard qui se rappelleroit souvent ces sortes d'exemples, ne seroit pas, je crois, si prompt à parler.

Exemple d'un esclave Romain.

Pour moi, j'avoue que je ne puis m'empêcher de rougir, quand je pense au trait d'un esclave Romain que je vais rapporter. Il prouve combien il est beau de ne rien dire qu'avec réflexion, & de ne jamais s'écarter de la regle qu'on s'est imposée. L'orateur Pupius Pison [1] ne vouloit pas que ses gens l'interrompissent mal à propos; & il leur avoit ordonné de ne répondre précisément qu'à ce qu'il leur demandoit, sans dire un mot de plus. Un jour il voulut traiter Clodius [2], & fit préparer un magnifi-

---

[1] Il y a dans le Grec Publius Pison; mais c'est une faute ou de Plutarque ou du copiste, que le nom de Publius, beaucoup plus connu à Rome que celui de Pupius, aura trompés. Voyez Clavis Ciceron. Ernesti.

[2] Le texte ajoute; ἄρχοντα, terme géné-

que repas. A l'heure du souper, tous les convives arrivent, excepté Clodius. Pison envoie plusieurs fois chez lui l'esclave chargé des invitations. Comme il étoit déja tard, & qu'on n'espéroit plus qu'il vînt, Pison appelle l'esclave, & lui demande s'il est allé l'avertir. Sur sa réponse affirmative, Pison lui dit : « Pourquoi donc n'est-il pas venu ? — Il m'a dit qu'il ne le pouvoit pas. — » Et que ne le disois-tu tout de suite ? — » Vous ne me l'aviez pas demandé ». C'étoit, il est vrai, un esclave Romain. Mais un esclave Athénien, en travaillant à la terre, conte à son maître les articles d'un traité de paix qu'on vient de conclure [1]. Tant l'habitude, en toutes choses, a d'empire sur nous !

Le second moyen est de contracter l'habitude de parler peu.

Cette habitude est le second remede dont il me reste à parler. Il n'est pas

---

rique, qui peut désigner toute sorte de magistrature. Ce Clodius est vraisemblablement l'ennemi de Cicéron, qui avoit été ou qui étoit peut-être alors Tribun du peuple.

[1] Il y a dans le Traité sur la curiosité, des vers d'un poëte comique, qui pourroient bien regarder l'esclave que Plutarque désigne ici.

poſſible d'arrêter tout-à-coup, comme avec un frein, la langue d'un babillard. Ce n'eſt que par un long exercice qu'on peut la dompter. Pour y réuſſir, il faut d'abord qu'il s'accoutume à ne pas répondre aux queſtions qu'on fait dans une compagnie, juſqu'à ce qu'il ait vû que perſonne ne veut le faire.

La courſe & le conſeil ont un but différent,

a dit Sophole. Il en eſt de même de la queſtion & de la réponſe. Dans la courſe, la victoire eſt pour celui qui arrive le premier au but. Mais ici, quand un autre a bien répondu, il ſuffit de le louer & de l'approuver comme il convient à un homme honnête. Si ſa réponſe eſt inexacte, on peut, ſans être importun [1], relever ce qu'elle contient de faux, ou ſuppléer à ce qu'elle a de défectueux. Evitons ſur-tout, lorſqu'un autre a été interrogé, de prévenir ſa réponſe, & de l'écarter en quelque ſorte pour prendre ſa place. Gardons-nous auſſi de nous offrir à répondre

[1] Le texte ajoute ; *& ſans s'attirer l'envie.*

ſans en être requis. L'un n'eſt pas moins malhonnête que l'autre. Dans le premier cas, c'eſt dire à celui qu'on interroge qu'il n'eſt pas capable de répondre. Dans le ſecond, c'eſt faire entendre à celui qui fait la queſtion, qu'il s'adreſſe à quelqu'un qui n'eſt pas en état de le ſatisfaire.

Rien n'eſt plus injurieux que cette précipitation préſomptueuſe à prévenir les réponſes d'un autre. C'eſt comme ſi l'on diſoit : « Cet homme-là ſait-il quel-» que choſe ? Pourquoi vous adreſſer » à lui ? Là où je ſuis, il ne faut in-» terroger perſonne que moi ». Souvent même on fait des queſtions, moins pour avoir une réponſe, que pour donner lieu de dire quelque choſe d'honnête, & pour entrer en converſation, comme fait Socrate à Théétete & à Charmides [1]. Que diriez-vous d'un homme

[1] Théétete & Charmides ſont des interlocuteurs de deux dialogues de Platon, auxquels ils donnent leur nom. Le premier traite de la ſcience, & le ſecond de la frugalité. C'eſt preſque toujours Socrate qui joue le principal rôle dans ces dialogues ; & ſa maniere eſt de propoſer des queſtions

qui voyant un de vos amis venir à vous pour vous embraſſer, iroit ſe jetter à ſon cou, & l'empêcheroit de vous approcher ? C'eſt préciſément ce que vous faites, lorſque vous prévenez celui qu'on avoit interrogé, & que vous attirez ſur vous-même l'attention de l'aſſemblée qui ſe portoit ſur lui. Mais, s'il ne veut ou ne peut pas répondre ? Alors même ne vous preſſez pas; ſeulement préſentez-vous avec modeſtie, pour répondre comme au nom d'un autre, & en entrant le plus qu'il ſera poſſible dans l'intention de celui qui fait la queſtion. On eſt naturellement indulgent pour ceux qui ſe trompent, en répondant aux queſtions qu'on leur a faites. Mais celui qui ſe ſaiſiſſant de la parole, ſe charge du ſoin de répondre pour un autre, déplaît lors même qu'il dit bien ; s'il ſe trompe, il divertit à ſes dépens, & ſe rend doublement ridicule.

Regles à obſerver dans les réponſes.

Un ſecond objet auquel le babillard doit être attentif, c'eſt, d'abord lorſqu'il eſt lui-même interrogé, de ne pas

---

aux interlocuteurs, pour leur faire expoſer leurs opinions, & les réfuter enſuite.

répondre

répondre sérieusement à ceux qui ne lui font des questions que pour avoir lieu de le plaisanter, & de ne pas se livrer ainsi à leurs railleries. Bien de gens se font un plaisir de proposer aux babillards des questions purement oiseuses, pour provoquer leur babil. C'est alors qu'on ne doit avancer qu'avec précaution, au lieu de saisir promptement, & avec une sorte de reconnoissance, l'occasion qui se présente de parler. Il faut considerer avec soin l'air de celui qui interroge, & l'objet de la question. Paroît-il avoir un désir réel de s'instruire? Alors même ne vous pressez pas. Mettez de l'intervalle entre la question & la réponse, afin que, s'il veut, il puisse y ajouter, & que vous-même vous ayez le temps de prévoir ce que vous avez à dire. Souvent on court au-devant de la question; on la heurte, on l'étouffe, pour ainsi dire; & sans attendre qu'elle soit terminée, on répond à toute autre chose qu'à ce qui a été demandé. La Pythie, il est vrai, prononce souvent ses oracles avant qu'on l'ait interrogée; c'est que le dieu qui l'inspire,

Entend notre silence, & lit dans nos pensées.

Mais nous, pour pouvoir répondre avec justesse, nous devons bien saisir la pensée de celui qui nous interroge, & nous assurer de son intention, afin de ne pas tomber dans l'inconvénient marqué par ce proverbe :

Je demande une faulx, il m'apporte une étrille.

N'eût-on pas même à craindre ces sortes de mépriſes, il n'en faut pas moins contenir cette démangeaiſon de parler qui eſt dans les babillards comme une faim violente, ou comme un abcès formé depuis long-temps ſur leur langue, & qu'ils ſont ravis de décharger à la premiere occaſion qui ſe préſente. Socrate, pour s'accoutumer à maitriſer ſa ſoif, ne buvoit jamais au retour du Gymnaſe, qu'il n'eût répandu le premier ſceau d'eau qu'il avoit puiſé. Il vouloit plier la partie animale de lui-même, à toujours attendre le moment de la raiſon.

Il eſt trois manieres de répondre à une queſtion. La premiere, de ne dire que ce qui eſt abſolument néceſſaire ; la

ſeconde, d'y ajouter quelques mots d'honnêteté : la troiſieme, d'y mettre du ſuperflu. Par exemple, ſi l'on demande : Socrate eſt-il chez lui ? Un homme bruſque répondra : Il n'y eſt point ; ou même s'il veut laconiſer, il tranchera encore ſur cette réponſe, & dira ſimplement : Non. Ce fut la réponſe que les Lacédémoniens firent à Philippe, qui leur avoit demandé s'ils le recevroient dans leur ville. Ils écrivirent un *NON* en groſſes lettres, & le lui envoyerent. Un homme plus poli répondra : Il n'eſt point chez lui ; il eſt allé à la place du change. Peut-être même qu'il ajoutera ; pour y attendre des étrangers. Mais un grand parleur, ſi par haſard il a lu Antimachus le Colophonien [1], vous

[1] Antimachus, poëte Grec de Colophon, ville d'Ionie, avoit fait un poëme ſur la guerre de Thebes. Il étoit extrêmement diffus, & s'arrêtoit à décrire minutieuſement les moindres circonſtances des faits qu'il racontoit, comme Plutarque le fait entendre, en imitant ſon ſtyle & ſa maniere, pour donner un exemple d'une réponſe exceſſivement prolixe ; auſſi en étoit-il déja au vingt-quatrieme Chant de ſon poëme, qu'il n'avoit pas encore conduit devant Thebes les chefs de l'entrepriſe.

dira : Il n'eſt point ici, il eſt allé à la place du change pour y attendre des étrangers qui viennent d'Ionie. Il a reçu à leur ſujet des lettres d'Alcibiade qui demeure à Milet auprès de Tiſapherne. Ce ſatrape du grand roi, qui ſoutenoit autrefois les Lacédémoniens, aujourd'hui protége les Athéniens pour l'amour d'Alcibiade. Celui-ci pour obtenir ſon retour dans ſa patrie, a concilié aux Athéniens l'amitié de Tiſapherne. Enfin, il vous inondera d'un torrent de paroles, & récitera tout d'un trait le huitieme livre de Thucydide, juſqu'à la révolte de Milet, & au ſecond exil d'Alcibiade [1].

Il faut dans ces occaſions ſavoir réprimer ſon babil, & uſer, pour ainſi dire, de la regle & du compas, afin de meſurer ſa réponſe ſur le deſir ou le beſoin de celui qui interroge. Carnéade [2], avant d'avoir acquis beau-

[1] Voyez ſur Alcibiade le huitieme livre de Thucydide, & ce que nous en avons dit dans le Traité ſur la gloire des Athéniens, t. IV, pag. 432.

[2] Carnéade de Cyrene fut le fondateur de la nouvelle Académie. Il avoit commencé par lire avec ſoin les écrits de Zenon le

coup de réputation, disputoit un jour dans le Gymnase. Comme il avoit la voix très-forte, le maître du lieu lui envoya dire de la modérer. Carnéade lui ayant fait demander le ton qu'il devoit prendre : « Contentez-vous, lui dit avec raison le maître, » d'être entendu » de celui avec qui vous disputez ». De même dans nos réponses, prenons pour regle la volonté de celui qui nous interroge.

Les babillards doivent éviter les conversations qui les exposent à trop parler.

Socrate vouloit qu'on s'abstînt des viandes & des boissons qui excitent à boire & à manger, après que le besoin est satisfait. Les babillards doivent aussi s'interdire les sujets de conversation qui, leur plaisant davantage, les entraînent à parler avec excès. Les militaires, par exemple, font ordinairement de grands conteurs de batailles; & dans Homere, nous voyons Nestor raconter à tous momens ses exploits. Ceux qui

---

Stoïcien, & par réfuter ses principes avec modestie; mais quand il fut devenu plus célebre, il se mit à déclamer avec violence contre les Stoïciens, dont il fut un des plus ardens adversaires. Il vivoit vers la cent soixantieme Olympiade.

ont gagné un procès difficile, ou qui, contre leur attente, ſont parvenus à être en faveur auprès d'un prince ou d'un Grand, ont la manie de répéter à tout propos comment ils ſe ſont introduits, comment ils ont lutté contre les obſtacles, comment ils ont combattu, preſſé, convaincu leurs adverſaires ou leurs accuſateurs; comment enfin ils ont obtenu les plus grands applaudiſſemens. Car la joie eſt encore plus babillarde que l'Agrypnie de la comédie [1]. Elle s'excite à recommencer à tout moment ſes récits.

Les perſonnes qui ont eu des événemens heureux, les rappellent ſans ceſſe dans leurs converſations. Ce qu'on dit communément :

Chacun porte ſa main où la douleur le preſſe,

peut s'appliquer à la joie. Elle attire

[1] Je n'ai rien pu trouver ſur cette Agrypnie. C'étoit apparemment un perſonnage de comédie, qui toujours éveillé, comme ſon nom l'indique, parloit beaucoup & recommençoit à tout moment les mêmes diſcours.

la parole, & ramene toujours la langue ſur les objets dont elle aime à conſerver le ſouvenir. C'eſt ainſi qu'on voit les amans répéter ſouvent des paroles qui entretiennent en eux la penſée de l'objet qu'ils aiment, & s'ils n'ont perſonne à qui ils puiſſent en parler, ils s'adreſſent aux êtres inanimés & inſenſibles; comme dans ces vers :

O lit de volupté, que tu plais à mes yeux !

Et dans ceux-ci :

Heureux flambeau ! Bacchis te met au rang des dieux ;
Et, puiſqu'elle le veut, ſois le plus grand d'entr'eux.

Les converſations des babillards ſont à peu-près ce que ſeroit un trait blanc tiré ſur une pierre blanche(1); ils parlent

[1] Les tailleurs de pierre ſe ſervent d'un crayon noir pour tracer ſur la pierre une ligne dont la couleur, en tranchant avec celle de la pierre, leur ſert à ſuivre les dimenſions

de tout ſans diſcernement. Mais comme il ont des ſujets d'entretien qui leur plaiſent davantage, c'eſt contre ceux-là qu'ils doivent ſur-tout ſe tenir en garde. S'ils n'ont pas ſoin de ſe les interdire, le plaiſir qu'ils trouvent à en parler, les menera toujours trop loin. Il en ſera de même de ces matieres dans leſquelles ils s'imaginent que l'expérience & l'habitude leur ont acquis de la ſupériorité. L'amour-propre & la vaine gloire font

Qu'ils répetent ſans fin ce qu'ils ſavent le mieux.

Un homme qui a beaucoup lu, parle d'hiſtoire; un grammairien, des regles du langage; un voyageur, de ce qu'il a vu de curieux dans les pays étrangers. Il faut ſe prémunir contre ce penchant.

---

qu'ils ont priſes avec la regle. Une ligne blanche tracée ſur la pierre ſeroit inſenſible, parce qu'elle ſe confondroit avec la couleur de la pierre. Delà étoit né le proverbe : *Un trait blanc ſur une ligne blanche*, pour déſigner une converſation ou un ouvrage confus, dans lequel il n'y avoit ni ordre ni diſcernement.

C'eſt un appât auquel le babillard ne manque jamais de ſe prendre, comme les animaux courent à leur pâture accoutumée. On ne peut trop admirer à cet égard le caractere de Cyrus. Il provoquoit les jeunes gens de ſon âge, non aux exercices qu'il faiſoit le mieux, mais à ceux où il ſe ſentoit inférieur. Il vouloit ne pas les humilier par ſa victoire, & en même-temps ſe former à ce qu'il ſavoit le moins [1].

Un babillard fait tout le contraire. La converſation tombe-t-elle ſur des matieres qu'il ignore, & dont il pourroit s'inſtruire en écoutant, il les éloigne, s'il le peut, pour ne pas achèter, par quelques momens de ſilence, l'avantage d'apprendre ce qu'il ne ſait pas; & il fait ſi bien, qu'il ramene des contes miſérables qu'il a cent fois rebattus. Tel étoit celui de nos concitoyens qui ayant lu par hazard deux ou trois livres de l'hiſtoire d'Ephore [2], en aſſaſſinoit

[1] Il s'agit du grand Cyrus. Voyez Xenophon l. I de la Cyropédie.

[2] Ephore de Cumes, ville d'Eolie, fut

tout le monde, & faiſoit déſerter tous les cercles [1], à force de conter la bataille de Leuctres, & les événemens qui la ſuivirent ; ce qui lui avoit fait donner le ſurnom d'*Epaminondas*. Encore eſt-ce le moindre mal de cette intempérance de paroles ; & l'on doit même, autant qu'on peut, les mettre ſur ces ſortes de matieres ; on ſera du moins un peu dédommagé de leur babil par l'intérêt du ſujet.

Autres remedes contre ce vice.

Il faut auſſi qu'ils s'accoutument à écrire & à compoſer ſeuls dans leur cabinet. Antipatre le Stoïcien [2], ne

---

diſciple d'Iſocrate, & écrivit l'hiſtoire de la Grece depuis le retour des Héraclides juſqu'à la vingtieme année de Philippe, pere d'Alexandre ; ce qui fait un eſpace de ſept cents cinquante ans. Son hiſtoire, qui a été entiérement perdue, mérite d'être regrettée, à en juger par ce qu'en diſent Strabon, Polybe, Denis d'Halicarnaſſe & Ciceron.

[1] Mot-à-mot ; *tous les repas.*

[2] Antipatre, philoſophe & poëte, étoit né à Tyr ou à Sidon, & fut un des ſectateurs les plus zélés de la philoſophie Stoïcienne. Il eut pour diſciple Caton d'Utique, & compoſa, d'après le célebre Panétius, un Traité ſur les devoirs de la vie civile.

pouvant ni ne voulant disputer contre Carnéade, qui combattoit avec la plus grande véhémence les maximes du Portique, composa plusieurs ouvrages, dans lesquels il réfutoit tous les principes de son adversaire; d'où il fut appellé *Calamoboas* [1]. Cette habitude de disputer à l'ombre, & de déclamer en secret, retirera peu-à-peu les babillards des assemblées où ils aimoient à se produire, & les rendra d'un commerce moins fâcheux. C'est ainsi que les chiens, en déchargeant leur fureur sur les pierres ou sur les bâtons qu'on leur jette, en sont moins animés contre les hommes.

Il ne leur sera pas moins utile de fréquenter des personnes qui leur soient supérieures en âge & en mérite. Le respect qu'ils auront pour elles, leur fera contracter l'habitude du silence. Outre cela, quand l'envie de parler les prend, & que les paroles se présentent en foule, ils doivent faire en eux-mêmes ces réflexions : Quelles sont ces paroles qui

[1] C'est-à-dire, *qui braille par écrit.*

me preſſent de les laiſſer ſortir ? Quel eſt le but que ma langue ſe propoſe ? Que gagnerai-je à parler ? Que perdrai-je à me taire ? Car il n'en eſt pas de la parole comme d'un fardeau, qui ne nous incommode plus dès que nous nous en ſommes déchargés. Elle ſubſiſte après qu'elle a été prononcée, & peut nous nuire encore.

On ſe repent ſouvent d'avoir parlé, jamais de s'être tu.

Les hommes parlent ou pour leur propre beſoin, ou pour l'utilité des autres ; quelquefois pour ſe procurer un agrément réciproque, & rendre leur commerce plus intéreſſant, ils l'aſſaiſonnent des graces du langage. Si donc un propos n'eſt ni utile à celui qui le tient, ni néceſſaire à celui qui l'écoute, s'il n'a ni graces, ni agrément, à quoi ſert de parler ? On peut être vain & frivole dans ſes diſcours, auſſi-bien que dans ſes actions. Un dernier avis que je leur donnerai, c'eſt d'avoir toujours préſent à l'eſprit ce mot de Simonide : Qu'il s'étoit ſouvent répenti d'avoir parlé, & jamais de s'être tu. C'eſt encore de ſe dire, qu'il n'eſt rien dont l'exercice ne puiſſe venir à bout. Les hommes, pour ſe guérir de la toux & d'autres incom-

modités ſemblables [1], ſe ſoumettent à des régimes pénibles & douloureux. Le ſilence a cet avantage, que non-ſeulement il n'excite pas la ſoif, comme le dit Hippocrate, mais encore qu'il ne cauſe ni peine, ni douleur.

---

[1] Mot-à-mot; *du hoquet.*

DE LA CURIOSITÉ.

SOMMAIRE.

PLUTARQUE a observé dans le Traité précédent, que la curiosité, défaut aussi considérable que la démangeaison de parler, en étoit la suite ordinaire. L'un mene nécessairement à l'autre. Les babillards veulent tout savoir pour avoir le plaisir de le redire : delà cet empressement à s'informer de tout, à tout voir, à tout écouter, à rechercher même les choses les plus secretes & les plus cachées, pour les divulguer & les répandre.

La curiosité peut être envisagée sous plusieurs rapports, qui sont comme autant de branches différentes de cette passion. Il y en a une qui nous porte à ac-

quérir beaucoup de connoiſſances ; & ce deſir, quand il ſe renferme dans de juſtes bornes, eſt une paſſion louable qui tourne à notre propre inſtruction, & peut ſervir à l'utilité de nos ſemblables. Une ſeconde eſpece de curioſité eſt celle qui nous fait déſirer de ſavoir ce que les autres ignorent ; ce qui nous donne ſur eux un grand avantage. M. de la Rochefoucault l'a conſidérée ſous ce double rapport dans ſes Maximes [1]. *Il en eſt une troiſieme plus vaine, & plus frivole, qui donne l'envie d'être inſtruit de tout ce qui arrive de nouveau, de ce qui ſe paſſe dans une ville, dans les ſociétés, dans l'intérieur des maiſons & des familles, pour avoir une matiere de converſation toujours nouvelle. C'eſt cette eſpece de curioſité qui eſt ordinairement le partage des babillards. Une quatrieme eſt celle qui nous rend curieux de connoître les défauts & les imperfections des autres, afin de les publier ; & en les humiliant, de ſatisfaire notre malignité & notre amour-propre. Cette*

[1] M. de Vauvilliers l'a remarqué avant moi.

curiosité, la plus répréhensible & la plus dangereuse de toutes, est aussi malheureusement la plus commune.

C'est le rapport sous lequel Plutarque a considéré cette passion. Il commence par une espece de Préface, dans laquelle il établit la possibilité de corriger les défauts auxquels on est sujet, comme on remédie aux inconvéniens d'une habitation mal-saine, par quelques changemens dans sa disposition. Il entre en matiere en définissant la curiosité par le caractere particulier sous lequel nous avons dit qu'il l'envisageoit, & donne au curieux cet avis si sage & si important: Qu'il lui seroit bien plus utile d'examiner ses propres défauts, que de rechercher d'un œil malin ceux d'autrui. Il parcourt ensuite les autres caracteres de cette passion; son aveuglement qui lui ferme les yeux sur ce qu'il auroit tant d'intérêt à connoître en lui-même, pour ne les tenir ouverts que sur ce qui intéresse les autres; son empressement à découvrir tout ce qui peut être à leur désavantage; son indiscrétion, qui le porte à s'insinuer par-tout, au hasard d'importuner, & qui lui fait même braver la haine & le mépris, pour satis-

faire cette démangeaiſon inquiete de tout découvrir & de tout ſavoir.

Les remedes de cette paſſion ſeroient, ſuivant Plutarque, de la tourner vers des objets utiles, de contempler le ſpectacle de la Nature, & d'admirer les merveilles qu'il offre à nos regards, de s'attacher à l'étude de l'Hiſtoire, où nous puiſerons tant de connoiſſances ſi importantes, ſi propres à nous former. Mais le curieux fuit tous ces moyens d'une inſtruction ſolide, pour ne courir qu'après des objets frivoles & dangereux. Plutarque lui conſeille donc d'éviter les occaſions qui peuvent ſatisfaire & entretenir ſa paſſion, de s'accoutumer à maitriſer ſes ſens, afin de les trouver dociles au beſoin; de ſe faire des occupations ſérieuſes qui l'attachent aſſez pour le diſtraire des objets qui excitent ſa curioſité. Il veut qu'on porte à cet égard la vigilance juſqu'à réprimer cette paſſion, même dans les choſes permiſes, afin d'être sûr d'en triompher dans les occaſions plus dangereuſes. Après avoir rapporté les exemples de pluſieurs hommes célebres qui ſe défendoient de tout mouvement de curioſité, même la plus légitime, il termine ſon

Traité par une courte digreſſion ſur l'époque à laquelle les eſpions ont commencé, & ſur les divers noms qu'on leur avoit donnés.

DE LA CURIOSITÉ.

LORSQU'UNE maiſon n'a point d'air, qu'elle eſt obſcure, froide ou mal-ſaine, le mieux ſeroit ſans doute de la quitter. Mais ſi une longue habitude nous porte à y reſter, on peut, en y ménageant des jours plus favorables, en tournant autrement l'eſcalier, en faiſant de nouvelles ouvertures & fermant les anciennes, lui donner une meilleure expoſition, & la rendre plus claire & plus ſalubre. Des villes mêmes ſont devenues plus ſaines par de pareils changemens. Ainſi Chéron tourna, dit-on, vers le levant, Chéronée ma patrie, qui avoit une expoſition contraire, & recevoit le ſoir du mont Parnaſſe les rayons du

On remédie aux inconvéniens d'une habitation mal-ſaine.

ſoleil couchant [1]. Empédocle [2], en bouchant l'ouverture d'une montagne d'où il ſouffloit dans la plaine un vent du midi brûlant & peſtilentiel, délivra tout un pays de la contagion qui le ravageoit.

On peut de même corriger les paſſions & entr'autres la curioſité.

Il eſt auſſi des affections mauvaiſes & dangereuſes qui portent dans l'ame le trouble & l'obſcurité, & qu'il ſeroit plus ſûr de bannir entiérement & d'arracher juſqu'à la racine. Par-là on ſe donneroit à ſoi-même une vue libre, un jour pur, &, pour ainſi dire, un air ſalutaire & bienfaiſant. Mais ſi l'on n'eſt pas capable d'un tel effort, il faut du-moins changer ces diſpoſitions, & les tourner vers des objets utiles. Sans aller plus loin, prenons pour exemple la cu-

---

[1] Pauſanias, liv. IX, c. 605, dit que Chéronée portoit autrefois le nom d'*Arné*, qui lui venoit d'une fille d'Eole, laquelle avoit auſſi donné ſon nom à une ville de Theſſalie. Il ajoute qu'elle prit ſon nouveau nom de Cheron, fils d'Apollon, & de Thero, fille de Phylante; mais il ne parle point de ce changement d'expoſition.

[2] Le texte ajoute; *le Phyſicien*. Nous avons déja dit ce que les anciens entendoient par ce mot. Voyez, t. IV, p. 200.

rioſité. Cette paſſion eſt un deſir de connoître les défauts d'autrui, deſir preſque toujours accompagné d'un ſentiment d'envie & de malignité. Mais,

Pourquoi ſur vos défauts, aveugle volontaire,
Sur les fautes d'autrui porter un œil ſévere ?

Quittez les objets extérieurs, & ramenez au-dedans de vous-même cette inquiete curioſité. Si vous aimez à connoître des défauts, vous trouverez dans votre propre cœur de quoi vous occuper.

Autant que dans ſon ſein la mer roule de flots [1],
Ou que dans les forêts on voit pouſſer de feuilles ;

---

[1] Il y a dans le texte; Κατ' ἀλιζόνος qu'Eraſme & Amyot ont traduit; *autour d'une île*; le dernier mot étant compoſé de deux autres qui ſignifient *entouré de la mer.* Xylandre en fait un nom de pays, & croit qu'il s'agit de la Bythinie qu'on appelloit ainſi, parce qu'elle étoit environnée de la mer. M. Reiske trouve ces deux mots obſcurs, & y ſoupçonne de l'altération, mais ſans propoſer aucune conjecture. J'ai traduit d'une maniere générale.

De même chacun de nous joint à la méchanceté pour autrui, l'œil perçant de la curiosité; & fermant les yeux sur ses propres défauts, il évite de porter au fond de son cœur une lumiere qui les lui feroit appercevoir.

Aveuglement des curieux.

Aussi le curieux est-il plus utile à ses ennemis, qu'a lui-même. Il leur découvre les défauts auxquels ils sont sujets, & qu'ils ont intérêt de réformer. Tout entier à ce qui se passe au-dehors, il ne voit rien de ce qui l'intéresse au-dedans de lui-même. Ulysse dans les enfers ne veut pas s'entretenir avec sa mere, avant d'avoir reçu de Tirésias les instructions qui avoient été le motif de son voyage. Eclairci sur ce point, il entre en conversation avec elle; il s'informe des autres femmes qu'il voit auprès d'elle, de Tyro, de la belle Chloris; il lui demande pourquoi Epicaste [1]:

Odyss. XI, 280. Par un fatal cordon avoit fini ses jours.

---

un loup garou. Voyez Lil. Gyrald. Syntagm. 15; & Horace, Art poétique, v. 240.

[1] C'est dans Homere, liv. XI de l'Odyssée, v. 234, qu'Ulysse questionne sa Mais

Mais nous lâches & négligens sur ce qui nous touche de plus près, nous allons rechercher la généalogie des autres ; nous découvrons que le grand-pere de notre voisin étoit Syrien de nation, & sa nourrice, Thracienne ; qu'un tel doit trois talens [1], dont il n'a pas encore payé les intérêts. Nous nous informons d'où revenoit la femme d'un tel ; ce que celui-ci & celui-là disoient secrétement dans un coin.

Occupations frivoles des curieux.

Socrate s'instruisoit avec soin des moyens qu'avoit employés Pythagore

mere sur ces trois femmes. Tyro étoit fille de Salmonée, & devint amoureuse de l'Enipée, le plus beau des fleuves du Péloponnèse, sur les bords duquel Tyro venoit souvent se promener. Neptune frappé de sa beauté, prit la forme du fleuve Enipée, & eut d'elle deux jumeaux, Pelias & Nélée. Ce dernier fut roi de Pylos & pere de Nestor. Chloris, fille d'Amphion & de Persephone, épousa Nélée, roi de Pylos, & eut de lui une fille & douze fils, qui, à l'exception de Nestor, furent tous tués par Hercule dans un combat où Nélée lui-même perdit la vie. Epicaste est la même que Jocaste, dont l'histoire est si connue.

[1] Environ seize mille livres de notre monnoie.

pour persuader. Aristippe ayant rencontré Iscomachus [1], aux jeux Olympiques, lui demanda comment faisoit Socrate pour s'attacher si fort les jeunes gens. Iscomachus lui donna un premier germe des principes de ce philosophe, dont Aristippe fut si vivement frappé, qu'il en devint pâle & défait, jusqu'à ce qu'enfin conduit à Athènes par la soif ardente qui le dévoroit, il alla se désaltérer à la source même, & puisa, dans les discours de Socrate, les maximes de cette philosophie qui enseignoit à connoître ses défauts & à s'en corriger.

Mais il est des gens qui évitent la considération de leur propre vie, comme le spectacle le plus triste : ils craignent de réfléchir sur eux-mêmes la lumiere de leur raison. Leur ame, à qui le sentiment de ses maux, fait redouter la vue de son intérieur, s'élance au dehors d'elle-même, promene ses pensées sur

[1] Iscomachus est un des interlocuteurs des Economiques de Xénophon. Socrate, sur la réputation de sa sagesse & de sa probité, va s'entretenir avec lui des différentes branches de l'administration domestique.

les actions d'autrui, & en fait l'aliment de sa malignité [1]. Les poules négligent souvent une nourriture abondante qu'elles ont devant elles, pour aller gratter dans un coin, & déterrer dans le fumier quelque grain d'orge. Telle est la conduite des curieux : ils laissent les objets d'instruction qu'ils ont sous la main, dont la recherche n'est point défendue & ne nuit à personne, pour aller fouiller dans toutes les maisons, & y découvrir les maux secrets qu'on veut dérober à la connoissance d'autrui.

Leur indiscrétion.

J'aime la réponse d'un Egyptien à un homme qui lui demandoit ce qu'il portoit enveloppé : « Ce que vous ne » devez pas savoir, lui dit-il ; & c'est » pour cela que je l'ai enveloppé » [2]. Vous aussi, homme curieux, pourquoi recherchez-vous ce qui est caché ? Si ce n'étoit pas quelque chose de mal, on ne

[1] Mot-à-mot ; *elle nourrit & engraisse sa malignité.*

[2] M. Reiske soupçonne, & je crois avec raison, qu'il y a une lacune dans la réponse de l'Egyptien ; & d'après sa conjecture, j'ai ajouté ces mots ; *ce que vous ne devez pas savoir.*

le tiendroit pas secret. On n'entre pas dans une maison étrangere, sans frapper. Aujourd'hui on a des portiers auxquels on s'adresse. Autrefois il y avoit aux portes des marteaux pour avertir qu'on entroit, afin qu'un étranger ne parût pas tout-à-coup aux yeux de la maitresse, ou de la fille de la maison [1]; qu'il ne fut pas témoin du châtiment d'un esclave, ou des cris des servantes. C'est-là cependant qu'un curieux se glisse plus volontiers. Invité à jouir du spectacle d'une maison bien réglée, il s'y réfuseroit. Mais ces objets désagréables qu'on éloigne des régards des étrangers [2], ce sont ceux qu'il aime à découvrir & à faire connoître.

Leur témérité. Les vents les plus insupportables, disoit Ariston, sont ceux qui retroussent les habits. Mais un curieux ne leve pas seulement les habits de ses voisins, il perce même les murailles, il ouvre les portes, & tel qu'un vent importun, il pénétre

---

[1] Mot-à-mot; *ne surprit au milieu de la maison la maitresse ou une fille à marier.*

[2] Mot-à-mot; *pour lesquels on use de clefs, de verroux & de serrures.*

dans l'intérieur des personnes simples & sans art ; il s'informe de leurs jeux, de leurs danses & de leurs veilles, & il empoisonne toutes leurs actions par ses calomnies. Ce Cléon qu'un poëte comique tourne en ridicule,

Avoit ses mains en Etolie,
Et son esprit en Clopidie [1].

De même l'esprit du curieux est tout-à-la-fois dans les maisons des gens riches, dans les cabanes des pauvres, dans les palais des rois, dans l'appartement des nouveaux mariés. Il s'informe de tout, des affaires des étrangers & de celles des Grands ; & bien souvent il y trouve sa perte.

Un homme qui pour connoître les propriétés de l'aconit, commenceroit

Dangers de la curiosité.

[1] C'est un jeu de mots d'Aristophane dans sa comédie des Chevaliers, vers 79. Le savant M. Brunck l'a très-bien remarqué. L'Etolie est le pays des demandeurs, la Clopidie le pays des voleurs. Le premier vient du verbe αἰτεῖν, demander ; le second du verbe κλωπεύειν, voler. *Note de M. de Vauvilliers.*

par en manger, seroit mort, avant que de les avoir reconnues. De même ceux qui recherchent les défauts des Grands, sont les victimes de leur curiosité, avant que d'avoir pu la satisfaire. Ainsi celui qui peu content de cette lumiere abondante que les rayons du soleil répandent par-tout avec tant de profusion, ose fixer son globe, & se flatte d'en soutenir l'éclat (1), s'aveugle par sa témérité. Le poëte comique Philippides répondit fort sagement au roi Lysimaque qui lui demandoit de quoi il vouloit qu'il lui fît part : « De tout ce qu'il » vous plaira, Seigneur, excepté de vos » secrets ». Ce qu'il y a de beau & d'agréable dans la conduite des rois, est exposé à la vue de tout le monde. Ce sont leurs richesses, leurs repas somptueux, leurs fêtes & leurs libéralités. Mais s'ils ont quelque secret, gardez-vous de vouloir le pénétrer. Je le répète, la satisfaction d'un prince dans la prospérité, sa joie dans ses plaisirs, ses projets de bienfaisance & de générosité,

[1] Mot-à-mot ; *& s'efforce de pénétrer dans sa lumiere.*

ſont des choſes publiques & connues de tout le monde. Ce qu'on cache de lui eſt toujours menaçant, & dangereux à ſonder. Ce ſera un reſſentiment profond & couvert, un projet de vengeance, un mouvement de jalouſie contre ſa femme, un ſoupçon contre ſon fils, une méfiance ſur le compte d'un favori. Fuyez ce nuage noir & épais. Vous verrez aſſez tôt les éclairs & la foudre qui ſortiront de ſon ſein, lorſqu'il viendra à crever.

Objets utiles de curioſité. Le ſpectacle de la Nature.

Quel eſt donc le moyen de s'en garantir ? C'eſt de détourner ailleurs ſa curioſité, de la porter ſur des objets plus agréables & plus honnêtes. Recherchez ce qu'il y a de curieux dans le ciel, ſur la terre, dans les airs & dans la mer. Deſirez-vous de connoître de grandes choſes ? Conſiderez le ſoleil, ſachez à quels points du ciel il monte & il deſcend. Examinez les phaſes de la lune, image des variations de l'homme. Tachez de découvrir comment elle perd & recouvre tour-à-tour tant de lumiere ; comment cette planete,

Si foible dans ſa nouveauté
S'accroît en peu de jours, & ſa face arrondie

Brille de tous ſes feux ; mais bientôt affoiblie
En auſſi peu de jours elle perd ſa clarté [1].

Ce ſont-là les ſecrets de la nature ; & elle n'eſt pas fâchée qu'on les lui dérobe. Déſeſpérez-vous d'atteindre à ces grands objets ? Portez vos recherches ſur d'autres moins importans. Sachez pourquoi parmi les arbres les uns ſont toujours verds, toujours fleuris, & déploient en toute ſaiſon leur riche parure ; tandis que d'autres, ſemblables d'abord à ceux-là, & tels que de mauvais économes, prodiguent à la fois toute leur ſubſtance, & ſe trouvent enfin réduits à une entiere nudité ; pourquoi les uns donnent des fruits d'une forme longue, & que ceux des autres ſont ronds ou angulaires.

L'étude de l'hiſtoire.

Mais peut-être que ces objets n'exciteroient pas la curioſité, parce qu'*ils* n'offrent rien de mauvais. Eh bien ! s'il faut toujours à cette paſſion des

[1] On a déja vu ces vers dans les Queſtions Romaines, t. III, p. 441 ; & dans la vie de Démetrius, ils ſont cités de *Sophocle*, *In Mœnal.*

malheurs pour aliment & pour pâture, comme le ſerpent ſe nourrit dans des herbes vénimeuſes, menons-la dans les champs de l'hiſtoire, où elle pourra moiſſonner à loiſir des maux de toute eſpece. C'eſt-là que s'offrent à chaque inſtant des hommes frappés par des morts imprévues ou des revers ſoudains, des femmes qui violent la foi conjugale, des eſclaves révoltés contre leurs maîtres, des amis infidéles, des empoiſonnemens, des jalouſies, des rivalités, des maiſons renverſées, des empires détruits. Raſſaſiez-vous du ſpectacle de ces malheurs, & ſavourez un plaiſir qui ne ſera pas acheté aux dépens de ceux avec qui vous vivez.

Mais non, la curioſité ſemble dédaigner ces maux anciens; il lui en faut de nouveaux, &, pour ainſi dire, de tout frais [1]. Elle voit toujours avec une ſorte de volupté, de nouvelles tragédies. Les comédies, & les ſpectacles amuſans ont pour elle bien moins d'in-

[1] Mot-à-mot; *elle ne ſe plaît pas aux maux rances, mais à ceux qui ſont chauds & récens.*

térêt. Fait-on le récit d'une noce, d'un sacrifice, ou d'une cérémonie religieuse ? Le curieux l'écoutera d'un air froid & indifférent. Il dira qu'il l'a déja entendu faire, & il priera qu'on le supprime ou qu'on l'abrége. Mais qu'on lui raconte qu'une fille s'est laissée séduire, qu'une femme a trahi la foi conjugale, qu'un procès se prépare, que des freres sont en différent l'un contre l'autre ; alors vous ne le verrez ni sommeillant ni distrait ; mais

Attentif au récit, il le trouve trop court.

Le curieux ne veut connoître que les maux d'autrui.

Ces maximes :

La nouvelle du mal dans sa course est rapide ;
La nouvelle du bien dans sa marche est timide.

ces maximes, dis-je, regardent sur-tout les curieux. Semblables aux ventouses qui attirent toutes les mauvaises humeurs du corps, ils ouvrent leurs oreilles aux plus mauvais discours : ou plutôt, comme dans les villes, il y a des portes sinistres par où l'on fait sortir les criminels qu'on mene au supplice, les victimes

d'expiation, & généralement tout ce qui eſt un objet d'horreur; de même les oreilles des curieux ne donnent entrée à rien d'honnête ou d'agréable ; il n'y aborde que des récits ſanglans, des hiſtoires ſcandaleuſes ou déteſtables :

Leur maiſon retentit de plaintes & de cris.

Ce ſont-là leurs ſeules muſes & leurs ſeules Syrènes. Il n'eſt rien qu'ils écoutent avec plus de plaiſir.

La curioſité n'eſt que le deſir de connoître les choſes cachées. Mais perſonne ne cache un bien qu'il poſſede; ſouvent même on s'en attribue qu'on n'a point. Ainſi le curieux qui deſire de connoître le mal, eſt atteint de cette paſſion qu'on appelle la joie du mal d'autrui, & qui eſt la ſœur de la jalouſie & de l'envie. L'envie eſt la douleur du bien qui arrive aux autres, & la paſſion qui accompagne la curioſité eſt la joie du mal qu'ils éprouvent. L'une & l'autre ont pour principe la malignité, paſſion féroce & cruelle. Or il eſt ſi pénible d'avoir à découvrir ſes propres maux, que quelques-uns ont mieux aimé mourir, que de les déclarer même à leurs médecins.

Ce qui les rend odieux.

Suppoſons qu'Hérophile, Eraſiſtrate [1], ou Eſculape lui-même, lorſqu'il étoit encore ſur la terre, euſſent été de maiſon en maiſon, avec leurs inſtrumens & leurs drogues, s'informer ſi quelqu'un avoit une fiſtule ou un cancer. Quoique dans cet art, la curioſité ait un motif bien utile, quelle eſt la perſonne, je le demande, qui n'eut chaſſé un médecin, qui ſans attendre qu'on eût beſoin de lui, & qu'on le fît appeller, ſeroit venu à la découverte des maladies? C'eſt cependant de ces ſortes de maux & de pires encore, que les curieux veulent être inſtruits, non pour les guérir, mais pour les divulguer. Auſſi ſont-ils à juſte titre l'objet de la haine commune. Nous haïſſons les Publicains, non quand ils exigent des droits pour les marchandiſes qui entrent à découvert; mais lorſqu'ils font des recherches dans les endroits les plus cachés [2].

---

[1] Herophile & Eraſiſtrate étoient deux médecins célebres. Nous avons parlé du dernier dans le Traité ſur l'amour des peres pour leurs enfans.

[2] Mot-à-mot; *dans les hardes & les équipages.*

Cependant la loi les y autorise, & leur intérêt le veut. Mais les curieux négligent, & ruinent même leurs propres affaires, pour s'occuper de celles d'autrui.

Ils vont rarement à la campagne, parce qu'ils ne peuvent supporter le repos & le silence de la solitude; ou s'ils y vont de loin en loin, ils examineront moins leurs propres vignes que celles de leur voisin. Ils s'informeront combien il lui a péri de bœufs, combien de pieces de son vin se sont aigries; & après avoir passé tout son temps à ces vaines recherches, ils s'enfuiront bien vîte à la ville. Un vrai cultivateur ne se soucie même pas d'entendre les nouvelles qui lui en arrivent; & voici comment l'un d'eux se plaint d'un de ses esclaves (1).

Ils n'aiment qu'une vie agitée.

Au milieu de mes champs que ma main fertilise,
Il vient me raconter tout un traité de paix.
Ces homme détestable est toujours aux aguets;
Il faut qu'il sache tout, mais il faut qu'il le dise.

[1] Il y a dans le texte; & dit. J'ai ajouté

Ces sortes de gens fuient donc la vie tranquille de la campagne, comme froide, languissante, & stérile en événemens, & ils courent à la tribune, au palais & dans les ports. « Qu'y-a-t-il de nouveau? » demandent-ils au premier venu: « Eh » quoi! leur répond-on souvent; n'étiez » vous pas ce matin sur la place? Croyez » vous que dans trois heures la ville » ait changé de face »? Si par hasard quelqu'un leur parle nouvelle, ils descendent de cheval, le prennent par la main, l'embrassent, & s'arrêtent pour l'écouter. Leur répond-on, qu'il n'y a point de nouvelles? « Eh quoi! disent-ils d'un air triste » vous n'avez » donc pas été sur la place, ni au barreau? Vous n'avez pas vu ceux qui » arrivent d'Italie »?

J'approuve fort la loi des Locriens [1]

---

les derniers mots pour rendre la phrase plus claire: ce sont les vers auquel j'ai dit que Plutarque paroissoit faire allusion dans le Traité sur la démangeaison de parler.

[1] Les Locriens avoient eu pour législateur Zaleucus, disciple de Pythagore. Diodore de Sicile, l. XII, c. 20, rapporte une espece de préambule qu'il avoit mis à la tête

qui prononce une amende contre tout citoyen qui au retour de la campagne, demande s'il y a quelque nouvelle. Les cuisiniers souhaitent une grande abondance de bestiaux, & les pêcheurs, beaucoup de poissons. Pour le curieux, il desire beaucoup de malheurs, grand nombre d'affaires, de nouveautés & de changemens, qui servent d'aliment à sa curiosité. Le législateur des Thuriens [1] fit une loi très-sage qui défendoit de railler personne sur le théâtre, excepté les adulteres & les curieux. En effet, l'adultere est une espece de curiosité du plaisir d'autrui, & une recherche de ce que l'on cache à des regards

---

de ses loix, & qui en donne la plus grande idée. C'est presque la seule chose qui en reste. Zaleucus vivoit vers la quatre-vingt-troisieme Olympiade.

[1] Ce législateur des Thuriens étoit Charondas, disciple de Pythagore comme Zaleucus. Ses concitoyens, après avoir été agités par de longues divisions, le chargerent de dresser leurs loix, dont on vante la sagesse. Charondas ne survécut pas long-temps à leur promulgation. Il se tua lui-même pour avoir violé une de ses loix. Thurium étoit une ville d'Italie, bâtie à côté de l'ancienne Sybaris.

étrangers. La curiosité est une sorte d'adultere, qui dévoile des choses cachées & inconnues.

Il est ordinaire à ceux qui s'informent de tout, d'être de grands parleurs. Aussi Pythagore prescrivoit-il à ces nouveaux disciples cinq années de silence [1]. La curiosité amene presque toujours la médisance. Ce que les curieux apprenent volontiers, ils le répétent de même, & ils divulguent avec satisfaction ce qu'ils ont recueilli avec empressement. Mais cette passion, outre plusieurs autres inconvéniens, a celui d'être un obstacle à la fin qu'ils se proposent. Ils veulent tout savoir; & chacun se cache d'eux & les fuit. On a soin de ne rien dire & de ne rien faire qu'ils puissent voir & entendre. On remet toute délibération jusqu'à ce qu'ils soient partis. Si pendant qu'on traite une affaire secrete, ou qu'on est occupé de quelque chose d'important, un curieux se présente, on suspend tout, on se renferme dans un profond silence; comme à l'approche du chat, on serre

[1] Le texte ajoute, qu'il appelloit *Echemuthia*, c'est-à-dire, *contenir sa langue*.

tout ce qui eſt à ſa portée. Souvent on ne cache qu'à lui ce qu'on laiſſe indifféremment voir & entendre à tout le monde.

On ſe méfie d'eux pour les moindres choſes.

C'eſt par la même raiſon qu'il n'obtient aucune eſpece de confiance. Nous remettons nos lettres cachetées [1] à des eſclaves & à des étrangers plutôt qu'à des proches ou à des amis curieux. Bellerophon n'ouvrit point la lettre qu'il portoit, & qui étoit écrite contre lui-même. Il reſpecta les ſecrets de ſon roi, autant qu'il avoit reſpecté ſon épouſe. La curioſité vient d'incontinence, comme l'adultere ; & il s'y joint de plus une folie & une imprudence extrêmes. Car quoi de moins ſenſé que de laiſſer tant de femmes publiques, pour aller à grands frais en pourſuivre une qui eſt tenue ſous la clef, & qui ſouvent eſt fort laide ? C'eſt préciſément ce que font les curieux. Ils négligent les choſes les plus belles, les plus agréables à voir & à entendre, les exercices & les amuſemens les plus honnêtes, pour s'occuper à décacheter les lettres d'autrui, à écouter aux portes de leurs voiſins, à s'entretenir

[1] Le texte dit ; *nos lettres & nos cachets.*

sécrétement avec leurs esclaves ou leurs servantes, souvent avec danger & toujours avec honte.

Moyens de réprimer la curiosité.

Un moyen efficace de réprimer cette passion, seroit de se rappeller ce qu'ils ont vu & su précédemment. Simonide disoit que quand par intervalles, il ouvroit ses coffres, il trouvoit celui de l'argent toujours plein, & celui de la reconnoissance, vuide [1]. De même si de loin en loin, un curieux ouvroit le dépôt qu'il a formé dans sa mémoire, il le trouveroit rempli de choses vaines, inutiles, désagréables, & il regretteroit sans doute d'avoir pu faire une provision si misérable. Si quelqu'un en lisant les écrits des anciens, faisoit un choix de ce qu'ils ont de plus mauvais, pour en composer un recueil; par exem-

[1] Simonide, dit-on, fut le premier qui composa des vers pour de l'argent. Ceux donc qui le payoient pour qu'il célébrât leurs louanges, lui avoient moins d'obligation que s'il les eut loués gratis. C'étoit ce qui lui faisoit dire qu'il avoit deux coffres, l'un destiné pour le salaire de ses poésies, & qui étoit toujours rempli, apparemment parce qu'on le payoit bien, & l'autre pour la reconnoissance, qui étoit toujours vuide.

ple des vers défectueux d'Homere, des invraiſemblables tragiques [1], des reproches licentieux qu'Archiloque s'eſt permis contre les femmes, & qui l'ont déshonoré lui-même; un tel homme ne mériteroit-il pas cette malédiction d'un poëte tragique :

Malheur à toi, qui d'une main coupable,
Fais de nos maux un recueil miſérable.

Et ſans s'arrêter à cette malédiction, n'eſt-ce pas un emploi auſſi triſte qu'inutile, que de former ainſi des fautes d'autrui une ſorte de dépôt. Philippe conſtruiſit une ville qu'il peupla des hommes les plus méchans & les plus corrompus qu'il eût dans ſes états, & il lui donna le nom de *Ponéropolis* [2]. Les curieux, en recueillant les défauts, non des poëtes & de leurs ouvrages, mais de la vie des hommes, dépoſent dans leur mémoire les archives les plus odieuſes, & les portent par-tout avec eux.

On voit à Rome des gens qui dé-

---

[1] Mot-à-mot; *des ſoléciſmes tragiques.*
[2] C'eſt-à-dire; *la ville des méchans.*

daignent les tableaux, les ſtatues & les eſclaves remarquables par leur beauté, pour n'acheter que ce qu'il y a de plus hideux en ce genre ; par exemple des hommes ſans jambes ou à bras tortus, des têtes à trois yeux, ou à cou d'autruche, enfin

Tout objet monſtrueux qu'on offre à leurs regards,

& dont la vue habituelle cauſeroit bientôt le dégoût & l'horreur. Ceux qui vont ainſi dans les maiſons étrangeres, pour en découvrir les défauts, les malheurs, & les ſecrets honteux des familles, devroient ſe ſouvenir que ces ſortes de recherches ne leur ont jamais procuré ni utilité ni agrément.

Il faut éviter les occaſions.

Le plus ſûr remede contre cette paſſion, eſt donc de former de bonne-heure l'habitude de contenir cette démangeaiſon de tout ſavoir. Car l'habitude fortifie peu-à-peu les maladies de l'ame, & leur fait faire les plus grands progrès. Nous parlerons des moyens, d'acquerir cette habitude, & nous commencerons par ceux qu'on emploie dans les choſes de moindre importance. Il

eſt, par exemple bien facile de ne pas s'arrêter dans les chemins, pour lire les inſcriptions des tombeaux. Il n'eſt pas fort pénible de détourner ſes yeux dans les promenades, pour ne pas voir les affiches qui ſont ſur les murailles, en ſe diſant à ſoi-même qu'il n'y a rien d'utile ou d'agréable à en tirer. C'eſt quelqu'un qui y fait une mention honorable d'un tel; qui dit de lui : C'étoit le meilleur ami que j'euſſe; & d'autres inſcriptions auſſi peu importantes, dont la lecture, quoiqu'elle paroiſſe aſſez indifférente, fait cependant un fort ſecret, par l'habitude qu'elle donne de s'occuper de choſes inutiles.

Les chaſſeurs ne laiſſent pas à leurs chiens la liberté de quitter la voie & de ſuivre toutes les odeurs qui viennent les frapper. Ils les menent en leſſe, & les retiennent, afin que leur odorat conſerve toute ſa fineſſe, qu'il rempliſſe mieux ſa deſtination, & qu'ils ſoient plus ardens à ſuivre la trace

De la bête ſauvage hors du fort élancée.

Il faut de même que les curieux s'interdiſent ces courſes, & ces écarts ſur

tous les objets qui frappent leurs yeux ou leurs oreilles, & qu'ils ne les portent que sur des choses utiles. Les aigles & les lions replient leurs serres en marchant, de peur d'en émousser les pointes. Les curieux doivent aussi prendre garde de ne pas user sur des objets dangereux, cette ardeur de savoir & d'apprendre qui leur est naturelle.

Ils doivent contenir leurs yeux.

Accoutumons-nous encore, en passant devant une maison étrangere, à ne pas y porter nos regards, & à ne toucher à rien de ce qui y est, avec l'œil de la curiosité (1). Souvenons-nous alors de ce mot de Xénocrate, qu'il n'y a point de différence entre mettre les pieds ou les yeux, dans la maison d'autrui. Il n'est ni juste, ni honnête, ni même agréable de le faire :

Ami, cet intérieur cache bien des désordres.

Le plus souvent on y voit des meubles épars, des esclaves oisifs, rien d'utile ou de satisfaisant. L'habitude de porter ses regards de côté & d'autre, est non-

---

[1] Le texte ajoute ; *comme avec la main.*

seulement condamnable en soi ; elle jette encore l'ame dans des distractions nuisibles. Le jour que Dioxippe rentroit en triomphe dans sa patrie, après sa victoire aux jeux Olympiques, il vit une belle femme qui en regardoit la marche, & s'arêtant avec attention, il tournoit la tête pour la considérer. Diogene qui le remarqua, dit aux assistans. « Voyez » cet illustre athlete qui se laisse mettre » le pied sur la gorge par une femme» lette». Vous verriez de même les regards des curieux suivre chaque objet qui se présente : tant l'habitude a rendu leurs yeux mobiles & volages.

Il ne faut pas souffrir que les sens, tels que des esclaves mal disciplinés, se répandent au dehors à leur gré. Mais quand la raison les envoie vers quelque objet extérieur, ils doivent, aussi-tôt que leur mission est remplie, retourner promptement faire leur rapport, & se tenir ensuite avec respect au-dedans de l'ame, attentifs aux ordres qu'elle voudra leur donner. Mais au contraire ils font comme ces courtiers dont parle Sophocle ;

Qui n'obéissant plus à la main de leur guide, Tu Elect.
L'entraînent malgré lui dans leur course rapide.

Se faire des occupations qui les attachent.

Lorsque les sens n'ont pas été bien dressés, ils préviennent l'ordre de la raison, & l'emportent souvent avec eux vers des objets inutiles. Il est faux que Démocrite se soit volontairement privé de la vue, en arrêtant ses regards sur un miroir ardent, dont la réverbération frappoit vivement ses yeux. Il vouloit, dit-on, que les objets extérieurs ne lui causassent aucun trouble, en attirant sa pensée au-dehors, & qu'en leur fermant toutes les avenues de son ame, il pût habiter au-dedans de lui-même, & méditer les choses intellectuelles. Il est certain que ceux dont l'esprit est très-appliqué, font peu d'usage de leurs sens. Aussi les anciens plaçoient-ils leurs musées le plus loin qu'ils pouvoient des villes; & ils appelloient la nuit *Euphrané*, ou de bon conseil, parce qu'ils pensoient que la solitude, le repos, & la tranquillité favorisent la méditation, & facilitent la découverte des vérités qui sont du ressort de l'entendement.

Il est facile encore, quand on voit dans une place des gens qui se querellent, ou qu'il se fait un grand concours de peuple, de ne pas suivre la foule & de rester tranquillement à sa place; ou si

si l'on n'est pas assez maître de soi pour cela, de s'en aller ailleurs. Vous ne gagnerez rien à vous mêler parmi les curieux, & vous trouverez le plus grand avantage à réprimer votre curiosité, à la forcer d'obéir à la raison, à lui en faire contracter l'habitude. Pour fortifier encore ces dispositions, il est bon, quand on passe devant un théâtre, où les applaudissemens se font entendre, de ne pas y entrer, & de se refuser aux instances des amis qui veulent nous mener au spectacle [1]; enfin de ne pas se retourner, lorsqu'on entend des cris extraordinaires s'élever de l'amphithéâtre ou du cirque.

Socrate prescrivoit de s'abstenir des alimens & des boissons qui provoquent à boire & à manger, quand le besoin est satisfait. Nous devons de même éloigner nos yeux & nos oreilles des objets qui les arrêtent sans aucune utilité. Cyrus ne voulut pas voir Panthée; & comme Araspe lui disoit qu'elle méritoit bien d'être vue pour sa grande beauté, il lui

Eviter les objets qui nourrissent la curiosité.

[1] Mot-à-mot; *à un danseur ou un bateleur.*

répondit : « C'eſt pour cela même qu'il » faut s'abſtenir de la voir. Si j'y allois » aujourd'hui à ta perſuaſion, elle m'ap» pelleroit peut-être elle-même une au» tre fois que je ſerois occupé ; & pour » le plaiſir de conſidérer ſa beauté, je » négligerois des affaires importantes ». Alexandre réfuſa auſſi de voir la femme de Darius dont on lui vantoit la beauté, & en rendant viſite à la mere de ce prince qui étoit d'un âge fort avancé, il s'abſtint de voir une princeſſe jeune & belle. Nous au contraire, nous regardons juſque dans les litieres des femmes ; nous nous ſuſpendons à leurs fenêtres, & nous croyons ne faire aucun mal, en ſatisfaiſant une curioſité malhonnête & dangereuſe.

Je conſeillerois encore, pour s'accoutumer à une exacte juſtice, de s'abſtenir d'un gain honnête, afin de ne jamais s'en permettre d'illicite ; de s'interdire quelquefois des plaiſirs légitimes, pour n'en pas déſirer de criminels. Et pour appliquer cette pratique à la curioſité, accoutumez-vous à ne pas tout voir & tout entendre dans votre propre maiſon, à ne pas prêter l'oreille aux rapports déſavantageux qu'on peut faire

ſur votre compte. La curioſité précipita Œdipe dans les plus grands malheurs. Il apprit qu'il n'étoit pas de Corinthe ; & curieux de connoître ſon origine, il partit pour Delphes. Dans le chemin il rencontre Laïus ſon pere qu'il ne connoiſſoit pas, & le tue. Il épouſe ſa mere, & obtient avec elle le royaume de Thebes. Dans une ſituation qui paroiſſoit ſi heureuſe, il voulut encore ſavoir qui il étoit ; & les efforts de ſa femme pour l'en détourner, ne le rendirent que plus ardent à preſſer le vieillard qui pouvoit le lui apprendre, & à le forcer de lui découvrir la vérité. Comme il eut commencé à l'entrevoir, & que le vieillard ſe fut écrié :

Que vais-je dire, hélas ! je ſuis près de t'apprendre
Le plus affreux ſecret.

Œdipe aveuglé par ſa paſſion, & tout hors de lui-même, répond :

Et moi prêt à l'entendre ;
Mais parle cependant.

Tant eſt difficile à contenir cette dé-

mangeaiſon de la curioſité, qu'on peut comparer à un ulcere qu'on envenime davantage, à meſure qu'on le frotte. Mais l'homme doux & tranquille qui s'eſt affranchi de cette dangereuſe maladie, lorſqu'il aura ignoré une nouvelle fâcheuſe, pourra s'écrier :

Ignorance des maux, que vous êtes heureuſe !

La réprimer même ſur des choſes permiſes.

Accoutumons-nous auſſi à ne pas ouvrir ſur le champ & avec précipitation les lettres qu'on nous apporte ; à ne pas imiter ceux qui trouvant leurs mains trop lentes, en rompent le ſceau avec leurs dents ; à ne pas aller au-devant d'un courier qui arrive ; à ne pas nous lever bruſquement lorſqu'un ami vient nous dire qu'il a une nouvelle à nous apprendre, mais plutôt à lui demander s'il n'a pas quelque choſe de bon & d'utile à nous dire.

Un jour que je parlois en public à Rome, Ruſticus [1], celui que Domitien, ja-

[1] Ruſticus Arulenus, au rapport de Tacite, Annal. l. XVI, c. 26, étoit Tribun du peuple lors de la condamnation de

loux de sa gloire, fit mourir depuis, étoit au nombre des auditeurs : au milieu de la conférence, un soldat vint lui apporter une lettre de l'empereur. Il se fit à l'instant un profond silence, & moi-même je m'interrompis, afin de lui laisser le temps de lire ses dépêches. Mais il n'en voulut rien faire ; & il n'ouvrit sa lettre que lorsque la leçon fut finie, & les auditeurs retirés ; ce qui lui attira l'admiration de tout le monde.

Quand on nourrit sa curiosité de choses permises, elle fait insensiblement de tels progrès, & devient si impérieuse, qu'il n'est presque plus possible de la contenir, lorsque par une suite de l'habitude elle se porte vers des objets défendus. Des gens ainsi maitrisés par

---

Thrasea, & il vouloit en cette qualité s'opposer au décret du Sénat ; mais Thrasea le retint. Tacite, dans la Vie d'Agricola, c. 2, dit qu'on lui fit un crime capital d'avoir fait l'éloge de Thrasea, & qu'on sévit non-seulement contre l'Auteur, mais encore contre son ouvrage. Il fut mis à mort l'an de Rome 847, de notre Ere le quatre vingt-quatorzieme.

leur passion ne craignent pas de décacheter des lettres ; ils s'ingerent dans les affaires les plus secretes de leurs amis, assistent à des cérémonies religieuses qu'il ne leur est pas permis de voir, pénétrent dans des lieux prohibés, & examinent les actions & les paroles des princes.

Quand ont commencé les espions.

La nécessité de tout savoir rendit les tyrans odieux, en leur rendant les espions & les délateurs [1] nécessaires. Le premier qui les employa fut Darius le jeune [2] ; il étoit défiant, il craignoit tout, & tout lui étoit suspect. Ils devinrent plus communs sous les Denys tyrans de *Sicile*, qui les répandirent parmi le peuple de Syracuse. Aussi dans la révolution qui chassa Denys du trône, ils furent les premiers que les Syracusains bannirent de la ville.

---

[1] Le grec dit, les *otacoustes*, c'est-à-dire, *les oreilles du prince*.

[2] C'est vraisemblablement Darius Nothus qui, avant que de monter sur le trône, s'appelloit Ochus, & qui n'y parvint que par le meurtre de Sogdien son prédécesseur.

Les calomniateurs [1] ſont de la même claſſe [2] que les curieux. Les premiers recherchent les mauvaiſes actions d'autrui, & les curieux découvrent & divulguent les malheurs involontaires de leurs voiſins. On dit que la curioſité a donné naiſſance au nom d'Alitere [3]. Il y eut à Athenes une grande famine, pendant laquelle ceux qui avoient du blé, ne l'envoyoient point au marché, mais le faiſoient moudre ſecretement la nuit dans leurs maiſons. Les gens qui alloient de côté & d'autre pour entendre le bruit des moulins, furent appellés Alitériens. Le nom de Sycophante eut une origine à peu-près ſemblable. Il étoit défendu d'exporter des figues de l'Attique, & ceux qui découvroient les perſonnes qui en avoient vendu à des étrangers, furent appellés Sycophantes (4). Il eſt bon que

---

[1] Le Grec dit; *les Sycophantes:* on va voir l'origine de ce mot & ſa ſignification.

[2] Mot-à-mot; *de la même Tribu & de la même Curie.*

[3] C'eſt-à-dire; *méchant.* Voyez ce qui a été dit ſur ce mot dans les Queſtions Grecques, t. IV, p. 41, 42.

[4] De deux mots Grecs, σῦκον, *figue*; & φαίνω, *découvrir, accuſer, déférer.*

les curieux en soient instruits, & qu'ils y pensent souvent ; ils rougiront sans doute d'avoir tant de ressemblance & d'affinité avec les hommes que l'on déteste le plus.

F I N.

E R R A T A.

Page 48, ligne 3, alégresse ; *lisez* allégresse.
P. 67, lig. 7, s'étendent ; *lisez* se tendent.
P. 176, à la derniere ligne de la note, après ces mots : tome II, *ajoutez* pag. 92.
P. 206, lig. dern. de la note, qu'elle puisse l'être ; *lisez* qu'elle peut l'être.
P. 251, lig. avant dern. de la note, Greæ ; *lisez* Grex.
P. 260, lig. 5 de la seconde note, Plutarque même, *lisez* lui-même.
P. 266, lig. 8 de la note, livrés à mort, *lisez* à la mort.
P. 289, lig. 22, d'honorer, de suivre, & de déférer aux avis ; *lisez* d'honorer son aîné, & de déférer à ses avis.
P. 291, lig. 16, de leurs freres ; *lisez* de leur frere.
P. 309, lig. 11, d'être prêt ; *lisez* à être prêt, & de même à tous les autres membres de cette phrase.
P. 313, lig. premiere de la note ; *effacez* à.
P. 320, lig. 9, de partager ; *lisez* à partager.
P. 364, lig. 2, après la mort, *supprimez la virgule.*
P. 370, lig. 19, rend le mal incurable, & nous le rend ; *lisez* qui souvent fait que le mal est incurable, & qui nous le rend.
P. 384, lig. 16, il y a ; *lisez* il a.

543077